This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

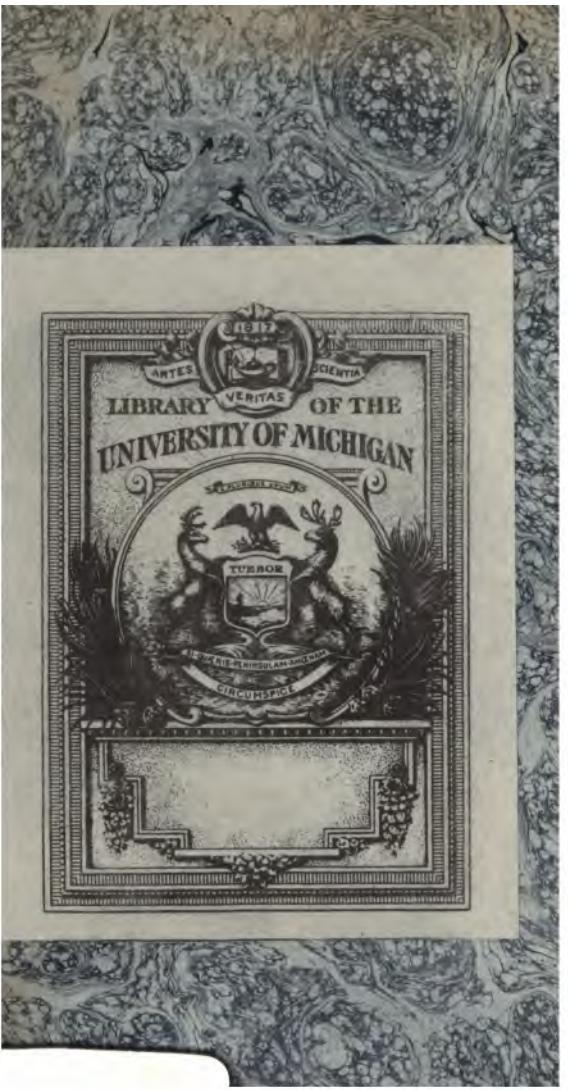
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

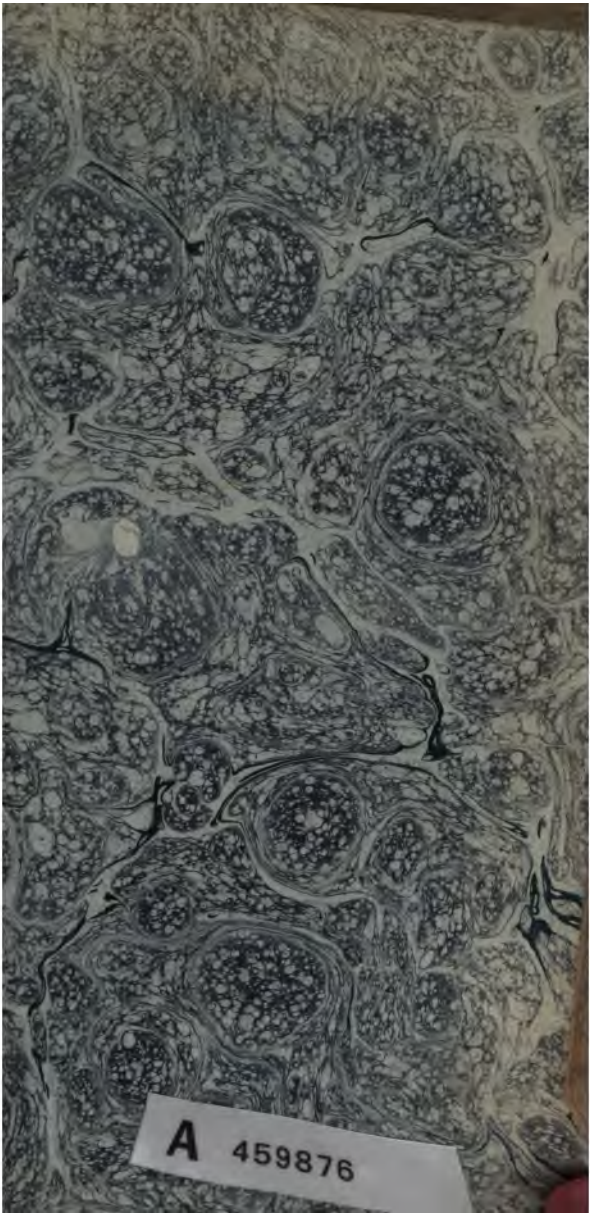
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SIMPLICITATE PERSPICUAM ADHIBEAMUS
CIRCUMSPICE


A 459876

LES FONDEMENS

DE LA FOI,

MIS A LA PORTÉE

DE TOUTES SORTES DE PERSONNES;

Ouvrage principalement destiné à l'instruction des Jeunes Gens qui sont à la veille d'entrer dans le Monde.

Par AYMÉ, Chanoine de l'Eglise d'Arras.

NOUVELLE ÉDITION.

Et nimiæ quidem stultitiæ vel pertinaciæ nec istos, nec illos alios, quanticumque numeri libros satis esse posse, quis nesciat? *Quandò ea putatur gloria vanitatis, nullis cedere viribus veritatis.*

S. Aug. Lib. 6, de Civ. Dei.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez ONFROY, Libraire, rue St-Jacques.

M. DCCC. VII.

V. 182.

LES FONDEMENS DE LA FOI.

192.

LES FONDEMENS

DE LA FOI,

MIS A LA PORTÉE

DE TOUTES SORTES DE PERSONNES;

Ouvrage principalement destiné à l'instruction des Jeunes Gens qui sont à la veille d'entrer dans le Monde.

Par AYMÉ, Chanoine de l'Eglise d'Arras.

NOUVELLE ÉDITION.

Et nimiæ quidem stultitiæ vel pertinaciæ nec istos, nec illos alios, quanticumque numeri libros satis esse posse, quis nesciat? *Quandò ea putatur gloria vanitatis, nullis cedere viribus veritatis.*

S. Aug. Lib. 6, de Civ. Dei.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez ONFROY, Libraire, rue St-Jacques.

M. DCCC. VII.

BX
1754.5
.A2b
1807
V.2

730892-190.

LES FONDEMENS DE LA FOI.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

Où l'on montre que Jesus-Christ est un Homme-Dieu.

DANS la Conférence que nous aurons ensemble aujourd'hui, mon cher Théotime, je me propose de vous montrer que Jesus-Christ est un Homme-Dieu, et que les Chrétiens, en l'adorant comme tel, ne lui rendent que le culte qui lui est légitimement dû.

Nous avons jeté les premiers fondemens de cette démonstration dans les deux Conférences précédentes, en prouvant,

dans la première, que Jesus-Christ a eu toute la sagesse et toute la sainteté qui peuvent convenir à un Homme-Dieu ; et dans la seconde, que la loi qu'il a donnée au monde est digne d'un Homme-Dieu.

S'il est vrai qu'il y ait un Homme-Dieu, c'est Jesus-Christ qui est l'Homme-Dieu.

Si un Dieu fait homme donnait une loi au monde, il est évident qu'il lui donnerait la loi que Jesus-Christ a donnée. Voilà les deux conséquences qui résultent clairement de ces deux Conférences.

Cependant il ne nous est pas encore évident que Jesus-Christ est Dieu ; mais il nous est déjà évident que la loi de Jesus-Christ est une loi qui a été donnée par l'inspiration de Dieu, et par conséquent une loi divine. Car il ne faut qu'un peu de bon sens, pour convenir qu'une loi qui est assez parfaite pour être le chef-d'œuvre de Dieu même, ne peut jamais être l'ouvrage de l'homme seul ; et par conséquent, il est évident que Jesus-Christ a au moins été un Homme envoyé de Dieu, aux autres hommes, pour les instruire et leur révéler ses desseins ou ses volontés ; un Homme par lequel Dieu a parlé aux autres hommes, comme par le plus noble organe qu'il pût choisir pour cela ; un Homme dont nous devons regarder toutes

les paroles comme autant d'oracles émanés de la bouche de Dieu. Il est évident enfin, que nous ne trouvons rien, ni dans la personne de Jesus-Christ, ni dans sa doctrine, qui puisse nous empêcher de le regarder comme un Homme-Dieu ; rien qui ne convienne exactement à un Homme-Dieu ; rien qui ne soit, sinon une preuve complète, du moins un commencement de preuve de sa divinité. De sorte que si j'établis par des preuves directes et incontestables, que Jesus-Christ est véritablement Dieu, *non-seulement* on ne pourra rien trouver dans sa personne ni dans sa loi qui puisse infirmer ces preuves, mais on y trouvera encore tout ce qui peut les confirmer et les porter au dernier degré de l'évidence.

J'avance donc, mon cher Théotime, que l'Evangile nous présente dans les miracles de Jesus-Christ des preuves si claires et si frappantes de sa divinité, qu'après avoir examiné ces preuves, le seul parti qui nous reste à prendre, c'est de nous prosterner devant lui pour l'adorer comme le Dieu souverain, créateur du ciel et de la terre.

Car voici comment je raisonne. Il est évident, par le rapport des Evangélistes, que Jesus-Christ a fait des miracles qui ne peuvent être opérés que par la puissance de Dieu. Il est encore évident, par le

rapport des mêmes Evangélistes, que Jesus-Christ a fait ces miracles en Dieu. Enfin il est évident, par le même rapport, que Jesus-Christ a fait ces miracles pour attester qu'il était Dieu. Or, il est impossible qu'un homme fasse de semblables miracles, avec les mêmes circonstances, à moins qu'il ne soit Dieu. Donc Jesus-Christ est un Homme-Dieu.

Cet argument est exact, selon toutes les règles de la dialectique. La conséquence est donc évidente. Il n'est donc plus question que de prouver les propositions dont elle est tirée ; et voici comment j'y procède.

PREUVES DE LA PREMIÈRE PROPOSITION.

Savoir, que les miracles de Jesus-Christ n'ont pu être opérés que par la puissance de Dieu.

AVANT que j'entre en matière, mon cher Théotime, rappelez-vous que dans la première Conférence de cette seconde partie, il a été démontré que les livres de l'Evangile sont la plus authentique et la plus vraie de toutes les histoires que nous connaissons, et que ces mêmes livres ont tous les caractères de livres inspirés. Que de-là nous avons tiré cette conséquence, qui est bien juste et bien naturelle : que tous les faits rapportés dans ces livres sont,

730892-190.

LES FONDEMENS DE LA FOI.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

Où l'on montre que Jesus-Christ est un Homme-Dieu.

DANS la Conférence que nous aurons ensemble aujourd'hui, mon cher Théotime, je me propose de vous montrer que Jesus-Christ est un Homme-Dieu, et que les Chrétiens, en l'adorant comme tel, ne lui rendent que le culte qui lui est légitimement dû.

Nous avons jeté les premiers fondemens de cette démonstration dans les deux Conférences précédentes, en prouvant,

quatre mille avec sept pains et quelques petits poissons. Par un prodige inoui, les pains et les poissons se reproduisaient entre les mains des Apôtres, qui les distribuaient par son ordre. Je vois enfin que Jesus-Christ a ressuscité plusieurs morts; l'un au moment qu'il venait d'expirer, l'autre pendant qu'on le portait en terre, le troisième quatre jours après sa sépulture, et lorsqu'il exhalait déjà une odeur de cadavre. Tels sont les miracles que Jesus-Christ a faits pendant sa vie mortelle; et remarquez ici que plusieurs de ces miracles sont des miracles de création, si je puis m'exprimer ainsi, comme la multiplication des pains, dans laquelle de nouveaux pains étaient créés dans les mains des Apôtres à mesure qu'ils distribuaient les premiers. La guérison de l'aveugle né, dans laquelle Jesus-Christ forma subitement des yeux dans la tête de cet homme à qui la nature n'en avait point donné; la résurrection des morts, et sur-tout celle du Lazare, dans laquelle Jesus-Christ rendit leur première fraîcheur aux chairs de ce mort qui étaient déjà tombées en putréfaction, rétablit tous ses organes intérieurs, remit le sang et les humeurs en mouvement, leur rendit leur premier équilibre, et enfin rappela l'ame dans le corps, et l'y remit de nouveau pour le gouverner, et tout cela dans un seul instant.

Voilà, mon cher Théotime, les miracles que Jesus-Christ a faits publiquement et à la vue de toute la Judée, pendant sa vie mortelle: miracles dont les saints Evangélistes ont écrit l'histoire dans un temps où le souvenir en était encore récent, et où l'on en trouvait les preuves et comme les vestiges dans toute la Judée; miracles contre lesquels les Juifs qui avaient vu Jesus-Christ, ne s'inscrivirent jamais en faux, et que ceux mêmes de nos jours sont forcés d'avouer sur le témoignage de leurs pères, quoiqu'il y ait près de dix-huit cents ans que leurs pères les *ont vus*; miracles étonnans en eux-mêmes, plus étonnans encore dans leurs circonstances; miracles enfin qui ne peuvent être opérés que par la puissance de Dieu.

Je dis miracles qui ne peuvent être opérés que par la puissance de Dieu; en effet, Théotime, autant qu'il est évident que Dieu, en établissant des lois pour le gouvernement du monde, s'est réservé le pouvoir d'en arrêter ou d'en suspendre le cours, autant est-il évident qu'il n'a réservé ce pouvoir qu'à lui-même. Car si Dieu avait laissé ce pouvoir à quelque créature, par exemple au démon, il faudrait dire que le démon peut déranger à son gré tout l'ouvrage de Dieu, et tout confondre dans le monde; ce qui est absurde. Tous les hommes sentent qu'il n'y a que Dieu

qui puisse opérer certains miracles. Aussi la première impression que fait un miracle semblable à ceux de J. C. sur ceux qui le voient, c'est de leur faire adorer Dieu, qui manifeste sensiblement sa puissance aux hommes. Le premier cri qui sort de leur bouche, c'est que le doigt de Dieu est là. En vain tous les philosophes du monde voudraient-ils persuader à un peuple entier, qui voit sortir du tombeau Lazare, enterré depuis quatre jours, que cette résurrection s'est faite naturellement, par des causes secrètes, et par une suite du méchanisme universel, ou par hasard, ou par l'opération du démon. Le peuple les traiterait d'insensés et d'impies.

Laissons donc certains hommes de notre siècle, qui se regardent comme des esprits forts, parce qu'ils ont le courage de contester les vérités les plus palpables, raisonner tant qu'ils voudront sur ce sujet comme sur bien d'autres. Ces hommes audacieux pourront bien prouver au monde que, malgré tout leur esprit, ils n'ont point de bonne foi, ou point de bon sens, et peut-être ni l'un ni l'autre ; mais ils ne réussiront jamais à ôter au monde le bon sens et la bonne foi. Continuons donc notre entretien, sans nous mettre en peine de ce qu'ils en pourront dire ; ils sont sans conséquence.

Jesus-Christ a fait des miracles qui ne

peuvent être opérés que par la puissance de Dieu : c'était ma première proposition, et je viens de la démontrer. La conséquence que je tire de cette proposition, c'est que Jesus-Christ était Dieu, ou que du moins Dieu était avec lui et en lui, pour opérer des miracles.

SECONDE PROPOSITION.

Jesus-Christ a fait ses miracles en Dieu.

GUÉRIR d'une seule parole, dans un seul instant, et de la manière la plus parfaite, les maladies les plus invétérées et les plus incurables ; rendre l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vue aux aveugles, et sur-tout à des aveugles, à des muets et à des sourds de naissance, et toujours avec la même facilité, avec la même promptitude et le même succès ; chasser les démons des corps des possédés ; changer la nature des élémens ; ressusciter des morts, et des morts enterrés depuis plusieurs jours, et éprouvant déjà les tristes et humiliantes atteintes de la corruption : ce sont des prodiges qui ne peuvent être opérés que par la toute-puissance de Dieu. C'est, mon cher Théotime, ce que nous venons de prouver ; et par conséquent celui qui fait tous ces prodiges par une puissance qui lui est propre, qui est en lui et à lui ; celui qui fait tous ces prodiges en

son propre nom et comme agissant par lui-même; celui qui fait tous ces prodiges avec une parfaite liberté et une entière indépendance de tous secours étrangers; celui qui fait ainsi tous ces prodiges le fait en Dieu. Cette conséquence est incontestable, et je crois, Théotime, que vous le sentez aussi bien que moi. Et en effet, si l'on convient d'une part, comme on est forcé d'en convenir, que tels prodiges ne peuvent être opérés que par la puissance de Dieu, on doit convenir, d'autre part, que celui qui opère ces prodiges par une puissance qui lui est propre, ou qui est sa propre puissance, possède véritablement la puissance de Dieu, et que par conséquent il est Dieu.

Or, il est constant, par la narration des Evangélistes, que Jesus-Christ a fait tous les miracles que nous avons rapportés, et une infinité d'autres que nous avons omis. Il est, dis-je, constant que Jesus-Christ a fait tous ces miracles en son nom, et comme agissant par sa propre puissance. Il les a donc faits en Dieu; il est donc Dieu.

Reprenons les livres de l'Evangile et lisons avec attention, et nous y trouverons des preuves claires et frappantes de tout ce que j'avance ici.

Nous verrons que Jesus-Christ a fait les plus grands miracles, d'une seule parole. Aux noces de Cana, la Sainte Vierge fait observer à Jesus-Christ que le vin

manque. Jesus-Christ ordonne aux Domestiques de remplir d'eau six grandes cruches ; ils obéissent ; J. C. leur dit : (S. Jean, ch. 2, ℣. 3.) *Puisez maintenant ;* ils puisent, et l'eau se trouve changée en vin excellent. Un lépreux se jette aux pieds de Jesus-Christ, et en l'adorant, il lui dit : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me purifier. Jesus-Christ, étendant la main, le touche en disant : (S. Matth. ch. 2, ℣. 2.) *Je le veux, soyez purifié ;* et la lèpre disparaît au même instant. Un père désolé présente à Jesus-Christ son fils, que le démon, dont *il était possédé*, rendait sourd et muet. Jesus-Christ parle avec menace à l'esprit impur : (S. Marc, ch. 9, ℣. 24.) *Esprit sourd et muet*, lui dit-il, *c'est moi qui te commande, sors de cet enfant, et n'y rentre jamais ;* et l'esprit impur sort sur-le-champ.... Un jour une violente tempête agitait la barque où Jesus-Christ était avec plusieurs de ses Disciples. On était sur le point de faire naufrage. Jesus-Christ dormait ; on l'éveille avec de grands cris. Il se lève ; il parle aux vents avec menace, et il dit à la mer : (S. Marc, ch. 4, ℣. 39.) *Tais-toi ; calme-toi :* aussitôt les vents cessent de souffler, et il se fait un grand calme. (S. Marc, chap. 5, ℣. 32.) *Ma fille, levez-vous, je vous le commande :* c'est ainsi que Jesus-Christ ressuscita la fille de Jaïrus. (S. Luc, ch. 7,

℣. 14.) *Jeune homme, levez-vous, c'est moi qui vous le dis:* c'est ainsi qu'il ressuscita le fils de la veuve de Naïm, qu'on portait au tombeau. (St. Jean, ch. 11, ℣. 42.) *Lazare, sortez du tombeau:* c'est ainsi qu'il ressuscita Lazare, mort et enterré depuis quatre jours. Peut-on faire des miracles avec plus de facilité, avec plus d'empire, et, si j'ose le dire, d'un air plus absolu et plus indépendant?

Cet air de liberté et d'indépendance se fait sentir par-tout dans l'Evangile. Rien ne coûte à Jesus-Christ. Tout coule de source. On n'apperçoit d'effort nulle part. Quand il opère les merveilles les plus surprenantes, il n'est pas moins dans son état naturel que lorsqu'il n'en fait point. Tous les moyens lui sont indifférens; parce qu'il n'a besoin d'aucun, et que sa puissance est toute dans sa volonté. Il a fait une infinité de miracles, sans employer aucun moyen. Il en a fait par des moyens qui, par eux-mêmes, ne pouvaient servir à l'effet qu'ils ont produit. Il en a fait par des moyens qui devaient, par eux-mêmes, produire un effet contraire. (Saint Jean, chap. 9, ℣. 6.) Il crache à terre, et ayant fait de la boue avec sa salive, il oint de cette boue les yeux d'un aveugle, et lui rend la vue par cette onction, capable par elle-même d'aveugler un homme qui aurait eu les yeux les plus

sains. Jesus-Christ a fait une infinité de miracles, par un seul acte de sa volonté, qu'il manifestait au-dehors, comme nous l'avons déjà vu. Il en a fait une infinité d'autres, par un acte de sa volonté, qu'il ne manifestait pas. C'est ainsi qu'il multiplia les pains dans le désert; c'est ainsi qu'il guérit une femme qui, depuis douze ans, était affligée d'une perte de sang qui l'épuisait; c'est ainsi qu'il guérit plusieurs fois des troupes entières de malades. On voit, dans l'Evangile, que tous ceux qui touchaient seulement le bord de sa robe, étaient délivrés de toutes leurs infirmités, quelles qu'elles fussent.

Or, Théotime, faire ainsi des miracles, et des miracles si grands et si inouis, n'est-ce pas les faire par une puissance qu'on ne tient que de soi, qui agit d'elle-même avec une parfaite indépendance? Et faire des miracles, et de tels miracles, par une puissance qu'on ne tient que de soi, n'est-ce pas les faire en Dieu?

On voit dans l'Ecriture, que Moïse, Josué, Elie, Elisée, et plusieurs autres Prophètes, et enfin les Apôtres, ont fait des miracles, et des miracles, si l'on veut, aussi grands que ceux de Jesus-Christ: mais on voit, en même temps, qu'ils les ont faits en hommes, c'est-à-dire, comme des instrumens dont Dieu se servait. On voit qu'en faisant ces miracles, ils sor-

taient, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, poussés par l'impulsion de l'Esprit de Dieu, qui les avait saisis. On voit enfin, qu'après avoir fait ces miracles, ils ne les attribuaient qu'à Dieu, et n'en parlaient que comme d'œuvres de Dieu. Il n'en est pas de même de Jesus-Christ : il a fait des miracles en maître, et comme agissant par lui-même. En faisant ces miracles, il a conservé cet air tranquille qui caractérise un homme qui est dans son naturel, et qui tire tout de son propre fonds. Enfin, après avoir fait ces miracles, il ne les a rapportés qu'à lui-même, et n'en a parlé que comme de ses propres œuvres. Telles sont les différences essentielles qu'on remarque entre la manière dont Jesus-Christ, et les saints hommes dont j'ai parlé plus haut, ont fait des miracles. C'était donc avec vérité que Jesus-Christ disait à ses Apôtres, en parlant des Juifs : (S. Jean, chap. 15, ℣. 24.) « Si je n'avais pas fait parmi eux » des œuvres qu'aucun autre n'a faites, » ils n'auraient point de péché. » Car, pour parler en termes propres et selon la vérité, il faut dire de Moïse, de Josué, d'Elie et des autres, que Dieu a fait par eux de grands miracles ; et de Jesus-Christ, qu'il a fait de grands miracles.

Quand je dis que Jesus-Christ n'a rapporté ses miracles qu'à lui-même, je n'ignore pas aussi qu'il les a rapportés à

Dieu. Mais comment les a-t-il rapportés à Dieu ? Comme à son Père ; comme à celui avec qui il n'avait qu'une même puissance et une même nature ; comme à celui avec qui il faisait toutes ses œuvres, par une même et indivisible opération. « C'est mon Père qui demeure en moi, » (disait-il à ses Disciples) qui fait lui-» même les œuvres que je fais. » Et en parlant aux Juifs : « En vérité, en vérité, » je vous dis que le Fils ne peut agir par » lui-même, mais qu'il ne fait que ce qu'il » voit faire au Père ; *et tout ce que le* » *Père fait, le Fils le fait aussi comme* » *lui.* » C'est-à-dire, que Jesus-Christ a rapporté ses miracles à Dieu son Père, comme à celui avec qui il n'était qu'un même Dieu ; ce qui était évidemment les rapporter à lui-même, puisque c'était dire qu'il les opérait comme Dieu. Il est donc évident, Théotime, que Jesus-Christ a fait ses miracles en Dieu.

TROISIÈME PROPOSITION.

Jesus-Christ a fait ses miracles pour attester qu'il était Dieu.

LA méthode que je suivrai dans la preuve de cette troisième Proposition, sera nouvelle pour vous, mon cher Théotime, mais elle ne vous en sera que plus agréable ; elle consistera dans une suite d'assertions, que j'appuierai sur le texte

de l'Evangile, à mesure que je les avancerai. Chacune de ces assertions sera comme un nouveau rayon de lumière; et tous ces rayons réunis ensemble formeront, si je puis m'exprimer ainsi, le grand jour de l'évidence. Ces assertions, par leur enchaînement et par la force qu'elles se communiqueront l'une à l'autre, produiront une de ces convictions qui sont si complètes, qu'il est impossible à un esprit droit de s'y refuser. Je vous prie donc d'être très-attentif.

Première assertion. Jesus-Christ a fait des miracles qui ne peuvent être opérés que par la puissance de Dieu. Il a fait ces miracles en Dieu; et pendant qu'il faisait ces miracles il donnait des lois aux hommes, avec toute l'autorité d'un Dieu. L'Evangile nous en fournit une infinité de preuves. (S. Matth. ch. 5, v. 21.) « Vous » avez appris qu'il a été dit aux Anciens: » Vous ne tuerez point; et moi je vous » dis: Que quiconque se mettra en colère » contre son frère, méritera d'être con» damné par le jugement. » L'on trouve, dans le même chapitre, la même forme de précepte, répétée jusqu'à six fois. Ici, Jesus-Christ donne des lois dont l'objet est de réformer l'intérieur de l'homme, et de régler les affections de l'ame. Il les donne à tout le genre humain. Il les donne en son propre nom. Il les donne donc avec l'autorité d'un Dieu: car il n'appartient

qu'à Dieu de donner de pareilles lois, et de les donner de cette manière. Ecoutons encore J. C. (S. Luc, ch. 14, ℣. 26 et 33.) « Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il » possède ne peut être mon Disciple. Si » quelqu'un vient à moi, et ne hait pas » son père et sa mère, sa femme, ses » enfans, ses frères et ses sœurs, et même » sa propre vie, il ne peut être mon Dis- » ciple. (S. Matth. ch. 10, ℣. 37.) Celui » qui aime son père et sa mère plus que » moi, n'est pas digne de moi. (*Ibid.* » ℣. 39.) Celui qui perdra sa vie pour » l'amour de moi, la conservera. (S. Matth. » ch. 5, ℣. 11.) Vous serez bien heureux » lorsque les hommes vous chargeront » d'injures, qu'ils vous persécuteront, et » qu'à cause de moi ils diront faussement » toute sorte de mal contre vous; réjouis- » sez-vous alors, et tressaillez de joie, etc. » Ici J. C. exige des hommes une préférence d'amour pour lui, qui ne peut être due qu'à Dieu. Il n'y a que Dieu pour qui nous devions être disposés à perdre nos biens, nos pères, nos mères, notre honneur, notre vie; il n'y a que Dieu pour qui nous devions tout sacrifier, et nous sacrifier nous-mêmes. Il est donc clair que Jesus-Christ a donné des lois avec l'autorité d'un Dieu.

Deuxième assertion. Jesus-Christ a fait des miracles qui ne peuvent être opérés

que par la puissance de Dieu. Il a fait ces miracles en Dieu; et pendant qu'il les faisait, il se portait ouvertement pour le Fils de Dieu. Il n'appelle jamais Dieu autrement que son Père, ou son Père céleste. Il se dit lui-même le Fils de Dieu; et ce qu'il faut bien observer, son Fils unique. (Saint Jean, chap. 3, ℣. 16.) « Dieu a aimé le » monde jusqu'à donner son Fils unique. » Or il est évident que cette affectation perpétuelle d'appeler Dieu son Père, et de se dire lui-même *le Fils de Dieu*, et surtout le Fils unique de Dieu; il est, dis-je, évident que cette affectation marque que J. C. ne voulait pas qu'on le regardât comme Fils de Dieu, seulement dans le sens selon lequel les Justes sont fils de Dieu; mais qu'il avait des prétentions plus hautes, et qu'il voulait qu'on le regardât comme Fils de Dieu, dans un sens qui le distinguât de tous les autres Justes, et par conséquent dans le sens propre de ce mot; c'est-à-dire, qu'il voulait qu'on le regardât comme Dieu lui-même. Mais, Théotime, donnons une attention plus particulière à ces paroles de J. C. « Comme *le Père* a la » vie en lui-même, de même il a donné » *au Fils*. d'avoir la vie en lui-même. » Tout ce que fait *le Père*, *le Fils* le fait » aussi comme lui. Si *le Fils* vous met en » liberté, vous serez véritablement libres. » Il faudrait certainement n'avoir aucune

idée des règles du langage humain, pour ne pas convenir que ces façons de parler, *le Père*, *le Fils*, expriment une paternité qui se termine toute entière à un seul, et une filiation qui se concentre toute entière dans un seul, qui est Jesus-Christ ; une filiation que nul autre ne partage ni ne peut partager avec Jesus-Christ, et par conséquent une filiation qui constitue J. C. Fils de Dieu selon la nature, Fils consubstantiel à son Père, Dieu comme lui, et le même Dieu que lui. Les Juifs ne prirent point le change là-dessus. L'Evangile y est exprès ; et nous voyons sur-tout dans l'histoire de la Passion, que le Sénat de cette nation déclara Jesus-Christ blasphémateur, et digne de mort, parce qu'il s'était déclaré Fils de Dieu ; et que le principal chef d'accusation que le même Sénat intenta contre lui devant Pilate, c'est qu'il s'était porté pour le Fils de Dieu.

Troisième assertion. Jesus-Christ a fait des miracles qui ne peuvent être opérés que par la puissance de Dieu. Il a fait ces miracles en Dieu ; et pendant qu'il les faisait, il s'est approprié les plus grands attributs de Dieu. L'éternité de Dieu : (S. Jean, ch. 8, ℣. 58.) « En vérité, en » vérité, je vous dis, j'étais avant qu'Abra» ham fût au monde. » Et dans le même lieu : (*ibid.* ℣. 25.) « Je suis dès le com-

» mencement. » Et au chap. 17, ℣. 5 : « Je » vous ai glorifié sur la terre.... mainte- » nant donc, mon Père, glorifiez-moi de » cette gloire que j'ai eue en vous avant » que le monde fût. » L'immensité de Dieu : (En S. Jean, chap. 8, ℣. 13.) Jesus-Christ déclare qu'il est descendu du Ciel, et que cependant il est encore dans le Ciel. La toute-puissance de Dieu. (Saint Jean, c. 15, ℣. 19.) « Tout ce que » fait le Père, le Fils le fait aussi comme » lui. » Et ailleurs : « Personne ne peut » venir à moi, si mon Père, qui m'a » envoyé, ne le tire à lui, et je le ressus- » citerai au dernier jour. » Enfin la plé- nitude de la divinité, si je puis m'exprimer ainsi, par ces paroles : (S. Jean, ch. 14, ℣. 6.) « Je suis la voie, la vérité et » la vie. »

Quatrième assertion. Jesus-Christ a fait des miracles qui ne peuvent être opérés que par la puissance de Dieu. Il a fait ces miracles en Dieu ; et pendant qu'il les faisait, il s'est fait adorer comme Dieu. On en trouve plusieurs exemples dans l'Evangile, mais entr'autres les deux suivans. Lorsque J. C. eut fait marcher Saint Pierre sur les eaux avec lui, ainsi qu'il est rapporté au chapitre 14 de S. Matthieu : « Comme ils remontaient dans la barque, » le vent qui était contraire, cessa tout » d'un coup. Alors ceux qui y étaient,

» s'approchèrent de lui et l'adorèrent, en » lui disant : Vous êtes vraiment le Fils » de Dieu. » Et en S. Jean, c. 9, ℣. 55 : « Jesus ayant appris que les Pharisiens » avaient chassé de leur présence l'aveu- » gle-né qu'il avait guéri ; et l'ayant ren- » contré, lui dit : Croyez-vous au Fils de » Dieu ? Cet homme lui répondit : Qui » est-il, Seigneur, afin que je croie en » lui ? Jesus lui dit : Vous l'avez vu, et » c'est celui-là même qui vous parle. » Alors il lui répondit : Je crois, Seigneur ; » et se prosternant, il l'adora. »

Remarquez ici, *Théotime*, que dans le nouveau Testament le mot adorer n'exprime jamais que le culte de latrie, ou l'adoration proprement dite, qui n'est due qu'à l'Etre suprême.

Cinquième assertion. J. C. a fait des miracles qui ne peuvent être opérés que par la puissance de Dieu. Il a fait ces miracles en Dieu ; et en même temps qu'il les faisait, il déclarait ouvertement qu'il était Dieu, et le même Dieu que son Père. Lisez les ch. 5 et 6 de l'Evangile selon S. Jean ; vous y reconnaîtrez sans peine le langage d'un homme qui se porte pour Dieu, et veut être reconnu comme tel. Au c. 10, ℣. 30, vous lirez ces paroles : *Mon Père et moi nous sommes une même chose.* Et vous y trouverez que les Juifs les ayant entendues, « prirent des pierres pour le lapider. Jesus

remettre les péchés : or, je puis remettre les péchés ; je le prouve, en guérissant à vos yeux ce paralytique d'une seule parole. Donc je suis Dieu.

Je n'ai pas besoin, Théotime, de raisonner sur les passages que je viens de citer, pour prouver ma cinquième assertion. Ils sont clairs, et disent par eux-mêmes tout ce qu'il faut pour la rendre incontestable.

Sixième assertion. Jesus-Christ a fait des miracles qui ne peuvent être opérés que par la puissance de Dieu. Il a fait ces miracles en Dieu ; et en même temps qu'il les faisait, il les citait en preuves de sa divinité. Vous venez d'en voir un exemple bien marqué dans la guérison du paralytique. Nous voyons dans l'Evangile selon S. Jean, ch. 5, v. 17, que les Juifs persécutaient Jesus-Christ, parce qu'il faisait des miracles le jour du sabbat. J. C. leur dit, pour se justifier : « Mon » Père jusqu'aujourd'hui ne cesse point » d'agir, et j'agis aussi incessamment. » C'est pour cela donc que les Juifs cher- » chaient encore avec plus d'ardeur à le » faire mourir, parce que non-seulement » il ne gardait pas le sabbat, mais qu'il » disait même que Dieu était son Père, » *se faisant ainsi égal à Dieu.* Sur quoi » Jesus leur dit : En vérité, en vérité, je » vous dis que le Fils ne peut agir par lui-même,

» même ; mais qu'il ne fait que ce qu'il » voit faire au Père. Car tout ce que le » Père fait, le Fils le fait aussi comme » lui ; car comme le Père ressuscite les » morts et leur rend la vie, ainsi le Fils » donne la vie à qui il lui plait ; afin que » tous les hommes honorent le Fils comme » ils honorent le Père. »

Jesus-Christ dit ici qu'il fait ses miracles avec Dieu son Père, et que Dieu les fait avec lui par une même action. Il dit que Dieu son Père fait des miracles avec lui, pour faire connaître aux hommes qu'ils doivent honorer le Fils comme ils honorent le Père. N'est-ce pas là dire que ses miracles prouvent qu'il est Dieu ?

Les Juifs s'étant un jour assemblés autour de Jesus-Christ, lui dirent : (Saint Jean, ch. 10, ℣. 24.) « Jusqu'à quand nous » tiendrez-vous l'esprit en suspens ? Si » vous êtes le Christ, dites-le nous claire- » ment. Jesus leur répondit : Je vous le » dis, et vous ne me croyez pas ; les » œuvres que je fais au nom de mon Père, » rendent témoignage de moi.... Mes brebis » entendent ma voix ; je les connais, et » elles me suivent. Je leur donne la vie » éternelle, et personne ne les ravira » d'entre mes mains. Mon Père et moi » nous ne sommes qu'une même chose. » Vous voyez que Jesus-Christ prouve ici, par ses miracles, qu'il est le Messie

envoyé de Dieu, et qu'il est le même Dieu que celui qui l'a envoyé.

Ajoutez à tous ces passages, ces paroles de J.C. que nous avons déjà citées: (Saint Jean, ch. 14, v. 10.) « Ne croyez-vous » pas que je suis en mon Père, et que » mon Père est en moi? Ce que je vous » dis, je ne vous le dis pas de moi-même; » mais c'est mon Père qui demeure en » moi, qui fait lui-même les œuvres que » je fais. Ne croyez-vous pas que je suis » en mon Père, et que mon Père est en » moi? Croyez-le au moins à cause des » œuvres que je fais. »

Ce dernier passage montre, comme les précédens, que Jesus-Christ a fait ses miracles directement pour prouver qu'il était Dieu, et qu'il a cité ces mêmes miracles comme autant de preuves incontestables de sa Divinité.

Maintenant, Théotime, reprenons toutes ces assertions, et joignons-les ensemble pour en mieux sentir la force. Jesus-Christ a fait des miracles qui ne peuvent être opérés que par la puissance de Dieu. Il a fait ces miracles en Dieu; et en même temps qu'il faisait ces miracles, il donnait des lois aux hommes avec toute l'autorité d'un Dieu; et en même temps qu'il faisait ces miracles, il se disait ouvertement le Fils unique de Dieu; et en même temps qu'il faisait ces miracles, il s'appropriait les plus

grands attributs de Dieu ; et pendant qu'il faisait ces miracles, il se portait ouvertement pour Dieu, et pour le même Dieu que son Père, et se faisait adorer comme Dieu ; et enfin, en même temps qu'il faisait ces miracles, il les citait en preuves de sa Divinité. Ce sont là, Théotime, des faits clairement marqués dans l'Evangile, et par conséquent des faits incontestables.

Or, ces faits supposés, considérons avec attention la conduite que Dieu tenait envers Jesus-Christ, pendant que toutes ces choses se passaient à la vue de toute la Judée. Jesus-Christ faisait les miracles les plus étonnans et les plus inouis. Son dessein, en les faisant, était de se faire reconnaître pour Dieu, et il ne le dissimulait pas. Déjà beaucoup de Juifs l'adoraient, et tout l'univers devait l'adorer un jour à cause de ses miracles. Dieu, à qui rien n'échappe, voyait tout cela. Il voyait tout cela et se taisait. Que dis-je, il se taisait ? il favorisait de tout son pouvoir les desseins de Jesus-Christ, en le laissant disposer, à son gré, de toute la nature ; il ne s'en tenait pas même là, il donnait à Jesus-Christ l'approbation la plus authentique et la plus solennelle. Deux fois il fit entendre sa voix du haut des Cieux, pour déclarer que Jesus-Christ était son Fils bien-aimé, et pour commander aux hommes de

l'écouter : la première fois sur les bords du Jourdain, la seconde sur la montagne de Thabor. « C'est ici, dit-il, mon Fils » bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes » complaisances ; écoutez-le. » C'est de ma part qu'il vous parle, ou plutôt, c'est moi-même qui vous parle en lui et par lui : écoutez-le comme un autre moi-même. Ecoutez-le, soit qu'il vous révèle des Mystères, soit qu'il vous donne des lois ; écoutez-le, soit lorsqu'il vous parle de moi, soit lorsqu'il parle de lui-même, et recevez ses paroles comme des oracles de la Vérité éternelle.

O Théotime ! je le dis avec confiance : ou rien au monde n'est susceptible de démonstration, ou il est démontré par la suite de ces faits, et par la liaison nécessaire qu'ils ont entr'eux, que J. C. est vraiment Dieu. Il faut, ou convenir que J. C. est Dieu, ou nier [illegible] ces faits ; et pour nier ces faits, il faut n'admettre la certitude d'aucun fait, et précipiter sa raison, si j'ose me servir de ce mot, dans le gouffre du Pyrrhonisme universel.

Supposons en effet que J. C. n'est pas Dieu, mais seulement un homme ; voici comme je raisonne dans cette supposition. Si J. C. n'est pas Dieu, il est donc un imposteur, et le plus criminel de tous les imposteurs ; car il s'est porté pour Dieu, et il a osé se faire adorer comme Dieu.

Tout cela est évident : mais, d'un autre côté, si J. C. est un imposteur, c'est un imposteur contre lequel Dieu n'a jamais réclamé ; un imposteur dont Dieu a favorisé les desseins et les entreprises, de tous les efforts de sa puissance ; un imposteur que Dieu a solennellement approuvé du haut du Ciel ; un imposteur enfin qu'il laisse adorer dans tout l'univers depuis dix-huit cents ans, sans avoir fait entrevoir aux hommes une seule fois, pendant le cours de tant de siècles, que le culte impie qu'on lui rend, l'offense. Tout cela est encore évident : et cela étant, J. C. est donc un imposteur dont Dieu a été et est encore le complice ; un imposteur en faveur duquel Dieu a trahi tous les intérêts de la Divinité ; un imposteur pour la gloire de qui, Dieu se joue (depuis près de dix-huit cents ans) de la bonne foi des hommes, de la manière la plus basse et la plus indigne de lui. Toutes ces conséquences font frémir d'horreur. Ce sont autant de blasphèmes dont l'enfer même serait indigné. Cependant toutes ces conséquences sont certaines, si J. C. n'est pas Dieu : donc J. C. est Dieu, ou il n'y a point de Dieu.

Terminons cette Conférence, mon cher Théotime, par une remarque sur le caractère de J. C., qui est très-intéressante, et que je vous prie de ne jamais oublier.

Si Jesus-Christ est un pur homme et rien de plus, ou s'il est seulement Dieu sans être homme, il est un Etre plein de contradictions inconciliables. L'esprit humain s'abyme et se perd dans l'étude de ce caractère unique et inoui. C'est une énigme, c'est une chimère. Mais si Jesus-Christ est tout-à-la-fois Dieu et homme, c'est le plus beau tout et le plus bel ensemble qu'on puisse concevoir : toutes les contradictions apparentes de son caractère se concilient; la raison est satisfaite de la justesse des rapports qu'elle apperçoit en lui, et ne désire rien de plus.

J'examine Jesus-Christ avec soin, et je découvre en lui une perfection de raison, une profondeur de doctrine, une sublimité de vertu, qui surpassent toutes les idées que mon esprit eût pu se former par lui-même en tous ces genres. Quelle modestie! quelle humilité! quel détachement de ses propres intérêts, et sur-tout de sa propre gloire! Quel zèle pour la gloire de son Père! quelle soumission aux volontés de ce Père adorable! Il sacrifie, pour lui plaire, son repos, son honneur et sa vie; et pour tout dire en un mot, il meurt en croix entre deux voleurs pour lui obéir.

Je considère Jesus-Christ de plus près encore, et je vois que ce même homme donne des lois aux autres hommes d'un air et d'un ton de Dieu; se porte ouver-

tement pour Dieu, se fait adorer comme Dieu, se dit l'égal de ce même Dieu qu'il appelle son Père, et le même Dieu que lui; de ce même Dieu, je le répète, qu'il appelle aussi quelquefois son Dieu, qu'il dit être plus grand que lui, et auquel il obéit comme un serviteur.

Là-dessus, je me dis à moi-même : si Jesus-Christ n'est dans le fond qu'un pur homme, il est donc tout-à-la-fois le plus humble et le plus superbe de tous les hommes; le plus détaché de sa propre gloire, et le plus ambitieux; le plus soumis, et le plus révolté; soumis jusqu'à la mort de la Croix, révolté jusqu'à vouloir se placer sur le Trône de Dieu, à côté de lui, comme son égal. Mais comment tout cela peut-il être tout ensemble? Comment deux vices et deux vertus tout-à-fait contraires peuvent-ils former le caractère habituel d'un même homme? Comment un même homme peut-il être constamment dans toute la suite de sa vie, un prodige d'humilité, et un monstre d'orgueil, un prodige de soumission, et un monstre de révolte? Cela s'est-il jamais vu? Cela peut-il se voir?

D'une autre part, si J. C. n'est que Dieu sans être homme, comment s'est-il oublié lui-même, comment s'est-il dégradé jusqu'au point d'appeler Dieu son Dieu, et jusqu'à lui obéir en effet comme à son Dieu?

En deux mots: si Jesus-Christ est un pur homme, il est une énigme inexplicable; car il est évident qu'il a parlé et agi en Dieu. Si J. C. est seulement Dieu, il est encore une énigme inexplicable; car il a parlé, il a agi, il a obéi, il a souffert en homme.

Mais si je suppose que J. C. est Dieu et homme tout ensemble, dès-lors tout s'explique en lui, tout s'arrange; toutes contradictions apparentes de son caractère se concilient. Je vois que J. C. a pu dire avec vérité que son Père était plus grand que lui, et qu'il était son égal; qu'il était son Dieu, et le même Dieu que lui. Je vois que J. C. a été tout ce qu'il devait être; qu'il a fait (permettez-moi cette façon de parler) le personnage de Dieu et celui d'homme avec toute la dignité qui convenait à l'un, avec toute l'humilité qui convenait à l'autre. Ma raison l'approuve. Il est tel que je conçois qu'il doit être. C'est ainsi que je veux qu'un Dieu soit homme; c'est ainsi que je veux qu'un homme soit Dieu.

CATÉCHISME
DE LA IV.e CONFÉRENCE.

Sur la Divinité de Jesus-Christ prouvée par ses Miracles.

D. JESUS-CHRIST eut toute la sagesse et toute la sainteté qui conviennent à un homme-Dieu. La Loi que J. C. a donnée au monde est digne d'un homme-Dieu. Vous avez mis ces deux vérités dans un si grand jour, qu'il m'est impossible de les nier. Mais ce n'est pas assez : vous m'avez encore promis de me montrer que J. C. est véritablement un homme-Dieu, et je vous prie d'accomplir votre promesse. Comment prouvez-vous que J. C. est véritablement un homme-Dieu ?

R. Je prouve que J. C. est un homme-Dieu par les miracles qu'il a faits, et toute ma démonstration est renfermée dans ce raisonnement. Jesus-Christ a fait des miracles qui ne peuvent être opérés que par la puissance de Dieu. Jesus-Christ a fait ces miracles en Dieu. Jesus-Christ a fait ces miracles pour attester qu'il était Dieu. Or, il est impossible qu'un homme fasse de tels miracles, dans des circonstances semblables, à moins qu'il ne soit Dieu : donc J. C. est Dieu.

D. Votre raisonnement est exact. J'admets la conséquence que vous en tirez : mais il faut prouver les propositions d'où vous la tirez ; et c'est ce que je vous prie de faire. Montrez-moi d'abord que J. C. a fait des miracles qui ne peuvent être opérés que par la puissance de Dieu.

R. Jesus-Christ a changé l'eau en vin ; il a plusieurs fois multiplié un petit nombre de pains d'une manière si prodigieuse, qu'ils ont suffi pour la nourriture de plusieurs milliers de personnes. Il a guéri des aveugles de naissance ; il a ressuscité plusieurs morts, et entr'autres, Lazare qui était dans le tombeau depuis quatre jours, et dont le cadavre commençait à se corrompre. Or, il est évident que tous ces miracles, et plusieurs autres que je ne rapporte pas, ne peuvent être opérés que par la puissance de Dieu.

D. Ces miracles ne peuvent-ils pas être les effets ou du hasard, ou des lois de la nature, ou de la puissance du Démon?

R. Les miracles de J. C. ne peuvent pas avoir été les effets du hasard, parce que le hasard n'est rien, et que ce qui n'est rien, ne peut rien. Les miracles de J. C. ne peuvent pas avoir été les effets des lois de la nature, parce qu'ils ont été faits contre ces mêmes lois. Les miracles de J. C. ne peuvent pas avoir été les effets de la puissance du Démon, parce qu'il est évident

que Dieu n'a dû réserver qu'à lui-même le pouvoir d'arrêter ou de suspendre le cours des lois de la nature. S'il eût donné ce pouvoir au Démon, le Démon pourrait déranger à son gré l'ouvrage de Dieu, et tout confondre dans le monde; ce qu'on ne peut penser sans folie.

D. Comment prouvez-vous que Jesus-Christ a fait ses miracles en Dieu?

R. Je prouve que Jesus-Christ a fait ses miracles en Dieu, par ce raisonnement qui est à la portée de tout le monde. Les miracles que Jesus-Christ a faits, ne peuvent être opérés que par la puissance de Dieu. Donc celui qui fait de semblables miracles, comme agissant par sa propre puissance, les fait en Dieu. Or, Jesus-Christ a fait ses miracles comme agissant par sa propre puissance; donc il les a faits en Dieu.

D. Montrez-moi donc que Jesus-Christ a fait ses miracles comme agissant par sa propre puissance.

R. L'Evangile en fournit une foule d'exemples; mais je me contenterai d'en rapporter deux. Un lépreux s'étant prosterné aux pieds de Jesus-Christ, lui dit: Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. Jesus-Christ lui dit: *Je le veux, soyez guéri;* et sur-le-champ la lèpre disparut..... On allait enterrer un jeune homme; Jesus-Christ arrête ceux qui le portaient, et dit: *Jeune homme, levez-*

vous, c'est moi qui vous le dis ; et sur-le-champ le jeune homme se leva plein de vie.

D. Comment prouvez-vous que Jesus-Christ a fait ses miracles pour attester qu'il était Dieu ?

R. Je prouve que Jesus-Christ a fait ses miracles pour attester qu'il était Dieu, par cet autre raisonnement, qui n'est pas moins simple ni moins clair que le précédent... Jesus-Christ a fait des miracles qui ne peuvent être opérés que par la puissance de Dieu. Il a fait ces miracles en Dieu ; et pendant qu'il faisait ces miracles, il donnait des lois aux hommes avec toute l'autorité d'un Dieu ; il se disait le Fils unique de Dieu ; il se portait ouvertement pour Dieu, et pour le même Dieu que son Père ; il s'appropriait les plus grands attributs de Dieu ; il se faisait adorer comme Dieu ; enfin il citait ses miracles en preuves de sa divinité. Or, un homme qui fait les miracles que Jesus-Christ opérait, et qui les fait avec toutes ces circonstances, ne fait ces miracles que pour attester qu'il est Dieu : donc Jesus-Christ a fait tous ses miracles pour attester qu'il était Dieu. Vous trouverez la justification de toutes les assertions que j'avance dans ce raisonnement, répandue dans tout l'Evangile.

D. Je vois clairement que Jesus-Christ

a fait ses miracles pour attester qu'il était Dieu. Mais qu'inférez-vous de-là ?

R. De ce que Jesus-Christ a fait ses miracles pour attester qu'il était Dieu, je conclus qu'il l'était en effet ; car il est évident que s'il n'eût pas été Dieu, Dieu ne lui aurait pas prêté sa puissance pour faire ces miracles.

D. Pendant que Jesus-Christ faisait des miracles pour attester qu'il était Dieu, Dieu prêtait sa puissance à Jesus-Christ pour faire des miracles. Je tombe d'accord que c'est une forte raison de croire que Jesus-Christ est Dieu. Je voudrais cependant quelque chose de plus ; par exemple, que Dieu eût fait connaître solennellement, qu'il appuyait les prétentions de Jesus-Christ.

R. Dieu l'a fait aussi ; puisque dans deux occasions solennelles, Dieu a déclaré que Jesus-Christ était son Fils bien-aimé, et a joint à cette déclaration, un commandement exprès à tous les hommes de l'écouter.

D. Mais, si Jesus-Christ est Dieu, pourquoi appelle-t-il Dieu, son Dieu ? pourquoi dit-il que son Père est plus grand que lui, et qu'il a reçu des commandemens de son Père ?

R. Et moi je réponds : si Jesus-Christ est homme, pourquoi a-t-il dit que son Père et lui n'étaient qu'une même chose ?

Je vois dans l'Evangile, que J. C. a parlé et agi en homme; j'y vois en même temps qu'il a parlé et agi en Dieu. Concluons de-là, vous et moi, que J. C. est Dieu et homme tout ensemble; car sans cela son caractère serait inexplicable.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

Où l'on prouve la Divinité de Jesus-Christ par le grand miracle de sa Résurrection opérée par lui-même.

LES miracles que Jesus-Christ a faits pendant sa vie, prouvent évidemment qu'il est Dieu. C'est, mon cher Théotime, ce qui a fait le sujet de notre dernière Conférence. Mais celui qu'il a fait après sa mort, je veux dire celui de sa résurrection, opérée par lui-même, et sans autre secours que sa propre puissance, le prouve plus évidemment encore: c'est ce qui fera le sujet de la Conférence que nous aurons aujourd'hui. Cette Conférence roulera toute entière sur ce raisonnement, qui est très-simple et à la portée de tout le monde.

Celui qui se ressuscite lui-même, et par sa propre puissance, est Dieu.

Or, J. C. s'est ressuscité lui-même, et par sa propre puissance; donc J. C. est Dieu.

La première proposition de ce raisonnement est incontestable. Et en effet, personne ne la conteste, ni les Juifs, ni les Païens, ni les nouveaux Philosophes : car, dès qu'un mort se ressuscite lui-même, c'est-à-dire, qu'il se rend lui-même à la vie, et réunit son ame à son corps, qu'il en avait séparée librement, il est évident qu'il se ressuscite par sa propre puissance ; autrement ce ne serait pas lui-même qui se ressusciterait, mais il serait ressuscité par un autre. Or, la résurrection d'un mort ne peut être opérée que par la puissance de Dieu, comme nous l'avons montré dans la Conférence précédente. Donc un mort qui se ressuscite lui-même, possède la puissance divine, et par conséquent il est Dieu; car il n'y a que Dieu qui possède la puissance divine. Il ne s'agit donc plus que de montrer que J. C. s'est ressuscité lui-même : si ce fait est prouvé, il est incontestable que J. C. est Dieu ; il n'est personne qui n'en tombe d'accord.

Or, je dis ici, que de tous les miracles de J. C., il n'en est aucun qui soit aussi évidemment prouvé que sa résurrection, opérée par lui-même. Je vais plus loin, et je ne crains pas d'avancer que la résurrection de J. C. opérée par lui-même, est le plus constant et le plus avéré de tous les faits qui sont consignés dans toutes les histoires que nous connaissons.

Pour établir cette assertion, j'ai en main trois preuves dont chacune, prise à part, est une vraie démonstration, et qui, jointes ensemble, forment, par la force qu'elles se communiquent réciproquement, la plus invincible de toutes les démonstrations. Il faut d'abord indiquer ces preuves.

Première preuve. La résurrection de J.C., opérée par lui-même, est démontrée par la seule prédiction que J. C. en avait faite avant sa mort.

Deuxième preuve. La résurrection de Jesus-Christ, opérée par lui-même, est démontrée par le récit des Evangélistes, considéré comme purement historique.

Troisième preuve. La résurrection de J.C., opérée par lui même, est démontrée par le témoignage que les Apôtres et les autres Disciples de J.C. en ont rendu d'abord aux Juifs, ensuite à tout l'univers.

ARTICLE I.

Résurrection de J. C. opérée par lui-même, démontrée par la prédiction que J. C. en avait faite avant sa mort.

IL est constant par le rapport de tous les Evangélistes, mon cher Théotime, que J. C. avant qu'il mourût, avait annoncé plusieurs fois, non-seulement à ses Disciples dans le particulier, mais encore aux Juifs en public, que trois jours après sa mort il se ressusciterait lui-même; qu'il avait annoncé cette résurrection comme un miracle décisif pour

prouver la divinité de sa mission et de sa personne; comme un miracle qui donnerait une nouvelle force et un nouveau poids à tous ceux qui l'avaient précédé, et qui en serait comme la confirmation authentique; comme un miracle, enfin, après lequel les Juifs n'auraient plus rien à demander pour leur parfaite conviction, et seraient entièrement inexcusables, s'ils ne croyaient pas en lui.

« Comme Jesus allait à Jérusalem, (dit » S. Matthieu, chap. 20, ℣. 17) il prit » à part ses Disciples, et il leur dit: Nous » allons à Jerusalem, et le Fils de l'Homme » sera *livré* aux Princes des Prêtres, et aux » Scribes, qui le condamneront à la mort, » et le livreront aux Gentils, afin qu'ils » le traitent avec moquerie, et qu'ils le » fouettent et le crucifient; et il ressus- » citera le troisième jour. » On ne peut rien désirer de plus clair et de plus formel que cette prédiction. Le même Evangéliste rapporte, au ch. 12, ℣. 38, que quelques-uns des Scribes et des Pharisiens ayant dit à J. C. : « Maître, nous voudrions bien » que vous nous fissiez voir quelque pro- » dige; Jesus-Christ leur répondit : Cette » nation corrompue et adultère, demande » un prodige, et on ne lui en donnera » point d'autre que celui du Prophète » Jonas; car comme Jonas fut trois jours » et trois nuits dans le ventre d'un poisson,

» ainsi le Fils de l'Homme sera trois jours » et trois nuits dans le cœur de la terre. »

Nous voyons ici deux choses : 1.° Que Jesus-Christ déclare aux Juifs, que Jonas englouti par une baleine, miraculeusement conservé pendant trois jours dans le ventre de cet énorme poisson, qui au bout de ce temps-là le rendit sur le rivage de la mer, avait été la figure de sa mort, de sa sépulture, et de sa résurrection. 2.° Que Jesus-Christ donne aux Juifs le miracle de sa résurrection, comme un *signe* ou un prodige par excellence, c'est-à-dire, comme une preuve authentique de la divinité de sa mission et de sa personne.

Ecoutez encore ces paroles de Jesus-Christ, rapportées au chapitre 10 de Saint Jean, ℣. 17 : « Je quitte ma vie pour la » reprendre ; personne ne me la ravit ; » mais c'est de moi-même que je la quitte. » J'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le » pouvoir de la reprendre. » Ces paroles, comme on voit, ne laissent aucun nuage dans les esprits. Jesus-Christ dit nettement, que ses ennemis ne peuvent le faire mourir qu'autant qu'il le voudra, et qu'il peut se ressusciter après sa mort.

Ces prédictions de Jesus-Christ, touchant sa résurrection, étaient connues de tout Jérusalem avant sa mort ; et c'est en conséquence de cette notoriété, que le lendemain du jour qu'il mourut, les

Princes des Prêtres et les Pharisiens allèrent ensemble trouver Pilate, et lui dirent : (comme il est rapporté au chapitre 27 de Saint Matthieu) « Seigneur, » nous nous sommes souvenus que cet » imposteur a dit pendant sa vie : je ressusciterai le troisième jour après ma » mort. Commandez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, » de peur que ses Disciples ne viennent » l'enlever, et ne disent au peuple : il est » ressuscité d'entre les morts ; et ainsi la » dernière erreur serait pire que la première. » Nous ferons, dans la suite, un grand usage de cette démarche des Princes des Prêtres et des Pharisiens. Il nous suffit, dans ce moment, d'observer qu'elle prouve deux choses, savoir : 1.° Qu'il est certain que Jesus-Christ avait annoncé publiquement qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort. 2.° Que les Princes des Prêtres et les Pharisiens comprenaient très-bien que la résurrection de Jesus-Christ, si elle arrivait, serait un miracle après lequel il ne serait plus possible de nier qu'il était le Messie ; puisqu'ils craignaient que la seule opinion de cette résurrection, si elle venait à se répandre et à s'accréditer, ne le fît regarder comme le Messie par tout le peuple Juif. Ainsi, ils portaient de ce miracle le même jugement qu'en portent

les Chrétiens, et lui attribuaient la même force et le même poids.

Il est donc constant, mon cher Théotime, que Jesus-Christ, long-temps avant qu'il mourût, avait annoncé sa résurrection; qu'il l'avait annoncée plusieurs fois, et en public; qu'il l'avait annoncée en marquant le jour précis auquel elle arriverait; qu'il l'avait annoncée comme devant être l'ouvrage de sa seule volonté; qu'il l'avait annoncée enfin comme le miracle le plus propre à prouver qu'il était le Messie, et à confirmer tout ce qu'il avait dit de lui-même.

Or, je dis ici que cette résurrection admirable est arrivée; et la première preuve que j'en donne, c'est la prédiction même que Jesus-Christ en avait faite avant qu'il mourût. Oui, Théotime, ce raisonnement: Jesus-Christ avait prédit sa résurrection... donc Jesus-Christ est ressuscité; ce raisonnement qui paraît d'abord un paradoxe, et même, si vous voulez, quelque chose de plus qu'un paradoxe; ce raisonnement est une vraie démonstration. Jamais conséquence ne fut plus étroitement liée à son principe que la conséquence de ce raisonnement. En sorte que nous devrions croire la résurrection de Jesus-Christ, quand nous n'en aurions pas d'autre preuve que la prédiction qu'il en fit avant sa mort.

Développons maintenant ce raisonnement. Je vous prie, Théotime, de peser avec une extrême attention les réflexions que je vais faire, et sur-tout de bien saisir la suite et l'ensemble de ces réflexions. Je m'assure qu'il en résultera dans votre esprit une conviction si pleine, que vous ne pourrez vous y refuser.

1.° Lorsque Jesus-Christ prédisait sa résurrection future, il faisait, à la vue de toute la Judée, les miracles les plus étonnans et les plus inouis. Il chassait avec empire les démons des corps des possédés; il commandait aux vents et à la mer, qui se rendaient dociles à sa voix; il guérissait les maladies les plus invétérées et les plus incurables; il ressuscitait les morts, et des morts ensevelis depuis quatre jours, et déjà tombés en putréfaction; et enfin (remarquez bien cette circonstance) il faisait tous ces miracles et mille autres par sa propre puissance, comme nous l'avons prouvé au long dans la Conférence précédente. Or il est évident, par tous les principes de la bonne philosophie, que le miracle par lequel un homme en ressuscite un autre, est aussi grand que celui par lequel un homme se ressuscite lui-même, quoique le second soit plus rare que le premier. Certainement il n'est pas plus difficile à un homme de faire rentrer sa propre ame dans son propre corps, que de rappeler

l'ame d'un autre dans le corps de cet autre. Le second paraît même plus difficile que le premier; car il semble que chaque Etre a naturellement plus de pouvoir sur soi-même que sur autrui. Si Jesus-Christ a ressuscité Lazare par sa propre puissance, il avait donc la puissance de se ressusciter lui-même; et il serait ridicule de dire, que Jesus-Christ avait perdu cette puissance par sa mort; car il est plus clair que le jour, que cette puissance étant dans sa seule volonté, qui n'avait rien de commun avec son corps, la mort ne pouvait exercer son empire sur elle.

2.° Vous avez sans doute observé, en lisant les saints Evangiles, que Jesus-Christ n'annonçait jamais sa mort, soit à ses Disciples dans le particulier, soit aux Juifs dans le public, sans annoncer en même temps sa résurrection. Mais faites encore une remarque, qui, selon les apparences, vous a échappé, et qui est de la plus grande importance; c'est que Jesus-Christ, en parlant aux Juifs de sa mort, ne leur parle jamais des circonstances de cette mort, et qu'il ne parle jamais à ses Disciples de sa mort, sans leur en découvrir les principales circonstances. Il leur déclare qu'un d'entr'eux le livrera aux Juifs, et désigne ce perfide. Il leur apprend que les Juifs le livreront aux Gentils pour être crucifié; et qu'avant que de subir ce cruel et in-

famant supplice, il sera fouetté; qu'on lui crachera au visage; qu'on le traitera avec moquerie et insulte. Les Apôtres étaient avertis de toutes ces particularités de la Passion et de la mort de leur divin Maître, long-temps avant l'événement; mais les Juifs, qui devaient lui faire souffrir toutes ces indignités, n'en savaient rien, et n'en pouvaient rien savoir. On voit par l'Evangile, qu'ils avaient conspiré contre lui, et que leur parti était pris de le faire mourir; mais ils n'avaient rien d'arrêté, ni touchant le temps, ni touchant la manière dont ils exécuteraient ce dessein. La dénonciation de Judas, et l'offre que leur fit ce traître, sans qu'ils l'eussent prévu, de le livrer entre leurs mains, les détermina tout d'un coup; ils profitèrent de cette occasion, qui leur parut belle, de peur qu'il ne s'en présentât point d'autre, et passèrent par-dessus les considérations de religion qui les avaient d'abord engagés à attendre, pour consommer leur projet, que le temps de la Pâques, où l'on était alors, fût passé. On voit encore par les mêmes Evangélistes, que tout se fit tumultuairement dans cette sanglante tragédie, et que rien n'avait été prémédité, que le dessein général de perdre Jesus-Christ. Chaque scène de la Passion, si je puis m'exprimer ainsi, fut une scène imprévue à ceux qui la donnaient, comme à ceux qui

n'en étaient que les spectateurs, et qui les aurait tous étrangement surpris s'ils avaient été capables de sang froid. On se détermina subitement, selon les différens incidens que fit naître le mouvement où étaient les esprits. La passion se porta à de nouveaux traits de fureur, selon les ouvertures que le moment présent en donnait. Voilà ce qu'on voit par les Evangélistes. Cependant tout ce que Jesus-Christ avait découvert à ses Apôtres dans le particulier, fut exécuté si ponctuellement par les Juifs et par les Gentils, qu'on aurait dit que Jesus-Christ s'était concerté avec eux, et qu'il leur avait donné à chacun leur rôle, s'il est permis de parler de la sorte.

Jesus-Christ n'avait pas seulement prédit toutes les circonstances de sa Passion et de sa mort; il en avait encore annoncé tous les effets et toutes les suites. Il avait déclaré qu'en punition de l'incrédulité et de l'ingratitude des Juifs, Jérusalem serait assiégée, prise, ravagée par le fer et la flamme, et renversée de fond en comble; que le temple aurait le même sort, et qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre; que les Juifs seraient dispersés dans toutes les nations; que son Evangile serait prêché par-tout, et, par-tout persécuté, ferait partout des progrès. Toutes ces prédictions se sont accomplies, et s'accomplissent encore sous nos yeux.

Les faits que je viens d'exposer sont incontestables, mon cher Théotime, et personne, en effet, ne les conteste. Or, là-dessus, je demande à tout homme qui a l'esprit droit et l'ame impartiale, quelle est la raison qui pourrait faire croire que toutes les Prophéties de Jesus-Christ touchant sa Passion et sa mort, et les suites de l'une et de l'autre, s'étant accomplies, celle qui regardait sa Résurrection n'a point eu d'accomplissement? Je demande encore un coup, à tout homme qui a l'esprit droit et l'ame impartiale, si l'on peut imaginer une raison probable de cette exception, et je le défie de me répondre qu'on le peut.

Quoi! Théotime, Jesus-Christ a prédit une multitude d'événemens singuliers et extraordinaires, dont les uns étaient prochains, mais sans apparence, et dont les autres étaient éloignés de plusieurs siècles, et qui tous dépendaient du concours libre de la volonté d'une multitude infinie d'hommes; parmi ces événemens, il a aussi marqué sa propre Résurrection: tout le reste est arrivé comme il l'avait prédit; mais sa Résurrection n'est pas arrivée! Cela est-il croyable? cela se conçoit-il?

Mais je vais plus loin; et voici un raisonnement qui est sans réplique. Jesus-Christ, comme je viens de le dire, a prédit pendant sa vie une multitude d'événemens singuliers et extraordinaires, dont

les uns étaient prochains, mais sans apparence, et dont les autres étaient éloignés de plusieurs siècles; et toutes ces prédictions se sont vérifiées. J. C., en prédisant les événemens dont je viens de parler, prédisait aussi sa propre Résurrection; et cette prédiction (je le suppose ainsi pour un moment) n'a point eu d'effet. Je reprends, et je dis: il n'y a que Dieu, ou celui que Dieu éclaire de sa lumière, qui puisse connaître infailliblement les événemens futurs qui dépendent du libre concours des volontés humaines. Jesus-Christ était donc assisté de l'esprit de Dieu, lorsqu'il prédisait tant d'événemens qui se sont accomplis. Parmi les événemens que Jesus-Christ a prédits, on trouve sa Résurrection, et elle n'est pas arrivée. Jesus-Christ était donc poussé par l'esprit du démon à prédire cet événement. Or il est constant que J. C. prédisait cet événement en même temps que les autres; J. C. était donc même en temps l'organe de Dieu et celui du démon. Il était dans ce moment le plus grand des Prophètes, et le plus insigne des imposteurs. Par la plus sacrilége de toutes les prévarications, il se servait de la vérité de Dieu pour accréditer les mensonges du démon. Non, Théotime, il n'est point d'homme, même parmi les nouveaux philosophes, qui soit capable d'envisager, sans effroi,

de pareilles absurdités. Convenons donc que Jesus-Christ est ressuscité.

3.° Jésus-Christ, avant que de mourir, avait solennellement déclaré aux Juifs que s'il mourait, ce serait parce qu'il voudrait bien mourir. « Je quitte ma vie pour la » reprendre, leur disait-il; personne ne » me la ravit; mais c'est de moi-même que » je la quitte. J'ai le pouvoir de la quitter, » et j'ai le pouvoir de la reprendre. » Par ces paroles, Jesus-Christ déclare qu'il mourra librement, et qu'il ressuscitera avec la même liberté. J. C. a accompli la première partie de cette prédiction; nous l'avons déjà vu ailleurs. Il se transporte au Jardin des Oliviers, où il sait qu'on doit aller le prendre; il va au-devant de ses ennemis; il les renverse par terre d'une seule parole, et se met ensuite à leur discrétion. Il pousse un grand cri, après avoir enduré des tourmens capables d'épuiser l'homme le plus robuste, et de le réduire à une extrême faiblesse. Et en mourant, il prononce ces paroles: *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains.* Or, si Jesus-Christ a accompli la première partie de la Prophétie dont nous parlons, il est évident qu'il doit avoir accompli la seconde, et qu'il est ressuscité par un seul acte de sa volonté, comme il était mort par un seul acte de sa volonté. Car personne ne concevra jamais qu'il ait pu être assez imprudent

pour se livrer volontairement à la mort ; après avoir annoncé sa résurrection, s'il n'était très-assuré qu'il ressusciterait.

4.° Pendant que Jesus-Christ était en croix, et peu d'heures avant qu'il expirât, le soleil s'éclipsa. Cette éclipse arriva contre toutes les lois de la nature, puisque ce jour-là la lune était dans son plein ; et cette éclipse fut, de plus, totale et universelle, en sorte que les ténèbres de la nuit se répandirent sur toute la surface de la terre. Le Sénat romain en fut si frappé, qu'il en fit mettre la relation dans les archives publiques, comme le rapporte Tertullien, en parlant au Sénat lui-même. Au moment où Jesus-Christ expira, il se fit un grand tremblement de terre ; le voile du Temple se déchira en deux parties, du haut en bas ; et enfin, après la mort de Jesus-Christ, plusieurs Justes ressuscitèrent, et, sortant de leurs tombeaux en corps et en ame, ils apparurent à un grand nombre de personnes de Jérusalem.

Si c'est Jesus-Christ qui a fait tous ces miracles avant sa mort, en mourant et après sa mort, il est visible qu'il a pu faire aussi celui de sa propre Résurrection, et par conséquent qu'il l'a fait : et si c'est le Dieu que Jesus-Christ appelait son Père qui a fait ces miracles, il est visible qu'il les a faits pour attester la sainteté de J. C., et pour confirmer authentiquement tout ce

que Jesus-Christ avait dit et fait pendant sa vie. Dieu a donc fait ces miracles pour rendre témoignage aux Prophéties de Jesus-Christ, et principalement à celle qui regardait sa Résurrection. Ces miracles étaient donc des gages assurés de la Résurrection de Jesus-Christ, ou il faut dire que Dieu les a faits pour tromper le monde; ce qui est un blasphème.

5.° Voici, Théotime, une dernière réflexion à laquelle je vous prie de donner toute votre attention. Nous avons vu, dans la Conférence précédente, que les miracles que Jesus-Christ opéra avant sa mort, avaient été, et par eux-mêmes, et par la force qu'ils tiraient des circonstances dont ils étaient accompagnés, des preuves incontestables de sa Divinité; parce que ces miracles étaient de nature à ne pouvoir être opérés que par la puissance de Dieu; parce que Jesus-Christ fit ces miracles en Dieu; parce que Jesus-Christ fit ces miracles pour attester qu'il était Dieu. Que s'ensuit-il de-là? Vous le voyez sans doute, Théotime; c'est que si Jesus-Christ n'eût pas annoncé avant sa mort qu'il ressusciterait, et qu'en effet il ne fût pas ressuscité, dans cette supposition ses miracles auraient conservé toute leur force, et que toutes les prétentions de Jesus-Christ seraient demeurées dans leur entier. Il serait toujours certain que Jesus-Christ a été un Homme-Dieu.

Tout ce que nous pourrions conclure de sa *non*-résurrection (permettez-moi cette façon de parler), c'est qu'après la mort de Jesus-Christ, Dieu se sépara de la nature humaine, dont il ne s'était revêtu que pour un temps.

Mais J. C. ayant annoncé sa résurrection, et l'ayant annoncée de la manière la plus expresse et la plus affirmative, dès-lors l'effet de ses miracles demeurait en suspens jusqu'à l'accomplissement de cette prédiction. En sorte que si, par impossible, J. C. ne fût pas ressuscité, le seul fait de sa *non*-résurrection aurait infirmé tous ses miracles précédens, et il aurait été décidé, par cela seul, que J. C. n'était pas Dieu. Ce que je dis ici est très-clair, et je crois que vous le comprenez parfaitement.

D'après ces observations, je soutiens, Théotime, qu'il est absurde de supposer que Jesus-Christ ait annoncé sa résurrection, sans être assuré qu'il ressusciterait en effet. Car si Jesus-Christ savait qu'il ne ressusciterait pas, en annonçant sa résurrection, et en l'annonçant aussi affirmativement qu'il le faisait, il ruinait tout l'effet de ses miracles précédens, il leur ôtait tout leur poids, il faisait à sa réputation une tache irréparable, il se couvrait d'un opprobre éternel; il terminait, cet homme si sage, la plus belle et la plus illustre carrière qu'aucun homme eût jamais fournie.

nie, par un trait de folie inconcevable; il finissait sa vie par se mettre lui-même, et cela de gaieté de cœur, au rang des imposteurs et des fourbes; au lieu qu'en se taisant sur sa résurrection future, il laissait ses miracles dans toute leur force; il s'assurait, pour tous les siècles à venir, non-seulement la vénération qui est due au plus grand des Prophètes, mais encore les hommages qui sont dus à Dieu. Il est donc absurde, je le répète, de supposer que Jesus-Christ ait annoncé sa résurrection future, sans être assuré qu'il ressusciterait. Donc, quand Jesus-Christ annonçait sa résurrection future, il était très-assuré qu'il ressusciterait. Donc, Jesus-Christ est ressuscité. Donc, nous devrions croire la résurrection de Jesus-Christ, quand nous n'en aurions point d'autre preuve que sa prédiction. Mais quand J. C. n'aurait jamais prédit sa résurrection, nous devrions la croire sur le rapport des Evangélistes.

ARTICLE II.

La Résurrection de Jesus-Christ démontrée par le récit qu'en font les Evangélistes, considéré comme purement historique.

LES quatre Evangélistes rapportent que Jesus-Christ ressuscita le troisième jour après sa mort, et que ce jour-là même il se

montra plein de vie à plusieurs personnes. Voici de quelle manière St. Matthieu raconte ce grand événement, ch. 27 et 28. « Sur le soir du jour auquel Jesus-Christ » mourut en croix, un homme riche de » la ville d'Arimathie, nommé Joseph, » etc. » (*a*)

Il règne, comme vous voyez, dans cette narration, une simplicité, une candeur, un air de sincérité et de bonne foi, que le lecteur sent, malgré qu'il en ait, et qui le convainc de la probité de l'historien et de la vérité de son récit. Mais rien n'est plus frappant que la manière dont St. Matthieu expose l'indigne et puéril moyen que les Princes des Prêtres employèrent pour étouffer les preuves de la résurrection de Jesus-Christ. Quel plus beau champ pouvaient lui fournir les auteurs de cette imposture, pour les rendre également ridicules et odieux? Quel avantage n'avait-il pas contr'eux? Que ne pouvait-il pas dire au sujet de ces témoins endormis, qui avaient déposé sur ce qui s'était passé durant leur sommeil, et dont la déposition avait été reçue? Quelles réflexions ne pouvait-il pas faire sur une contradiction si honteuse, si manifeste et si absurde tout-à-la-fois? Cependant il ne se permet pas le moindre trait de satyre, pas la moindre

(*a*) Lisez ces deux chapitres tout entiers.

réflexion; il dit ce qui s'est passé, et s'en tient là.

Les récits que font les trois autres Evangélistes, de la résurrection de Jesus-Christ, ont tous les mêmes caractères. Faisons-en la lecture, mon cher Théotime.

Récit de St. Marc, depuis le verset 42 du chapitre 15, jusqu'à la fin du chap. 16.

Récit de St. Luc, depuis le verset 50 du chapitre 23, jusqu'à la fin du chapitre 24.

Récit de St. Jean, depuis le verset 38 du chapitre 19, jusqu'à la fin du dernier chapitre.

Vous voyez, Théotime, que les différentes relations de la résurrection de Jesus-Christ ont été dictées par la bonne foi et la candeur. Il n'y en a aucune qui contredise les autres, et aucune d'elles ne ressemble exactement à aucune autre. Le fond de ces quatre relations est le même, mais la forme ne l'est pas. Chaque Evangéliste fait mention de quelque particularité que tous les autres ont omise, et nul d'eux ne rend dans les mêmes termes les particularités qu'un autre a touchées. Le style de chacune de ces relations est original et propre à l'écrivain qui l'a faite. Ainsi on ne peut pas accuser les Evangélistes de s'être concertés entr'eux; bien moins encore peut-on les soupçonner d'avoir imaginé les faits qui composent

leurs quatre relations. Encore un coup, l'esprit humain ne feint pas ainsi. Les Evangélistes étaient des hommes simples, on le voit par leurs écrits ; mais quand ils auraient été les plus grands génies de leur siècle, ils n'auraient jamais pu inventer une histoire de la résurrection, telle qu'on la lit chez eux. On ne peut imputer aux Evangélistes d'avoir embelli leur récit. On n'y voit rien qui sente la rhétorique, rien qui annonce le dessein de relever la gloire de leur Maître; tout y est simple et naïf: on ne peut dire des faits plus naturellement et d'un air plus vrai ; la vérité elle-même ne pourrait dire autrement les mêmes choses. Enfin on ne peut pas prétendre que les Evangélistes ont péché contre la vraisemblance. Dans cette dernière partie de leur ouvrage ou de leur histoire, les caractères de Jesus Christ, des Apôtres et des autres Disciples sont parfaitement bien conservés. Ce qu'ils racontent de la résurrection et des différentes apparitions de Jesus Christ, est merveilleux; mais ce merveilleux est parfaitement assorti à ce qu'ils avaient dit de sa naissance, de sa vie et de sa mort. Tout y est digne de Jesus Christ, tout le rappelle ; c'est vraiment lui. C'est ainsi qu'un Homme-Dieu, qui avait subi volontairement la mort pour le rachat du genre humain, devait ressusciter ; il devait se montrer après sa résur-

rection tel qu'il paraît dans les Evangiles; et j'ose dire que jamais les bienséances ne furent si bien observées par aucun écrivain.

Ces observations générales touchant la manière dont les Evangélistes racontent la résurrection de Jesus-Christ, seraient plus que suffisantes pour convaincre tout esprit raisonnable de la vérité de cette admirable résurrection. Cependant, Théotime, je consens que vous suspendiez encore votre jugement si vous le pouvez. Les preuves qui me restent à vous donner de ce fait sont si palpables, que je suis bien assuré que vous vous y rendrez.

De tous les miracles de Jesus-Christ, celui de sa résurrection est le seul que les Juifs nièrent dans le temps; et qu'ils nient encore, comme je l'ai observé ailleurs; mais le détour qu'ils ont pris, pour obscurcir ce grand événement, en démontre la vérité de la manière la plus évidente. Soyez attentif aux observations que je vais faire, et aux conséquences que j'en tirerai.

1.° La résurrection de Jesus-Christ étant le seul miracle de cet Homme-Dieu, contre lequel les Juifs réclament et s'inscrivent en faux, tandis qu'ils avouent tous les autres, ils doivent être en état de démontrer que ce miracle n'est pas arrivé; autrement on aurait droit de les soupçonner ou d'entêtement, ou de bizarrerie d'esprit,

ou d'intérêt. Car enfin les miracles de Jésus-Christ qui ont précédé sa résurrection, sont d'eux-mêmes un grand préjugé de cette résurrection.

2.° Je vois en effet que les Juifs, et sur-tout les Princes des Prêtres et les Pharisiens, avaient un grand intérêt de s'inscrire en faux contre la résurrection de Jesus-Christ. Ce miracle est décisif et sans réplique. Si Jesus-Christ est ressuscité Jesus-Christ est le Messie. Si Jesus-Christ est le Messie, les Princes des Prêtres et les Pharisiens ont fait mourir le Messie en croix. Si les Princes des Prêtres et les Pharisiens ont fait mourir le Messie en croix, ils sont donc les plus méchans hommes que le monde ait vus. Les Princes des Prêtres et les Scribes ont donc une extrême intérêt que Jesus-Christ ne soit pas ressuscité; et si Jesus-Christ est ressuscité, ils ont encore un extrême intérêt à faire périr les preuves de sa résurrection. Et de plus, cet intérêt est chez eux l'intérêt de la passion, et de la passion la plus violente et la plus injuste, et par conséquent c'est un intérêt capable par lui-même de les pousser à toutes sortes de crimes, et sur-tout un intérêt capable de les aveugler et de les engager à faire valoir les moindres raisons de douter contre les plus fortes raisons de croire. Tout cela est dans la nature.

3.° Remarquez, je vous prie, que la résurrection de Jesus-Christ, telle que l'Evangile la rapporte, c'est-à-dire, cette résurrection opérée par Jesus-Christ lui-même, est non-seulement un événement merveilleux, mais encore le plus extraordinaire de tous les événemens dans le genre du merveilleux, et qu'eu égard au caractère général de l'esprit humain, il était mille fois plus aisé d'obscurcir cet événement, et de le faire passer pour fabuleux, tout vrai qu'il était, que de le faire passer pour vrai, s'il eût été faux; d'où il s'ensuit évidemment que si Jesus-Christ n'était pas ressuscité, les Princes des Prêtres et les Pharisiens étaient très-sûrs d'empêcher que sa résurrection ne fût crue du peuple Juif; et que même Jesus-Christ étant ressuscité, ils pouvaient encore espérer avec beaucoup de vraisemblance, qu'ils empêcheraient le peuple Juif d'ajouter foi à sa résurrection. Et par la raison des contraires, il résulte des mêmes principes, que si Jesus-Christ n'était pas ressuscité, il était absolument impossible aux Apôtres de faire croire sa résurrection au peuple Juif, et que même Jesus-Christ étant ressuscité, il devait naturellement leur être très-difficile de persuader cette résurrection, toute vraie qu'elle était, à ce même peuple.

4.° Il y a plus; dans la supposition que

Jesus-Christ n'était pas ressuscité, les Apôtres n'avaient aucun intérêt à publier sa résurrection prétendue : aucun intérêt de reconnaissance, car ils ne devaient plus rien à Jesus-Christ, qui les avait trompés, en leur annonçant qu'il ressusciterait; aucun intérêt d'amour-propre, car J. C. les avait trompés par des miracles évidens, et quiconque a été trompé par des miracles évidens (si cela est possible), peut avouer sans honte qu'il a été trompé. Et dans la supposition que Jesus-Christ était ressuscité en effet, les Apôtres avaient sans doute le plus grand intérêt à publier sa résurrection; mais cet intérêt était un intérêt de justice, un intérêt de reconnaissance, un intérêt de religion, un intérêt d'amour-propre et d'honneur; mais d'un amour-propre bien ordonné, d'un honneur vrai et bien entendu; en un mot, c'était l'intérêt de la vertu, et par conséquent un intérêt qui, agissant en eux selon sa nature, ne devait leur rien inspirer que de vrai, de grand et d'héroïque. Dans cette supposition, ce serait une énorme injustice de croire qu'ils ont usé de la moindre supercherie, à moins que cela ne fût démontré.

Gravez profondément ces observations dans votre esprit, mon cher Théotime, comme des principes d'autant plus certains, qu'ils sont puisés dans la nature des choses, et dans le caractère du cœur humain.

Nous en ferons l'application au sujet que nous traitons, quand nous aurons relu l'histoire de la résurrection de Jesus-Christ, selon Saint Matthieu.

Saint Matthieu, ch. 27, ℣. 57 : « Sur le » soir (du jour où Jesus-Christ mourut) » un homme riche de la ville d'Arimathie, » nommé Joseph, qui était aussi Disciple » de Jesus, vint trouver Pilate, et comme » il lui eut demandé le corps de Jesus, » Pilate commanda qu'on le lui donnât. » Après donc que Joseph eut reçu le corps, » il l'enveloppa dans un linceul blanc, le » mit dans son sépulcre, qui n'avait point » encore servi, et qu'il avait fait tailler » dans le roc; et puis ayant roulé une » grande pierre à l'entrée du sépulcre, » il se retira. Quant à Marie Magdeleine » et l'autre Marie, elles demeurèrent là, » se tenant assises auprès du sépulcre. » Mais le lendemain, qui était le jour d'a- » près la préparation du Sabbat, les Princes » des Prêtres et les Pharisiens vinrent » ensemble trouver Pilate, et lui dirent : » Seigneur, nous nous sommes souvenus » que cet imposteur a dit pendant sa vie : » Je ressusciterai trois jours après ma » mort. Commandez donc que le sépulcre » soit gardé jusqu'au troisième jour, de » peur que ses Disciples ne viennent l'en- » lever, et ne disent au peuple : il est » ressuscité d'entre les morts; et ainsi la

» dernière erreur serait pire que la pre-
» mière. Pilate leur répondit : Vous avez
» des Gardes ; allez, faites-le garder
» comme vous l'entendrez. Ils s'en allè-
» rent donc, et s'assurèrent du sépulcre,
» en scellant la pierre, et y laissant des
» Gardes. (ch. 28.) Mais cette semaine
» étant passée, le premier jour de la sui-
» vante, à peine le soleil commençait à
» luire, que Marie Magdeleine et l'autre
» Marie vinrent pour voir le sépulcre :
» et tout d'un coup il se fit un grand trem-
» blement de terre ; car un Ange du Sei-
» gneur descendit du Ciel, et s'appro-
» chant renversa la pierre et s'assit dessus ;
» son visage était brillant comme un éclair,
» et ses vêtemens étaient blancs comme
» la neige. Les gardes en furent tellement
» saisis de frayeur, qu'ils devinrent comme
» morts ; mais l'Ange s'adressant aux fem-
» mes, leur dit : Pour vous, ne craignez
» point, car je sais que vous cherchez
» Jesus qui a été crucifié ; il n'est point
» ici, car il est ressuscité, comme il l'avait
» dit. Venez voir le lieu où le Seigneur
» avait été mis, et hâtez-vous d'aller dire
» ceci à ses Disciples : Il est ressuscité, et
» bientôt il se trouvera devant vous en
» Galilée ; c'est là que vous le verrez :
» voilà de quoi je vous avertis. Ces fem-
» mes sortirent aussitôt du sépulcre avec
» crainte et avec beaucoup de joie, et

» elles coururent porter ces nouvelles aux » Disciples; en même temps Jesus vint à » leur rencontre, et leur dit: Je vous salue; » et elles s'approchant, lui embrassèrent » les pieds, et l'adorèrent. Alors Jesus » leur dit: Ne craignez point; allez dire » à mes frères qu'ils aillent en Galilée, c'est » là qu'ils me verront. Pendant qu'elles » s'en allaient, quelques-uns des gardes » vinrent à la ville, et rapportèrent tout » ce qui s'était passé aux Princes des » Prêtres. Ceux-ci s'étant assemblés avec » les Sénateurs, et ayant délibéré ensemble, » donnèrent une grande somme d'argent » aux soldats, en leur parlant ainsi: Dites » que ses Disciples sont venus la nuit, et » l'ont enlevé pendant que vous dormiez; » si le Gouverneur vient à le savoir, nous » ferons si bien auprès de lui, que nous » vous tirerons d'affaire. Les soldats ayant » donc reçu l'argent, firent ce qu'on leur » avait prescrit; et cette imposture a été » répandue jusqu'à présent parmi les Juifs.»

Voilà, Théotime, deux relations diamétralement opposées du même événement. Saint Matthieu raconte que Jesus-Christ sortit du tombeau le troisième jour après sa mort, mais qu'il en sortit ressuscité. Les Juifs conviennent qu'il en sortit aussi le même jour, mais porté par ses Disciples, qui l'enlevèrent pendant que la garde était plongée dans le sommeil. De

quel côté est la vérité? C'est ce qu'il faut examiner avec la plus sérieuse attention. Je vois d'abord ici que deux choses sont certaines : la première c'est que J. C. dès le matin du troisième jour après sa mort, ne se trouva plus dans le tombeau où on l'avait mis : la seconde, c'est que Jesus-Christ était sorti du tombeau, ou de la façon que l'Evangéliste le raconte, ou de la manière que les Juifs l'assurent ; il n'y a point de milieu. Car il est plus clair que le jour, que si les Juifs avaient pu dire quelque chose de plus vraisemblable que ce qu'ils ont dit, sur la manière dont Jesus-Christ était sorti de son tombeau, ils n'y auraient pas manqué. Cela étant ainsi, si je démontre, comme je vais faire, qu'il est impossible que le corps de Jesus-Christ ait été enlevé par ses Disciples, comme l'assurent les Juifs, il sera démontré que Jesus-Christ est ressuscité, comme le raconte Saint Matthieu.

J'avance d'abord, mon cher Théotime, que les hommes les moins clair-voyans apperçoivent sans peine que tout ce que les Juifs débitent touchant l'enlèvement prétendu du corps de Jesus-Christ par ses Disciples, a tout l'air d'une fable. Après les précautions que les Princes des Prêtres et les Pharisiens avaient prises, de concert avec le Gouverneur de la Judée, pour empêcher cet enlèvement, il y avait quatre

moyens infaillibles de convaincre tout l'univers que Jesus-Christ n'était pas ressuscité. Le premier, c'était de montrer en public son cadavre, après l'expiration du troisième jour depuis sa mort. Le second, c'était de prouver que les Disciples de Jesus-Christ avaient enlevé son corps de vive force, malgré la résistance des soldats Romains qui gardaient le sépulcre. Le troisième, c'était de prouver que les soldats Romains avaient laissé enlever le corps de Jesus Christ à ses Disciples, après avoir été gagnés par eux. Le quatrième, c'était de prouver que les soldats chargés de garder le sépulcre, ayant abandonné leur poste, les Disciples de Jesus Christ avaient profité de leur absence pour faire leur coup. Chacun de ces moyens était décisif; et d'après les observations que nous avons faites plus haut, il est plus qu'évident que si les Princes des Prêtres et les Scribes en avaient eu quelqu'un, ils n'auraient pas manqué de le faire valoir; car ils avaient un intérêt capital d'empêcher qu'on ne crût dans le public que Jesus-Christ était ressuscité. L'on ne soupçonnera jamais que des hommes de ce caractère, après s'être aussi avancés qu'ils avaient fait, aient été capables de balancer un seul moment à sacrifier la vie de quelques soldats Romains à un si grand intérêt. Il est donc démontré que si les Princes des

Prêtres ne firent valoir aucun de ces quatre moyens, c'est que tous ces moyens leur manquèrent tous à-la-fois. Pourquoi ne montrèrent-ils pas au peuple le corps de Jesus-Christ? C'est qu'il était disparu. Pourquoi ne dirent-ils pas que les Disciples de Jesus-Christ avaient enlevé son corps après avoir forcé la Garde? C'est que si les choses se fussent ainsi passées, il y aurait eu combat, et du sang répandu, et l'on ne voyait point de sang répandu. Pourquoi ne dirent-ils pas que les soldats Romains avaient laissé enlever le corps de J. C. par ses Disciples, après avoir été gagnés par eux? C'est que, dans ce cas-là, les soldats Romains n'auraient pas manqué, pour sauver leur vie, de déclarer au Gouverneur, et à tout Jérusalem, ce qui s'était passé. Enfin, pourquoi ne dirent-ils pas que les soldats Romains ayant abandonné leur poste, les Disciples de J. C. avaient profité de leur absence pour enlever son corps? Pour la même raison, comme chacun voit assez. Ce fut donc par nécessité, que les Princes des Prêtres, et les Sénateurs, prirent le parti d'engager les soldats Romains à débiter dans Jérusalem, que pendant qu'ils dormaient, les Disciples de J.C. avaient enlevé son corps. On eut recours à cet expédient, parce qu'on ne trouvait rien de mieux dans une conjoncture si embarrassante. Cet expé-

dient était misérable, et il avait aussi ses dangers : on le sentait bien ; mais, d'un côté, le temps pressait, et l'on n'avait pas à choisir ; et de l'autre, des hommes en place, revêtus d'une autorité sacrée et politique, qui les rendait également respectables et redoutables, crurent qu'il leur serait facile d'accréditer dans le public la fable qu'ils avaient imaginée, et d'appaiser, s'il en était besoin, le Gouverneur de la Province, qui était lui-même intéressé à faire disparaître les preuves de la résurrection d'un innocent qu'il avait envoyé à la mort contre toutes les lumières de sa conscience. Le bruit que les Princes des Prêtres, et les Sénateurs, firent semer dans Jérusalem, était donc absolument sans apparence ; c'était une de ces défaites dont les Gouvernemens savent si bien faire usage dans de semblables conjonctures, qui trompent le peuple stupide, qui n'approfondit rien, et qui, en confirmant les personnes sensées dans le jugement qu'elles avaient déjà porté des choses, leur imposent néanmoins la nécessité de garder le silence.

En effet, plus on réfléchit sur cet enlèvement prétendu du corps de Jesus-Christ, plus on se convainc qu'il est absolument chimérique, et qu'il ne fut imaginé que par l'extrême besoin qu'on avait de trouver une défaite, et par l'impossibilité où l'on

était d'en forger une qui fût plus vraisemblable; car, 1.° De l'aveu des Princes des Prêtres, et des Scribes, il est impossible de faire la preuve de cet enlèvement. Qui est-ce qui dépose de cet enlèvement? Les soldats Romains qu'on avait commandés pour garder le sépulcre. Que disent ces soldats? Que le corps de Jesus-Christ a été enlevé pendant qu'ils dormaient. Mais s'ils dormaient pendant que les Disciples de Jesus-Christ enlevaient son corps, ils n'en ont donc rien vu, ni pu voir. Et s'ils n'ont rien vu, que peuvent-ils attester? En genre de témoins, un homme endormi ne diffère point d'un homme mort, comme chacun sait. Ne faut-il pas, non-seulement avoir perdu tout jugement, mais encore toute pudeur, pour faire valoir la déposition d'un témoin qui, de son propre aveu, dormait pendant que le fait dont il rend témoignage, se passait?

2.° Je soutiens, et je vais le démontrer, que les Disciples de J. C. n'ont jamais eu, ni même pu avoir la première pensée d'enlever le corps de leur Maître: car, enfin, ces hommes étaient simples et grossiers; mais après tout ils n'étaient pas fous, et il aurait fallu qu'ils le fussent pour concevoir seulement cette pensée. Pourquoi les Disciples de J. C. auraient-ils pensé à enlever son corps? Sans doute pour

pouvoir faire courir le bruit qu'il était ressuscité. Mais pour cela, il fallait que cet enlèvement se fît si secrétement qu'on n'en eût jamais ni la moindre preuve, ni la moindre soupçon. Or, je demande ici, si le tombeau de J. C. étant aussi bien gardé qu'il l'était, ses Disciples pouvaient concevoir la moindre espérance d'enlever son corps, sans que cet enlèvement fut connu de personne?

D'ailleurs, il est constant, par le récit de tous les Evangélistes, et par la déclaration que les Princes des Prêtres en firent à Pilate, que J. C. avait annoncé plusieurs fois, avant qu'il mourût, qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort. Cela étant: ou les Disciples de J. C. étaient persuadés qu'il ressusciterait, ou ils en doutaient, comme le texte de l'Evangile l'insinue, ou ils étaient persuadés qu'il ne ressusciterait pas. S'ils étaient persuadés que J. C. ressusciterait, il est clair qu'ils n'avaient point d'autre parti à prendre, que d'attendre tranquillement le troisième jour, comme un jour de triomphe pour leur Maître et pour eux. En l'enlevant ils perdaient tout. Cet enlèvement eût mis un obstacle invincible à la preuve de sa résurrection. Si les Disciples de J. C. doutaient de sa résurrection future, il est encore clair que, dans ce cas-là, ils devaient attendre le troisième jour pour les mêmes raisons. En

enlevant le corps de Jesus-Christ, ils ne pouvaient rien gagner, et ils pouvaient tout perdre. Peut-être ressuscitera-t-il, devaient-ils dire ; peut-être aussi qu'il ne ressuscitera pas. Mais, soit qu'il ressuscite ou non, quand une fois nous l'aurons enlevé, comment pourrons-nous faire croire qu'il est ressuscité ? Enfin, si les Disciples de Jesus-Christ étaient persuadés qu'il ne ressusciterait pas, alors ils devaient le regarder comme un homme qui les avait trompés, ou volontairement, ou en se trompant lui-même ; et dans cette supposition, Jesus-Christ ne leur était plus rien. Le seul parti qu'ils avaient à prendre, était de plaindre son sort et le leur, de se cacher et de se taire, de peur qu'il ne leur arrivât pis.

3.° Quand les Disciples de Jesus-Christ auraient pu concevoir le dessein d'enlever leur Maître, ils n'auraient jamais eu le courage d'en tenter l'exécution. C'étaient presque tous des hommes de néant. Ils étaient en petit nombre dans Jérusalem : on les veillait de près ; du moins ils avaient tout lieu de le croire. Ils voyaient le bras redoutable de la Puissance ecclésiastique et civile levé sur leur tête, et prêt à s'appesantir sur eux au moindre mouvement qu'ils feraient. Il est certain d'ailleurs que c'étaient des ames faibles. Quand on prit leur Maître dans le Jardin des Oliviers, ils prirent

prirent tous la fuite. Pierre le renia par trois fois; et après la catastrophe de leur Maître, l'Evangile nous les représente tremblans et consternés, et par conséquent bien éloignés de rien entreprendre.

4.° Quand les Disciples de Jesus-Christ auraient eu assez de courage pour tenter l'exécution du dessein dont nous parlons, il est certain qu'ils n'auraient jamais pu en venir à bout. Ils n'étaient que onze assemblés à Jérusalem (si toutefois ils étaient assemblés). On avait placé auprès du sépulcre de J. C. une forte garde de soldats Romains. Ces soldats avaient sans doute des ordres exprès d'être alertes le troisième jour, qui était le jour critique et décisif : c'était ce jour-là que les Disciples de Jesus-Christ devaient enlever son corps. Si l'enlèvement se fût fait plutôt ou plus tard, il eût été sans conséquence pour les deux parties. Or je demande ici, si quelqu'un conçoit que douze pêcheurs aient pu forcer une garde de soldats Romains ? Soldats contre soldats, la partie eût à peine été égale; mais pêcheurs contre soldats, il est clair que l'avantage était tout entier du côté de ceux-ci.

Enfin, quand les Disciples de J. C. auraient pu enlever le corps de leur Maître, ils ne l'auraient jamais pu sans éveiller les soldats commandés pour

garder son tombeau. Ce tombeau était taillé dans le roc : une seule pierre en fermait l'entrée ; cette pierre était donc d'une grosseur énorme, et l'Evangile en fait la remarque. Le sceau des Princes des Prêtres avait été mis sur cette pierre. Il fallait donc passer au travers des soldats, rompre le sceau, renverser la pierre, entrer dans le tombeau, en sortir avec le corps de J. C., et tout cela à la hâte. Or je demande encore une fois, si tous ces mouvemens peuvent se faire sans bruit, et sans un bruit capable d'éveiller des hommes qui dorment d'un sommeil ordinaire et naturel?

Il est donc démontré, mon cher Théotime, que le corps de J. C. ne fut pas enlevé par ses Disciples du sépulcre où on l'avait mis; et comme, à raison des circonstances, il est absolument nécessaire qu'il ait été enlevé, ou que J. C. soit ressuscité, il est démontré que Jesus-Christ est ressuscité.

Cet événement, à jamais mémorable, montre avec éclat, mon cher Théotime, que, bien loin que la prudence humaine puisse quelque chose contre Dieu, Dieu au contraire peut tout contre la prudence humaine; puisqu'il fait servir, quand il veut, à l'accomplissement de ses desseins, tous les artifices et toutes les ruses que la prudence humaine met en œuvre pour les faire échouer. Si les Princes des Prêtres

n'eussent pas fait garder avec des soins extrêmes le sépulcre où le corps de J. C. avait été déposé, nous ne serions pas aussi assurés que nous le sommes de la résurrection de cet Homme-Dieu. On pourrait toujours nous dire que peut-être le corps de J. C. a été enlevé par ses Disciples. Mais le sépulcre où J. C. avait été déposé, ayant été gardé par des soldats Romains jusqu'au troisième jour après sa mort, et le corps de Jesus-Christ ne s'étant plus trouvé dans ce sépulcre dès le matin du troisième jour, il est évident qu'il en était sorti par une glorieuse résurrection.

ARTICLE III.

La Résurrection de Jesus-Christ démontrée par le témoignage que les Apôtres en rendirent, d'abord aux Juifs, et ensuite à toutes les Nations.

CINQUANTE jours après la résurrection de Jesus-Christ, les Apôtres, et plusieurs autres Disciples, qui s'étaient tenus cachés dans Jérusalem jusqu'à ce jour-là, sortirent de leur retraite; et ayant paru en public, ils déclarèrent hautement que Jesus-Christ était ressuscité.

C'est sur cette grande et étonnante démarche des Apôtres, et sur les suites qu'elle eut, que je vais maintenant

raisonner, mon cher Théotime ; elle m'ouvre un vaste champ aux réflexions les plus intéressantes ; et je suis assuré que vous m'écouterez avec un plaisir extrême, si, aidé de la grace de Dieu, je suis assez heureux pour bien rendre ce que je conçois, et ce que je sens là-dessus. Mais, avant que j'entre en matière, il est nécessaire que nous lisions ensemble les cinq premiers chapitres du livre des Actes des Apôtres. Vous lirez, en votre particulier, le reste de ce Livre admirable.

Lisez les cinq premiers chapitres des Actes des Apôtres. Le contenu des cinq chapitres que nous venons de lire, se réduit aux points suivans, savoir : que Jesus-Christ étant ressuscité, se montra plusieurs fois à ses Disciples, dans l'espace de quarante jours, et qu'il les convainquit, par des preuves de tout genre, de la vérité de sa résurrection ; que le quarantième jour après sa résurrection, il monta au Ciel en leur présence et à leur vue, après leur avoir promis qu'il leur enverrait bientôt le Saint-Esprit ; qu'en effet, dix jours après l'ascension de Jesus-Christ au Ciel, les Apôtres, et avec eux plusieurs autres Disciples, reçurent le St. Esprit, et furent tout d'un coup changés en d'autres hommes. On célébrait alors à Jérusalem la fête de la Pentecôte, qui était une des grandes solennités du peuple

juif, et la ville était pleine de Juifs étrangers, qui s'y étaient rendus de toutes les parties du monde connu. Ce jour-là même, les Apôtres, ayant S. Pierre à leur tête, et suivis des autres Disciples, se présentèrent en public tous ensemble, et tous avec la même intrépidité. Une grande foule de monde s'assemble autour d'eux, attirée par la nouveauté du spectacle. S. Pierre prend la parole au nom de tous les Disciples, déclare aux Juifs que J. C., qu'ils ont fait condamner à mort par Ponce-Pilate, est ressuscité; que lui, et tous ceux qu'ils voient avec lui, sont témoins de cette résurrection; qu'ils ont vu Jesus-Christ, l'ont entendu, ont bu et mangé avec lui; qu'il est monté au Ciel en leur présence; que c'est ce même Jesus-Christ qui est le Messie promis de Dieu à Abraham et aux autres Patriarches; que le peuple d'Israël ne doit point en attendre un autre; et qu'enfin la rémission des péchés et le salut éternel ne peuvent être obtenus que par J. C., unique Sauveur du monde. Saint Pierre et les autres Apôtres firent une multitude de miracles à la vue de tout Jérusalem, et au nom de Jesus-Christ même, pour prouver sa résurrection. Ils convertirent beaucoup de Juifs, et entr'autres un grand nombre de Prêtres, qui reconnurent Jesus-Christ pour le Messie. Les Princes des Prêtres, et les

Sénateurs du peuple juif, n'oublièrent rien pour fermer la bouche aux Apôtres; mais tout fut inutile. Les Apôtres continuèrent à publier la résurrection de Jesus-Christ, avec la même intrépidité que la première fois : ils ne s'étonnèrent ni des défenses, ni des menaces qu'on leur fit, ni des persécutions qu'on leur suscita, ni des peines qu'on leur infligea. De Jérusalem, ils se répandirent bientôt dans le reste de la Judée, et de la Judée dans tout l'univers, et quoique par-tout persécutés à outrance, ils firent par-tout de grandes conquêtes à Jesus-Christ; et avant qu'ils mourussent, le Christianisme formait déjà une société immense.

Vous voyez par vous-même, mon cher Théotime, que si le récit de Saint Luc, auteur du livre des Actes des Apôtres, est fidelle, il est évident que Jesus-Christ est ressuscité. Celui que tant de miracles si grands et si inouis jusqu'alors, opérés dans un très-petit espace de temps, et comme tous à-la-fois, pour attester la résurrection de Jesus-Christ, ne convaincraient pas de la vérité de cette résurrection, ne mériterait pas de porter le nom d'homme, du moins si, pour être homme, il est nécessaire d'avoir la raison en partage.

Pour nier la résurrection de Jesus-Christ, il faut donc s'inscrire en faux contre la narration du livre des Actes des Apôtres,

et soutenir que ce Livre n'est qu'un tissu de fables; car si cette narration est fidelle et conforme à la vérité, il est évident que Jesus-Christ est ressuscité. Mais comment un esprit droit pourrait-il douter de la fidélité de cette narration? Tout ce que nous avons dit dans la première Conférence de cette seconde partie, touchant l'authenticité, la vérité et la divinité des livres de l'Evangile, convient parfaitement au livre des Actes des Apôtres, qui n'est lui-même qu'une suite du livre des Evangiles, et qui a été composé par Saint Luc, l'un des quatre Evangélistes, et témoin oculaire de tout ce qu'il a écrit. Ce Livre a les mêmes caractères que les livres de l'Evangile : même candeur et même impartialité dans la narration; même simplicité et même naïveté dans le style. Il a été écrit dans le temps même des événemens qui y sont rapportés, ou lorsque ces événemens étaient encore récens. La preuve en est, qu'on le trouve toujours entre les mains des Chrétiens, en remontant du temps où nous sommes, jusqu'à celui de Ponce-Pilate. Il est démontré par les mêmes raisons que nous avons dites en parlant des livres de l'Evangile, que le livre des Actes des Apôtres ne souffrit jamais aucune altération considérable; et il est constant que jamais les Juifs, ni ceux qui étaient lorsque ce Livre parut, ni ceux

des temps postérieurs, n'ont réclamé contre la narration de ce Livre. Il est donc évident qu'elle est très-fidelle ; car les Juifs, qui ont toujours nié la résurrection de J. C., et qui la nient encore, n'auraient certainement pas manqué de nier aussi les miracles et les autres faits qui prouvent cette résurrection, si cela leur eût été possible.

Je n'insisterai pas davantage sur tous ces points, parce que je me propose d'y revenir dans le cours de cette Conférence, quand mon sujet le demandera ; et d'ailleurs nous sommes si riches en preuves, que nous pouvons, sans nuire à notre cause, en abandonner quelques-unes, et négliger d'en mettre quelques autres dans tout leur jour.

Quatre faits sont constans, mon cher Théotime, et avoués de tout l'univers : 1.° Que Jesus-Christ eut des Disciples, et parmi ces Disciples, douze plus distingués que les autres, auxquels il donna lui-même le nom d'Apôtres. 2.° Que quelques semaines après la mort de J. C., les Apôtres (*a*) publièrent hautement dans Jérusalem et dans toute la Judée, et ensuite dans tout l'univers, que leur divin Maître était ressuscité, et qu'ils l'avaient vu plein de vie, etc. 3.° Que les Apôtres persuadèrent

(*a*) Il n'en restait alors que onze de la création de J. C. ; mais S. Matthias avait été mis à la place de Judas par les Apôtres.

cette résurrection à un grand nombre de Juifs, et à un plus grand nombre de Gentils, tellement qu'avant leur mort, les Chrétiens formaient déjà une immense société. 4.° Que les Chrétiens de tous les temps, à commencer depuis la première origine du Christianisme jusqu'à nos jours, n'ont pas seulement cru la résurrection de J. C., mais qu'ils ont encore regardé le dogme de la résurrection de Jesus-Christ, comme le point capital de leur Foi, et comme la base de toute leur Religion. En effet, comme c'est par sa résurrection que Jesus-Christ a prouvé en dernier ressort, (si je puis m'exprimer ainsi) la Divinité de sa mission et de sa personne, il est évident que tout l'édifice de la Religion chrétienne porte sur la résurrection de J. C.; en sorte que si J. C. n'est pas ressuscité, tout cet édifice s'écroule de lui-même, et tombe en ruine. Ces quatre faits, je le répète, Théotime, sont constans, de l'aveu de tout le monde; et il ne s'est jamais trouvé ni Juifs, ni Païens, ni Philosophes, ni Hérétiques, qui aient osé les nier.

Je pars de-là, et je dis: d'après ces quatre faits, on ne peut former que trois hypothèses ou suppositions, relativement à la résurrection de J. C. La première de ces hypothèses, c'est que Jesus-Christ ressuscita véritablement le troisième jour

après sa mort, comme il l'avait annoncé; qu'après sa résurrection il se montra plusieurs fois à ses Apôtres, durant le cours de quarante jours ; et qu'enfin au bout de quarante jours, il monta au Ciel en leur présence.

La seconde supposition, c'est que les Apôtres crurent de bonne foi qu'ils avaient vu Jesus-Christ ressuscité, quoiqu'il n'en fût rien, et qu'ils n'eussent vu qu'un fantôme qui leur avait fait illusion; qu'ils publièrent ensuite cette résurrection prétendue, avec la même simplicité qu'ils l'avaient crue ; qu'à force de répéter que Jesus-Christ était ressuscité, et qu'ils l'avaient vu, ils le persuadèrent à plusieurs Juifs et à un grand nombre de Gentils, et ceux-ci à d'autres ; que cette fausse persuasion étant venue à se communiquer et à s'étendre de proche en proche, et ayant passé d'une ville à l'autre, elle a enfin occupé le monde entier, qui s'est ainsi trouvé Chrétien par le plus singulier de tous les hasards. Dans cette supposition, les Apôtres, comme on voit, ont été des hommes innocemment trompés et trompeurs, et rien de plus.

La troisième supposition, c'est que les Apôtres ayant composé entr'eux la fable de la résurrection de Jesus-Christ, la débitèrent dans Jérusalem, et ensuite dans

tout l'univers, comme une histoire véritable; qu'ils eurent le talent ou le bonheur de se faire croire; et que de-là est née la Religion chrétienne, par les mêmes progrès et la même faveur du hasard, que nous avons marqués plus haut. Dans cette supposition, les Apôtres ont été des imposteurs et des scélérats. Vous souriez, Théotime, parce que, tout jeune et tout peu instruit que vous êtes encore, vous êtes frappé de la bizarrerie et du ridicule que vous appercevez dans ces deux dernières hypothèses. Suspendez néanmoins votre jugement pour un peu de temps; et afin de mieux sentir la force des raisonnemens que je vais faire, comportez-vous comme une personne qui doute, et qui a besoin d'être convaincue.

J'avance donc, et je vais le prouver avec la dernière évidence, que des trois suppositions que je viens de faire, la seconde et la troisième sont extravagantes et absolument insoutenables; que par conséquent il faut s'en tenir à la première, dont la vérité est démontrée, dès le moment que les deux autres sont reconnues pour fausses.

Discutons d'abord la seconde supposition, et voyons si l'on peut juger, ou même soupçonner avec quelque vraisemblance, que les Apôtres et les autres Disciples de J. C., qui ont rendu témoignage

à sa résurrection, ont été des hommes trompés, qui ont cru de bonne foi avoir vu J. C. ressuscité, quoiqu'il n'en fût rien.

Observons ici, Théotime : 1.° Que rien au monde n'est plus difficile à croire que la résurrection d'un mort, parce que rien au monde n'est plus merveilleux ni plus extraordinaire. En général, les hommes n'ajoutent foi à ces sortes de faits, que lorsqu'ils les ont vus, ou lorsqu'ils les voient attestés par des témoins oculaires qui sont au-dessus de tout reproche. Dans ce genre, les ignorans et les idiots ne sont pas plus faciles à persuader que les hommes d'esprit et les savans. En vertu de ce principe, qui est puisé dans le bon sens et dans l'expérience, nous devrions supposer que les Apôtres et les autres Disciples de J. C. n'ont pas cru légérement qu'il était ressuscité, à moins que nous n'eussions des preuves du contraire.

Observons, en second lieu, qu'il est constant par le récit des Evangiles, que les Apôtres (quoique J. C. leur eût annoncé plusieurs fois qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort) n'étaient rien moins que disposés à l'en croire sur sa parole ; qu'ils voulaient d'autres preuves, des preuves de fait, des preuves parlantes et palpables ; qu'ils voulaient, en un mot, que Jesus-Christ ressuscité leur portât lui-même la nouvelle de sa résurrection.

On voit dans l'Evangile, que durant les trois premiers jours après la mort de Jesus-Christ, les Apôtres et les Disciples furent dans l'incertitude et la perplexité. Les Disciples d'Emmaüs s'en expliquèrent naïvement à J. C. lui-même, qui leur était apparu sous la forme d'un voyageur. On y voit encore que lorsque les saintes Femmes vinrent dire aux Apôtres que Jesus-Christ était ressuscité, et qu'elles l'avaient vu, les Apôtres traitèrent de vision et de rêveries tout ce qu'elles racontaient. On y voit de plus que Jesus-Christ s'étant montré aux Apôtres, en l'absence de Saint Thomas, ce dernier ne voulut jamais ajouter foi à leur rapport, protesta hautement qu'il ne croirait jamais que Jesus-Christ était ressuscité, qu'il ne l'eût vu de ses yeux, et qu'il n'eût mis son doigt dans les plaies de ses mains et de ses pieds, et sa main dans la plaie de son côté, et qu'il persista dans son incrédulité, malgré tout ce qu'on put lui dire, jusqu'à ce que Jesus-Christ lui eût donné toutes les preuves de sa résurrection, qu'il exigeait. On y voit enfin que Jesus-Christ, avant que de monter au Ciel, fit à tous les Apôtres des reproches de ce qu'ils n'avaient pas voulu croire ceux qui leur assuraient qu'il était ressuscité, et qu'ils l'avaient vu. Voilà ce qu'on voit dans l'Evangile ; et indépendamment de tous les caractères de vérité

qu'on remarque dans ce Livre sacré, chacun sent en soi-même que rien au monde n'est plus vraisemblable que toutes ces particularités, parce qu'elles sont parfaitement dans la nature, et que chacun se rend témoignage à soi-même qu'il n'eût jamais cru la résurrection de J. C., s'il n'en eût eu des preuves convaincantes.

Il est donc évident que si les Apôtres se persuadèrent que Jesus-Christ était ressuscité, ce ne fut pas légérement, et sans en avoir des preuves. Si vous me demandez quelles étaient ces preuves, je vous réponds que c'étaient les différentes apparitions de Jesus-Christ, qui sont rapportées dans les livres de l'Evangile, et dans le livre des Actes des Apôtres. Cela est encore évident dans la supposition que nous discutons : car, d'une part, selon la supposition que nous discutons, les Apôtres ont cru de bonne foi que Jesus-Christ était ressuscité, et n'ont été que des hommes trompés; et d'autre part, il est certain que ce sont les Apôtres eux-mêmes et les Disciples qui sont les auteurs des Livres sacrés, où les différentes apparitions de Jesus-Christ sont rapportées. Les apparitions de Jesus-Christ qui sont rapportées dans les livres de l'Evangile et dans celui des Actes des Apôtres, sont donc certaines aussi : car si elles ne l'étaient pas, il serait évident que les

Apôtres n'ont pas cru de bonne foi que Jesus-Christ était ressuscité, et il ne faudrait plus les regarder comme des hommes trompés, mais comme des hommes trompeurs ; ce qui est contre notre hypothèse.

Tout se réduit donc ici à savoir si les différentes apparitions de Jesus-Christ, qui sont racontées dans les quatre livres de l'Evangile et dans le livre des Actes des Apôtres, furent réelles ou seulement imaginaires ; si les Apôtres virent véritablement Jesus-Christ, ou s'ils crurent seulement le voir, tandis qu'ils n'avaient devant les yeux qu'un fantôme qui leur faisait illusion. Or je soutiens, Théotime, qu'on ne peut convenir que les Apôtres eurent les apparitions rapportées dans l'Evangile et dans les Actes des Apôtres, sans avouer en même temps que ces apparitions furent réelles et non imaginaires ; que c'est Jesus-Christ même que les Apôtres virent, et non un fantôme qui se jouait d'eux ; et que traiter les Apôtres de visionnaires, c'est la plus folle de toutes les visions.

En effet, mon cher Théotime, nous concevons très-bien, vous et moi, et tous les hommes conçoivent comme nous deux, qu'un homme frappé d'une terreur panique, ou agité de quelque passion violente, ou par l'effet d'un subit éblouisse-

ment et de mille autres causes naturelles, peut croire qu'une personne qu'il a connue pendant qu'elle vivait, lui est apparue après sa mort, sur-tout si cette personne lui était très-chère ou très-odieuse, comme son père, son épouse, son ami, son rival, son ennemi, son tyran. Mille exemples consignés dans les histoires, et ce qui nous arrive à tous quand nous dormons, prouvent que la puissance de l'imagination va jusque-là. Mais ces sortes d'apparitions sont toujours confuses et momentanées.

Le trouble de toutes les facultés de l'ame et de tous les sens, les précède, les accompagne et les suit. Jamais ceux qui ont ces apparitions, ne voient d'une manière bien nette ceux qui leur apparaissent; jamais ils ne se souviennent bien distinctement de ce qu'ils ont vu. Rarement ces apparitions arrivent en plein jour, et plus rarement encore elles arrivent, sur-tout uniformément, à plus d'une personne à-la-fois.

Mais que plus de cent personnes de l'un et de l'autre sexe, toutes différentes d'âges, de caractères et de complexion, voient habituellement, durant l'espace de quarante jours, un homme ressuscité; qu'elles le voient en plein jour, tantôt toutes ensemble, et tantôt séparément; qu'elles le voient toutes de la même manière, et toujours sous sa forme naturelle,

et tel qu'elles l'avaient vu avant qu'il mourût ; que cet homme ressuscité leur parle, et leur tienne des discours parfaitement conformes à tout ce qu'il leur avait dit avant sa mort ; qu'il leur montre ses plaies, qu'il les leur fasse toucher ; qu'il se promène, qu'il mange et qu'il boive en leur présence et avec eux ; et que cependant toutes les apparitions de cet homme soient purement fantastiques, c'est, Théotime, ce que nous ne concevons certainement pas, ni vous ni moi, ni aucun homme qui soit au monde. Et je défie qu'on trouve, dans aucune histoire, un seul exemple d'une illusion aussi constante et aussi universelle, de tous les sens, arrivée tout-à-la-fois à tant de personnes.

Voilà cependant ce qu'il faut qu'on dise qui est arrivé aux Apôtres et aux autres Disciples de Jesus-Christ, dans la supposition sur laquelle nous raisonnons maintenant. Je n'exagère rien : tout ce que je viens de dire se lit, mot pour mot, dans les livres de l'Evangile et des Actes des Apôtres.

On parcourrait en vain le monde entier, pour trouver douze personnes frappées de la même manie. S'il arrivait quelque part que douze personnes fussent frappées subitement, et toutes ensemble, de la même manie, que toutes ces personnes s'imaginassent qu'elles voient le

même fantôme, et qu'elles le voient de la même manière, on regarderait cela comme un prodige ; la nouvelle de ce phénomène, si humiliant pour notre nature, serait portée sur-le-champ dans tout l'Univers : et l'on voudrait que plus de cent personnes, hommes et femmes, qui tous avaient l'esprit sain, et le jugement parfaitement libre, aient pu s'imaginer qu'ils voyaient Jesus-Christ, qu'ils l'entendaient, qu'ils le touchaient, qu'ils conversaient et mangeaient avec lui, sans que Jesus-Christ, lui-même, fût présent devant eux ; et cela, non dans l'obscurité de la nuit, mais en plein jour ; non dans un instant rapide, mais durant quarante jours entiers ! Si cela est possible, ce n'est que par le renversement de presque toutes les lois de la nature ; si cela est arrivé ; c'est un miracle, et peut-être le plus grand de tous les miracles. Si les Apôtres, les saintes femmes et les autres Disciples ont été pendant quarante jours les jouets d'un fantôme, il faut dire que le miracle d'illusion a été au moins aussi grand que le miracle de résurrection.

Or, miracle pour miracle, il est évident que le simple bon sens, l'équité, le respect dû à l'Etre suprême, doivent nous déterminer à croire le miracle de résurrection, et à rejeter le miracle d'illusion. Le premier n'est pas plus difficile en lui-

même, que le second. Le premier est une suite naturelle et nécessaire de mille autres miracles qui l'avaient précédé; le second n'a et ne peut avoir aucun motif raisonnable, et qui contente un homme judicieux. Le premier est digne de la majesté et de la sainteté de Dieu; le second déshonorerait cet Etre suprême, puisqu'il n'aurait été fait que pour induire les hommes dans l'erreur. Le premier laisse dans leur entier, toutes les lois générales que Dieu a établies pour le gouvernement du monde physique, puisqu'il n'est qu'une exception passagère et sans conséquence, d'une seule de ces lois, et le même miracle ne donne certainement aucune atteinte aux lois générales par lesquelles Dieu gouverne le monde moral; le second, au contraire, donne une atteinte visible aux lois générales par lesquelles le monde physique est gouverné, puisqu'il est une exception durable et constante de la plupart de ces lois, qui les rend douteuses et suspectes, et ce même miracle anéantit une des principales lois par lesquelles Dieu gouverne le monde moral, je veux dire, la fidélité du rapport des sens, qui est le premier principe de la certitude des faits. Tellement que s'il est vrai que le miracle d'illusion dont nous parlons, a été fait, il est vrai en même temps, par une conséquence nécessaire, que nous ne sommes

sûrs de rien. Car si plus de cent personnes ont pu, pendant quarante jours, voir tantôt toutes ensemble, et tantôt séparément, J. C. ressuscité, l'entendre, lui parler, manger et boire avec lui, et cela en plein jour, et toujours toutes de la même manière, sans que cependant Jesus-Christ fût ressuscité en effet; qui nous a dit que tous nos sens ne nous trompent pas tous et toujours? Si tous les sens peuvent, pendant quarante jours, tromper plus de cent personnes par de faux rapports, ils en peuvent tromper quarante mille et quarante millions, pendant quarante mille ans, et si l'on veut pendant quarante millions d'années. L'un n'est pas plus difficile que l'autre; et si cela est, sais-je s'il y a eu une République Romaine, un Jules-César, un Cicéron? Sais-je s'il y a une ville de Paris ou de Londres? Sais-je même s'il y a un soleil et des astres? Tout ce que je sais certainement, c'est que j'existe; mais si tout ce que j'appelle le ciel, la terre, le genre humain, le monde, l'univers, est quelque chose de réel, ou si c'est seulement un immense fantôme qui m'environne de toute part, c'est ce que j'ignore parfaitement.

Telles sont, mon cher Théotime, les absurdités qui naissent de la supposition sur laquelle nous raisonnons ici. On ne peut réaliser cette hypothèse, qu'en

admettant toutes ces absurdités. Et remarquez ici, en passant, que ceux qui diraient que cette longue illusion où l'on suppose ici que les Apôtres et les autres Disciples de Jesus-Christ ont été pendant quarante jours, n'eut rien que de naturel, donneraient par-là une nouvelle force à nos argumens. Car, dans ce cas-là, il serait encore plus évident que nous n'avons point de principe certain pour juger de la fidélité des rapports de nos sens ; que nous ne sommes sûrs d'aucun fait ; que tout ce qui paraît hors de nous, n'a peut-être d'existence que dans notre imagination ; que toute notre vie n'est peut-être qu'un songe, et toutes les histoires, d'immenses recueils des songes de tout le genre humain; et qu'enfin, Dieu n'a créé l'homme que pour le tromper.

En deux mots, Théotime, la résurrection d'un mort est une chose possible. Il n'est pas un seul homme, parmi ceux qui admettent l'existence d'un Dieu créateur du monde, qui osât nier cette proposition. Si la résurrection d'un mort est possible, celle de Jesus-Christ l'est aussi ; et si la résurrection de Jesus-Christ est possible, on peut supposer que Jesus-Christ est ressuscité en effet. Supposons donc, pour un moment, que Jesus-Christ est ressuscité. Dans cette supposition, je demande si Jesus-Christ pouvait donner à ses Apôtres

et à ses autres Disciples, des preuves plus convaincantes de sa résurrection, qu'en se montrant à eux plein de vie, dans son état naturel, et tel qu'ils l'avaient toujours vu, et cela durant l'espace de quarante jours? Non, sans doute. Je reprends donc, et je dis : ou les apparitions de Jesus-Christ à ses Apôtres et à ses autres Disciples furent réelles, ou elles furent seulement imaginaires et fantastiques. Si ces apparitions furent réelles, Jesus-Christ est donc ressuscité; et si ces apparitions furent imaginaires et fantastiques, Dieu fit donc, ou du moins il permit dans cette occasion, pour accréditer le mensonge, tout ce qu'il aurait pu faire pour confirmer la vérité.

C'est donc une nécessité pour les adversaires de la Religion, mon cher Théotime, d'abandonner la seconde supposition dont nous venons de démontrer la folie et l'absurdité, pour se rabattre sur la troisième, et de dire que les Apôtres, de concert avec les autres Disciples de Jesus-Christ, composèrent la fable de la résurrection de leur Maître commun, et la publièrent ensuite dans Jérusalem, et de-là dans tout l'univers, comme il a été dit plus haut. Mais prendre ce parti, c'est se jeter dans un précipice pour en éviter un autre, comme vous l'allez voir.

La troisième supposition que nous avons

faite, mon cher Théotime, et qu'il nous faut maintenant examiner, c'est que Jesus-Christ n'étant pas ressuscité, comme il l'avait annoncé tant de fois, les Apôtres et les autres Disciples composèrent entr'eux la fable de sa résurrection; que toutes les apparitions de Jesus-Christ, son ascension au Ciel, la descente du Saint-Esprit sur eux, en un mot, toute cette partie du récit des Evangiles et des Actes des Apôtres, qui regarde la résurrection de Jesus-Christ, est de leur invention; que ni les Apôtres, ni les Disciples, ne virent rien de tout cela, et que nul homme du monde n'en vit rien, non plus qu'eux; que les Apôtres et les Disciples ayant composé cette fable, comme nous l'avons dit, formèrent le vaste et étonnant dessein de publier, d'abord dans la Judée, ensuite dans tout l'univers, cette résurrection supposée, comme très-véritable, et de faire adorer Jesus-Christ comme Dieu, d'abord par les Juifs, et ensuite par tous les autres peuples; qu'ils poussèrent cette entreprise inouie, avec un courage encore plus inoui, et qu'ils eurent les succès que tout le monde voit, et qui sont encore plus inouis que leur courage. Souvenez-vous ici que ces Apôtres et ces Disciples dont nous parlons, étaient des pêcheurs et des hommes de néant. Qu'en dites-vous, Théotime? Quelle est l'impression que fait sur

votre esprit le premier coup d'œil de cette supposition? Vous paraissez interdit; vous ne me répondez que par un sourire ironique, dont je démêle très-bien le sens. Eh! que sera-ce donc quand j'aurai mis dans tout leur jour toutes les circonstances de cette grande imposture prétendue? Ce sera alors que nous admirerons vous et moi la toute-puissance du hasard, ce Dieu des nouveaux philosophes, qui a fait, selon eux, ce que nous concevrions à peine que le Dieu souverain, créateur du ciel et de la terre, pût faire, si nous ne le voyions de nos yeux; ou plutôt ce sera alors que nous pourrons, à notre choix, ou rire, comme hommes, de ce que les égaremens de ces prétendus sages ont de bizarre et d'extravagant, ou déplorer, comme Chrétiens, ce que ces mêmes égaremens ont de funeste pour eux, et pour ceux qui leur prêtent l'oreille.

Entrons dans les détails. J'avance, Théotime, et je vais le prouver, qu'on ne peut recevoir l'hypothèse que nous examinons ici, sans admettre dix paradoxes, dont chacun est absurde, et qui tous ensemble forment comme un labyrinthe d'absurdités et de contradictions palpables, où l'esprit humain se perd sans pouvoir jamais en trouver l'issue.

Premier Paradoxe. Les Apôtres, de concert avec les autres Disciples de J. C., ont

ont imaginé, dit-on, la fable de la résurrection de leur Maître, telle qu'on la lit dans les livres de l'Evangile, et dans celui des Actes des Apôtres, et l'ont ensuite publiée dans tout l'univers, comme une véritable histoire. Et moi je demande à ceux qui tiennent ce langage, quel est l'intérêt qui détermina les Apôtres et les Disciples à fabriquer cette grande imposture? Est-ce un intérêt de religion? Mais la religion abhorre le mensonge, la fraude et l'imposture. Est-ce un intérêt de cupidité? Mais les Apôtres et les Disciples furent les hommes du monde les plus détachés des richesses; les premiers avaient tout quitté pour suivre Jesus-Christ; les seconds vendirent tout pour imiter les premiers. Aucun d'eux ne se fit d'établissement sur la terre. Est-ce un intérêt de tranquillité et de repos? Mais ils passèrent toute leur vie dans des voyages continuels, dans l'agitation des persécutions, dans les périls et dans les alarmes. Est-ce un intérêt de gloire personnelle? Mais ils ne recueillirent d'autre fruit de leur prédication, que des contradictions, des opprobres et des supplices; et d'ailleurs, quelle gloire y a-t il à être l'Apôtre du mensonge? Est-ce l'intérêt de la gloire de leur Maître? Mais si Jesus-Christ n'était pas ressuscité, après la promesse qu'il en avait faite, il est évident qu'ils ne lui devaient plus rien que

leur haine pour les avoir joués, ou leur mépris pour s'être fait illusion à lui-même.

Deuxième Paradoxe. Mais, dira-t-on, cette entreprise des Apôtres fut en eux l'effet de l'enthousiasme où Jesus-Christ les avait jetés, du fanatisme qu'il leur avait inspiré. Car de notre temps ces deux mots, *fanatisme* et *enthousiasme*, sont devenus d'une grande vertu pour tout expliquer : eux et le hasard ont tout fait dans le monde, selon nos nouveaux Philosophes. Mais, 1.° Je demande comment Jesus-Christ avait jeté les Apôtres dans l'enthousiasme, dans le fanatisme? C'était sans doute par ses miracles. Jesus-Christ avait donc fait les miracles qui sont rapportés dans l'Evangile? et si Jesus-Christ avait fait ces miracles, il a donc fait aussi celui de sa propre résurrection, comme nous l'avons montré plus haut? 2.° J'en appelle à la bonne foi de tout homme impartial : pour prouver que les Apôtres et les Disciples de Jesus-Christ composèrent entr'eux le roman de sa résurrection, suffit-il de supposer qu'ils furent tous, et tous ensemble, saisis de cet enthousiasme et de ce fanatisme prétendus? Ne serait-il pas nécessaire d'alléguer là-dessus des faits, et des faits bien caractérisés? 3.° Je conviens que rien au monde n'est si commode, que de dire, avec un sang-froid affecté, ou d'un ton tranchant et décisif,

l'*enthousiasme*, le *fanatisme*. Cette réponse est courte, et dispense de toute recherche et de tout examen des faits. Mais on doit convenir aussi avec moi, que rien n'est si difficile que d'expliquer cet *enthousiasme* et ce *fanatisme*. Voilà plus de cent personnes, hommes et femmes, tous gens de néant, ignorans et grossiers, dont le *fanatisme* et l'*enthousiasme* s'emparent tout d'un coup : dans l'accès de leur pieux ou impie délire, comme on voudra le nommer, ils forment le plus grand dessein que jamais aucun Monarque ait formé, le dessein de persuader au monde qu'un homme mort en croix s'est ressuscité par sa propre vertu, et qu'il est le Dieu souverain que tous les hommes doivent adorer. Ils n'ont aucune espérance de réussir. Ils risquent tout-à-la-fois leur repos, leur honneur, leur liberté, leur vie, leur salut éternel. Personne ne peut démêler l'intérêt secret qui les détermine à former cet inconcevable projet. Ils le forment cependant. Ils font plus; ils l'exécutent. Le même enthousiasme qui les avait enflammés lorsqu'ils étaient réunis, continue à les pousser lorsqu'ils sont séparés par les plus vastes régions, et par les immenses trajets des mers, et les pousse tous de la même manière, leur inspire à tous la même ardeur, la même activité, la même constance, et cela jusqu'à leur dernier soupir. O puis-

sance du fanatisme ! O vertu incompréhensible de l'enthousiasme ! Voilà ce qu'il faut expliquer. Mais ce n'est pas tout ; préparez-vous à de nouveaux étonnemens.

Troisième Paradoxe. Les Apôtres et les Disciples de J. C. étaient des gens de néant, sans lettres, sans culture d'esprit ; et l'on veut que ces hommes aient inventé tout ce qui est rapporté dans l'Evangile et dans les Actes des Apôtres touchant la résurrection de J. C. Et moi je demande : 1.° Comment des hommes de ce caractère ont pu imaginer des faits si merveilleux, si bien circonstanciés, et tout-à-la-fois si vraisemblables relativement au reste de l'histoire de J. C. ? 2.° Comment ils ont pu les écrire d'un style si naturel, si simple, si naïf, si exempt de toute finesse et de tout détour ? Car enfin, ils devaient se défier tout-à-la-fois, et de leur sujet, et du public, et d'eux-mêmes. Et tout Ecrivain qui se défie de son sujet, de ses lecteurs, et de lui-même, imprime, pour ainsi dire, ses défiances sur ses écrits, et cela, comme malgré lui. Il pallie certaines choses, il en embellit d'autres ; il est quelquefois obscur à dessein ; on sent qu'il n'est pas sincère, et qu'il veut tromper ses lecteurs ; en un mot, on le découvre, parce qu'on voit qu'il s'enveloppe. D'où vient donc qu'on ne voit rien de pareil dans les différentes relations que les Apôtres et les Disciples

de J. C. ont écrites de sa résurrection ; rien qui sente la défiance ; rien qui ne respire la sincérité, la bonne foi, et la plus grande sécurité ? Je demande, en troisième lieu, comment les Apôtres et les Disciples de J. C., étant tels que nous les avons dépeints, ont su donner aux différentes apparitions de J. C., qu'ils ont imaginées, tant de bienséance et de dignité, qu'il n'est point d'homme raisonnable qui ne sente que c'est ainsi qu'un homme-Dieu, mort volontairement pour le salut du genre humain, devait sortir de son tombeau ; que c'est ainsi qu'il devait parler et agir après en être sorti ? Comment ont ils eu l'art de lier si bien les événemens de la résurrection de Jesus-Christ, avec ceux de sa vie et de sa mort, qu'il est évident que cette dernière partie de leur histoire est faite pour celles qui l'ont précédée, et forme avec elles le tout le mieux assorti qu'on puisse imaginer ? C'est donc une vraie folie de prétendre que les Apôtres et les Disciples ont inventé cette dernière partie de l'histoire de J. C., à moins qu'on ne prétende en même temps qu'ils ont inventé le tout. Et prétendre qu'ils ont inventé le tout, c'est la plus grande de toutes les folies, comme nous l'avons montré ailleurs.

Quatrième Paradoxe. Les Apôtres et les autres Disciples de Jesus-Christ étaient

des hommes sans courage ; les preuves en sont dans l'Evangile, et nous les avons rapportées plus haut. Et d'ailleurs c'étaient des esprits bornés et grossiers, comme nous venons de le dire. Comment donc osèrent-ils former une entreprise dont l'exécution demandait des ames plus fermes et plus intrépides que celles des Alexandre et des César, et en même temps des génies plus vastes et plus féconds en ressources que ceux de ces Héros si vantés? Comment le même Apôtre qui avait renié J. C. vivant, en présence et sous les yeux de J. C. même, et devant les Princes des Prêtres, comment ce même Apôtre eut-il la constance d'annoncer à ces mêmes Princes des Prêtres, qui avaient été témoins de ses reniemens et de ses blasphèmes, la résurrection de J. C., qu'il savait cependant n'être pas ressuscité ? Les Apôtres étaient des hommes sans éloquence, et d'ailleurs ils n'avaient rien de ce qui peut, ou suppléer à l'éloquence, ou en seconder les efforts ; point de naissance, point de crédit, point d'autorité, point de considération : comment donc osèrent-ils former un projet dont l'exécution demandait un don de persuasion infiniment supérieur à celui que les Socrate, les Platon, les Démosthène, les Cicéron firent admirer à tout l'univers ? Enfin, Jesus-Christ n'étant pas ressuscité, comme le porte l'hypothèse

sur laquelle nous raisonnons, et les Apôtres, de concert avec les Disciples, voulant cependant, contre toutes les lumières de leur conscience, persuader sa résurrection à tout l'univers ; il est clair, 1.° Que leur entreprise était une entreprise purement humaine, qui par conséquent ne pouvait réussir que par des moyens humains, et tous les moyens humains leur manquaient absolument. 2.° Cette entreprise était la plus téméraire de toutes les entreprises, puisqu'il ne s'agissait de rien de moins que d'abolir toutes les Religions du monde ; et par conséquent les Apôtres étaient assurés qu'ils auraient contr'eux tous les peuples de la terre. 3.° Enfin cette entreprise était la plus criminelle de toutes les entreprises ; c'était, à proprement parler, une conjuration contre Dieu même, à qui les Apôtres voulaient donner un rival dans la personne de Jesus-Christ, et par conséquent ils étaient assurés d'avoir Dieu contr'eux. Comment donc, parmi tant d'hommes, ne s'en trouva-t-il pas un seul qui fût effrayé, ou de la multitude des difficultés, ou de la grandeur des périls, ou de l'énormité du crime ? pas un seul qui cédât ou à ses remords, ou à ses alarmes ? pas un seul qui représentât aux autres, ou leur témérité, ou leur impiété ? pas un seul qui renonçât à ce complot, et qui se détachât

de ses complices ? En un mot, comment ce projet passa-t-il tout d'une voix, et sans contestation, dans un conseil de cent vingt personnes ?

Cinquième Paradoxe. Jesus-Christ n'étant pas ressuscité, et les Apôtres, de concert avec les autres Disciples, ayant formé, contre leur propre certitude, le complot de publier sa prétendue résurrection, tout les engageait à se disperser d'abord dans les différens cantons de la Judée, et surtout dans les lieux où Jesus-Christ avait fait plus de miracles, et où son nom était en plus grande vénération ; à s'y faire secrétement des prosélytes, et à n'attaquer Jérusalem (si je puis me servir de cette expression) que lorsqu'ils seraient en état de la faire trembler. C'est ainsi qu'une cabale se fortifie dans les ténèbres avant que d'éclater. Tout devait donc déterminer les Apôtres à prendre ce parti ; la petitesse de leur nombre, le peu de considération dont ils jouissaient, la haine encore toute vivante de la Synagogue et du peuple Juif contre leur Maître. N'était-il pas évident qu'en publiant d'abord au milieu de Jérusalem, et tous ensemble, que J. C. était ressuscité, ils s'exposaient au danger le plus manifeste d'être tous sur-le-champ arrêtés et mis à mort, et à voir ainsi leur complot étouffé dans leur sang, au moment de sa naissance, ou du moins de son

premier éclat? Pourquoi donc prirent-ils ce dernier parti? Je prie qu'on m'en dise une raison qui ait quelque vraisemblance.

Sixième Paradoxe. S'il est vrai que les Apôtres et autres Disciples de J. C. composèrent entr'eux la fable de la prétendue résurrection de J. C., pour la publier ensuite dans tout l'Univers comme une histoire véritable ; pourquoi, parmi tant de personnes des deux sexes, car il y avait des femmes dans ce complot, pourquoi, parmi tant de personnes, ne s'en est-il pas trouvé une seule qui ait révélé ce secret, même au milieu des plus cruels tourmens? Et ce qui est peut-être encore plus étonnant, pourquoi ne s'en est-il pas trouvé une seule qui l'ait confié à son père, à son épouse, à son ami intime, ou à quelqu'un de ceux qu'il avait engagés dans son parti? Comment ce secret est-il demeuré si profondément enseveli dans tant de cœurs, qu'on ne peut citer aucun fait, je ne dis pas qui prouve positivement, mais qui donne le moindre sujet de conjecturer ou de soupçonner que les Apôtres et les Disciples aient voulu tromper le monde? Quelles ames que celles de ces Apôtres et de ces Disciples! et cependant c'étaient des hommes de la lie du peuple, ignorans et grossiers.

Septième Paradoxe. Quand je lis le livre des Actes des Apôtres, les Epîtres de

S. Pierre, de S. Paul, de S. Jean, de S. Jacques et de S. Judes, je vois que les Apôtres annonçaient la résurrection de J. C. et sa Divinité, comme des hommes qui parlent de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont entendu, de ce qu'ils ont touché, pour me servir de l'expression de l'un d'eux; c'est-à-dire, avec la plus grande sécurité. Je ne remarque, ni dans leurs discours, ni dans leur conduite, aucun détour, aucun artifice, aucune dissimulation, aucun doute, aucun embarras. Je vois de plus qu'ils prennent sur leurs Disciples une autorité qui ne peut convenir qu'à des hommes qui savent qu'ils sont les Envoyés de Dieu; et en effet, ils ne balancent pas à dire qu'ils le sont. Ce ton d'autorité divine se fait sentir dans toutes les Epîtres des Apôtres; et cependant ces Apôtres savaient très-bien, comme on le suppose, qu'ils ne prêchaient que des mensonges et des impostures; et cependant c'étaient, si l'on en excepte S. Paul, des hommes ignorans et grossiers. Et je demande là-dessus comment des hommes de ce caractère ont pu avoir autant de confiance dans le mensonge, que d'autres en auraient eu dans la vérité? comment des imposteurs ont pu prendre, en parlant aux Chrétiens de l'Eglise naissante, ce ton d'autorité que chacun sent ne convenir qu'à des Envoyés de Dieu, et le soutenir toujours?

Huitième Paradoxe. Le livre des Actes des Apôtres, les Epîtres de S. Pierre, de S. Paul et des autres; tous les monumens des premiers temps du Christianisme, qui sont parvenus jusqu'à nous, attestent que les Apôtres prêchèrent l'Evangile dans tout l'univers, sur le même plan, et cela jusqu'à leur mort, sans qu'on ait jamais remarqué la moindre variété entre l'enseignement d'aucun d'eux, et celui de tous les autres. Par-tout ils racontaient de la même manière la naissance, la vie, la mort, la résurrection de leur divin Maître; par-tout ils annonçaient le même Dieu, Créateur du Ciel et de la Terre, subsistant en trois Personnes, Père, Fils et S. Esprit. Par-tout ils proposaient les mêmes Mystères; par-tout ils donnaient les mêmes règles de mœurs; par-tout ils établissaient le même culte et la même discipline pour le Gouvernement de l'Eglise. Ce que Pierre enseignait à Rome, Jacques l'enseignait à Jérusalem, Jean à Ephèse, Thomas aux Indes, etc. Ce que je dis ici est si constant, que quand, après la mort des Apôtres, des hommes orgueilleux et inquiets voulurent substituer leurs propres opinions à la Doctrine générale de l'Eglise, on n'eut jamais besoin, pour les confondre, que de comparer ensemble dans les Conciles, les Traditions que les Apôtres avaient laissées dans les Eglises qu'ils avaient fondées.

Ces Traditions se trouvaient par-tout les mêmes; et c'est sur ces Traditions qu'on formait des décisions authentiques et irrévocables.

Non-seulement les douze Apôtres prêchèrent par-tout l'Evangile sur le même plan; mais, ce qui est bien plus frappant, et que je vous prie de bien considérer, on ne vit jamais dans aucun des Apôtres nul orgueil, rien de ce qui sent le faste, l'ostentation, ou le désir de se distinguer de ses Collègues. Jamais autorité ne fut tout-à-la-fois plus modeste, plus douce et plus ferme, que celle que chacun d'eux exerçait. Jamais on ne vit dans aucun d'eux la moindre ombre de vanité ou d'ambition. Tout ce qui s'appelle jalousie, rivalité, concurrence, désir de prévaloir et de l'emporter, fut toujours banni de ce vénérable Collége. Tous, d'un commun accord, déférèrent à Pierre le premier rang et la principale autorité: Pierre, pendant toute sa vie, conserva son rang et son autorité, sans penser à s'en prévaloir, et sans que personne pensât à les lui contester. Tout ce que j'avance ici, Théotime, est avoué de tout l'univers.

Cependant, dans la supposition que nous examinons, les Apôtres n'étaient qu'une troupe de faussaires et d'imposteurs. Les Apôtres formaient donc ce qu'on appelle un parti, une cabale; et en matière de

Religion, une secte. D'où vient donc qu'on ne vit jamais parmi eux, rien de ce qui caractérise ce qu'on appelle parti, secte, cabale ? Comment la plus inquiète et la plus turbulente de toutes les passions, qui est l'esprit de secte et de parti, dont ils étaient animés, ne produisit-elle jamais parmi eux ni divisions, ni rivalités, ni contestations ? Comment cette passion inquiète et turbulente, qui les poussa à remuer tout l'univers, et à troubler le repos de tous les peuples, les maintint-elle eux-mêmes dans la plus grande paix ? Comment enfin cette passion inquiète et turbulente les détermina-t-elle tous, et cela jusqu'à la fin de leur vie, à enseigner par-tout précisément la même doctrine, à agir avec tant de sagesse et de constance, avec tant de concert et d'uniformité pour l'exécution du vaste dessein qu'ils avaient conçu ? Je demande encore un coup qu'on me donne une raison satisfaisante de ce phénomène, ou plutôt de ce prodige moral, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Neuvième Paradoxe. Nous avons déjà remarqué que les Apôtres publièrent dans tout l'univers la résurrection de J. C., non-seulement avec le plus grand courage et la plus grande intrépidité, mais encore avec ce ton de sincérité et de confiance, qu'on ne concevra jamais que tant d'hommes, tels que nous savons qu'étaient les

Apôtres, aient pu soutenir durant toute leur vie; puisque nous concevons à peine qu'un seul homme pût en pareilles circonstances le prendre et le soutenir un seul instant. Remarquons encore ici que ces mêmes Apôtres furent en même temps, et les maîtres, et les modèles de la plus pure vertu. Rien n'est plus beau et plus admirable que leur morale, si ce n'est leurs exemples. Quand on examine les leçons qu'ils donnent aux Fidelles, on y voit un bon sens, une justesse, une dignité qui étonnent, et qui charment l'esprit. Tout, dans leurs écrits, inspire le plus profond respect pour l'Etre suprême, dont ils donnent les plus grandes idées; la soumission la plus parfaite aux Puissances qui gouvernent le monde, ces Puissances qui les persécutaient si cruellement; la charité la plus tendre et la plus généreuse envers tous les hommes. Dans quelque état et dans quelque situation que soit un homme, il trouvera toujours dans ces divins écrits la règle de ses devoirs : tout homme qui voudra se conformer à leurs préceptes, se rendra parfait dans sa condition. Mais leur vie étonne encore plus que leur doctrine : tout ce qu'ils commandent à leurs Disciples, ils le pratiquent excellemment. On voit toujours en eux des hommes simples, modestes, humbles, paisibles, pleins de droiture et de sincérité; incapables de men-

songe et de détour; toujours prêts à faire du bien à tous; souffrant tout patiemment de la part de tout le monde; chastes, tempérans, détachés de tout, et sur-tout de leur propre gloire jusqu'au miracle; n'ayant ici-bas d'autres prétentions que de faire connaître Dieu aux hommes et les réconcilier avec lui, et ne comptant pour rien ni leur repos, ni leur honneur, ni leur vie, pourvu qu'ils puissent procurer la gloire de Dieu, en le faisant connaître aux hommes, et le salut des hommes, en les réconciliant avec Dieu.

Tels furent les Apôtres; et cependant, dans la supposition que nous examinons, ces Apôtres n'étaient qu'une troupe d'imposteurs et de faussaires. C'étaient autant de faux témoins, et les plus punissables comme les plus criminels de tous les faux témoins; puisqu'ils rendaient un faux témoignage contre Dieu même, publiant effrontément, dans tout l'univers, qu'il avait ressuscité Jesus-Christ, quoiqu'il n'en fût rien. C'était enfin une troupe d'insignes scélérats et d'impies, conjurés tout-à-la-fois contre Dieu, à qui ils voulaient donner un rival dans la personne de Jesus-Christ; contre leur Patrie, dont ils voulaient abolir les lois et le culte; contre tout le genre humain, à qui ils voulaient faire adorer un homme crucifié.

Parlez sincèrement, Théotime, conce-

vez-vous que les Apôtres aient pu réunir en eux-mêmes tant de contradictions; pratiquer constamment toutes les vertus, et n'en avoir en effet aucune ; donner les plus belles leçons et les plus grands exemples, étant profondément méchans et corrompus; être tout-à-la-fois des prodiges de sainteté, et des monstres de malice et d'impiété; employer tout ce que la doctrine et les exemples ont de plus persuasif, pour accréditer le mensonge; se jouer impudemment de tout le genre humain, et se consoler de tous les maux qu'ils pouvaient s'attirer, pourvu qu'ils fissent des dupes ; se jouer enfin de leur propre repos, de leur propre vie, de leur propre salut, et être trop contens de vivre misérables, de mourir dans les tourmens, de tomber après leur mort entre les mains d'un Dieu vengeur, pourvu qu'en mourant ils vissent l'imposture triomphante? Non, Théotime, vous ne concevez pas que toutes ces contradictions aient pu s'allier ensemble dans les Apôtres. Et cependant si l'on suppose que J. C. n'est pas ressuscité, et que ce fut contre leur propre certitude que les Apôtres publièrent sa résurrection dans tout l'univers, c'est une nécessité d'admettre toutes ces contradictions.

Dixième Paradoxe. Si les Apôtres n'ont été qu'une troupe d'imposteurs et de fanatiques, qui sachant que Jesus-Christ n'était

pas ressuscité, furent poussés à publier sa résurrection chez toutes les nations, ou par un zèle fanatique pour la gloire de leur Maître, ou pour se faire à eux-mêmes un grand nom, ou enfin par quelqu'autre motif plus bizarre encore, et suggéré par une imagination singulière et romanesque; si cela est, que dirons-nous des miracles que les Apôtres firent à la vue de tout Jérusalem, pour attester la résurrection de Jesus Christ; ces miracles, que nous voyons racontés dans le livre des Actes des Apôtres, et dont les Juifs eux-mêmes n'ont jamais osé contester la vérité? Que dirons-nous des miracles consignés dans toute l'Histoire ecclésiastique, qui depuis près de dix-huit cents ans est l'histoire de la plus grande partie du genre humain? (Car, comme le remarque S. Augustin, la résurrection de J. C. étant le fondement de la foi des Chrétiens, tous les miracles que les Chrétiens ont faits, ont eu pour principal but de prouver cette résurrection.) Que dirons-nous encore un coup de ces miracles, qui ont été attestés par les hommes les plus distingués par la grandeur de leur ame, par la beauté de leur génie, par la profondeur de leur savoir, par la sainteté de leur vie, les Augustin, les Ambroise, les Tertullien, et mille autres; par les empereurs et les rois, par les villes et les peuples entiers, qui ont

assuré solennellement les avoir vus ? ces miracles reconnus, avoués, célébrés partout chez les Chrétiens ? ces miracles qui, depuis la première prédication des Apôtres jusqu'à nos jours, n'ont jamais manqué à l'Eglise catholique, et ne se sont jamais vus que dans l'Eglise catholique ? ces miracles qui ne sont pas seulement mêlés dans toutes les histoires des nations Chrétiennes, avec les autres événemens, mais sont tellement entrelacés (si je puis m'exprimer ainsi) avec ces événemens, y sont si étroitement unis et tellement incorporés, qu'ils en sont souvent les circonstances principales ; tellement qu'on ne peut détacher les miracles de ces événemens, sans les mutiler, et lacérer, pour ainsi dire, tout le corps de l'histoire, et le rendre méconnaissable ? Encore un coup, mon cher Théotime, que dirons-nous de ces miracles, qui tous ont été faits pour prouver la résurrection de Jesus-Christ ?

Si l'on convient de la vérité de ces miracles, qu'on avoue donc en même temps que Jesus-Christ est ressuscité, ou qu'on ose dire que depuis près de dix-huit cents ans, Dieu travaille par-tout, de toutes ses forces, à accréditer le mensonge et l'imposture, ce qui est le comble de l'impiété.

Prétendra-t-on que ces miracles sont supposés, aussi bien que celui de la résur-

rection? Mais si cela est, il n'y a donc plus rien de certain? Brûlons tous les livres, détruisons tous les monumens des temps passés; ne croyons rien de ce que nos pères nous déclarent qu'ils ont vu; ne croyons pas même ce que nous voyons. Car enfin le rapport de nos yeux n'est pas plus sur que celui de nos oreilles. Si nos oreilles nous trompent, nos yeux peuvent nous tromper aussi. Nions la Providence, et par une suite nécessaire, l'existence de Dieu, et vivons au hasard, puisque le hasard est le seul Dieu qui gouverne le monde, et précipitons-nous, les yeux fermés, dans le gouffre du Pyrrhonisme universel. Comment se persuader, ou que tant de peuples qui ont composé l'Eglise Chrétienne depuis près de dix-huit siècles, ont cru voir des miracles sans qu'il s'en soit fait parmi eux, ou que ces mêmes peuples n'ayant point vu de miracles, ont osé attester solennellement et publiquement qu'ils en avaient vu? Qui pourra jamais concevoir que la non-existence des miracles (permettez-moi cette façon de parler) étant certaine parmi tant de peuples si différens entr'eux de mœurs et de caractères, elle n'ait jamais été universellement reconnue, ou qu'étant universellement reconnue, elle n'ait jamais été avouée? Qui pourra jamais concevoir que tant de peuples se soient obstinés

nisme la firent autrefois aux Chrétiens, et c'est sans doute une gloire pour eux que les philosophes de nos jours l'aient fait reparaître après tant de siècles. Cette objection présente même d'abord quelque chose de spécieux; mais quand on l'examine de près, on en découvre tout le faible, et l'on voit qu'elle est tout-à-la-fois injuste, téméraire, ridicule, et dictée par la mauvaise foi la plus insigne.

1.° Cette objection est pleine d'injustice. Car il est évident que cette transformation subite des Apôtres en d'autres hommes, par l'opération du St. Esprit; les miracles étonnans que firent les Apôtres à Jérusalem, dans le reste de la Judée et dans tout l'univers, pour attester la résurrection de Jesus-Christ; la constance avec laquelle ils rendirent témoignage de cette résurrection devant les Juifs et les idolâtres, et que les tourmens et la mort ne purent jamais ébranler; la multitude infinie de conversions qu'ils firent; le zèle qu'ils inspirèrent à ceux qu'ils avaient convertis, et qui les détermina à mourir plutôt que de renoncer Jesus-Christ; enfin cette perpétuité de miracles opérés dans l'Eglise, depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, et toujours pour confirmer la foi de la résurrection de Jesus-Christ; il est, dis-je, évident, que par toutes ces merveilles la résurrection de Jesus-Christ est

aussi invinciblement prouvée qu'elle l'aurait été par toutes les apparitions de cet Homme-Dieu, qu'on ose réclamer aujourd'hui, et l'est d'une manière plus digne de Dieu.

2.° Cette objection n'est pas moins téméraire qu'elle est injuste. Car enfin la résurrection de Jesus-Christ est démontrée; et dès qu'elle est démontrée, chaque homme doit la croire, et nul n'a droit d'exiger rien de plus. Dieu ne devait pas aux hommes toutes les preuves possibles de la résurrection de son Fils; mais des preuves évidentes, capables de convaincre des esprits droits, et il les a données. Dieu ne doit rien à l'orgueil des hommes; il ne doit rien à leurs passions; il ne doit rien à leur vaine curiosité; il ne doit rien au caprice de leur imagination bizarre et fantasque. Et depuis quand les faibles et misérables mortels ont-ils acquis le droit de chicaner et de subtiliser avec Dieu? Depuis quand ont-ils acquis le droit de lui prescrire la manière dont il doit prouver ce qu'il veut leur faire croire? Les preuves que Dieu a données de la résurrection de son Fils, ont persuadé les plus beaux génies et les plus savans hommes que le monde ait vus depuis la naissance du Christianisme, les Tertullien, les Cyprien, les Origène, les Eusèbe de Césarée, les Grégoire de Nazianze, les Basile, les Chrysostome, les Jérôme, les Am-

broise, les Augustin. Ces mêmes preuves ont persuadé les Constantin, les Théodose et une foule d'autres grands Rois; elles ont fait des millions de martyrs; elles ont converti le monde entier: aucun homme ne doit donc être reçu à rejeter ces preuves comme insuffisantes. Car, c'est le comble de la folie de prétendre que le monde s'est fait Chrétien, sans raison; et c'est en même temps le comble de l'orgueil de ne pas se rendre à des raisons qui ont converti le monde.

3.° L'objection à laquelle nous répondons, est souverainement ridicule. Car, si vous demandez pourquoi Jesus-Christ ne se montra pas à Jérusalem et dans les autres villes de la Judée, après sa résurrection; je demanderai, à mon tour, pourquoi il ne se montra pas chez tous les peuples, dans toutes les villes, dans tous les villages, dans tous les hameaux, et à chaque homme en particulier; pourquoi il n'a pas répété ces apparitions de génération en génération? S. Pierre et les autres Apôtres avaient-ils plus de droit que je n'en ai de voir J. C. ressuscité? Ainsi, je forcerai Dieu à en passer par tout ce qu'il me plaira de lui prescrire, et à se rendre l'esclave et le jouet de mes fantaisies, pour obtenir ma créance.

Ajoutons, enfin, que cette objection est dictée par la mauvaise foi la plus insigne, et

et ne prouve que la détermination où sont ceux qui la font, de ne se rendre à aucune preuve. Je vais les en convaincre eux-mêmes. Supposons, pour un moment, qu'en effet J. C., après sa résurrection, se montra publiquement et en plein jour, d'abord à Jérusalem, et ensuite dans tout le reste de la Judée. Que serait-il arrivé de-là ? De deux choses l'une : ou la nation entière des Juifs se serait convertie, ou elle se serait obstinée dans son incrédulité. Si la nation entière des Juifs se fût convertie, nous n'aurions plus de Juifs depuis près de dix-huit cents ans ; et alors nos adversaires ne manqueront pas de dire que jamais il n'y eut de Juifs ; que ce peuple est un peuple fabuleux, comme celui des Amazones ; que les Ecritures qu'on nous donne comme ayant été aux Juifs, ont été fabriquées après coup par les Chrétiens. Si la nation entière des Juifs ne se fût pas convertie, ces mêmes adversaires en concluraient que toutes les apparitions de J. C. sont supposées : car, diraient-ils, si Jesus-Christ, après sa résurrection, se fût montré publiquement à Jérusalem et dans tout le reste de la Judée, certainement la nation entière des Juifs se serait convertie. Les miracles de Moïse furent faits en présence d'un grand peuple. Ces miracles furent les plus étonnans que le monde eût jamais vus.

Ces miracles durèrent quarante ans. Toute l'histoire des Juifs atteste ces miracles, et cependant nos adversaires ne les croient pas. Tant il est vrai que les hommes sont capables de résister à la plus grande évidence, par orgueil et par intérêt, et que Dieu lui-même ne peut rien prouver à celui qui s'est une fois déterminé à ne jamais dire.... *je me suis trompé.*

CATÉCHISME
DE LA V.e CONFÉRENCE.
Sur la Résurrection de Jesus-Christ.

D. JE conviens que Jesus-Christ a fait les plus grands miracles; qu'il les a faits en Dieu; qu'il les a faits pour prouver qu'il était Dieu. Ainsi, je ne puis douter de la divinité de Jesus-Christ. Cependant Jesus-Christ est mort, et mort sur une croix; et je ne conçois pas qu'un Dieu puisse mourir, et bien moins encore qu'il puisse mourir d'une mort aussi infâme. Je vous avoue que ces contrariétés confondent mon esprit, et que je ne puis les concilier.

R. Rien n'est cependant si facile que de concilier ces contrariétés apparentes. J. C. était Dieu et Homme tout ensemble, ainsi que nous l'avons montré. Comme homme, il pouvait mourir, et il est mort

en effet; mais comme Dieu, il était essentiellement immortel, et jamais la mort n'a eu d'empire sur lui. D'ailleurs J. C. est mort en Homme-Dieu, et le troisième jour après sa mort il est ressuscité, ou plutôt il s'est ressuscité lui-même, par la même puissance par laquelle il en avait ressuscité tant d'autres.

D. Montrez-moi donc d'abord que J. C. est mort en Dieu.

R. Jesus-Christ, avant que de mourir, avait prédit plusieurs fois sa mort, et les principales circonstances de sa mort; et il mourut en effet de la manière qu'il l'avait annoncé. Jesus-Christ avait déclaré qu'il était le maître de quitter sa vie, ou de la reprendre à son gré; que personne ne lui ôterait sa vie, mais qu'il la donnerait librement pour le rachat des hommes: et nous voyons en effet dans l'Evangile, que son heure étant venue, il alla lui-même au-devant de ses ennemis, se fit connaître à eux, et ne se mit entre leurs mains qu'après les avoir renversés par terre d'une seule parole, pour leur faire sentir leur faiblesse. Nous y voyons encore, qu'après avoir enduré des tourmens capables d'épuiser l'homme le plus robuste, et de le réduire à une extrême défaillance, il mourut en jetant un grand cri; nous y voyons enfin qu'au moment de sa mort, il fit les plus grands miracles, et

ébranla le monde entier. N'est-ce pas là mourir en Dieu ?

D. Je tombe d'accord que c'est là mourir en Dieu ; mais de ce que J. C. mourut en Dieu, qu'en concluez-vous ?

R. De ce que J. C. mourut en Dieu, je conclus qu'il avait le pouvoir de se ressusciter lui-même.

D. La conséquence est juste ; mais il reste toujours à montrer que J. C. s'est en effet ressuscité lui-même.

R. Voici donc comment je montre que Jesus-Christ s'est ressuscité lui-même. Jesus-Christ avait le pouvoir de se ressusciter lui-même, vous en convenez. Or Jesus-Christ, avant qu'il mourût, avait annoncé plusieurs fois qu'il se ressusciterait lui-même : donc Jesus-Christ s'est ressuscité lui-même. Je pourrais vous prouver par plusieurs autres raisons, que Jesus-Christ ayant annoncé sa résurrection, il était nécessaire qu'elle arrivât.

D. Je vous prie de me dire ces raisons ; car je désire d'être autant instruit sur ce point essentiel de notre Foi, que je puis l'être.

R. Je loue votre zèle, et je bénis Dieu qui vous l'inspire : voici donc ces raisons en peu de mots.

1.° En même temps que Jesus-Christ prédisait sa résurrection, il prédisait aussi toutes les circonstances de sa mort, et

tous les grands événemens qui devaient être les suites de sa mort. Les prédictions de Jesus-Christ touchant les circonstances et les suites de sa mort, se sont vérifiées à la lettre : donc celle de sa résurrection s'est vérifiée aussi. Autrement, il faudrait dire que Jesus-Christ fut tout-à-la-fois, et dans le même instant, l'organe de l'esprit de vérité, et celui de l'esprit de mensonge; le plus grand des Prophètes, et le plus insigne des imposteurs : ce qui est visiblement absurde.

2.° En même temps que Jesus-Christ prédisait sa résurrection, il faisait par sa propre puissance des miracles qui étaient aussi grands que celui de sa résurrection même, comme la résurrection de Lazare: il a donc aussi fait le miracle de sa propre résurrection, puisqu'il s'y était engagé.

3.° Si après avoir annoncé sa résurrection, Jesus-Christ ne fût pas ressuscité en effet, il eût ruiné tout l'effet de ses miracles précédens; il se serait couvert d'un opprobre éternel; il se serait mis de gaieté de cœur au rang des imposteurs. Certainement une telle imprudence de la part d'un tel homme, n'est pas concevable. Quand Jesus-Christ annonçait sa résurrection, il en était donc assuré; Jesus-Christ est donc ressuscité en effet.

D. Ces raisons sont bien fortes; cependant je voudrais quelque chose de plus,

et que la résurrection de Jesus-Christ ne fût pas seulement prouvée par des raisonnemens, mais encore par des faits évidens. Les raisonnemens convainquent peu de personnes; mais tout le monde est forcé de se rendre à l'évidence des faits.

R. J'entre parfaitement dans tout ce que vous me dites, et je m'attendais que vous parleriez ainsi. Sachez donc que la résurrection de Jesus-Christ est prouvée par les faits les plus incontestables. Ces faits sont premièrement les précautions que les Princes des Prêtres prirent, de concert avec Pilate, pour empêcher que le corps de Jesus-Christ ne fût enlevé de son sépulcre. Car nous voyons que les Princes des Prêtres s'étant rendus chez Pilate, lui demandèrent la permission de faire garder le sépulcre de J. C. jusqu'au troisième jour; que Pilate leur accorda cette permission; qu'en conséquence, ils mirent le sceau sur la pierre qui fermait le sépulcre, et y laissèrent une garde de soldats Romains. Il est donc certain que le corps de Jesus-Christ ne put être enlevé. D'un autre côté, il est certain que ce corps vénérable ne se trouva plus dans le sépulcre, dès le matin du troisième jour: il en était donc sorti en ressuscitant. Ces faits sont, en second lieu, les différentes apparitions de Jesus-Christ à ses Apôtres et à ses autres Disciples: apparitions arrivées en plein

jour, et dans lesquelles les Apôtres et les Disciples virent Jesus-Christ dans son état naturel, et tel qu'ils l'avaient vu avant sa mort; l'entendirent parler, le touchèrent, eurent le bonheur de manger avec lui: apparitions, enfin, qui furent répétées plusieurs fois durant quarante jours. Vous avez lu les livres de l'Evangile et celui des Actes des Apôtres, et vous savez que je ne dis rien qui ne soit rapporté dans ces Livres divins.

D. Tout cela est vrai; cependant, j'ai plusieurs doutes que je vous prie d'éclaircir. 1.° Je trouve dans l'Evangile selon Saint Matthieu, que les soldats qui avaient été commandés pour la garde du tombeau de Jesus-Christ, publièrent dans Jérusalem, que, pendant qu'ils dormaient, les Disciples de Jesus-Christ avaient enlevé son corps. Qui nous a dit que les choses ne se passèrent pas ainsi? et pourquoi croirions-nous plutôt Saint Matthieu que les soldats Romains?

R. Comment ne voyez-vous pas que le bruit que les soldats Romains, gagnés par les Princes des Prêtres, semèrent dans Jérusalem, touchant l'enlèvement prétendu du Corps de Jesus-Christ par ses Disciples, ne fut qu'une défaite qu'on n'employa que parce qu'on n'avait rien de plus vraisemblable à dire? Car, 1.° il est évident que si les Disciples de Jesus-Christ

enlevèrent son corps pendant que les soldats commandés pour garder le sépulcre étaient plongés dans le sommeil, ces soldats ne purent avoir aucune connaissance de cet enlèvement, ni par conséquent en rendre témoignage. 2.° Cette défaite est aussi impudente qu'elle est absurde ; car il est démontré par tout ce qui a été dit dans le corps de la Conférence, que les Apôtres ne purent seulement avoir la pensée d'enlever le corps de leur Maître, bien loin qu'ils en aient pu concevoir le dessein ; que quand ils auraient conçu ce dessein, ils n'auraient jamais eu le courage d'en tenter l'exécution ; que quand ils auraient eu le courage d'en tenter l'exécution, ils n'auraient jamais pu y réussir. Pour réussir dans cette entreprise, il fallait passer au travers de la garde, rompre le sceau qui était apposé sur la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre, renverser cette pierre qui était d'une grosseur énorme, entrer dans le sépulcre, en enlever le corps de J. C., et l'emporter en passant encore au travers de la garde. Je demande à tout homme de bon sens, si tous ces mouvemens peuvent se faire sans bruit ; et sans un bruit capable d'éveiller des hommes qui dorment de tout autre sommeil que celui de la mort ?

D. Je passe condamnation sur ce point. Mais est-il bien certain que J. C. se montra réellement à ses Disciples, trois jours

après sa mort? Peut-être que ces hommes ne virent point J. C., mais seulement un fantôme qui leur faisait illusion. Car enfin, leur imagination était échauffée; et chacun sait assez ce que peut une imagination échauffée. Elle reproduit tout ce que nous avons vu ; elle rend présens les objets les plus éloignés; elle ressuscite les morts; elle crée, pour ainsi dire, ce qui n'a jamais été. Les histoires en fournissent une infinité d'exemples.

R. Si l'on nous disait qu'un seul Disciple de J. C. l'a vu, ou cru voir ressuscité, ou que plusieurs de ses Disciples l'ont vu, ou cru voir une ou deux fois dans des instans rapides, et comme on voit un éclair, votre objection ne serait pas sans vraisemblance; mais ce sont les douze Apôtres qui virent J. C., et avec eux les saintes Femmes, et un grand nombre d'autres Disciples. Ils le virent tantôt tous ensemble, et tantôt séparément ; ils le virent tous dans sa forme naturelle, et tous de la même manière. Ces apparitions se répétèrent plusieurs fois pendant le cours de quarante jours; ils eurent tout le temps et tous les moyens de s'assurer que c'était lui. J. C. se prêta à toutes les épreuves qu'ils voulurent faire de la réalité de sa résurrection, même aux plus indiscrètes. Enfin, ils furent tous témoins de son ascension

au Ciel. Si toutes ces choses arrivèrent seulement en apparence, certainement cette longue illusion des Apôtres et des Disciples fut un miracle, et un miracle, j'ose le dire, aussi grand au moins que la résurrection de Jesus-Christ. Or, miracle pour miracle, il est clair que tout doit nous déterminer à croire le miracle de résurrection, qui est conforme à tous les attributs de Dieu, plutôt que le miracle d'illusion qui les déshonorerait tous.

D. Je vois bien qu'il n'y a aucune apparence que les Apôtres et les autres Disciples de Jesus-Christ aient été trompés sur le fait de sa résurrection. Si tant de personnes ont cru voir pendant quarante jours Jesus-Christ ressuscité, c'est qu'en effet elles l'ont vu; et comme vous l'avez fort bien observé, s'ils n'eussent vu, entendu et touché qu'un fantôme, cette longue illusion de tous leurs sens serait un renversement des lois de la nature, plus étonnant que la résurrection même de Jesus-Christ. Mais si les Apôtres n'ont pu être trompés, est-il impossible qu'ils aient été trompeurs? Et s'ils ont pu l'être, qui nous a dit qu'ils ne l'ont pas été? Qui nous a dit que tout ce qui est raconté dans les Evangiles, de la résurrection de Jesus-Christ et de ses apparitions, n'est pas une pure fable composée par les Apôtres? Je ne vois rien en tout cela qui répugne: il n'est point de fraude

ni d'imposture dont les hommes ne soient capables.

R. Et moi je demande à mon tour, qui nous a dit que tout ce que racontent les historiens touchant la conjuration qui se forma contre Jules-César, n'est pas une pure fable composée par ces Historiens? Vous souriez; est-ce de ma réponse ou de votre objection? Car enfin il est démontré que la résurrection de Jesus-Christ est mieux attestée, et par conséquent plus avérée que la conjuration qui se forma contre Jules-César. Il n'est point d'imposture que les hommes ne soient capables de concevoir et de projeter. J'en conviens; mais je soutiens en même-temps que les hommes ne tentent jamais l'exécution des projets iniques qu'ils ont formés, lorsqu'il leur est évident que le succès en est impossible. Or, dans la supposition que Jesus-Christ n'était pas ressuscité, il était évident aux Apôtres qu'il leur était impossible de faire croire sa résurrection au monde.

Ne faut-il pas non-seulement avoir renoncé à toute bonne foi, mais encore à tout bon sens, pour dire qu'une petite troupe d'hommes grossiers, timides, sans culture d'esprit, sans naissance et sans crédit, osèrent former le vaste et étonnant projet de renverser la religion de leur pays, toutes les religions de toutes les

Nations, pour faire adorer à tout l'univers un Homme crucifié, après lui avoir persuadé que cet Homme s'est ressuscité lui-même ; que ces hommes, tout certains qu'ils étaient que Jesus-Christ n'était pas ressuscité, formèrent cependant ce projet avec le plus grand concert; qu'ils ne furent étonnés ni de la multitude des difficultés, ni de la grandeur des périls ; qu'ils poussèrent l'exécution de ce projet avec le même concert qu'ils l'avaient formé, et avec une constance que rien ne put jamais ébranler, quoiqu'ils eussent contr'eux les hommes qu'ils trompaient, Dieu qu'ils outrageaient, leur conscience qu'ils trahissaient ; et qu'enfin ces mêmes hommes, destitués de tout secours, et réduits à eux-mêmes, consommèrent cependant ce même projet, que toute la puissance des Rois, toute la prudence et l'habileté des Politiques, toute la subtilité des Philosophes, et toute l'éloquence des Orateurs, réunies ensemble et agissant d'un effort commun, n'auraient jamais pu faire réussir; tellement qu'ils laissèrent en mourant le monde chrétien, ou prêt à le devenir? Voilà cependant les paradoxes, ou plutôt les absurdités qu'il faut admettre, si l'on suppose que les Apôtres trompèrent le monde en lui annonçant la résurrection de Jesus-Christ.

D. Tout ce que vous venez de dire est

très-fort: cependant j'ai encore de la peine à me rendre; parce qu'enfin il résulte de tout ce que vous avez dit, que la résurrection de J. C. n'est prouvée que par le témoignage des Apôtres; il me semble qu'il faudrait quelque chose de plus.

R. Vous êtes certainement trop difficile; mais j'ai de quoi vous contenter. Considérez donc que ce ne sont pas seulement les Apôtres, mais encore un très-grand nombre des autres Disciples de Jesus-Christ qui ont attesté sa résurrection comme témoins oculaires; que ces Apôtres et ces Disciples furent les hommes les plus saints que le monde ait vus; qu'aucun intérêt humain d'aucune espèce ne les poussa à publier la résurrection de Jesus-Christ; et qu'enfin ils endurèrent les tourmens et la mort, plutôt que de rétracter le témoignage qu'ils avaient rendu à cette résurrection. Ainsi, la résurrection de Jesus-Christ est le mieux prouvé de tous les faits, soit que l'on considère ou le nombre, ou la qualité des témoins, ou le désintéressement et la constance héroïque de leur témoignage.

D. Excusez mon importunité : mais je voudrais que Dieu eût confirmé par des miracles le témoignage que les Apôtres et les Disciples rendirent à la résurrection de Jesus Christ; cette dernière preuve achèverait de me convaincre.

R. Puisque vous voulez des miracles, ils ne vous manqueront pas. Les Apôtres et les Disciples de Jesus-Christ en firent une infinité dans Jérusalem et dans le reste de la Judée, pour confirmer le témoignage qu'ils rendaient à la résurrection de Jesus-Christ. Ces miracles sont rapportés dans le livre des Actes des Apôtres, et les Juifs n'osèrent jamais en contester la vérité. Les Apôtres et les Disciples de Jesus-Christ ne sont pas les seuls qui ont fait des miracles : on en vit une infinité dans les premiers siècles de l'Eglise, où ils étaient plus nécessaires; et depuis on en a vu dans tous les temps; et ces miracles sont si authentiques et si bien prouvés, que pour en douter il faut douter de tout.

D. J'avoue que je ne puis résister à la force de vos raisons; il faut cependant que je vous propose encore une objection qui frappe mon esprit dans ce moment. Puisque Jesus-Christ est ressuscité (car je n'en doute plus), et qu'il voulait que sa résurrection fût connue de tous les Juifs et du monde entier, pourquoi ne se montra-t-il pas, après sa résurrection, à Jérusalem et dans le reste de la Judée, publiquement et en plein jour ? Ce miracle eût infailliblement converti tous les Juifs; et ensuite les Juifs convertis auraient eux-mêmes converti tout l'Univers. J'avoue que cette objection embarrasse mon esprit; je vous

prie donc de la résoudre, afin qu'il n'y reste plus aucun nuage.

R. Votre objection présente d'abord quelque chose de spécieux ; mais quand on l'examine de près, on en juge bien autrement qu'au premier coup d'œil ; car je dis à mon tour : puisque Jesus-Christ voulait que sa résurrection fût connue dans tout l'Univers, pourquoi ne se montra-t-il pas dans tout l'Univers, par-tout où il y avait des hommes, et à chaque homme en particulier ? pourquoi ne répéta-t-il pas ces apparitions de génération en génération ? Pourquoi vous et moi n'avons-nous pas vu J.C. ? Est-ce que les Apôtres avaient plus de droit de le voir que nous ?

Dieu a donné au genre humain des preuves de la résurrection de Jesus-Christ, capables de convaincre tout homme simple et de bonne foi : puisqu'il voulait convertir tout le monde, il le devait ; mais il ne devait rien de plus, car Dieu ne doit rien à l'orgueilleuse curiosité des hommes. D'ailleurs, les miracles que Dieu n'a cessé de faire depuis les Apôtres jusqu'à nous, pour établir et pour confirmer la foi de la résurrection de Jesus-Christ, sont des preuves aussi parlantes et aussi palpables de cette résurrection, que l'auraient été les fréquentes apparitions de cet Homme-Dieu, que vous semblez exiger.

Vous dites que si Jesus-Christ se fût

montré publiquement et en plein jour à Jérusalem, et dans les autres villes de la Judée, tous les Juifs se seraient convertis. Je ne sais ce qui serait arrivé; mais je sais très-bien que si tous les Juifs s'étaient convertis, les adversaires de la Religion chrétienne prétendraient aujourd'hui qu'il n'y eut jamais de Juifs; que ce peuple est un peuple fabuleux, et leur histoire un roman; et que si tous les Juifs ne s'étaient pas convertis, ces mêmes hommes soutiendraient que si J. C. se fût montré publiquement à Jérusalem et dans le reste de la Judée, après sa résurrection, tous les Juifs se seraient infailliblement convertis; et ils concluraient de-là, que J. C. ne se montra jamais, après sa résurrection, ni à Jérusalem, ni ailleurs; et que cette prétendue résurrection n'est qu'un conte fait à plaisir. Soyons bien persuadés, vous et moi, que Dieu même n'aura jamais raison avec cette espèce d'hommes, parce qu'ils ont juré de ne jamais avouer qu'ils se sont trompés.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

Sur les Mystères de la Religion Chrétienne.

Il est rapporté au chapitre 1.er de l'Evangile selon S. Jean, que S. Philippe, qui fut un des premiers Disciples que Jesus-Christ s'attacha, ayant rencontré Nathanaël, lui dit : « Nous avons trouvé celui » de qui Moïse a écrit dans la Loi, et que » les Prophètes ont prédit; et c'est Jesus » de Nazareth. » Qu'il mena ensuite Nathanaël à Jesus; que Nathanaël, qui était un vrai Israélite, sans déguisement et sans artifice, crut en Jesus-Christ, dès qu'il l'eut vu et entendu parler.

Dans ce trait de la vie de Jesus-Christ, vous voyez sans doute avec plaisir, mon cher Théotime, l'image de ce qui s'est passé entre vous et moi. Jesus Christ, par une grace qui est au-dessus de toute ma reconnaissance, m'appela d'abord à lui. Ravi de le connaître et de vivre sous ses saintes lois, je désirai qu'il fût aussi connu de vous (car je vous ai toujours tendrement aimé), et je crus que j'augmenterais mon propre bonheur en vous le communiquant. Je vous ai donc mené à ce divin Sauveur; vous l'avez vu, et vous avez cru en lui sans hésiter; parce que vous aviez

la même droiture d'esprit et la même candeur que Nathanaël.

Nous pouvons donc aujourd'hui, mon cher Théotime, nous écrier, dans le transport d'une sainte joie, et en nous félicitant l'un l'autre : Nous avons enfin trouvé ce Messie dont Moïse a écrit dans la Loi, et que les Prophètes ont annoncé ; et c'est Jesus-Christ de Nazareth.

Oui, Jesus-Christ de Nazareth, fils unique de Marie, dans le temps et selon la chair, est véritablement le Messie, Fils de Dieu, dans l'éternité, et selon la nature divine. Nous le reconnaissons pour tel par sa sagesse et par sa sainteté, qui sont la sagesse et la sainteté d'un homme-Dieu ; par la loi qu'il a donnée aux hommes, qui porte tous les caractères d'une loi émanée de Dieu ; par les miracles sans nombre qu'il a faits en Dieu, et pour attester qu'il était Dieu ; enfin par le grand miracle de sa résurrection, opérée par lui-même, où l'on voit briller toute la puissance de Dieu. Nous sommes très-certains que le Verbe de Dieu, Dieu lui-même et le même Dieu que son Père, s'est fait chair, et qu'il a habité parmi les hommes, en qualité d'homme semblable à eux. Nos pères dans la foi l'ont vu, et nous l'avons vu nous-mêmes dans l'histoire fidelle qu'ils nous ont laissée de sa vie ; nous l'avons vu, et il nous a paru

plein de grace et de vérité; sa gloire a brillé à nos yeux, et cette gloire était véritablement celle du Fils unique du Père.

Jesus-Christ étant Dieu, mon cher Théotime, sa doctrine est donc la doctrine d'un Dieu, et nous devons la recevoir avec tout le respect et toute la soumission qui sont dus à Dieu. Cette doctrine admirable renferme des mystères qui doivent être la règle de nos pensées dans l'ordre de la religion, et des préceptes qui, dans le même ordre, doivent être la règle de nos actions: des mystères qui surpassent notre raison, qui n'en peut percer la sainte obscurité, mais qui d'ailleurs n'ont aucune opposition avec les penchans de notre cœur; des préceptes qui contrarient tous les penchans de notre cœur, mais que notre raison est forcée d'approuver, et dont nous admirons malgré nous la sagesse toute divine: des mystères que nous ne pouvons croire, qu'en imposant un silence absolu à l'orgueil et à la curiosité de nos esprits; des préceptes que nous ne pouvons accomplir qu'en nous roidissant contre les passions les plus chères de nos cœurs.

Admirez ici en passant, Théotime, les adorables ménagemens dont Dieu a usé envers les hommes. Il pouvait sans doute leur donner des préceptes tout-à-la-fois contraires à leurs passions et au-dessus de

leur raison ; c'est-à-dire, des préceptes dont ils n'auraient pu voir la convenance avec leur nature, leur condition et leur fin, et ils n'en auraient pas été moins obligés à les observer. Mais ce grand Dieu, qui dispose des hommes avec une espèce de respect pour leur faiblesse comme pour leur liberté, n'a pas voulu que dans l'observation de sa loi ils eussent tout-à-la-fois à combattre contre leur raison et contre leur cœur ; ainsi il a répandu les plus vives lumières sur les préceptes que nous sommes obligés d'accomplir chaque jour, et dans le détail de toutes nos actions, et il a laissé des ténèbres impénétrables sur les mystères, qu'il suffit de croire, et dont la créance ne coûte rien à notre cœur.

Mais rentrons dans notre sujet. Que les hommes soient obligés à se soumettre à des préceptes divins qui contredisent leurs passions, quand d'ailleurs leur raison approuve ces préceptes ; c'est de quoi tout le monde tombe d'accord. Il y aurait, je ne dis pas de la folie, mais il y aurait une fureur brutale à contester ce principe. Celui qui contesterait ce principe, qui est le fondement de la morale, et qui fut toujours reçu non-seulement chez les peuples idolâtres policés, mais encore chez les peuples les plus sauvages ; celui, dis-je, qui contesterait ce principe, ne mériterait pas de porter le nom d'homme.

La question est donc seulement de savoir si nous devons croire les mystères que Dieu a révélés, quoiqu'ils soient incompréhensibles à notre raison. C'est là, dis-je, la question, non pas entre vous et moi, et tout autre homme d'un sens droit et d'un cœur simple, mais entre les Chrétiens et les nouveaux adversaires du Christianisme.

En effet, mon cher Théotime, étant convaincu comme vous l'êtes, par les preuves les plus évidentes, que Jesus-Christ est Dieu, voici comment vous devez raisonner, et comment vous avez raisonné en effet. Les mystères de la Religion Chrétienne sont incompréhensibles; notre raison s'y perd; nous ne pouvons en voir le fond, et nous en former des idées claires: mais Dieu les a révélés; et dès que c'est Dieu qui a révélé ces mystères, nul homme ne peut leur refuser sa créance, qu'il n'ait d'abord mis en principe, ou que Dieu s'est trompé lui-même, ou qu'il a voulu tromper le monde. Or, Dieu étant infini en intelligence et en sainteté, l'un et l'autre est également impossible; et ce serait faire le dernier outrage à cet Etre suprême, que de parler ainsi de lui. C'est donc pour tout homme, et pour moi en particulier, une obligation indispensable de croire aveuglément ces mystères. Voilà, Théotime, comment vous avez raisonné; et c'est sur ce

raisonnement, qui est aussi concluant qu'il est simple, que vous avez soumis votre esprit au joug de la Foi. Je n'oublierai jamais ce que vous me dîtes là-dessus, après notre dernier entretien; il y avait dans votre air, dans votre ton de voix, dans vos paroles et dans toute votre action, quelque chose de si vif et de si animé, et tout ensemble de si tendre et de si ingénu, que j'en fus touché jusqu'au fond du cœur. Vous savez que je ne pus retenir mes larmes; il me sembla, dans ce moment, que votre persuasion augmentait la mienne. Jamais je ne me suis senti tant de foi; et je puis dire, en quelque sorte, que vous me rendîtes alors tout ce que vous aviez reçu de moi. Puissiez-vous, mon cher Théotime, conserver pendant toute votre vie l'admiration et le respect dont je vous vis transporté pour J. C. ! ou puissiez-vous, à votre dernier soupir, croire en lui, l'adorer et l'aimer comme vous fîtes dans ce moment!

Tout est donc fait pour ce qui regarde votre conviction personnelle; et la question, si l'homme doit croire les Mystères de la Religion chrétienne, tout incompréhensibles qu'ils sont, est pleinement résolue pour vous et pour tout homme de bonne foi: aussi ce que je me propose dans la Conférence que nous aurons ensemble aujourd'hui, ce n'est pas de vous convaincre

que vous devez croire les Mystères de notre sainte Religion, mais de vous montrer la mauvaise foi, et tout ensemble la folie de certains Philosophes de nos jours, qui prétendent que l'incompréhensibilité de ces Mystères les autorise à ne les point croire; et qui, sur ce prétexte, rejettent toute la Religion chrétienne, comme enseignant des choses incroyables. Mon dessein est, dis-je, de vous montrer la mauvaise foi et la folie de ces hommes superbes, et de vous mettre en état, si jamais vous en rencontrez quelqu'un, de répondre à ses frivoles objections; et pour cela, je prouverai :

1.° Que les Mystères de la Religion chrétienne, quoiqu'ils soient au-dessus de la raison humaine, ne sont cependant pas contraires à la raison, ou, pour m'exprimer en d'autres termes, qu'ils ne sont point absurdes, mais seulement incompréhensibles.

2.° Que l'incompréhensibilité de ces Mystères ne serait pas une raison de les nier absolument, quand même Dieu ne les aurait pas révélés.

3.° Que, dans la supposition que Dieu a révélé ces Mystères, leur incompréhensibilité n'est pas même pour les hommes un prétexte plausible d'en douter.

4.° Que ces Mystères, à raison même de leur incompréhensibilité, donnent à la

Religion chrétienne un caractère de Divinité qu'elle n'aurait pas sans cela. Ceci a l'air d'un paradoxe : mais suspendez votre jugement ; vous verrez bientôt que ce n'en est pas un.

5.° Que ces Mystères étant le fondement d'une Religion si grande, si sainte, si auguste, qu'il est évident que Dieu seul pouvait en concevoir le plan, il s'ensuit clairement de-là que ces Mystères eux-mêmes viennent de Dieu.

Vous voyez, Théotime, combien ce sujet est grand : il ne m'est pas permis d'espérer que je le traiterai selon toute sa grandeur ; mais j'espère qu'avec la grace de Dieu, ce que j'en dirai répandra de nouvelles lumières dans votre esprit, donnera un nouveau degré de vivacité à votre foi, et vous inspirera un juste mépris pour ces hommes qui ne combattent la Religion chrétienne que parce qu'elle humilie l'orgueil de leur esprit, et condamne la corruption de leur cœur.

Dans cette Conférence, je prendrai une méthode toute différente de celle que j'ai suivie jusqu'ici. J'introduirai un Chrétien et un des nouveaux Philosophes disputans ensemble touchant les Mystères de la Religion chrétienne. Vous, Théotime, vous serez le juge de cette dispute ; vous apprécierez les raisons qui seront dites de part et d'autre, et vous prononcerez ensuite sans

sans partialité. J'ai cru que cette nouvelle manière de traiter les points importans dont il s'agit ici, pourrait vous récréer agréablement, en vous instruisant solidement, et que vous en retireriez encore l'avantage d'apprendre de quelle manière vous devez défendre votre sainte Religion, si jamais quelqu'un de ces prétendus Philosophes ose l'attaquer en votre présence. La dispute va s'ouvrir sur-le-champ; souvenez-vous, Théotime, que vous êtes juge, et donnez-y toute votre attention.

Le Philosophe. J'en conviens; la Religion chrétienne a sur toutes les autres Religions, du moins à certains égards, des avantages qu'on ne peut lui contester. Quel homme que l'auteur de cette Religion! quelle sagesse, quelle sainteté ont éclaté en lui! Il n'eut certainement jamais son pareil: je me sens pénétré pour lui de la plus profonde vénération. Peu s'en faut que je ne l'adore. Rien n'est si sublime que la morale de cette Religion; rien n'est si pur, rien n'est si conforme au bon sens et à la droite raison. Si tous les Chrétiens en faisaient la règle de leur conduite, ils seraient des hommes parfaits et la gloire de l'humanité. Mais enfin cette Religion aussi a son endroit faible.

Le Chrétien. Eh! quel est donc, Monsieur, l'endroit faible de la Religion chrétienne?

Le Philosophe. Ce sont les Mystères que cette Religion oblige de croire ; car ces mystères choquent la raison, et sont évidemment absurdes. Prenons pour exemple le Mystère de la Trinité. Combien y a-t-il de Dieux ? Il n'y en a qu'un. Combien y a-t-il de Personnes en Dieu ? Il y en a trois ; le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Le Père est-il Dieu ? Oui. Le Fils est-il Dieu ? Oui. Le Saint-Esprit est-il Dieu ? Oui. Il y a donc trois Dieux ? Non, mais ces trois Personnes ne font qu'un seul Dieu. Vous voyez que je n'ai pas oublié mon Catéchisme. Voilà donc, Monsieur, le Mystère de la Trinité : et là-dessus je vous demande, d'une part, si l'on peut dire plus nettement que trois ne font qu'un, qu'on le dit dans l'exposition du Mystère de la Trinité ; et d'autre part, s'il y a au monde rien de plus absurde que de dire que trois ne font qu'un. Or il est évident que je ne dois pas croire ce qui est absurde, et contredit ouvertement la raison ; je ne dois donc pas croire le Mystère de la Trinité.

Le Chrétien. J'avoue, Monsieur, que cette objection a quelque chose d'éblouissant : cela ne doit surprendre personne. Vous avez beaucoup d'esprit, et la matière est propre à le mettre en jeu. J'espère cependant que je vous répondrai d'une manière capable de contenter tout homme

qui cherche la vérité de bonne foi. Je vous prie seulement de ne pas m'interrompre, sur-tout par des questions étrangères à la matière que nous discutons.

Commençons par distinguer trois sortes de propositions ; des propositions évidentes, des propositions absurdes ou contradictoires, des propositions incompréhensibles. Je m'en tiens ici à cette division des propositions, parce qu'elle suffit à notre sujet.

Une proposition est évidente, lorsque notre esprit voit clairement que les deux idées dont elle est composée, s'accordent ensemble et s'identifient, pour me servir des termes de l'école. Ainsi ces propositions : *Dieu est bon, Dieu est juste, le tout est plus grand que la partie*, sont des propositions évidentes.

Une proposition est absurde et contradictoire, lorsque notre esprit voit clairement que les deux idées dont elle est composée, se combattent et s'excluent mutuellement. Ainsi ces propositions : *Dieu est cruel, Dieu est injuste, la partie est égale à son tout*, sont des propositions absurdes.

Une proposition est incompréhensible, lorsqu'il est impossible à notre esprit de voir la convenance ou l'identité des deux idées qui la composent. Telles sont celles-ci : *Un être qui n'a jamais existé, peut re-*

cevoir l'existence. Un être qui existe, peut tomber dans le néant. Telle serait certainement encore celle-ci pour vous et pour moi, si nous avions toujours été hors de ce monde et hors de nos corps : *Un être composé d'esprit et de matière est possible.*

Nous ne sommes les maîtres ni de donner notre assentiment à une proposition absurde et contradictoire, ni de le refuser à une proposition évidente. Tout le monde en tombe d'accord. Quant aux propositions qui sont simplement incompréhensibles, deux choses sont certaines. La première, c'est que nous ne sommes pas obligés de recevoir comme vraies les propositions de ce troisième genre, à moins que nous n'ayons d'ailleurs des preuves de leur vérité, équivalentes aux preuves idéales qui nous manquent. La seconde, c'est que nous ne sommes jamais en droit de nier absolument les propositions du même genre, à moins que, au défaut des preuves idéales, nous n'ayons d'ailleurs des preuves certaines de leur fausseté. Car enfin, de ce que nous ne voyons pas que deux idées s'accordent et s'identifient, il ne s'ensuit pas qu'elles se combattent et s'excluent l'une l'autre ; et de ce que nous ne voyons pas que deux idées se combattent et s'excluent l'une l'autre, il n'en résulte point qu'elles se concilient et s'identifient ensemble. Tout cela, si je

ne me trompe, est d'une grande clarté. Or, Monsieur, je soutiens que cette proposition : *Dieu subsiste en trois personnes parfaitement distinctes, dans une parfaite unité d'essence, de nature ou de substance;* je soutiens, dis-je, que cette proposition est une proposition du troisième genre que j'ai marqué dans ma division ; c'est-à-dire, qu'elle est purement et simplement incompréhensible ; que par conséquent vous ne pouvez nier absolument cette proposition, (c'est-à-dire, rejeter le Mystère de la Trinité) à moins que vous n'ayez d'ailleurs des preuves qu'elle est fausse ; et que vous êtes obligé de l'admettre, (c'est-à-dire, de croire le Mystère de la Trinité) si, au défaut des preuves idéales, vous avez d'ailleurs des preuves certaines qu'elle est vraie.

Si l'on vous disait que trois Dieux ne sont qu'un seul Dieu, ou que trois personnes ne font qu'une personne, ces deux propositions seraient contradictoires et absurdes, puisqu'elles réuniraient chacune deux idées qui s'excluent mutuellement : *trois Dieux et un seul Dieu : trois personnes et une seule personne.* Ces deux propositions seraient du même genre que celle-ci : *le tout n'est pas plus grand que sa partie.* Mais on vous dit, *que trois personnes ne font qu'un seul Dieu.* Or, il est clair, 1.° Que vous ne pouvez démontrer

que cette proposition emporte contradiction dans les termes, puisque, lorsqu'en parlant de la Trinité on dit *unité*, ce mot *unité* tombe sur la substance et non sur les personnes; et lorsqu'on dit *Trinité*, le mot *Trinité* tombe sur les personnes et non sur la substance; et qu'ainsi ces deux mots *unité* et *Trinité* ne sont pas dits l'un de l'autre sous le même rapport et dans le même sens. 2.° Il est clair que, quoique vous ayez quelque notion de l'essence divine, vous ne connaissez pas assez le fond de cette essence adorable, pour prononcer avec certitude qu'elle ne peut pas comporter trois personnes, et que vous n'avez pas une idée assez claire de ce que nous appelons *personne*, relativement à l'Etre divin, pour prononcer avec certitude que trois personnes répugnent à l'Etre divin.

Cette proposition, je le répète : *Dieu subsiste en trois personnes parfaitement distinctes, dans une parfaite unité d'essence, de nature, de substance;* cette proposition est donc simplement une proposition incompréhensible; et par conséquent, en vertu des principes déjà établis, 1.° Vous n'avez pas droit de la nier absolument, précisément à cause de son incompréhensibilité : vous n'auriez ce droit, qu'autant qu'il vous serait démontré que rien n'est vrai que ce que vous pouvez comprendre; et je suis bien persuadé que vous

ne vous méconnaissez pas au point de porter vos prétentions si haut. 2.° En vertu des principes déjà établis, vous devez recevoir cette proposition comme vraie ; c'est-à-dire, croire le Mystère de la Trinité, si, au défaut des preuves idéales, vous avez d'ailleurs d'autres preuves de la vérité de cette proposition. Imitons ici, vous et moi, Monsieur, cet aveugle de naissance, auquel nous ressemblons si parfaitement. Cet aveugle ne voit ni le Ciel, ni le soleil qui y brille d'un si grand éclat. Tout ce qu'il peut dire par lui-même, c'est donc qu'il ne voit ni le Ciel ni le soleil : il serait téméraire s'il disait quelque chose de plus, et qu'il prononçât absolument qu'il n'y a ni Ciel ni soleil. Mais quand les hommes, parmi lesquels cet aveugle vit, lui disent de concert qu'il y a un Ciel et un soleil, qu'ils voient l'un et l'autre, et qu'ils sont ravis du spectacle qu'ils présentent à leurs yeux, il les en croit sur leur parole, quoiqu'il n'ait aucune idée des choses dont ils lui parlent, et il serait fou de ne les croire pas. Comportons-nous de même, Monsieur ; ce parti est le seul que nous puissions prendre sensément.

Le Philosophe. Les Mystères de la Religion chrétienne, dites-vous, Monsieur, ne présentent à l'esprit ni contradiction ni absurdité ; à la bonne-heure, je le veux bien, j'y consens pour le moment : mais

enfin, de votre propre aveu, ces Mystères sont au moins incompréhensibles. Or cela me suffit, et je vous déclare qu'on ne me fera jamais comprendre que je dois croire ce que je ne comprends pas.

Le Chrétien. Il me semble, Monsieur, que vous n'êtes pas tout-à-fait de bonne foi, quand vous me proposez cette seconde objection après la réponse que j'ai faite à la première; mais, quoi qu'il en soit, je veux bien vous donner de nouveaux éclaircissemens.

Vous dites que vous ne voulez pas croire les Mystères de notre Religion, parce que vous ne pouvez pas les comprendre: mais si je vous montre qu'il est une infinité de choses que vous ne comprenez pas mieux que ces Mystères, et que vous croyez cependant si fermement, qu'il vous serait impossible de former un doute sérieux de leur existence, ne serez-vous pas forcé d'avouer que le refus que vous faites de croire ces Mystères, uniquement parce que vous ne les comprenez pas, n'est de votre part qu'un refus d'entêtement et de pur caprice? Car enfin il est plus clair que le jour que ce raisonnement: *Je ne comprends pas, donc je ne dois pas croire*, s'étend à tout, ou ne vaut pour rien.

Vous dites: je ne dois croire que ce que je puis comprendre. Et moi je dis à mon tour: ne croyez donc rien, Mon-

sieur, de ce que vous voyez ; ne croyez rien de ce qui se passe en vous ; ne croyez pas même votre propre existence : car vous ne comprenez rien de tout cela.

Je dis que vous ne comprenez rien de tout ce que vous voyez. Ce monde que vous habitez, et dont vous faites partie, est sans cesse exposé à vos regards : le voilà ; vous ne pouvez pas plus douter de son existence que de la vôtre. Or je prétends, et je vais vous le démontrer ; je prétends que vous ne pouvez pas comprendre comment ce monde existe.

Vous convenez que le monde n'est pas éternel, et qu'il ne s'est pas fait lui-même ; vous convenez encore que ce monde n'est pas l'ouvrage du hasard, ou du concours fortuit des différens corps qui le composent. Toutes ces hypothèses renferment des absurdités si choquantes, que vous êtes réduit à les abandonner. (Je n'en dis pas davantage sur ces hypothèses, mon cher Théotime, parce que je les ai réfutées dans la première Conférence de la première partie.) Cela étant, vous êtes obligé de reconnaître que le monde est l'ouvrage d'un Etre éternel et tout-puissant, infini en intelligence et en sagesse. Car, autant qu'il est évident que le monde doit avoir une cause de son existence, autant est-il clair qu'il ne peut en avoir d'autre.

Vous croyez donc, Monsieur, avec les Chrétiens, que Dieu a créé le monde; mais concevez-vous bien comment le monde n'étant pas, et rien du monde n'étant encore ni pour la matière, ni pour la forme, ce monde est sorti du néant au premier ordre que Dieu lui en a donné? concevez-vous comment dans un seul instant, et par un seul acte de sa volonté, Dieu a créé le Ciel, la terre, la mer, avec tout ce qu'ils renferment? Répondez-moi de bonne foi, concevez-vous tout cela? Non, vous ne le concevez pas; vous n'avez aucune idée de l'infinie efficacité de la volonté de Dieu; vous n'avez aucune idée du rapport nécessaire qu'il a y entre l'acte éternel par lequel Dieu a voulu que le monde existât dans le temps, et l'existence réelle et effective du monde. Vous ne comprenez pas comment, en vertu de cette parole de Dieu : *FIAT LUX : Que la lumière se fasse*, la lumière brilla tout-à-coup. Vous ne concevez donc pas comment il est possible que le monde existe. Cependant, je le répète, vous ne pouvez douter de l'existence du monde. Avouez donc que ne pas comprendre, n'est pas toujours une raison de ne pas croire.

Vous ne comprenez pas comment il est possible que le monde existe; j'ajoute que vous ne comprenez pas mieux par quelles lois il est gouverné. Le monde, dit l'Ecri-

ture, ce monde que Dieu a fait en se jouant, est un problème qu'il a proposé aux hommes. Ce problème n'est pas encore résolu, et jamais il ne le sera. Tout ce que le genre humain a produit de grands génies se sont exercés sur ce grand sujet, et ont échoué. Chaque philosophe a voulu bâtir un monde, et tout ces mondes se sont écroulés comme des édifices bâtis sur le sable mouvant. On a opposé raisonnemens à raisonnemens, conjectures à conjectures, observations à observations, systèmes à systèmes. Dans cette guerre que nous appelons la guerre des Savans, et que le Saint-Esprit appelle une guerre d'ignorance; dans cette guerre qui dure depuis tant de siècles, chacun des combattans a remporté la victoire sur tous les autres, et a été vaincu à son tour par eux; parce que chacun a démontré les erreurs de ses adversaires, et qu'aucun n'a trouvé la vérité: et si notre présomption était capable de céder, nous conviendrions enfin que l'homme est fait pour contempler le monde, l'admirer et en jouir, et non pour le connaître.

Eh! comment connaîtrions-nous le monde, faibles mortels que nous sommes, puisque la moindre des créatures qui le composent passe notre intelligence? Qu'est-ce, Monsieur, je vous prie, que la lumière qui nous éclaire? Qu'est-ce que l'air que

nous respirons ? Qu'est-ce que la terre qui nous porte ? Autant de mystères pour vous, pour moi, pour tous les hommes. Voilà une goutte d'eau, un grain de sable, un brin d'herbe : vous voyez, Monsieur, que je ne cherche pas à vous embarrasser, et que je prends au hasard tout ce qui tombe sous ma main. Dites-moi ce que c'est que cette goutte d'eau, ce grain de sable, ce brin d'herbe. Faites-m'en connaître la nature intime, et toutes les propriétés. Mettez-moi en état de dire : je comprends cette goutte d'eau, ce grain de sable, ce brin d'herbe. Voulez-vous un siècle pour travailler sur ces grands objets ? En voulez-vous deux ? En voulez-vous mille ? Je vous les donne ; et en vous défiant de réussir, je fais aussi le même défi à tous les Philosophes ensemble. Il est donc vrai, Monsieur, que vous ne comprenez rien de tout ce que vous voyez ; et par une suite nécessaire, il est vrai que ne pas comprendre, n'est pas toujours une raison pour ne pas croire. Eh ! que sera-ce, si je vous montre que vous ne vous comprenez pas vous-même, ni rien de tout ce qui se passe en vous ?

Pourriez-vous me dire, Monsieur, comment votre corps s'est formé dans le sein de votre mère ? comment votre ame est entrée dans votre corps ? comment ces deux êtres si opposés ont pu s'unir si étroitement,

se mêler et se confondre tellement l'un avec l'autre, qu'ils ne font qu'un même tout ? Qu'est-ce que votre ame ? Où est-elle ? Comment subsiste-t-elle ? Vous pensez ; qu'est-ce que la pensée ? Vous sentez tantôt du plaisir, et tantôt de la douleur ; qu'est-ce que la douleur ? qu'est-ce que le plaisir ? Votre œil voit les couleurs ; pourquoi votre œil voit-il ? Qu'est-ce que les couleurs qu'il voit ? Que savez-vous sur tout cela ? Ce que savent les plus stupides ; c'est-à-dire, rien, rien du tout. Cependant vous existez : vous voilà devant moi. Vous êtes-vous jamais avisé de douter de ce qui se passe en vous, parce que vous ne le compreniez pas ? Le mystère de votre existence vous a-t-il jamais fait douter de votre existence ? Convenez donc que ne pas comprendre, n'est pas toujours une raison pour ne pas croire. Quoi, Monsieur, le monde est un mystère pour vous ; chacune des créatures qui composent ce monde, est un mystère pour vous ; vous êtes vous-même un mystère pour vous : et vous voulez comprendre cet Etre suprême et éternel qui a fait le monde, et qui vous a fait vous-même de rien !

Le Philosophe. Il est vrai, Monsieur, que je ne conçois pas comment le monde a pu et dû exister en vertu d'un seul acte de la volonté de Dieu ; mais enfin je vois le monde, je l'habite, j'en jouis, son

existence frappe continuellement tous mes sens. Je sais d'ailleurs que le monde n'est pas éternel; qu'il n'a pu se faire lui-même, ni être la production du concours fortuit des êtres qui le composent : et de-là je conclus évidemment que c'est Dieu qui l'a fait de rien.

Je ne connais le fond et la nature intime d'aucun des êtres qui composent le monde; mais je suis sans cesse environné de ces êtres; je les ai devant mes yeux et entre mes mains; ils sont soumis à tous mes usages. Je ne connais ni le fond de mon propre être, ni rien de ce qui se passe en moi; mais j'ai la conscience de mon être et de ses modifications. Je n'ai aucune connaissance idéale d'aucune de ces choses; mais, au défaut de ces connaissances, j'ai les preuves de fait, les preuves de sentiment, les preuves d'expérience, et ces preuves me suffisent. Qu'on m'en donne de semblables ou d'équivalentes du Mystère de la Trinité, et je suis prêt à le croire.

Le Chrétien. Votre réponse, Monsieur, est d'un homme qui a le sens droit, et qui dispute de bonne foi : elle m'assure la victoire, et je m'en réjouis beaucoup plus pour vous que pour moi, parce qu'il vous importe beaucoup plus d'être vaincu, qu'il ne m'importe d'être vainqueur. Je vous annonce donc que nous serons bientôt

d'accord ; et que, dans un moment, vous croirez le Mystère de la Trinité, et tous les autres Mystères, aussi fermement que je les crois.

Vous convenez que le Mystère de la Trinité est simplement incompréhensible ; vous convenez encore qu'il est une infinité de choses que nous ne pouvons comprendre, et que nous sommes cependant forcés de croire, parce que si, d'une part, nous n'en pouvons concevoir la possibilité, nous avons d'autre part des preuves certaines de leur existence : en conséquence de ce double aveu, vous promettez que vous croirez le Mystère de la Trinité, tout incompréhensible qu'il est, si je vous donne des preuves certaines de l'existence de ce Mystère. Or, Monsieur, je vais vous donner une preuve certaine et infaillible de l'existence du Mystère de la Trinité ; une preuve qui n'est pas seulement équivalente à une démonstration directe et idéale, mais encore à toutes les preuves de ce genre.

Le Philosophe. Vous promettez beaucoup, Monsieur, et je ne sais si vous pourrez tenir votre parole dans toute son étendue : voyons donc cette preuve dans laquelle vous avez tant de confiance, et que vous annoncez d'un air si triomphant.

Le Chrétien. La voici. Monsieur. N'êtes-vous pas convaincu que Dieu doit en être cru par les hommes, dans le témoignage

qu'il leur rend lui-même touchant sa nature, touchant son être, touchant sa manière d'exister, et enfin touchant ses ouvrages ? Oui, sans doute, vous êtes convaincu de ce principe ; car, pour le nier, il faudrait supposer, ou que Dieu ne se connaît pas lui-même, ni ses propres ouvrages, ce qui serait un horrible blasphème ; ou que Dieu peut rendre aux hommes un faux témoignage touchant sa nature ou celle de ses ouvrages, ce qui serait un blasphème plus horrible encore ; ou enfin que les hommes, quoique convaincus de la véracité infinie de Dieu, ont cependant le droit de ne pas recevoir le témoignage qu'il leur rend touchant son propre être, ou touchant ses ouvrages, à moins qu'il ne leur donne des idées nettes des choses qu'il leur révèle, et qu'il ne les leur fasse comprendre : ce qui serait tout-à-la-fois et le comble de l'impiété, et le dernier degré de la folie. Or, Monsieur, Dieu a déclaré aux hommes, de la manière la plus authentique : *Qu'il existait en trois personnes parfaitement distinctes, dans une parfaite unité d'essence, de nature ou de substance ;* donc vous devez croire : *Que Dieu existe en trois personnes parfaitement distinctes, dans une parfaite unité d'essence, de nature ou de substance ;* c'est-à-dire, que vous devez croire le Mystère de la Trinité, tout incompréhensible qu'il est.

Le Philosophe. Les hommes sont obligés de croire tout ce que Dieu leur révèle. Or Dieu a révélé aux hommes, *qu'il subsistait en trois personnes parfaitement distinctes, dans une parfaite unité d'essence ;* donc les hommes sont obligés de croire *que Dieu subsiste en trois personnes parfaitement distinctes, dans une parfaite unité d'essence :* voilà, Monsieur, votre raisonnement. La troisième proposition, dont ce raisonnement est composé, résulte clairement des deux autres, j'en tombe d'accord ; mais, pour que cette troisième proposition soit vraie, il faut que les deux premières soient certaines et démontrées, et il y en a une qui ne l'est pas. Vous dites que les hommes sont obligés de croire aveuglément tout ce que Dieu leur révèle : j'en suis très-persuadé. Vous ajoutez que Dieu a révélé aux hommes qu'il existait en trois personnes parfaitement distinctes, dans une parfaite unité d'essence ; et je n'en crois rien. Montrez-moi donc que Dieu a donné aux hommes la révélation dont vous parlez. En quel temps, en quel pays, de quelle manière Dieu s'est-il montré aux hommes, pour leur déclarer ce Mystère ? En quels termes a-t-il fait cette déclaration ? A qui l'a-t-il faite ? Est-ce à un peuple entier, ou seulement à un petit nombre d'hommes ? Où sont les monumens qui attestent cette

grande révélation? Ces monumens sont-ils authentiques, et non suspects? Méritent-ils la créance des Nations? Voilà, Monsieur, ce que vous devez montrer.

Le Chrétien. Je vous réponds, Monsieur, par ces paroles de Saint Jean: « Le Verbe » s'est fait chair, et il a habité parmi nous,» pour nous instruire et pour nous révéler les secrets et les volontés de son Père. Oui, le Verbe de Dieu, la seconde personne de cette sainte et auguste Trinité, que les Chrétiens croient et adorent, s'est fait Homme sans cesser d'être Dieu, et c'est cet Homme-Dieu qui nous a déclaré que Dieu subsistait en trois personnes parfaitement distinctes, dans une parfaite unité de nature. Vous souriez de ma réponse, Monsieur, et je vois bien que vous ne la regardez que comme un pompeux verbiage; mais j'espère que lorsque je l'aurai développée, vous en jugerez autrement.

Vous avez entendu parler, Monsieur, des livres de l'Evangile, et peut-être les avez-vous lus. Vous savez que ces Livres sont regardés, par les Chrétiens, comme leur titre primordial, comme le monument authentique de la révélation qu'ils ont reçue de Dieu. Ces Livres ne sont autre chose que l'Histoire de J. C. Or, je vais montrer: 1.° Que cette Histoire est la plus vraie, la plus authentique, la plus fidelle dans son tout et dans ses détails,

qui ait jamais été écrite. 2.° Que les livres de l'Evangile sont des livres divins, c'est-à-dire, des livres écrits par l'inspiration de Dieu. 3.° Que cela étant, il s'ensuit que tous les faits consignés dans ces Livres sont incontestables, et que par conséquent J. C. a été tel que ces Livres nous le représentent. 4.° Que J. C. ne peut avoir été tel que les livres de l'Evangile nous le représentent, s'il n'était Dieu. J. C. est donc Dieu. 5.° Que J. C. nous a révélé le mystère de la Trinité, et tous les autres mystères de la Religion chrétienne. C'est donc Dieu lui-même qui a révélé ces mystères.

Le Philosophe. Démontrez-moi, Monsieur, les cinq propositions que vous venez d'avancer, et je me fais Chrétien. Mais, souvenez-vous qu'il faut des démonstrations. Commencez : me voilà prêt à écouter.

Le Chrétien. Je dis donc d'abord, Monsieur, que les livres de l'Evangile sont l'histoire la plus vraie, la plus authentique, la plus fidelle dans son tout et dans ses détails, qui ait jamais été écrite, etc. Ici, mon cher Théotime, il faut prouver la première proposition, et ensuite les quatre autres, comme nous l'avons fait dans cette seconde partie de nos Conférences. Supposons donc que le Chrétien qui parle dans ce dialogue, a prouvé ces cinq propositions, et écoutons le Philosophe.

Le Philosophe. Tout ce que vous venez de dire, Monsieur, est très-fort. Mon esprit en est vivement frappé. Quand je me suis moqué jusqu'ici de la crédulité des Chrétiens, que je traitais de puérile, je ne connaissais pas les raisons sur lesquelles leur foi est fondée : je leur rends plus de justice aujourd'hui : et peu s'en faut, tant vous m'avez ébranlé, que je ne croie comme eux. Mais je veux encore quelques jours pour réfléchir sur tout ce que vous m'avez dit. Je viendrai ensuite vous trouver, et vous faire part de ma dernière résolution. Je vous prie, cependant, Monsieur, de vouloir bien répondre aujourd'hui à quelques autres objections, dont il me semble que vous m'avez fait sentir le faible par avance, et que je ne puis néanmoins tout-à-fait résoudre. C'est un reste de nuage qui demeure autour de mon esprit ; la lumière de la vérité commence à percer ce nuage, mais elle ne peut encore le dissiper entièrement. Voici la première de ces objections.

Les mystères de la Religion chrétienne sont incompréhensibles, c'est un principe. Ces Mystères étant incompréhensibles, ils sont au-dessus de la raison ; les Chrétiens en conviennent. Or tout ce qui est au-dessus de la raison est contre la raison. Les mystères de la Religion sont donc contre la raison : et là-dessus je demande, Monsieur, s'il est

juste d'obliger des êtres raisonnables à croire des choses qui sont contre la raison.

(*a*) *Le Chrétien.* Cette objection, Monsieur, n'est pas nouvelle pour moi. Combien de

---

(*a*) *Nota.* Tout ce qui est compris entre ces mots « cette objection, Monsieur, n'est » pas nouvelle pour moi ; » et ceux-ci : « *Pourquoi donc les Chrétiens*, » qui commencent la seconde objection, paraîtra peut-être au-dessus de la portée de beaucoup de jeunes gens. Dans ce cas-là, on pourra se contenter de leur faire lire la réponse abrégée que je mets ici, qui est très-claire, et qui renferme tout le fond de la grande réponse.

Le Chrétien. Je viens, Monsieur, de vous faire convenir qu'il est une infinité de choses que la raison des hommes ne peut comprendre, et que cependant cette même raison les force de croire. D'un autre côté, le simple bon sens vous convainc que rien n'est incompréhensible à la raison de Dieu. Ainsi, cet axiome prétendu, dont on fait tant de bruit de nos jours, et dont on s'applaudit comme d'une rare découverte : « Tout ce » qui est au-dessus de la raison est contre la » raison, » n'est dans le fond qu'un jeu d'esprit, qui ne signifie rien. Car quand on dit que « tout ce qui est au-dessus de la » raison est contre la raison, » ou l'on veut parler de la raison de l'homme, ou de celle de Dieu. Si l'on veut parler de la raison de l'homme, cette proposition est absurde, puisqu'il est évident que le monde présente aux

fois ne l'ai-je pas entendu proposer ! Elle a fait sur moi toutes les impressions qu'elle pouvait faire. Car souvent j'en ai ri à cause de sa bizarrerie, et plus souvent encore, j'en ai eu honte pour l'humanité qu'elle déshonore. Je soutiens que cette objection ne peut venir que de personnes qui ont juré de ne jamais se laisser vaincre par la vérité. C'est le désespoir de nos Philosophes qui lui a donné naissance; elle est le dernier effort de leur mauvaise foi.

Observons d'abord, Monsieur, que ce principe, *ce qui est au-dessus de la raison est contre la raison*, est nouveau. Nos Philosophes ne trouvant dans les anciens principes, (ces principes reçus dans tous les temps et chez tous les peuples, ces principes qui sont la lumière commune des esprits, et les fondemens de la raison, ou de la logique ou du raisonnement;)

---

hommes une infinité de mystères qui sont au-dessus de leur raison, et que cependant cette même raison est forcée d'admettre; et si l'on veut parler de la raison de Dieu, cette proposition est encore absurde, parce qu'on y suppose qu'il y a des choses qui sont au-dessus de la raison de Dieu, ce qui choque de front les premières notions que nous avons de cet Etre suprême.

Le Philosophe. Pourquoi donc les Chrétiens, etc. . . . . .

nos Philosophes, dis-je, ne trouvant dans aucun de ces principes de quoi combattre la religion avec succès, ont pris le parti de se former des principes arbitraires. Ils tirent de ces principes toutes les conséquences qu'ils veulent, parce que c'est pour pouvoir tirer ces conséquences qu'ils les ont imaginés : d'où il arrive que le principe est né de la conséquence, au lieu que c'est la conséquence qui doit naître du principe. Ces Messieurs font comme un homme qui définirait l'homme, un animal a deux pieds, sans plumes, pour pouvoir en conclure qu'un coq plumé est un homme. Est-il rien au monde de plus bizarre ?

Mais examinons ce principe : vous allez voir, Monsieur, que c'est très-justement que j'ai dit que son invention est le dernier effort de la mauvaise foi des Philosophes de nos jours.

Tout ce qui est au-dessus de la raison est contre la raison. Distinguons d'abord la raison prise en général, la raison par essence, la raison de l'Etre infini, c'est-à-dire, de Dieu ; et la raison des êtres particuliers, tel que l'homme.

La raison par essence, ou la raison de Dieu, est infinie et infaillible. Elle est infinie, parce que Dieu connaît tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, et tout ce qui peut être. Elle est

infaillible, parce que Dieu voit clairement et distinctement tous les rapports que tous les êtres existans et possibles, ont et peuvent avoir entr'eux, et qu'il ne peut se tromper dans le jugement qu'il porte touchant ces rapports. *Il est la lumière même, et en lui il n'y a point de ténèbres; tout est nu et à découvert devant ses yeux.*

La raison de l'homme est bornée et fautive. Elle est bornée, parce que l'homme connaît peu de choses, et ne voit pas tous les rapports que les choses qu'il connaît ont entr'elles. Elle est fautive, parce que l'homme peut se tromper, et se trompe en effet très-souvent dans les jugemens qu'il fait touchant les rapports qu'ont entr'elles les choses qu'il connaît. Il peut, par de faux jugemens, ou unir des idées qui s'excluent l'une l'autre, ou séparer des idées qui s'identifient ensemble, comme ont fait ceux qui ont cru que le monde était Dieu, ou ceux qui ont avancé que Dieu n'a pas la prescience des événemens qui dépendent des causes libres.

Par ce que je viens de dire, il est évident, Monsieur, que rien n'est au-dessus de la raison par essence, ou de la raison de Dieu; et il est encore évident qu'il doit y avoir, et qu'il y a en effet une infinité de choses qui sont au-dessus de la raison des êtres intelligens, particuliers ou créés, et sur-tout de celle de l'homme, qui

qui est le plus borné de ces êtres. L'homme n'a que des idées imparfaites des choses qu'il connaît, et il est une multitude innombrable de choses qu'il ne connaît point du tout, c'est-à-dire, dont il n'a absolument aucune idée. Toutes ces choses sont absolument, ou du moins à certains égards, au-dessus, ou, si l'on veut, au-delà de la raison de l'homme. Les yeux de son esprit, comme ceux de son corps, portent jusqu'à une certaine distance, et embrassent un certain nombre d'objets, qu'il voit d'une manière plus ou moins distincte; au-delà de cette distance, il ne découvre plus rien.

Ainsi, quand on dit dans le premier membre du principe que nous discutons, *tout ce qui est au-dessus de la raison*, la raison dont on veut parler n'est et ne peut être que la raison de l'homme; ou, si l'on veut parler de la raison par essence, de la raison de Dieu, on dit une absurdité: car, je le répète, il est évident que rien n'est ou ne peut être au-dessus de cette raison suprême.

Maintenant, Monsieur, examinons le second membre de ce principe, et comparons-le avec le premier.

Tout ce qui est au-dessus de la raison est contre la raison. Qu'est-ce qui est *contre la raison?* Sans doute ce qui répugne, ce qui est contradictoire, ce qui est composé d'idées qui s'excluent l'une l'autre,

comme *un tout égal à sa partie*, *un Dieu sans bonté*. Ces propositions et toutes les autres du même genre sont contre la raison. Je dis contre la raison par essence, ou la raison de Dieu, et en même temps contre la raison de l'homme. Rappelons notre principe, c'est-à-dire, le principe en question.

Tout ce qui est au-dessus de la raison, est contre la raison. Dans le premier membre de ce principe, le mot *raison*, ne peut s'entendre que de la raison de l'homme, comme nous l'avons montré plus haut. Il faut donc entendre ce principe, comme si l'on disait : *Tout ce qui est au-dessus de la raison de l'homme, est absurde et contradictoire.* Or cette proposition est non-seulement fausse, mais encore extravagante, puisqu'il y a une infinité de choses qui sont au-dessus de la raison de l'homme, et qui cependant sont très-vraies et très-certaines ; tellement que l'homme lui-même qui ne les comprend pas, est cependant forcé de les croire. Cette proposition est encore impie dans son supposé, puisqu'elle suppose que rien n'est vrai que ce qui est démontré tel pour l'homme, c'est-à-dire, que ce que l'homme comprend ; et par conséquent, que ce que l'homme ne comprend pas, Dieu même ne le peut comprendre.

Qu'est-ce donc que nos nouveaux phi-

losophes veulent dire, lorsqu'ils avancent comme un principe, que *tout ce qui est au-dessus de la raison est contre la raison?* Est-ce qu'il est contre la raison de l'homme de croire ce qui est au-dessus de sa raison, et que Dieu lui-même ne peut obliger l'homme à croire les choses qu'il lui révèle, quand ces choses sont au-dessus de sa raison?

Mais quoi! l'homme n'est donc pas obligé de recevoir le témoignage de Dieu, de croire cet Etre suprême sur sa parole, à moins qu'il ne s'abaisse jusqu'à lui fournir les preuves de ce qu'il affirme? Si l'Etre suprême exigeait de l'homme une pareille déférence à son autorité, il passerait ses droits et serait injuste; il serait un tyran? Quelle insolence! quel blasphème! et ce sont des hommes qui parlent ainsi.

Il est donc démontré, Monsieur, 1.° que rien n'est au-dessus de la raison de Dieu; 2.° qu'une infinité de choses sont au-dessus de la raison de l'homme, sans être moins certaines pour cela; 3.° qu'il n'est pas contre la raison de l'homme, et bien moins contre la raison de Dieu, que l'homme croie les choses qui sont au-dessus de sa raison; 4.° que la raison de Dieu et la raison de l'homme se réunissent pour dire à l'homme qu'il doit croire aveuglément les choses qui sont le plus au-dessus de sa raison, quand Dieu lui en rend témoignage,

parce que le témoignage de Dieu a autant de poids que toutes les démonstrations ensemble. Cela étant, Monsieur, vous voyez que ce principe imaginé par nos nouveaux philosophes : *Tout ce qui est au-dessus de la raison est contre la raison*, n'est qu'un tissu d'absurdités, et que je l'ai très-bien caractérisé lorsque j'ai dit qu'il était le dernier effort de leur mauvaise-foi.

Le Philosophe. Mais enfin, Monsieur, la raison est une, et par conséquent la raison de Dieu et la raison de l'homme ne sont pas deux raisons, mais la même raison; et par une suite nécessaire, ce qui est selon la raison de l'homme, est selon la raison de Dieu; ce qui est au-dessus de la raison de l'homme, est au-dessus de la raison de Dieu; ce qui est contre la raison de l'homme, est contre la raison de Dieu.

Le Chrétien. C'est, Monsieur, tout comme si vous disiez : l'eau d'une fontaine est la même eau que celle de l'Océan; la lumière d'un rayon d'une ligne de diamètre, est la même que celle du soleil : on peut donc arroser et fertiliser autant de terres avec l'eau d'une fontaine, qu'avec toute l'eau de l'Océan; on peut voir autant d'objets, et les voir aussi distinctement avec un rayon d'une ligne de diamètre, qu'on en découvre avec toute la lumière du soleil. La comparaison n'est pas encore

exacte : car la proportion de l'eau d'une fontaine avec celle de tout l'Océan, et la proportion d'un rayon d'une ligne de diamètre, avec toute la lumière du soleil, sont du petit au grand ; au lieu que la proportion de la raison de l'homme avec la raison de Dieu, est du fini à l'infini.

Quand on dit que la raison est une, on entend seulement par-là qu'une proposition qui est démontrée vraie par un principe évident, ne peut être démontrée fausse par un autre principe évident, parce que les principes ne se contredisent pas : d'où il résulte que la foi n'est point contraire à la raison humaine ; c'est à-dire, que les vérités révélées ne combattent point celles que nous connaissons par la lumière naturelle.

C'est en ce sens, Monsieur, que la raison est une : mais il y a d'ailleurs, comme je l'ai dit, une différence infinie entre la raison de Dieu et la raison de l'homme. Dieu connaît tout ; l'homme ne connaît presque rien : Dieu voit distinctement tous les rapports que toutes choses ont entr'elles ; l'homme n'apperçoit qu'un petit nombre des rapports qu'ont entr'elles les choses qu'il connaît, et souvent il n'apperçoit ces rapport que d'une manière confuse : Dieu juge infailliblement de la nature des rapports que toutes choses ont entr'elles ; l'homme peut se tromper, et il se trompe

en effet très-souvent dans les jugemens qu'il porte touchant les rapports qu'ont entr'elles les choses qu'il connaît. Ainsi, l'homme donne dans mille erreurs ; il se préoccupe de mille préjugés ; il tire mille conséquences fausses et téméraires : en un mot, l'homme, cet animal raisonnable, déraisonne à tout moment.

Quand les hommes connaîtront les vraies bornes de leur raison ; quand ils ne porteront aucun jugement fixe et arrêté, qu'à la faveur de la lumière de l'évidence ; quand ils sauront à propos douter, et suspendre leurs jugemens ; quand ils adoreront avec un profond respect la suprême raison de Dieu, et qu'ils se soumettront humblement à l'autorité de cette raison infaillible ; alors la raison de l'homme sera en un sens la même raison que celle de Dieu, parce qu'alors les hommes useront de la faculté de raisonner que Dieu leur a donnée, comme Dieu voit qu'ils doivent en user, et comme il veut qu'ils en usent.

Chose étonnante, Monsieur ! tous les livres de ceux que nous appelons Savans, sont remplis des aveux qu'ils font de leur ignorance. Je lis par-tout, et j'entends dire de toute part, que rien n'est si faible et si borné que l'esprit de l'homme ; que notre raison n'est qu'obscurité ; que nous ne savons rien ; que tout ce que savent les plus savans, c'est qu'ils ne savent rien ; que

plus on avance dans la carrière des sciences, plus on se convainc qu'on ne sait rien : et ces mêmes hommes qui déplorent leur ignorance en termes si magnifiques, ces hommes qu'on voit s'étonner eux-mêmes de la profondeur de leur ignorance, ces mêmes hommes osent s'élever insolemment contre la science de Dieu, pour me servir ici des paroles de Saint Paul ; ils osent soutenir à Dieu que ce qu'il dit n'est pas, et ne peut pas être : ils veulent le soumettre à en faire la preuve ; ils ont la témérité de lui dire qu'ils ne croiront pas, s'ils ne voient et ne comprennent ce qu'il leur révèle. Peut-on allier tant de présomption avec tant de faiblesse ?

Le Philosophe. Pourquoi donc les Chrétiens, (et c'est ici, Monsieur, ma seconde objection) pourquoi les Chrétiens disent-ils que pour croire les Mystères de la Religion, l'homme doit renoncer à sa raison ? Que signifie ce langage ? Si l'homme est obligé de renoncer à sa raison pour croire les Mystères de la Religion, ces Mystères contredisent donc la raison ? et si ces Mystères ne contredisent pas la raison, il est évident que les Chrétiens se contredisent eux-mêmes, quand ils disent que l'homme est obligé de renoncer à sa raison pour les croire.

Le Chrétien. Cette objection, Monsieur, ne fait honneur, permettez-moi de le dire,

ni à la justesse d'esprit, ni à la bonne foi de ceux qui la font, et de qui vous l'avez empruntée. Elle roule sur deux équivoques qu'il est très-facile de démêler. 1.° Les Chrétiens ne disent pas simplement que l'homme est obligé de renoncer à la raison pour croire les Mystères de la Religion, mais qu'il est obligé de renoncer à sa raison ; ce qui est bien différent. 2.° Quand les Chrétiens disent que l'homme est obligé de renoncer à sa raison pour croire les Mystères de la Religion, ils prennent en un sens figuré ces paroles : *renoncer à sa raison.* Tout ce que cette proposition, *l'homme, pour croire les Mystères de la Religion, est obligé de renoncer à sa raison*, signifie dans leur bouche, c'est que, pour croire les Mystères de la Religion, l'homme doit renoncer à la curiosité de sa raison, qui veut tout savoir et tout approfondir ; à l'orgueil de sa raison, qui affecte une ridicule indépendance ; à la présomption de sa raison, qui lui persuade que ce qu'il ne comprend pas et ne voit pas, ne peut être vrai.

Voilà, Monsieur, en quel sens les Chrétiens disent que l'homme est obligé de renoncer, non à la raison, mais à sa raison, pour croire les Mystères de la Religion. Mais d'ailleurs, ces mêmes Chrétiens ne renoncent ainsi à leur raison, que parce qu'elle-même leur prescrit ce renonce-

ment. La soumission avec laquelle ils croient les Mystères les plus impénétrables, est une soumission raisonnable, pour me servir ici des paroles de l'Apôtre Saint Paul ; c'est-à-dire, une soumission dont la raison leur fournit les motifs, et des motifs non-seulement probables et plausibles, mais tout-à-fait évidens. Ce qu'ils croient, est obscur pour eux ; mais ils voient clairement qu'ils doivent le croire : ils ne voient pas ce qu'ils croient ; mais ils savent que Dieu l'a révélé, et cela leur suffit pour qu'ils le croient aussi fermement que s'ils le voyaient, parce qu'ils sont assurés que la parole de Dieu a plus de poids elle seule que toutes les démonstrations ensemble. Ainsi, Monsieur, quand je renonce à ma raison pour croire les Mystères de la Religion, j'y renonce parce que la raison elle-même me commande ce renoncement. Je me sers de ma raison pour examiner les preuves de la révélation, je discute les faits, et je les compare entre eux ; je pèse et j'apprécie les témoignages ; je porte par-tout le flambeau de la plus sévère critique ; et quand, de cet examen, il résulte que Dieu a véritablement révélé au monde les Mystères de la Religion chrétienne, je me détermine, sans balancer, à les croire. Peut-on procéder plus sagement ? Je marche à la suite de ma raison, tant qu'elle peut me conduire ;

et quand je l'abandonne, c'est par son conseil, et pour me mettre entre les mains d'un guide infiniment plus sûr, et qui ne peut jamais m'égarer.

Le Philosophe. Mais enfin, Monsieur, pourquoi Dieu a-t-il voulu soumettre les hommes à croire des Mystères impénétrables? Pourquoi a-t-il voulu réduire leur raison dans une aussi dure captivité?

Le Chrétien. Je vous réponds en premier lieu, Monsieur, que Dieu n'était pas obligé de vous appeler à son Conseil, ni de prendre votre avis touchant les lois qu'il avait à vous donner; qu'il sait lui-même pourquoi il a voulu mettre votre raison sous le joug de la foi, et qu'il doit vous suffire qu'il le sache; que vous êtes sa créature et non pas son Juge; que vous devez adorer la conduite qu'il tient sur vous, et non l'examiner curieusement; que tout ce qu'il vous commande, doit vous paraître sage, par la seule raison que c'est lui qui le commande, puisqu'il est la sagesse même; et que si vous ne lui obéissiez que parce que ce qu'il vous commande vous paraît sage, dès-lors vous vous mettriez au-dessus de lui, et vous n'obéiriez dans le fond qu'à vous-même.

Je vous réponds, en second lieu, que c'est pour sa gloire que Dieu a voulu vous soumettre à croire des Mystères impénétrables; car il était de la grandeur de

Dieu de vous prescrire ce que vous deviez croire, aussi bien que ce que vous deviez pratiquer, et de dominer aussi sur votre raison comme sur votre volonté. En accomplissant, malgré les répugnances de votre cœur, et les révoltes de vos sens, les préceptes que Dieu vous a donnés pour qu'ils fussent la règle de vos actions, vous honorez Dieu comme suprême sainteté. En croyant, malgré les oppositions de votre raison, les Mystères que Dieu vous a révélés, vous l'honorez comme souveraine vérité. Ainsi, l'homme tout entier est comme immolé à Dieu dans la Religion chrétienne. Il immole son esprit par la foi, son cœur par l'amour, sa volonté par l'acceptation des préceptes, son corps par la pratique de toutes les bonnes œuvres : et de tout cela, il résulte clairement qu'une Religion où Dieu propose à l'homme des Mystères incompréhensibles à croire, est plus digne de Dieu qu'une Religion où il n'en proposerait point ; et par conséquent que la première Religion est plus parfaite, et a un caractère de divinité de plus que la seconde : d'où il suit, en dernière analyse, que, bien loin que l'incompréhensibilité des Mystères soit une raison de rejeter la Religion chrétienne, elle est au contraire une raison de plus de la recevoir.

Le Philosophe. Je n'ai plus rien à

objecter, Monsieur : mais, comme je vous l'ai déjà dit, il me faut quelques jours pour réfléchir sur tout ce que je viens d'entendre; après ce terme, je reviendrai vous trouver, pour vous faire part de ma dernière résolution.

Le Chrétien. Ce sera, Monsieur, quand vous voudrez : j'espère beaucoup de la droiture de votre esprit, et encore plus de la grace de Dieu, qui peut seule dissiper les préventions que vous avez eues jusqu'ici contre la Religion chrétienne. Pendant que je le prierai de mon côté, priez-le du vôtre. Adieu, Monsieur : la plus agréable nouvelle que vous puissiez m'apporter, ce sera celle de votre changement.

Je reviens à vous, mon cher Théotime; que pensez-vous de la dispute que vous venez d'entendre ? En faveur de qui prononcez-vous ? Mais pourquoi vous le demander ? Vos regards et toute votre contenance me le disent assez. Vous avez sans doute remarqué que, sous le nom du Chrétien que j'ai introduit, j'ai prouvé quatre des propositions que j'avais avancées, savoir :

1.° Que les Mystères de la Religion chrétienne ne sont pas contraires à la raison.

2.° Que l'incompréhensibilité de ces Mystères ne serait pas une raison de les

nier absolument, quand même Dieu ne les aurait pas révélés.

3.° Que, dans la supposition que Dieu a révélé ces Mystères, leur incompréhensibilité n'est pas même pour les hommes un prétexte plausible d'en douter.

4.° Que les Mystères, à raison même de leur incompréhensibilité, donnent à la Religion chrétienne un caractère de Divinité qu'elle n'aurait pas sans cela.

Il ne me reste donc plus qu'à montrer que les Mystères étant le fondement d'une Religion si grande, si sainte, si auguste, qu'il est évident que Dieu seul pouvait en concevoir le plan, il s'ensuit clairement de-là que les Mystères eux-mêmes sont autant de vérités divines.

Ici, Théotime, je reprendrai ma première méthode, et ce sera désormais à vous que j'adresserai la parole.

Un voyageur trouve en Egypte, ou dans quelqu'autre région, un édifice antique, qui, depuis un grand nombre de siècles, s'est si bien conservé, qu'il paraît encore nouveau. Il semble que le temps qui détruit tout, l'ait respecté à cause de sa beauté. Cet édifice s'élève jusqu'aux nues, et occupe par sa base un vaste terrain: du plus loin qu'on le voit, il étonne les yeux; et quand on le voit de près, il surprend encore plus l'esprit qu'il n'avait d'abord étonné les yeux; c'est un chef-d'œuvre de

solidité, de régularité et de magnificence. Après avoir long-temps contemplé ce grand corps de bâtiment d'un seul regard, notre voyageur en considère chaque partie l'une après l'autre, et il n'en est aucune dont il n'admire la beauté. Il revient ainsi plusieurs fois des parties au tout, et du tout aux parties, et il est toujours frappé de la même manière. Il ne se lasse point d'examiner ce vaste et superbe monument; et forcé de s'en éloigner enfin, il en porte par-tout l'image dans son esprit. Ce monument donne une grande idée, et du génie de l'architecte qui en a conçu le dessein, et de la puissance du roi ou du peuple qui l'a fait construire. Il semble que cet architecte ait voulu défier tous les architectes à venir de rien imaginer de semblable; il semble que ce peuple ou ce roi ait voulu défier tous les rois ou tous les peuples, de rien exécuter de pareil. Si cela est, ils ne se sont pas trompés; car le voyageur dont je parle a parcouru toute la terre, et il avoue qu'il n'a rien vu qu'on puisse comparer à cet édifice.

Vous comprenez sans peine, Théotime, que dès le premier coup d'œil que notre voyageur jette sur ce merveilleux édifice, il juge de ce qui est caché sous terre par ce qui paraît au-dehors, et qu'il ne doute pas que les fondemens, qu'il ne peut voir, ne soient d'une profondeur et d'une

fermeté proportionnées à la hauteur et à la solidité des murs qu'il voit.

L'application de cette espèce de parabole, au sujet que nous traitons, est facile à faire, et se présente d'elle-même à l'esprit. Cet édifice si vaste, si élevé, si régulier et si magnifique, c'est la religion de Jesus-Christ. Les fondemens de cet édifice, ce sont les mystères qui servent de base à cette religion. Le voyageur, c'est vous, Théotime, ce sont tous les hommes dont l'esprit droit et simple sait faire un juste discernement des choses. Quand nous considérons avec attention la religion de Jesus-Christ, elle nous paraît si grande, si sainte, si auguste, que nous ne pouvons nous empêcher de l'admirer, et que nous sommes forcés de convenir que Dieu seul a pu en concevoir le plan. Or les mystères sont les fondemens de la religion de Jesus-Christ. Concluons donc que ces mystères, tout cachés et tout incompréhensibles qu'ils sont à notre esprit, sont autant de vérités divines. Car ce serait tout-à-la-fois et le comble de la folie et celui de l'impiété, de dire que la vérité de Dieu est fondée sur le mensonge; que Dieu a élevé l'édifice de sa religion sur de fausses suppositions, et qu'il a bâti sur des chimères.

Il ne s'agit donc plus que de développer les parties de ce raisonnement; et pour le faire avec ordre, j'exposerai

d'abord, en peu de mots, les principaux mystères de la religion Chrétienne. Je vous présenterai ensuite un plan fidelle de cette religion. Je montrerai après cela qu'il n'y a que Dieu qui ait pu concevoir ce plan; et de-là je conclurai que les mystères étant le fondement de ce plan de religion, ils sont donc autant de vérités divines. Je tâcherai de me proportionner à votre âge, autant que la profondeur du sujet me le permettra.

COURTE EXPOSITION

Des principaux Mystères de la Religion Chrétienne.

PREMIER Mystère. Dieu subsiste en trois personnes parfaitement distinctes, dans une parfaite unité de nature; ces personnes sont le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Le Père n'est ni créé, ni fait, ni engendré, ni procédant d'une autre personne. Le Fils est engendré du Père seul, de toute éternité. Le Saint-Esprit procède de toute éternité du Père et du Fils, par une même opération indivisible, et comme d'un seul principe. Ces trois personnes ont la même nature, la même essence, la même divinité; elles sont consubstantielles et parfaitement égales en toutes choses. Ainsi le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, et cependant il

n'y a qu'un Dieu. Il n'y a qu'un Dieu, et cependant le Père, le Fils, le Saint-Esprit, sont trois personnes distinctes. Car la personne du Père, n'est ni la personne du Fils, ni la personne du Saint-Esprit: la personne du Fils, n'est ni la personne du Père, ni la personne du Saint-Esprit: la personne du Saint-Esprit, n'est ni la personne du Père, ni la personne du Fils.

Second Mystère. Le Fils de Dieu, c'est-à-dire, la seconde personne de la Trinité, s'est fait homme, en prenant un corps et une ame semblables aux nôtres. De sorte que de l'union du Fils de Dieu avec ce corps et cette ame, il ne s'est formé qu'un même tout physique. Cet adorable composé, c'est le Christ, dans lequel la nature divine et la nature humaine sont unies sans confusion, et distinctes sans séparation. Ainsi, dans le Christ il y a deux natures, mais il n'y a qu'une seule personne, qui est la personne du *Verbe*, ou du Fils de Dieu. Ainsi le Christ est Dieu et Homme tout ensemble: Dieu parfait, Homme parfait. Ainsi, dans le Christ il y a une communication d'attributs entre les deux natures qui le composent. On dit du Christ qu'il a créé le monde, qu'il est éternel, qu'il est immortel, qu'il est impassible; et on dit encore de lui, qu'il est né dans le temps, qu'il a souffert, qu'il est mort. On dit, en parlant du Christ, cet Homme

a créé le monde ; cet Homme est l'immortel : et on dit encore, ce Dieu est né d'une Vierge, ce Dieu est mort : et l'on dit tout cela avec vérité, dans le sens propre et naturel des termes.

Troisième Mystère. Le Christ, c'est-à-dire, l'Homme-Dieu, a souffert et il est mort pour la rédemption des hommes ; c'est-à-dire, qu'il s'est offert à Dieu comme une victime d'expiation pour les péchés du monde, réparant tout-à-la-fois, par cette oblation, et l'injure que les hommes avaient faite à Dieu, et les maux qu'ils s'étaient attirés à eux-mêmes, et réconciliant ainsi le monde avec Dieu.

Voilà les trois principaux mystères de la Religion Chrétienne : le mystère de la Trinité, le mystère de l'Incarnation, le mystère de la Rédemption. Nous avons montré plus haut que le mystère de la Trinité ne renferme point de contradiction, ou du moins qu'il est impossible de prouver qu'il en renferme quelqu'une ; il en est de même des autres mystères. Mais d'ailleurs il est évident que ces trois mystères sont absolument incompréhensibles à l'esprit humain. Jamais l'homme ne concevra en ce monde, ni comment trois personnes distinctes, dont chacune est Dieu, ne sont cependant qu'un seul Dieu ; ni comment une de ces personnes a pu s'unir si étroitement à la nature hu-

maine, que de cette union il n'en résultât qu'un seul tout physique, une seule personne ; et par conséquent jamais l'homme ne concevra en ce monde comment il peut être vrai dans le sens propre et selon la force naturelle des termes, que Dieu a souffert et qu'il est mort. Car il est évident que l'incompréhensibilité du mystère de l'Incarnation reflue toute entière sur le mystère de la Rédemption, si j'ose m'exprimer ainsi. Exposons maintenant le plan de Religion dont ces trois mystères sont le fondement.

PLAN DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

DIEU créa le premier homme et la première femme après avoir créé le monde pour eux ; il les créa dans l'état de la grace sanctifiante, et avec tous les priviléges que nous avons marqués ailleurs, et qui n'étaient point dus à leur nature (*a*). Il les plaça dans le Paradis terrestre, qu'il avait orné de tout ce que la nature produit de plus beau ; il leur permit de se nourrir de tous les fruits que ce Jardin délicieux fournissait en abondance, à l'exception du fruit de l'arbre appelé *de la science du bien et du mal*, dont il leur défendit de manger, sous les peines les

(*a*) Voyez la première partie du premier Volume, Conférence hors de rang.

plus terribles, mais les plus justes. Il exigea d'eux cette légère privation, comme un hommage qu'ils devaient à sa souveraineté sur eux; comme un acte de reconnaissance des bienfaits qu'ils avaient reçus de lui. Rien n'était si facile à nos premiers parens que d'observer cette loi, et rien ne devait leur paraître si doux.

Cependant ils la violent : ils portent la main sur le fruit de l'arbre fatal; ils en mangent tous deux, Eve séduite par le démon, Adam par complaisance pour Eve. Les menaces du Seigneur ont leur effet, dès le moment que le péché est commis. Adam et Eve sont dépouillés de la grace sanctifiante, et de tous les priviléges qui l'accompagnaient; et par un jugement impénétrable de Dieu, mais juste, toute leur postérité est enveloppée dans leur malheur. En se perdant eux-mêmes, ils ont perdu tout le genre humain. Tous les hommes qui viendront d'Adam et d'Eve, seront infectés de leur péché; ils naîtront enfans de colère, sujets à la concupiscence, condamnés à de durs travaux, aux souffrances et à la mort, et déchus de l'espérance de la vie éternelle.

Dieu pouvait laisser nos premiers parens, et avec eux tout le genre humain, dans l'abyme de maux où ils étaient plongés; mais il aima mieux faire grace que d'user de la rigueur de ses droits; il aima

mieux créer un nouveau monde des ruines de celui que Satan avait infecté, que de le laisser périr. L'esprit infernal eût triomphé de lui : d'ailleurs, le péché d'Eve était l'effet de la faiblesse de son esprit ; celui d'Adam était l'effet de la faiblesse de son cœur; et enfin les descendans de l'un et de l'autre étaient condamnés par le péché d'un seul, comme le dit S. Paul. Dieu eut égard à tout cela : il se résolut donc à pardonner; mais il voulait le faire en Dieu, c'est-à-dire, après avoir reçu une juste satisfaction, et c'était là la difficulté.

Prenez garde, Théotime : Dieu pouvait abandonner tous ses droits; il pouvait se réconcilier avec les hommes, sans exiger d'eux d'autre réparation du péché, que celle dont ils sont capables par eux-mêmes: mais alors il eût fait avec eux une paix désavantageuse ; sa miséricorde se fût montrée dans tout son éclat, mais aux dépens de sa justice. Dans cette réconciliation Dieu eût tout perdu, et les hommes eussent tout gagné. Dieu pouvait punir les coupables selon leurs mérites ; mais alors la justice aurait paru toute seule, sans laisser aucun lieu à la miséricorde. Or, Dieu voulait faire éclater sa miséricorde, sans blesser les droits de sa justice ; il voulait exercer sa justice, sans arrêter les effusions de sa miséricorde.

Encore un coup, comment concilier ces

deux grands intérêts ? Comment accorder ensemble les deux attributs de Dieu, les plus opposés en apparence, la justice qui demande la vengeance, et la miséricorde qui sollicite le pardon ?

Car, d'un côté, l'homme pécheur ne pouvait satisfaire à Dieu pour lui-même ; parce que tous les hommages dont l'homme est capable, de quelque espèce qu'ils soient, sont dus à Dieu indépendamment du péché, et antécédemment à tout péché ; le fond de l'être de l'homme étant à Dieu, tout ce qui naît de ce fond est aussi à Dieu. Or on ne peut acquitter deux dettes, et satisfaire tout-à-la-fois à deux devoirs, par des hommages qui ne répondent qu'à une seule de ces dettes, qu'à un seul de ces devoirs.

D'un autre côté, aucune créature intelligente, quelque parfaite et quelque innocente qu'on la suppose, ne pouvait, si elle n'eût été qu'une pure créature, satisfaire à Dieu pour l'homme pécheur, parce que toute pure créature doit à Dieu pour elle-même, tout ce qu'elle peut. Une créature qui eût offert à Dieu, pour réparer les péchés de l'homme, les hommages dont elle était capable, se serait rendue insolvable pour elle-même ; elle aurait présenté à Dieu, en payement de la dette de l'homme, un bien qui était déjà à Dieu : c'eût été un double emploi. . . .

D'ailleurs, l'injure que la créature fait à Dieu par le péché, doit être mesurée sur la grandeur de Dieu, et par conséquent elle est infinie. La gloire que la créature rend à Dieu par tous ses hommages, doit être mesurée sur la bassesse de la créature, et par conséquent elle n'est rien; aucun hommage de la créature ne peut donc réparer aucun péché d'aucune créature. Tout ce qu'on dit ici, quand on l'examine de près, se trouve conforme à la raison naturelle.

Je reprends. L'homme ne trouvait rien en lui-même qu'il pût offrir à Dieu pour prix de sa rédemption; il ne pouvait donc être réconcilié avec Dieu que par l'intercession d'un médiateur. Le médiateur de l'homme ne pouvait être une pure créature, parce que les hommages d'une pure créature sont insuffisans pour la réparation du péché.

Il fallait donc que le médiateur de l'homme fût Dieu, mais, d'un autre côté, un pur Dieu ne pouvait être médiateur de l'homme, parce qu'un pur Dieu ne peut ni rendre des hommages, ni offrir des satisfactions.

La fonction de médiateur entre Dieu et les hommes, était donc tout-à-la-fois et au-dessus d'un pur homme, et au-dessous d'un pur Dieu. Un pur homme n'était pas digne d'entrer dans cette grande négo-

ciation, et il était indigne d'un pur Dieu de s'en charger.

Il n'y avait donc qu'un Homme-Dieu qui pût se rendre médiateur entre Dieu et les hommes, parce qu'il n'y avait que lui qui put expier le péché à la rigueur, en réparant pleinement l'injure qu'il fait à Dieu. Il fallait donc que le médiateur fût Dieu et homme tout ensemble; afin que, réunissant dans sa personne la nature qui avait fait l'offense et celle qui l'avait reçue, il pût ménager les intérêts de l'une et de l'autre: il fallait qu'il fût homme, afin que cette qualité le remplît de tendresse et de compassion pour ses frères; il fallait qu'il fût Dieu, afin que la tendresse et la compassion qu'il aurait pour ses frères ne lui fissent pas oublier le zèle qu'il devait avoir pour la gloire de son Père: il fallait qu'il fût homme, pour trouver en lui-même la matière du sacrifice que son Père exigeait; il fallait qu'il fût Dieu, afin de pouvoir sanctifier et consacrer cette matière: il fallait qu'il fût homme, afin de pouvoir prier, s'humilier, souffrir et mourir; il fallait qu'il fût Dieu, afin de pouvoir donner un prix infini à ses prières, à ses humiliations, à ses souffrances et à sa mort.

Ainsi s'en expliquait S. Paul, lorsqu'après avoir montré dans l'Epître aux Hébreux, que la loi ancienne n'avait eu que des

des cérémonies défectueuses et impuissantes, et que par tous ses sacrifices elle n'avait jamais pu abolir le péché, ni rendre les hommes parfaits selon la conscience; il conclut ainsi son discours : « Il nous » fallait donc un Pontife qui fût saint, » innocent, sans tache, séparé des pé- » cheurs et plus élevé que les cieux. »

Dieu fait choix de ce moyen admirable qui, étant le seul qui puisse satisfaire à tout, est encore propre par lui-même à faire briller ses attributs de tout leur éclat. L'incarnation du Verbe est résolue dans l'auguste conseil de la Trinité. Le Fils de Dieu se fera homme dans la plénitude des temps, pour la rédemption des hommes. Dieu annonce cette grande nouvelle à Adam et à Eve, pour leur adoucir l'amertume de la sentence qu'il prononce contr'eux après leur péché. Il leur promet un Sauveur, et dans leur personne, il le promet à tout le genre humain. Et déjà, en vue des mérites futurs de ce Sauveur, il donne aux deux coupables la grace de la pénitence; il les purifie de leur péché; il les réconcilie avec lui, et les rétablit dans les priviléges essentiels de leur premier état.

Les mêmes graces sont préparées à tous les hommes qui viendront d'Adam et d'Eve, avant que le Sauveur paraisse dans le monde. Elles seront offertes à tous;

tous auront des secours surnaturels, suffisans pour faire leur salut par la foi dans le Sauveur promis de Dieu, et cela encore en vue des mérites futurs de ce même Sauveur.

Dieu ne permettra jamais que la foi du Sauveur promis au monde, se perde entièrement parmi les hommes. Il le promet de nouveau à Abraham, à Isaac et à Jacob. Il le révèle d'une manière encore plus claire et plus circonstanciée au peuple Juif, descendu de ces trois grands Patriarches, comme nous l'avons dit en son lieu.

Les temps prédits sont arrivés. Dieu, comme il l'avait annoncé par le Prophète Aggée, se prépare à ébranler le ciel et la terre, la mer et tout l'univers; il va ébranler tous les peuples; il va créer un nouvel ordre de choses qu'il médite, et dont il fait les dispositions depuis quatre mille ans; il va former un nouveau monde, ou plutôt il va donner au monde son plus bel ornement et sa dernière perfection, par la formation du Christ. Les nues, selon la sublime expression d'Isaïe, vont faire pleuvoir le Juste par excellence, et la terre va faire germer son Sauveur. Le Verbe éternel et incréé, qui est l'image parfaite de la bonté du Père, et le miroir accompli de toutes ses perfections, dans lequel le Père se contemple tout entier,

et qui lui-même est tout entier dans le sein du Père, descend dans le sein de la Vierge Marie, et s'y revêt d'un corps mortel, formé par l'opération du Saint-Esprit. Il se fait homme.

Dans le moment de son incarnation, qui est celui de son entrée dans le monde, il offre sa médiation à Dieu son Père pour les hommes. (Ps. 290, ℣. 2.) « Vous n'avez » point voulu, lui dit-il, d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps. » (Ep. aux Héb. ch. 10, ℣. 5.) Vous n'avez » point agréé les holocaustes ni les sacrifices pour le péché... Me voici, je viens, » selon qu'il est écrit de moi dans le livre, » pour faire, ô Dieu, votre volonté. »

Dieu accepte la médiation du Christ; il l'accepte librement, comme le Christ l'avait offerte sans y être obligé. La grande affaire de la réconciliation du genre humain avec Dieu, se traite entre Dieu et l'homme-Dieu. Dieu exige que le Christ naisse dans une étable; qu'il passe les trente premières années de sa vie dans l'obscurité; qu'il consacre les trois dernières à la prédication de la Loi Evangélique; qu'il meure sur une Croix; qu'il accomplisse tout ce que les Prophètes ont prédit de lui. C'est à ce prix qu'il sera le Rédempteur du monde, et que toutes les nations lui seront données comme sa conquête et son héritage; c'est à ce prix

qu'on lui promet un nom au-dessus de tout nom, « afin qu'au nom de Jesus tout » genou fléchisse dans le ciel, sur la terre » et dans les enfers. » Le Christ accepte les conditions que son Père lui propose, et il lui demande à son tour, pour prix de ses souffrances et de sa mort, l'abolition des péchés des hommes, leur réconciliation avec Dieu, leur rétablissement dans les droits et dans les priviléges dont ils sont déchus; et tout cela dans la forme la plus propre à donner de grands caractères à sa rédemption, en faisant briller du plus grand éclat les attributs de son Père. Tout ce que le Christ demande lui est accordé: le traité est conclu; et en voici les principales clauses.

1.° Toutes les nations sont données au Christ, comme un bien qu'il doit acheter de son sang et de sa vie. Il est établi chef de la nature humaine, premier-né de toutes les créatures, Roi des Rois, Seigneur des Seigneurs; toute puissance lui est donnée dans le ciel et sur la terre. Il gouvernera le monde avec un empire absolu; et à la fin des siècles, ce sera lui qui le jugera.

2.° Le monde est donné au Christ, afin qu'il le sauve. Le Christ mourra donc pour tous les hommes en général, et pour chacun d'eux en particulier; et par sa mort il méritera pour tous les hommes en général,

et pour chacun d'eux en particulier, la grace qui fait les justes, et la gloire qui fait les élus. Ainsi, comme tous les hommes ont péché en Adam, tous les hommes seront justifiés par le Christ; comme tous les hommes sont morts en Adam, tous les hommes ressusciteront par le Christ; comme tous les hommes ont été perdus par Adam, tous les hommes seront sauvés par le Christ: c'est-à-dire, que la grace sanctifiante, la résurrection bienheureuse, la gloire éternelle, seront préparées et offertes à tous par les mérites du Christ, et qu'aucun de ceux qui se perdront, ne pourra imputer sa perte qu'à soi-même.

3.° Déjà tous les hommes qui ont précédé la venue du Christ, ont reçu la grace en vue de ses mérites. Tous les Saints que le monde a vus depuis Adam, doivent leur sanctification et leur salut au Christ. Mais, après la mort du Christ, la grace se répandra sur le genre humain avec plus d'abondance qu'auparavant. Les uns, il est vrai, seront plus favorisés que les autres dans la distribution de ce don céleste; mais tous auront au moins le nécessaire, et aucun ne pourra se plaindre qu'il ait été abandonné.

4.° Les hommes qui répondront fidellement aux premières graces du Christ, en recevront de plus abondantes; des lumières plus claires brilleront à leurs

esprits ; leurs cœurs seront touchés de sentimens plus vifs ; leurs volontés seront mues plus fortement : ce sera ainsi que, par leur libre coopération aux graces actuelles qui leur seront données gratuitement par les mérites du Christ, ils se disposeront à recevoir successivement la foi, l'espérance et la charité, vertus surnaturelles et infuses, pur don du Saint-Esprit, qui est l'Esprit du Christ, qui les répandra gratuitement dans leurs ames, qu'eux-mêmes y recevront et y conserveront librement.

5.° Foi, espérance, charité ; trois vertus surnaturelles qui renferment toute la religion, et qui, prises ensemble, constituent la sainteté de l'homme dans l'état présent. La foi, par laquelle l'homme croit tout ce que Dieu a révélé par le Christ, est le fondement de l'espérance, par laquelle l'homme attend de Dieu tous les biens que le Christ a mérités pour lui. La foi et l'espérance sont le fondement de la charité, par laquelle l'homme aime Dieu pardessus toutes choses. Ces vertus sont séparables en un sens. Car on peut avoir la foi sans l'espérance, et l'une et l'autre sans la charité. Mais, dans un autre sens, ces vertus sont inséparables ; car on ne peut avoir, ni la charité, sans avoir en même temps l'espérance et la foi, ni l'espérance, si l'on n'a la foi : mais ces vertus sont toujours

des vertus distinguées l'une de l'autre, même dans les justes.

6.° Dès le moment que l'homme est sanctifié par l'infusion de la charité, tous ses péchés sont effacés. Le Saint-Esprit, qui est l'Esprit du Christ, prend possession de son ame pour y habiter : et ainsi cet homme étant animé de l'Esprit du Christ, il en est le membre vivant ; ce n'est plus lui qui vit, mais le Christ qui vit en lui. Il est revêtu du Christ ; et parce que cet Homme est le membre vivant du Christ, il est aussi, en cette qualité, le Fils adoptif de Dieu, et l'héritier de son Royaume. La résurrection bienheureuse et la gloire éternelle lui sont dues à titre de justice, en vertu de l'étroite union qu'il a avec le Christ, laquelle, par elle-même et de sa nature, emporte tous ces droits et tous ces priviléges ; c'est-à-dire, que tout cela est dû au Christ dans la personne de ses membres vivans.

C'est parce que cet homme est membre vivant du Christ, que toutes les actions qu'il fait par le mouvement de l'Esprit du Christ qui habite en lui, méritent la vie éternelle à titre de justice ; parce qu'alors c'est le Christ qui agit en lui, c'est-à-dire, qui prie, qui souffre, qui fait de bonnes œuvres en lui : car le Christ a adopté toutes les actions que ses membres vivans feraient par le mouvement de son

Esprit, et il a voulu qu'elles fussent réputées siennes. Sous ces rapports, elles doivent donc avoir, et elles ont en effet un mérite infini. La sainteté des justes est donc une communication de celle du Christ, et la gloire des élus sera comme une extension et comme une transfusion qui se fera sur eux de celle du Christ. Ainsi, nous recevons tous de la plénitude du Christ, de la plénitude de sa grace en ce monde, de la plénitude de sa gloire en l'autre.

7.° Tous les hommes ne parviendront pas à la justification, parce que tous ne mettront pas à profit les premières graces. Tous les Justes ne persévéreront pas dans la justice, parce que tous ne voudront pas persévérer.

Il est vrai que toutes les graces sont données gratuitement aux hommes, et qu'il n'y en a aucune qui ne soit un pur don de la miséricorde de Dieu et du Christ; mais en même temps il n'est aucun homme à qui Dieu ne donne des graces suffisantes pour opérer son salut. Il est vrai que Dieu ne doit à personne, non pas même aux plus justes, la grace qui fait persévérer dans la justice; mais cette grace qui met le comble à toutes les autres, ne sera jamais refusée à ceux qui la demanderont avec humilité. Dieu n'abandonnera jamais le Juste, s'il n'en est abandonné le premier.

La grace du Christ fait tout dans l'homme (1), mais aussi avec l'homme : c'est elle qui montre le bien ; c'est elle qui pousse au bien ; c'est elle qui détermine au bien : elle opère en nous la bonne volonté et la bonne action. C'est par la grace que l'homme connaît ses devoirs ; c'est par la grace que l'homme aime ses devoirs ; c'est de la grace que l'homme reçoit la puissance de remplir ses devoirs ; c'est par la grace que l'homme remplit en effet ses devoirs ; enfin c'est par la grace que l'homme persévère dans la pratique de ses devoirs. Cependant l'homme est toujours libre sous l'action de la grace ; il obéit à la grace, parce qu'il veut lui obéir ; il résiste à la grace, parce qu'il veut lui résister ; parfaitement maître de faire l'un ou l'autre. La grace fait tout en lui et par lui, et lui-même il fait tout par la grace et avec la grace.

Ainsi, ceux qui font le bien, ne peuvent s'en glorifier ; et ceux qui font le mal, ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Ainsi, ceux qui se sauvent, doivent

(1) Entendez dans l'ordre surnaturel et relativement au salut. Car l'homme peut encore, par ses seules forces naturelles, et sans le secours de la grace, avoir des vertus morales, et faire des actions moralement bonnes, mais inutiles pour le salut.

leur salut au Christ ; et ceux qui se perdent, sont seuls la cause de leur perte. Ainsi, les mérites des Saints sont de vrais mérites, mais dus à la grace du Christ. Les démérites des pécheurs sont de vrais démérites, mais qui n'ont point d'autre principe que leur mauvaise volonté. Ainsi Dieu, en couronnant dans le Ciel les mérites des Saints, couronne ses propres dons ; et en punissant dans l'enfer les crimes des pécheurs, il ne punit que leur propre méchanceté.

8.° Il n'y a point de péchés irrémissibles, quelque énormes et quelque multipliés qu'ils soient : ainsi, le plus grand pécheur doit toujours espérer. Il n'y a point de vie si saintement passée qui assure infailliblement le salut : ainsi, le plus juste doit s'humilier sous la main puissante de Dieu, et opérer le bien dans la crainte et dans le tremblement.

9.° Le Christ a donc rétabli les hommes dans l'adoption divine, dont le péché d'Adam les avait fait déchoir : mais la seconde adoption est beaucoup plus auguste en elle-même, et beaucoup plus glorieuse aux hommes que la première ; puisque c'est en qualité de Membres vivans du Christ, Dieu homme, et comme ne faisant avec lui qu'un même corps mystique, et un seul tout moral, qu'ils sont enfans adoptifs de Dieu : de sorte que cette seconde adoption

est en eux, comme le dit le Prince des Apôtres, une participation de la nature divine.

10.° La rédemption du Christ n'est donc pas seulement pleine et entière, mais elle est encore surabondante.

Cependant tous les hommes seront conçus dans le péché originel; ils naîtront tous infectés de ce péché; et de plus, tous les hommes, même après que le péché originel aura été effacé en eux par le Sacrement institué pour cela par le Christ, porteront encore dans leur chair l'aiguillon de la concupiscence; les mouvemens turbulens des passions agiteront leurs sens, et troubleront leurs ames: parce qu'il faut que chaque homme sente, dès le moment de son entrée dans le monde, le besoin qu'il a de la rédemption du Christ; parce qu'il faut que chaque homme sente dans tous les momens de sa vie, le besoin qu'il a de la grace du Christ; parce qu'il faut que la puissance de la grace du Christ éclate par les victoires qu'elle fera remporter à ses membres sur toutes les passions; parce qu'il faut que les Membres du Christ, toujours aux prises avec le démon, avec le monde, et avec leur propre chair, toujours luttans contre les tentations et les obstacles, honorent Dieu par l'héroïsme de leur vertu, autant qu'il peut être honoré par de pures créatures.

11.° Quoique la rédemption du Christ soit pleine et même surabondante, l'homme pécheur ne pourra jamais rentrer en grace avec Dieu, s'il ne se convertit, c'est-à-dire, s'il ne se repent de son péché sincèrement et du fond du cœur; et il faudra toujours que ce repentir ait pour motif Dieu offensé par le péché; parce qu'il est contre la nature de Dieu de se réconcilier avec la créature qui ne hait pas son péché, ou qui ne le hait que par des motifs étrangers à Dieu, et auxquels Dieu n'a aucune part.

Il faudra de plus que l'homme pécheur expie ses péchés par les œuvres laborieuses de la pénitence; parce qu'il est nécessaire que l'homme pécheur sente la grandeur de son péché; parce qu'il est nécessaire que l'homme pécheur contribue de tout ce qu'il peut à la réparation de son péché; parce qu'il n'est pas juste que la punition du péché tombe toute entière sur le chef qui est innocent, et que les membres, qui sont seuls coupables, en soient exempts.

Les plus justes même seront obligés de faire pénitence; parce qu'il n'est point de juste qui ne pèche; parce qu'il n'est point de juste qui ne soit exposé à pécher, et que la pénitence n'est pas moins le préservatif que le remède du péché; parce qu'il faut que les membres du Christ se rendent semblables en ce monde à leur divin Chef,

pour pouvoir lui ressembler en l'autre ; qu'ils partagent en ce monde ses humiliations et ses souffrances, pour pouvoir partager en l'autre sa gloire et son bonheur. Ainsi, le Christ n'est pas mort pour dispenser les hommes de combattre sur la terre, mais pour leur donner le courage et la force dont ils ont besoin pour vaincre dans le combat. Le Christ n'est pas mort pour dispenser les hommes de faire de bonnes œuvres, mais pour sanctifier leurs bonnes œuvres, et leur donner un prix qu'elles ne peuvent avoir par elles-mêmes. Il n'est pas mort pour décharger les hommes de l'obligation de faire pénitence, mais pour rendre leur pénitence méritoire et agréable à Dieu. Ainsi, le Christ a payé la dette que les hommes avaient contractée en péchant, mais à condition que, de leur côté, ils donneraient tout ce qui se trouverait entre leurs mains. Ainsi, les membres du Christ accomplissent, par leurs bonnes œuvres, et par leurs souffrances, ce qui manque en quelque sorte à la passion de leur Chef, comme le dit S. Paul.

12.° Depuis la prévarication du premier homme, et par une suite funeste de cette prévarication, le péché s'est répandu sur la terre comme un horrible débordement d'eaux infectes et mortelles. Après la mort du Christ, et par un heureux effet de cette mort, la grace se répandra sur la

terre comme une inondation d'eaux salutaires et vivifiantes. On verra tout d'un coup se former des peuples entiers de Saints et d'Elus. Là où le péché avait été abondant, la grace sera surabondante, comme le dit S. Paul. Le Christ donnera la grace par lui-même immédiatement; mais il la communiquera encore par les Sacremens qu'il instituera. Ces Sacremens, au nombre de sept, seront comme autant de sources toujours ouvertes, où les hommes pourront puiser la sanctification et le salut. Chacun de ces Sacremens conférera à ceux qui le recevront dignement, une grace particulière répondante à une certaine fin; et tous ces Sacremens pris ensemble, répondront à tous les besoins de l'Eglise, et à tous ceux de chaque Fidelle.

Le plus admirable de ces Sacremens sera celui de l'Eucharistie, dans lequel le Christ lui-même sera renfermé tout entier sous les Symboles du pain et du vin. Ainsi le Christ habitera jusqu'à la fin des siècles au milieu des hommes qu'il aura rachetés, pour les honorer par son auguste présence, pour recevoir leurs hommages, pour les consoler et les protéger en personne dans le lieu de leur exil, pour être le lien de la communication entre son Père et eux. Mais il y sera sur-tout pour leur donner sa chair et son sang, en qualité d'aliment spirituel de leurs ames, et s'unir ainsi à eux de la manière la plus intime.

13.° Le Christ nourrira donc ses membres de lui-même, et ils le mangeront comme une victime immolée pour eux. Car l'Eucharistie sera tout-à-la-fois un Sacrement et un Sacrifice. Sacrifice dans lequel le Christ lui-même s'offrira chaque jour à son Père par le ministère des Prêtres de la loi nouvelle; et ce Sacrifice tirera toute sa vertu de celui de la croix, et sera le même Sacrifice, mais offert d'une manière non sanglante. Dans ce Sacrifice le Christ s'offrira à Dieu avec ses membres, et ses membres eux-mêmes l'offriront à son Père, et s'offriront avec lui par les mains des Prêtres. Ainsi, le Sacrifice qui a été offert une fois pour tous et au nom de tous, mais en présence d'un très-petit nombre, sera renouvelé chaque jour, afin que chacun puisse y assister, et le ratifier en son propre nom, et participer à la victime immolée pour lui. Ainsi, le Christ sera tout-à-la-fois dans le ciel et sur la terre. Il sera dans le ciel comme avocat des hommes, pour intercéder pour eux auprès de son Père. Il sera sur la terre comme victime des hommes, pour s'immoler chaque jour à son Père pour eux. Il sera dans le ciel pour y préparer des trônes de gloire à ses membres qui combattent sur la terre. Il sera sur la terre pour les secourir puissamment dans leurs combats,

et leur assurer la victoire. Il sera dans le ciel, pour mettre en possession de la vie éternelle ceux de ses membres qui quittent la terre, après être sortis victorieux du dernier combat. Il sera sur la terre pour donner avec son corps et son sang, le gage et l'avant-goût de la vie éternelle à ceux qui, après avoir vaincu, sont encore destinés à de nouveaux combats. Ainsi le Christ sera tout pour les hommes.

14.° Enfin le Christ, après sa résurrection et avant que de monter au ciel, jettera les fondemens de son royaume spirituel sur la terre, ou de son église. Il établira dans ce royaume, des Pasteurs et des Docteurs, auxquels il communiquera différens degrés de puissance, qui tous seront subordonnés à un chef qui sera sur la terre son Lieutenant et son Vicaire, le Pasteur de tout le troupeau et des Pasteurs mêmes. Les fonctions de ces Pasteurs et de ces Docteurs seront d'instruire, de gouverner, et de sanctifier le peuple du Christ. Ils instruiront par la prédication de la parole divine, par l'interprétation des Ecritures, par les jugemens qu'ils rendront pour terminer les contestations qui s'élèveront dans le royaume du Christ, touchant la créance : ils gouverneront par les lois qu'ils donneront pour prescrire la forme du culte public, pour régler les mœurs du peuple du Christ, pour maintenir une

juste subordination entre les différentes classes de fidelles dont ce peuple sera composé : ils sanctifieront par l'administration des Sacremens qui leur sera confiée.

Le Christ, après son ascension au ciel, enverra son Saint-Esprit à son Eglise. Cet Esprit sera au milieu d'elle pour la diriger invisiblement, jusqu'à la consommation des siècles. Il se reposera sur les Pasteurs et sur les ouailles. Sur les Pasteurs, pour leur inspirer ce qu'ils doivent prêcher, ce qu'ils doivent décider, ce qu'ils doivent ordonner. Sur les ouailles, pour les rendre dociles à la prédication, aux décisions et aux ordonnances des Pasteurs. Ainsi, l'enseignement et la législation du corps des Pasteurs, toujours conformes à la vérité et à la justice, sous la direction de l'Esprit du Christ, seront toujours reçus avec soumission par l'impression du même Esprit. Ainsi, il y aura toujours une vraie Eglise, qui sera le fondement et la colonne de la vérité, et qui par la pureté de sa foi, la majesté de son culte, la sainteté de ses lois, et les vertus qui seront pratiquées par ses enfans, sera digne d'être reconnue par toutes les nations, pour être seule cette épouse sans tache et sans défaut, que le Christ a acquise de son sang.

Voilà, mon cher Théotime, un plan fidelle de la religion de Jesus-Christ, et

vous voyez assez par vous-même que ce plan est fondé sur les mystères, et en dépend entièrement. Il y a dans ce plan quelque chose d'obscur et d'impénétrable à l'esprit humain, on est forcé d'en convenir ; mais on est forcé d'avouer aussi que la lumière de Dieu y brille de toute part avec tant d'éclat, qu'on ne peut le regarder comme une invention de l'esprit de l'homme.

Représentez-vous ce qui arrive quelquefois dans un jour d'orage, lorsque le soleil perce tout-à-coup les nuages qui le dérobent à nos yeux : un torrent de lumière s'échappe subitement au travers d'un gouffre de ténèbres. Ce premier instant est comme un mélange du jour le plus éclatant et de la plus sombre nuit. Rien de si frappant ; et quand le soleil se montre tout entier au milieu d'un ciel pur et serein, il ne fait pas une impression aussi vive sur nos sens et sur notre imagination. Il en est de même ici : à travers les ténèbres répandues sur toute la religion, Dieu se montre avec tant de gloire et de majesté, qu'on ne peut s'empêcher de le reconnaître, et de l'adorer avec un religieux tremblement.

Vous avez sans doute déjà remarqué par vous-même, que, dans ce plan de religion, tous les attributs de Dieu, sa grandeur

infinie, sa puissance, sa sagesse, sa miséricorde, sa justice, sa bonté, son indépendance, se manifestent de la manière la plus sensible et la plus frappante; que chacun de ces attributs agit avec toute la force qui lui est propre, et selon son vrai caractère, et cela avec un concert si admirable, qu'aucun de ces attributs n'est obscurci par aucun autre. C'est à la vue de cet accord des attributs de Dieu, que David s'écriait autrefois, dans un transport prophétique: « La justice et la miséricorde sont venues » à la rencontre l'une de l'autre, et se sont » donné mutuellement le baiser de paix. »

Tâchons, Théotime, de pénétrer encore plus avant, autant que nos faibles intelligences pourront nous le permettre, dans les profondeurs des desseins de Dieu, mais que ce soit toujours avec respect, avec soumission, et avec un saint tremblement. Il est une orgueilleuse curiosité que Dieu réprouve, et qu'il punit en frappant d'aveuglement ceux en qui il l'apperçoit; mais il est aussi une humble et sainte curiosité, que Dieu approuve dans ses serviteurs, et qu'il récompense en leur communiquant de précieuses lumières.

Considérons d'abord, que dans le plan de religion que nous venons de développer, c'est un homme-Dieu qui est l'adorateur, le Pontife, la victime de Dieu. Dieu reçoit de l'homme-Dieu des hommages

qui répondent parfaitement à l'excellence et à la sublimité de son être. Dieu reçoit, par l'immolation que l'homme-Dieu lui fait de lui-même, un sacrifice qui répare abondamment tout le tort que tous les péchés des hommes ont fait à sa gloire. Tout grand qu'est Dieu, il ne peut aspirer à rien de plus que ces hommages. Tout saint et tout sévère qu'est Dieu, il ne peut exiger rien de plus que ce sacrifice. Dieu reçoit par le Christ tout l'honneur et toute la gloire qu'il mérite par sa grandeur, toutes les satisfactions qui lui sont dues pour les péchés des hommes, le juste prix de tous les bienfaits qu'il peut accorder au genre humain. Il peut donc décemment laisser tomber de ses mains les foudres vengeurs dont il s'était armé pour punir les pécheurs. Il peut répandre avec dignité sur tous les hommes, toutes les richesses de sa miséricorde.

Avant l'incarnation du Verbe, Dieu n'était que le Dieu des hommes et des Anges, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu des armées, le Dieu du ciel et de la terre : c'étaient là ses plus beaux noms, ses titres les plus augustes. Depuis l'incarnation du Verbe, Dieu est le Dieu de l'homme-Dieu. Par l'accomplissement de ce Mystère, Dieu n'est pas devenu plus grand qu'il l'était ; mais sa grandeur s'est montrée dans tout son éclat.

Quand je vois l'homme-Dieu prosterné devant Dieu pour l'adorer, s'immolant sur une croix pour satisfaire à Dieu, je me sens accablé sous le poids de cette suprême majesté, à qui une si grande victime peut s'offrir sans se dégrader.

Le Verbe éternel est une même chose, c'est-à-dire, une même nature avec son Père. L'homme avec lequel le Verbe éternel s'est uni, est devenu, par cette union ineffable, une même chose, c'est-à-dire, une même personne avec le Verbe. Le Christ est donc de la même nature que Dieu; il est encore de la même nature que les hommes. Les hommes ont donc contracté la plus étroite union avec Dieu et entr'eux par le Verbe incarné. Quelle gloire pour la nature humaine d'avoir un chef si auguste! quel motif pressant pour les hommes d'aimer Dieu, et de s'aimer les uns les autres, que les rapports qu'ils ont avec Dieu et entr'eux par le Christ!

Les hommes, à ne considérer que leur condition naturelle, n'étaient que les créatures et les esclaves de Dieu; et si l'on considère l'état où le péché les avait réduits, ils n'étaient que les ennemis de Dieu, les objets de sa haine et les victimes de ses vengeances. En vertu de l'union que les hommes ont contractée avec le Christ, par les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, ils sont devenus les

enfans adoptifs de Dieu et les héritiers légitimes de son Royaume ; parce qu'en vertu de cette union, ils sont devenus les membres du Christ, Fils unique de Dieu.

Les hommes, considérés dans leur condition naturelle, ne pouvaient offrir à Dieu que des hommages de nul prix, des sacrifices sans vertu, un culte stérile : les hommes, en vertu de l'union qu'ils ont contractée avec le Christ, par les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, honorent Dieu d'une manière digne de lui ; parce que les hommages qu'ils présentent à cet Etre suprême, les sacrifices qu'ils lui offrent, le culte qu'ils lui rendent, sont ennoblis et consacrés par le Christ, dont l'esprit est en eux pour les animer.

Les hommes, considérés dans leur condition naturelle, n'ayant point d'autre rang auprès de Dieu que celui de simples créatures raisonnables, ne pouvaient être saints que d'une sainteté naturelle. Les hommes n'étant saints que d'une sainteté naturelle, ils ne pouvaient mériter par leurs vertus qu'une récompense purement naturelle. Toutes leurs prétentions se bornaient là.

Les hommes, en vertu de l'union qu'ils ont contractée avec le Christ, par les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, union qui les rend membres de cet homme-Dieu, ont auprès de Dieu l'auguste rang de fils, et dans cette qualité de fils,

ils sont saints d'une sainteté surnaturelle, et par conséquent ils méritent par leurs vertus la récompense des fils, qui est l'héritage du père.

En un mot, le chef et les membres ne faisant qu'un même corps et un même tout, il suit de-là que tout est commun entr'eux. Tout ce qui appartient au chef appartient aux membres ; tout ce qui appartient aux membres appartient au chef : leurs intérêts sont indivisibles, leurs personnes sont inséparables ; il n'y a pour le chef et pour les membres qu'un même sort et une même destinée. Tel qu'est le chef, tels doivent être les membres ; là où est le chef, là doivent être les membres ; la vie du chef est la vie des membres ; les mérites du chef sont les mérites des membres ; la patrie, la gloire, le bonheur du chef, sont la patrie, la gloire, le bonheur des membres.

Ainsi Dieu, en consentant à l'union de son Verbe avec la nature humaine, a élevé les hommes au rang le plus sublime où ils pussent monter ; il les a rendus aussi grands et aussi saints qu'ils pussent l'être ; il leur a donné les droits les plus magnifiques et les plus hautes espérances ; mais en même temps il a fait tout cela d'une manière si gratuite, avec tant de majesté et d'indépendance, qu'il n'a laissé aux hommes aucun sujet de s'enorgueillir et de se prévaloir de leurs avantages.

Reprenons, en peu de mots, tout ce qui a été dit. Le Verbe se fait homme, et par-là il s'unit étroitement aux hommes.

Le Verbe Dieu fait homme, ou le Christ, est le lien sacré qui unit Dieu avec les hommes, et les hommes entre eux.

Le Christ adore Dieu, et s'immole à lui pour les hommes; et les hommes à leur tour adorent Dieu, et s'immolent à lui par le Christ.

Le Christ adore Dieu, et s'immole à lui avec les hommes et dans les hommes. Les hommes à leur tour adorent Dieu, et s'immolent à lui avec le Christ et dans le Christ.

Dieu aime les hommes dans le Christ et par le Christ. Les hommes à leur tour aiment Dieu, et s'aiment entr'eux par le Christ et dans le Christ.

Enfin, le Christ rend gloire à Dieu par lui-même et par les hommes; et Dieu à son tour couronne éternellement le Christ, et dans sa propre personne, et dans les hommes qui sont ses membres.

Tout se réduit donc à l'unité dans ce magnifique plan de Religion. Le monde est pour les hommes, les hommes sont pour le Christ, le Christ est pour Dieu. Le monde est sanctifié par les hommes, les hommes sont sanctifiés par le Christ, le Christ est sanctifié par l'onction de la divinité.

divinité. Les hommes sont une même chose avec le Christ, le Christ est une même chose avec Dieu. Tous les bienfaits de Dieu coulent sur les hommes par le canal du Christ. Tous les hommages des hommes montent au trône de Dieu par l'entremise du Christ. C'est par le Christ que toute grace se répand d'en haut sur les hommes : c'est par le Christ que tout honneur et toute gloire sont rendus à Dieu. Ainsi le Christ est le centre de tout, et Dieu est le principe et le terme de tout: ainsi Dieu est toutes choses en tous, dans le temps et dans l'éternité ; ainsi le Christ crucifié, qui est un scandale pour les Juifs, et une folie pour les Gentils, est en effet la force et la sagesse de Dieu même ; ainsi le mystère de la Croix, qui a toujours paru et qui paraîtra toujours aux esprits superbes de ce siècle, la folie de Dieu même, comme le dit Saint Paul, est infiniment au-dessus de la plus profonde sagesse des hommes. Ainsi, le monde qui n'avait pas su reconnaître la sagesse de Dieu dans l'ouvrage de la création, où elle se montre d'une manière si frappante, a été forcé enfin de l'admirer dans le mystère de la croix et dans l'ouvrage de la rédemption, qui ne présente, au premier coup d'œil, qu'une insigne folie.

Voilà, je le répète, mon cher Théotime, le plan de la Religion chrétienne.

Il y a dans ce plan un mélange de lumière et d'obscurité: mais, j'ose le dire, comme lorsque Dieu donna sa loi au peuple Juif sur la montagne de Sinaï, le nuage ténébreux dont cette montagne était couverte, ne rendait pas sa présence moins sensible que les éclairs, les tonnerres, les tourbillons de flammes et le terrible son de la trompette céleste, qui sortaient sans cesse du milieu de ce nuage; de même Dieu ne se montre pas moins dans ce que cet auguste plan de religion renferme de mystérieux et d'incompréhensible à l'esprit humain, que dans ce qu'il présente de plus clair et de plus intelligible. Il règne dans ce grand système de Théologie, une majesté qui élève l'ame, la remplit des plus hautes idées et des plus nobles sentimens. Tout y est grand, tout y porte l'empreinte de la divinité. Il y a entre les parties qui composent ce système, un accord si parfait, que de cet accord il résulte le tout non-seulement le plus régulier, mais encore le plus magnifique et le plus sublime: c'est un chef-d'œuvre des plus profondes combinaisons. Celui qui ne sent pas dans ce système quelque chose qui est au-dessus de l'homme, est privé de tout sentiment. Mais entrons dans quelques détails.

Remarquons, en premier lieu, (Ce que je vais dire ici, Théotime, vous ne le

concevrez bien que lorsque l'étude de la Philosophie, celle de votre ame et de ses facultés, et des lectures réfléchies vous auront donné la maturité de raison et les connaissances que vous n'avez pas aujourd'hui.) remarquons, en premier lieu, que ce grand système de Théologie que Jesus-Christ a donné au monde, est tel, qu'il est évidemment impossible qu'il soit une invention de l'esprit humain. Pourquoi ? Parce qu'il est évident que l'esprit humain n'a jamais pu tirer ce système, ni de ce fond d'idées et de notions purement intellectuelles que Dieu lui communique comme Auteur de la nature, et qui contiennent les principes de la religion naturelle, ceux des sciences et des arts; ni de ce trésor d'images qui se forme en lui des différens objets qu'il apperçoit par les sens. En un mot, les hommes n'ont jamais pu trouver ni dans leur entendement, ni dans leur mémoire, rien qu'ils pussent mettre en œuvre pour former ce grand système; parce qu'aucune des idées qui entrent dans ce système, ne leur est donnée par la nature; parce qu'ils ne voient rien dans la nature et qu'ils n'éprouvent rien en eux-mêmes qui ressemble à rien de ce système.

C'est en vain qu'on nous parle des inventions de l'esprit humain; c'est en vain qu'on nous dit qu'il y a des esprits créateurs.

Quand on s'exprime ainsi, on parle très-improprement. L'esprit de l'homme compare les idées qu'il reçoit de Dieu ; il en apperçoit les convenances ou les oppositions ; il en découvre la liaison et la suite ; mais il ne se donne point de nouvelles idées. L'esprit de l'homme trouve dans cette multitude d'images que lui envoient les sens, des matériaux toujours prêts, dont il forme, à son gré, une infinité de tableaux plus ou moins réguliers, plus ou moins riants, plus ou moins bizarres ; mais il ne se donne aucune nouvelle image. Ainsi l'esprit de l'homme compare, assemble, compose, feint ; mais il n'invente point, il ne crée point.

Le Paganisme a eu ses Théologiens, c'étaient les Philosophes et les Poëtes : tout le monde en convient.

Lisez les livres des Philosophes : vous y verrez que chacun d'eux a donné au monde quelque nouvelle observation ; que chacun d'eux a introduit dans le monde plusieurs nouvelles erreurs : vous y verrez aussi qu'aucun d'eux n'a donné au monde aucune nouvelle idée ; que tout ce qu'ils ont découvert dans leurs profondes méditations de vrai et de solide touchant l'existence, la nature et les attributs de Dieu, touchant ce que les hommes sont par rapport à Dieu, et ce que Dieu est par rapport aux hommes, c'est ce que

chaque homme trouve en soi-même, dès qu'il veut réfléchir. Les philosophes n'ont rien appris aux hommes; ils leur ont rappelé ce qu'ils savaient déjà, ou plutôt ils le leur ont fait remarquer. Vous y verrez enfin, que tout ce que les philosophes ont pensé, soit de vrai, soit de faux, relativement à la religion, n'a aucun rapport avec le grand système de Théologie que Jesus-Christ a donné au monde.

Lisez les poëmes Grecs et Latins; le merveilleux y règne par-tout, mais ce merveilleux a deux caractères qui en sont inséparables. Car premièrement il est plein d'indécence, il dégrade la divinité, et la rend ridicule et méprisable; et en second lieu, tout ce merveilleux est emprunté de la nature, c'est la nature qui en a fourni le fond, c'est ce que nous voyons tous les jours qui en a donné l'idée; en un mot, il est tout composé de ce fond d'images que les sens transmettent à notre esprit: il suffit de savoir que les hommes naissent les uns des autres pour faire naître aussi les Dieux les uns des autres, et donner à chacun d'eux un père et une mère. Il suffit de connaître l'or et le bois, un homme et un arbre, pour imaginer la métamorphose du bois en or, et de l'homme en arbre. On trouve dans le magasin de l'imagination, si je puis m'exprimer ainsi, des matériaux pour construire le char du

soleil, ceux de Neptune, d'Amphitrite, de Junon et de Vénus; pour bâtir les forges de Vulcain, et former ses affreux cyclopes. Tout cela est tiré de ce fond et de ce trésor d'images, dont j'ai déjà parlé tant de fois, et tout cela n'a encore aucun rapport avec le plan de religion que Jesus-Christ a donné au monde; et il semble que Dieu n'a permis que l'esprit humain s'exerçât durant plusieurs milliers d'années à méditer et à feindre, que pour convaincre tous les hommes que le plan de la religion Chrétienne ne peut être ni une invention, ni une découverte de l'esprit humain; que ces idées si sublimes d'un Dieu fait homme, et mort en croix pour réconcilier les hommes avec Dieu, et leur donner, avec cet Etre suprême, les rapports les plus intimes; pour les rendre capables d'honorer Dieu d'une manière digne de lui; pour les rendre participans de la nature de Dieu, de la sainteté de Dieu, de la gloire de Dieu, du bonheur de Dieu; que ces idées si sublimes, qui composent le fond de la religion de Jesus-Christ, sont autant au-dessus des pensées de l'homme, que l'homme lui-même est au-dessous de Dieu.

Remarquons, en second lieu, que ce grand système de Théologie dont les plus sublimes et les plus profonds génies, les

Homère, les Socrate, les Platon, les Aristote, les Cicéron, n'eurent jamais la moindre idée, a été donné au monde par un seul homme ; que cet homme, c'est Jesus-Christ ; que le même Jesus-Christ qui a donné au monde ce grand système de Théologie, fut tout-à-la-fois le plus excellent modèle de sagesse et de sainteté que le monde ait eu ; que pendant sa vie il remplit toute la Judée de ses miracles, et qu'après être mort sur une croix, il se ressuscita lui-même ; que ce même Jesus-Christ qui a donné au monde ce grand système de Théologie, est l'Auteur d'un corps de morale qui est si saint, si sage, si proportionné aux besoins des hommes, que les hommes sont forcés de convenir que Dieu même ne pouvait rien concevoir de plus parfait en ce genre. Ce système de Théologie doit donc avoir les mêmes caractères qu'on a remarqués avec admiration dans la personne, dans la morale et dans les œuvres de Jesus-Christ ; autrement il faudrait dire que ce même Jesus-Christ a produit tout-à-la-fois des merveilles qui étonnent l'esprit, et des monstres qui l'effraient ; qu'il a montré, par les premières, qu'il était Dieu, et par les seconds, qu'il était moins qu'un homme ; qu'il a donné un corps de religion dont la morale est divine pendant que les dogmes en sont absurdes, et que

cependant, par la rencontre la plus bizarre, la morale de cette religion, qui est toute divine, est étroitement liée aux dogmes qui sont absurdes, et que ces mêmes dogmes qui sont absurdes, sont cependant les fondemens nécessaires de cette morale qui est toute divine.

CONCLUSION. Le plan théologique de la Religion chrétienne, est évidemment divin. Les Mystères sont le fondement de ce plan : donc les Mystères, tout impénétrables qu'ils sont à l'esprit humain, sont autant de vérités divines; car, je le répète, ce serait tout-à-la-fois, et le comble de la folie, et celui de l'impiété, de dire que la vérité de Dieu est fondée sur le mensonge; que Dieu a élevé l'édifice de la Religion sur de fausses suppositions, et qu'il a bâti sur des chimères.

CATÉCHISME
DE LA VI.e CONFÉRENCE.
Sur les Mystères de la Religion chrétienne.

D. JESUS-CHRIST est Dieu; vous l'avez prouvé si clairement, que je suis forcé de me rendre. Si J. C. est Dieu, nous devons donc croire tout ce qu'il a révélé, et pratiquer tout ce qu'il a commandé. Cette

conséquence me paraît encore évidente. Je l'avoue cependant : les Mystères de la Religion chrétienne étonnent tellement ma raison, que j'ai de la peine à les croire.

R. Dès que vous convenez d'un côté que Jesus-Christ est Dieu, et de l'autre que c'est Jesus-Christ qui a révélé les Mystères de la Religion chrétienne, il est évident que vous devez croire aussi que ces Mystères sont autant de vérités incontestables ; car, pour en douter, il faudrait supposer ou que Dieu s'est trompé lui-même, ou qu'il a voulu tromper les hommes ; et l'un et l'autre est horrible à penser.

D. Je sens toute la force de ce raisonnement : mais enfin les Mystères de la Religion chrétienne me paraissent autant d'absurdités, et je n'y vois que contradictions.

R. Les Mystères de la Religion chrétienne ne sont point absurdes, et ne renferment aucune contradiction manifeste : ils sont simplement incompréhensibles.

D. Prenons pour exemple le Mystère de la Trinité. Un seul Dieu en trois Personnes, voilà ce Mystère. Or, dire que trois Personnes ne sont qu'un seul Dieu, n'est-ce pas dire que trois ne sont qu'un ? Et dire que trois ne sont qu'un, n'est-ce pas une contradiction et une absurdité manifeste ?

R. Vous vous trompez : il y aurait une

contradiction, et par conséquent une absurdité manifeste à dire que trois Dieux ne sont qu'un seul Dieu, et que trois Personnes ne sont qu'une seule Personne; comme il y aurait une absurdité manifeste à dire que trois hommes n'en font qu'un seul, ou qu'un seul en fait trois. Mais il n'y a point d'absurdité manifeste à dire que trois Personnes ne font qu'un seul Dieu; parce qu'enfin ce n'est pas là nier précisément et en termes formels, d'une chose, ce qu'on affirme de cette même chose, comme il a été montré dans la Conférence.

D. Je le veux, les Mystères de la Religion chrétienne ne sont qu'incompréhensibles; mais je vous déclare en même temps que cela me suffit pour que je ne les croie pas.

R. Vous pensez donc que vous ne devez croire que ce que vous comprenez?

D. Oui, je le pense ainsi.

R. Eh bien! ne croyez donc rien de ce que vous voyez autour de vous, rien de ce que vous éprouvez au-dedans de vous; ne croyez pas même votre propre existence: car je vous déclare que vous ne comprenez rien de tout cela.

D. Je ne comprends rien de tout cela?

R. Non, vous n'en comprenez rien. Le monde vous environne de toute part: le voilà. Comment le monde existe-t-il? Vous allez me répondre que c'est parce

que Dieu l'a créé; mais je vous demande encore si vous comprenez comment Dieu a créé le monde; ou, si vous voulez, comment, en vertu d'un seul acte de la volonté de Dieu, le monde est sorti du néant. Vous voyez la lumière : dites-moi ce que c'est que la lumière? Vous éprouvez tantôt du plaisir et tantôt de la douleur : définissez le plaisir, définissez la douleur. Vous avez une ame; qu'est-ce que votre ame? Vous pensez; qu'est-ce que votre pensée? Je pourrais pousser ce détail à l'infini; mais cela serait superflu. Or, si vous croyez toutes ces choses sans les comprendre, pourquoi ne croiriez-vous pas les Mystères de la Religion, quoique vous ne les compreniez pas?

D. Il y a une grande différence entre les Mystères de la nature et ceux de la Religion. Je n'ai aucune preuve idéale de la possibilité de l'existence du monde; je n'ai point de notion claire de la nature du monde, et de celle des êtres qui le composent; je ne connais pas mieux mon propre être et mes propres modifications : mais enfin, je vois le monde, et j'en jouis; je sens que j'existe; j'ai l'expérience de mes propres modifications; et cela me suffit, et doit certainement me suffire.

R. Fort bien; c'est-à-dire, que vous croyez ce que vous ne comprenez pas, quand, au défaut des preuves idéales, vous

avez d'ailleurs des preuves équivalentes?

D. C'est cela même.

R. Il ne m'en faut pas davantage ; et je soutiens que, d'après votre réponse, vous êtes obligé de croire tous les Mystères de la Religion chrétienne, quoique vous ne les compreniez pas; parce qu'au défaut des preuves idéales, vous avez d'ailleurs une preuve de l'existence de ces Mystères, qui est équivalente à toutes les preuves idéales.

D. Eh ! quelle est donc cette preuve ?

R. C'est la parole de Dieu qui a révélé ces Mystères ; car il est évident que Dieu étant la vérité même, il ne peut ni se tromper, ni tromper ses créatures.

D. Pourquoi donc nous dit-on qu'il faut que nous renoncions à notre raison pour croire les Mystères de la Religion ?

R. Il est facile de voir que lorsqu'on s'exprime ainsi, on parle improprement; et que tout ce qu'on veut dire, c'est que pour croire les Mystères de la Religion, nous devons renoncer à la curiosité, et à l'orgueil de notre raison.

D. Mais pourquoi Dieu a-t-il voulu obliger les hommes à croire des Mystères qu'ils ne comprennent pas ?

R. Je ne vous fais pas observer que cette question est téméraire, et je me contente de vous répondre que c'est pour sa gloire que Dieu a voulu vous soumettre à

croire des Mystères incompréhensibles ; car il était de sa grandeur de vous prescrire ce que vous deviez croire, aussi bien que ce que vous deviez pratiquer, et de dominer ainsi sur votre raison, comme sur votre volonté.

Fin de la seconde Partie.

TROISIÈME PARTIE,

Où l'on montre la divinité de la Religion Chrétienne, par la manière dont elle s'est établie et conservée dans le monde, et par le changement qu'elle y a fait.

AVANT-PROPOS.

Cette troisième partie de nos Conférences vous présentera un grand spectacle, mon cher Théotime : le monde converti et rendu chrétien par les Apôtres ; c'est-à-dire, la plus étonnante révolution qu'on

vit jamais, opérée par des moyens qui semblent n'avoir, et qui en effet n'ont par eux-mêmes aucune proportion avec l'effet qu'ils ont produit.

Dieu avait promis le monde au Messie, et le Messie au monde. Il avait promis le monde au Messie, comme sa conquête et son héritage; il avait promis le Messie au monde, comme sa lumière et son Sauveur. Les livres de l'ancien Testament sont remplis de ces promesses: vous avez vu les plus remarquables dans les deux premières parties de nos Conférences. Ces promesses sont si claires et si précises, qu'on ne peut prendre le change touchant leur objet; elles sont si positives et si absolues, qu'on ne peut former le moindre doute touchant leur accomplissement futur, et qu'il est facile de voir que cet accomplissement n'est attaché à aucune condition, et que Dieu en fait sa propre affaire. Elles sont si souvent répétées, et en termes si variés, qu'on apperçoit sensiblement que Dieu ne veut pas que le peuple, qui en est le dépositaire, et qu'elles regardent particulièrement, puisse les oublier, ou même les perdre de vue un seul moment; enfin elles sont exprimées dans les termes les plus pompeux, les plus magnifiques et les plus touchans. Dieu, s'il est permis de parler ainsi, n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il annonce son Messie au monde.

On ne peut l'entendre sans en être transporté : il semble que cet Etre suprême triomphe par avance, en se représentant à lui-même dans un avenir éloigné de plusieurs siècles, le monde renouvelé par le Messie. Quand on lit Isaïe et les autres Prophètes, on dirait, tantôt que Dieu ne supporte le genre humain que dans l'espérance de le voir un jour sanctifié par le Messie ; tantôt qu'il n'aspire qu'au moment où il verra toutes les nations éclairées par le Messie, adorer de concert la majesté de son nom, lever vers lui, de toutes les parties de la terre, des mains pures, et lui offrir un sacrifice seul digne de lui, et seul capable de lui plaire ; tantôt enfin qu'il est impatient d'ouvrir les trésors de sa miséricorde, pour les répandre sans mesure sur les hommes, en considération du Messie.

Dieu se devait à lui-même d'accomplir ces magnifiques promesses ; il le devait au Messie, c'est-à-dire, à Jesus-Christ ; il le devait au genre humain. Ceux qui ont médité les Ecritures, savent que la publication et l'établissement de la Religion de Jesus-Christ dans le monde, et la conservation de cette Religion jusqu'à la consommation des siècles, est la fin de toutes les Œuvres de Dieu dans le temps. Tout aboutit là. Après le péché d'Adam, le monde n'a subsisté que pour être un jour

sanctifié, et ensuite présenté à Dieu par le Messie, comme une oblation également digne, et de celui qui l'offrirait, et de celui à qui elle serait offerte. Si la Religion de Jesus-Christ n'eût pas été annoncée et reçue dans le monde; si, après y avoir régné pendant un certain nombre de siècles, elle eût été abolie, ou par la violence des persécutions, ou par les schismes et les hérésies, ou enfin par ces affaiblissemens et cette décadence insensible, par lesquels le temps ruine tous les établissemens et tous les ouvrages des hommes, Dieu aurait fait en pure perte, pour disposer le monde à recevoir le Messie, tous les préparatifs dont nous avons parlé plus haut. On l'aurait accusé d'avoir manqué, ou de pouvoir pour achever le plus grand de ses ouvrages, ou de constance pour le maintenir dans son intégrité, et lui assurer une durée éternelle. On l'aurait comparé avec dérision, à un homme qui jette les fondemens d'un vaste et superbe édifice, l'élève jusqu'à une certaine hauteur, et l'abandonne ensuite, ou parce qu'il n'a pas assez de fonds pour le conduire à sa perfection, ou parce qu'il se dégoûte de son entreprise par caprice et par légèreté.

Dieu était trop jaloux de sa gloire, pour donner lieu à de semblables accusations: mais ce n'était pas assez qu'il établît et qu'il conservât dans le monde la Religion

de Jesus-Christ; il fallait encore qu'il le fît en Dieu; c'est-à-dire, qu'il fallait que dans le grand ouvrage de l'établissement et de la conservation de cette Religion, la main de Dieu parût toute seule; et cela d'une manière si marquée et si frappante, que tous les hommes fussent forcés de l'y reconnaître, et qu'aucun d'eux n'osât jamais prétendre en partager la gloire avec lui.

Or tels sont, mon cher Théotime, les grands caractères de l'établissement et de la conservation de la Religion chrétienne, et de l'étonnante révolution qu'elle a opérée dans le monde; et j'avance, sans crainte d'être contredit, que cet établissement, cette conservation et cette révolution sont trois merveilles qui, par elles-mêmes, et indépendamment de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, donnent à la Religion chrétienne un caractère de Divinité, qu'on ne peut méconnaître qu'en s'aveuglant volontairement. C'est ce qui fera le sujet des deux Conférences qui composeront cette troisième partie.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

Où l'on montre la divinité de la Religion chrétienne, par la merveille de son établissement.

CE sont les Apôtres, mon cher Théotime, c'est-à-dire, douze hommes obscurs et sans nom, que J. C. avait appelés, pour la plupart, des bords de la mer de Galilée, où ils exerçaient la vile profession de pêcheurs, pour en faire ses Disciples, et les associer à ses travaux, qui ont converti le monde, et l'ont rendu Chrétien, d'idolâtre qu'il était.

Cinquante jours après la mort de Jesus-Christ, ces hommes sortirent tout-à-coup de leur retraite, parurent tous ensemble au milieu de Jérusalem, et publièrent hautement que J. C. était ressuscité; que c'était lui qui était le Messie et le Sauveur que Dieu avait promis à son peuple, et qu'Israël ne devait pas en attendre un autre. De Jérusalem, ils se répandirent dans le reste de la Judée, et de-là dans tout l'univers, pour annoncer Jesus-Christ; ils persuadèrent d'abord une grande multitude de Juifs, et ensuite une infinité d'Idolâtres. Avant leur mort, le Christianisme formait déjà une société immense. Ceux que les Apôtres laissèrent

après eux, pour gouverner les Eglises qu'ils avaient fondées, et en établir d'autres, poussèrent avec tant de courage et de persévérance l'ouvrage que les Apôtres avaient commencé, qu'au bout de trois cents ans le monde fut rempli de Chrétiens, et que les Empereurs Romains embrassèrent eux-mêmes le Christianisme qu'ils avaient persécuté jusqu'alors. Ces faits sont connus de tout l'univers.

Cela étant, Théotime, pour juger si l'établissement de la Religion chrétienne est l'œuvre de Dieu seul, ou celle des hommes, nous devons nous transporter dans le temps des Apôtres, et considérer quel était alors l'état du monde ; quelles étaient chez tous les peuples les dispositions des esprits par rapport à cette Religion; si ces dispositions étaient favorables ou contraires; si les Apôtres étant sur-tout tels qu'ils étaient, avaient, selon les règles de la prudence humaine, quelque sujet d'espérer qu'ils réussiraient dans le dessein de faire recevoir cette Religion; ou si, selon les règles de cette même prudence, ils n'en avaient aucun, et ne devaient s'attendre qu'à échouer de la manière la plus honteuse et la plus funeste pour eux. Car si, selon les règles de la prudence humaine, les Apôtres devaient réussir dans leur entreprise, les succès qu'ils ont eus n'ont rien que de naturel, l'éta-

blissement de la Religion chrétienne dans le monde, est l'ouvrage des hommes; c'est un de ces événemens qu'un habile politique eût pu prévoir: et si, selon les règles de la prudence humaine, l'entreprise des Apôtres devait échouer, l'établissement de la Religion chrétienne dans le monde, est évidemment l'œuvre de la toute-puissance et de la sagesse de Dieu; c'est un événement que les plus profonds génies n'eussent jamais pu imaginer; c'est la création d'un nouveau monde.

Or, si je me transporte dans le temps des Apôtres, je vois que dans ce temps-là tous les Peuples de la terre, à l'exception d'un seul qui était le plus petit et le plus méprisé de tous (le Peuple Juif), étaient idolâtres. Je dis tous les Peuples; les Peuples les plus sages et les plus polis, comme les Grecs, les Romains, les Egyptiens; les peuples les plus barbares et les plus sauvages, comme les Gaulois, les Germains, les habitans des Iles Britanniques. Je vois, en deuxième lieu, que chez chaque peuple l'idolâtrie était aussi ancienne que le peuple même; on ne savait pas quand elle avait commencé, ou plutôt on croyait qu'elle n'avait point eu de commencement. Je vois, en troisième lieu, que le culte que chaque peuple rendait à ses Dieux, était très-sincère: on était saisi d'un religieux respect en présence des Dieux; on avait

une haute idée de leur puissance et de leur majesté ; il n'était rien qu'on craignît tant que de les irriter, rien qu'on désirât si ardemment que de les avoir propices. On attribuait à leur protection toutes les prospérités de l'état et toutes celles des particuliers, et toutes les calamités à leur colère et à leur vengeance. La persuasion en ce genre était également profonde et universelle. Les plus grands Rois, les plus illustres Capitaines, les plus sages Politiques, les plus célèbres Philosophes adoraient les dieux de leur pays, avec la même bonne foi, si l'on peut ici employer ce mot, que le peuple le plus grossier et le plus stupide ; ou plutôt tous les hommes étaient également stupides en ce point. Toute l'histoire rend témoignage de ce que je dis ici, et d'ailleurs la chose parle hautement d'elle-même. Il est absolument impossible qu'une nation entière adore extérieurement, surtout pendant plusieurs siècles, des Dieux qu'elle méprise dans son cœur, et qu'elle se donne à elle-même le froid et insipide spectacle d'un culte religieux où elle ne voit rien de raisonnable et qui puisse l'intéresser.

Je conviendrai sans peine, si l'on veut, que parmi cette multitude infinie d'aveugles, il était quelques hommes clairvoyans ; qu'il restait encore dans le monde quelques hommes sages, à qui le délire

universel ne s'était pas communiqué, et qui reconnaissaient qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre; mais le nombre en était bien petit, et jamais aucun d'eux n'osa s'élever contre l'erreur publique; jamais aucun d'eux n'eut le courage de réclamer les droits de l'Etre suprême, si indignement transférés aux créatures les plus viles. Socrate mourant recommanda à son épouse de sacrifier un coq à Esculape; et la dernière parole de cet homme, que le monde païen a regardé comme son oracle, fut une horrible trahison de la vérité.

Lisez les Oraisons de Cicéron contre Clodius, contre Verrès; avec quelle force, avec quelle véhémence, avec quel emportement de zèle (si l'on peut s'exprimer ainsi) ce puissant orateur reproche-t-il à l'un la profanation des mystères des dieux, et à l'autre celle de leurs temples et de leurs simulacres! Jamais les Chrysostome, les Bossuet, les Bourdaloue ont-ils parlé contre les profanations du plus auguste de nos Sacremens, avec plus de chaleur et d'un ton plus vrai et plus persuasif, en un mot, d'une manière plus capable de produire dans les ames ces sentimens d'indignation et d'effroi, que la vue des plus grands crimes commis contre la suprême Majesté excite naturellement?

Vous concluez sans doute de-là, Théo-

time, que Cicéron était un de ces hommes dont parle S. Paul, qui ayant connu Dieu, ne l'ont pas honoré comme Dieu ; et vous avez raison. Mais vous devez en conclure aussi que les Romains étaient donc bien persuadés de la majesté des Dieux qu'ils adoraient, de la sainteté de leurs temples et de leurs mystères, puisque Cicéron, cet Orateur aussi judicieux qu'il est sublime, emploie toutes les ressources de son génie pour peindre des plus noires couleurs les attentats de Clodius et de Verrès, et en faire sentir toute l'atrocité. Sans cette persuasion, et la connaissance qu'en avait Cicéron, ses discours eussent été puérils, et ses auditeurs se seraient moqués de lui, parce qu'ils auraient cru avec raison qu'il se moquait d'eux.

Toutes les histoires sont pleines de faits qui attestent l'attachement, je ne sais si je dois dire furieux ou imbécille, de tous les Peuples à leurs superstitions, quelque bizarres et extravagantes qu'elles fussent. On voit dans l'Ancien Testament, que les Babyloniens et le grand Cyrus avec eux, adoraient un dragon d'une grandeur énorme, et que Daniel ayant fait périr ce monstrueux reptile, Cyrus, qui avait consenti à ce prétendu déicide, ne put sauver sa vie de la fureur du peuple, qu'en lui abandonnant celle du Prophète, qu'on jeta dans la fosse aux lions, où Dieu le préserva par

un miracle d'être dévoré par ces cruels animaux.

Les Egyptiens, ce peuple si vanté pour sa sagesse, adoraient non-seulement les plus vils, mais les plus affreux animaux, l'Ibis, le Chat, le Crocodile. Quelques soldats romains ayant tué ou blessé un chat par mégarde, le peuple de la ville où cet attentat avait été commis, s'ameuta contr'eux et les mit en pièces. Tous les efforts du Roi et toute la terreur du nom romain ne purent sauver ces infortunés ; il fallut que la mort du chat fût vengée, au péril de tout ce qui en pouvait arriver.

Le bœuf qu'on appelait Apis, et qui était de la même race que tous les bœufs, broutant et ruminant comme les autres bœufs ; ce bœuf, dis-je, car on ne saurait trop le répéter, était une des plus grandes divinités des Egyptiens. Certaines taches qui le distinguaient, l'élevaient à ce haut rang. Rien ne peut égaler la pompe des cérémonies par lesquelles on mettait cet heureux animal en possession de sa nouvelle dignité, quand, après avoir parcouru tout le pays, on l'avait enfin trouvé ; les hommages qu'on lui rendait, les soins qu'on prenait de lui pour lui assurer un long règne ; la consternation où toute l'Egypte était plongée quand ses jours étaient menacés, et sur-tout lorsqu'il était mort ; enfin l'appareil également auguste et lugubre de ses obsèques.

Quand

ou qu'on les entend raconter, on est d'abord tenté d'éclater de rire, comme vous faites dans ce moment, mon cher Théotime ; mais dès qu'on a un peu réfléchi, on se sent comme consterné, et l'on ne peut s'empêcher de déplorer la honteuse faiblesse et les prodigieux égaremens de l'esprit humain. Hélas! et qu'est-ce donc que notre raison, quand elle est abandonnée à elle-même?

Tous les Peuples, sans exception, avaient la même opinion de la majesté de leurs Dieux, et le même zèle pour venger leur gloire offensée. Vous avez vu dans le Livre des Actes des Apôtres, chap. 19, que le peuple d'Ephèse s'étant apperçu que les prédications de St. Paul désabusaient plusieurs personnes du culte de Diane, qui était leur grande Déesse, entra subitement en fureur. Dans un instant toute la ville fut remplie de cris et de tumulte; la sédition fut si violente qu'elle alarma les magistrats, qui eurent bien de la peine à l'appaiser. Il est donc constant, Théotime, non seulement que lorsque les Apôtres commencèrent à prêcher l'Evangile, tous les Peuples de la terre étaient idolâtres, mais encore qu'ils l'étaient par conviction et du fond du cœur ; qu'ils regardaient véritablement comme Dieu, tout ce qu'ils appelaient de ce nom ; que le culte qu'ils rendaient à leurs Dieux, était de leur part

très-sincère et très-sérieux ; qu'ils étaient extrêmement attachés à ce culte, dont ils faisaient le premier et le plus saint de leurs devoirs.

Tout cela est vrai, dira peut-être quelqu'un de nos nouveaux philosophes. Cependant, d'un autre côté, la religion des Païens était si absurde et si bizarre, elle choquait si visiblement et si grossièrement tous les premiers principes du bon sens, qu'on ne doit pas être surpris qu'ils l'aient enfin abandonnée. Si ce sont les Apôtres qui les désabusèrent, ils ne leur firent faire que ce qu'ils eussent fait infailliblement d'eux-mêmes un peu plus tard. De bonne foi, était-il difficile de faire comprendre aux hommes qu'ils oubliaient tout ce qu'ils devaient à la dignité de leur nature, et se dégradaient eux-mêmes, en offrant leur encens et leurs hommages à une multitude innombrable de Dieux de tout sexe, de tout âge, et si l'on peut user de ce mot, de toute profession ; à des Dieux nés les uns des autres à la manière des hommes, et, le plus souvent, fruits honteux des débauches de ceux qui leur avaient donné le jour ; à des Dieux chargés de mille crimes et notés de mille infamies ; à des Dieux enfin qui eussent passé pour les derniers des hommes, si dans l'opinion publique ils n'eussent été que des hommes ? Etait-il difficile de

faire comprendre aux hommes qu'ils oubliaient tout ce qu'ils devaient à la dignité de leur nature, et qu'ils se dégradaient eux-mêmes, en se prosternant stupidement devant de vils quadrupèdes et d'affreux reptiles pour les adorer ? Non sans doute, cela n'était point difficile. Ce qui m'étonne, ce n'est pas que le genre humain soit revenu de cette erreur, c'est qu'il y soit tombé, c'est qu'il y soit demeuré si long-temps ; et j'avoue que je n'en puis imaginer la cause. Il n'a pas été nécessaire qu'on me fît de longs discours pour me prouver qu'il n'y a qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre. Quand on m'a proposé cette vérité, elle a été reçue dans mon esprit aussi promptement que si l'on m'eût parlé de ce que je savais déjà. Or je juge des Païens par moi-même, parce qu'ils étaient hommes aussi bien que moi; et je ne me persuaderai jamais qu'il eût été fort difficile de leur faire comprendre ce que j'ai compris avec la plus grande facilité. Quoi qu'on en dise, le genre humain n'a cessé d'être idolâtre que parce qu'il était impossible qu'il le fût toujours. Si les Apôtres ont eu quelque part à cette révolution, ils n'ont fait que ce que d'autres eussent pu faire aussi bien qu'eux. L'erreur du genre humain en ce point était si grossière, qu'il suffisait de lui dire un mot pour lui faire appercevoir sa

méprise, l'obliger d'en rougir, et le forcer à revenir sur-le-champ sur ses pas.

Voilà un beau discours, mon cher Théotime, mais entièrement dénué de sens et de raison. Ecoutez comment je raisonne à mon tour, contre le prétendu philosophe que vous venez d'entendre.

De ce que le culte que les peuples idolâtres rendaient à leurs fausses et infâmes divinités était absurde, vous concluez, Monsieur, que les peuples ne pouvaient être profondément persuadés de la nécessité de ce culte : mais j'ai démontré par les faits, que les peuples idolâtres étaient profondément persuadés de la nécessité du culte qu'ils rendaient à leurs divinités, toutes fausses et tout infâmes qu'elles étaient, et de-là je conclus que ce culte leur paraissait très-juste et très-raisonnable; et cette conséquence est très-évidente. Vous ne persuaderez à personne qu'un peuple entier puisse pratiquer pendant plusieurs siècles une religion qu'il croit fausse et contraire à la raison. Que dis-je? vous ne vous le persuaderez jamais à vous-même. On ne raisonne point, Monsieur, contre des faits prouvés; on ne dit point, cela ne peut être, donc cela n'a pas été, quand toutes les nations crient de toutes les parties du monde, cela a été, et nous l'avons vu.

Lorsque les Apôtres commencèrent à

prêcher l'Evangile, tous les peuples de la terre, à l'exception du peuple Juif, étaient idolâtres, et l'étaient depuis si long-temps, qu'aucun d'eux ne connaissait la première époque de son idolâtrie, et ne se souvenait d'avoir adoré autrefois un seul Dieu. Donc le genre humain avait alors le plus violent penchant à l'idolâtrie; donc il avait cédé à ce penchant avec une extrême facilité. D'où venait au genre humain ce funeste penchant? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que plus le penchant qui a entraîné une nation dans l'erreur, est violent, plus il en doit coûter d'efforts pour la ramener à la vérité. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne doit pas être aisé de faire entendre raison à une nation qui se trompe, puisqu'on a tous les jours tant de peine à désabuser un seul homme. Ainsi, Monsieur, je trouve dans la facilité avec laquelle le genre humain tomba dans l'idolâtrie, la raison qui l'y fixa durant tant de siècles; et je vois dans la persévérance du genre humain pendant tant de siècles dans l'idolâtrie, la raison qui l'y eût fixé jusqu'à la fin du monde, si Dieu n'eût fait briller à ses yeux une nouvelle lumière. Vous avez compris sans peine, dites-vous, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre; et là-dessus vous demandez pourquoi il aurait été difficile de faire concevoir cette vérité

aux Païens ; car enfin, nous n'avons pas plus d'esprit qu'eux. Et moi je dis : Il a été très-difficile de faire concevoir aux Païens, comme je le prouverai bientôt, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre ; et là-dessus je demande comment vous avez conçu cette vérité si promptement ? Car enfin, les Païens n'avaient pas moins d'esprit que nous. Ne serait-ce pas que vous êtes né dans des temps plus heureux, et lorsque le soleil de justice était levé sur la terre et avait dissipé l'illusion des prestiges ? N'en doutez pas, Monsieur, c'est cela même. En raisonnant comme vous faites, vous oubliez que la vérité se montre bien plus promptement, et avec bien plus de netteté, à un homme exempt de prévention, qu'à un homme prévenu.

La persuasion où étaient les Païens touchant l'existence de leurs Dieux, et la légitimité du culte qu'ils leur rendaient, était une persuasion de pur préjugé, et non de raison ; j'en conviens avec vous : mais vous êtes obligé de convenir avec moi, qu'il n'était pas facile pour cela de la détruire. Les préjugés nationaux sont par-tout, comme vous savez, et comme vous le dites si souvent, la raison souveraine pour les particuliers, parce qu'ils sont la raison publique ; ils dominent sur tous les esprits ; ils domptent toutes les

ames ; on les reçoit dans la spéculation, et on les suit dans la pratique, comme de premiers principes contre lesquels il n'est permis, ni de raisonner, ni d'agir. Où trouve-t-on des hommes d'un esprit assez droit pour démêler la fausseté des préjugés de leur nation? Où trouve-t-on sur-tout des ames assez intrépides pour braver ouvertement dans la pratique, les préjugés de leur nation qu'ils désavouent dans la spéculation? Le préjugé des duels que nous voyons régner chez nous, est également contraire à la raison et à la religion. C'est un préjugé tout-à-la-fois barbare et impie. Les Français sont hommes ; ils sont Chrétiens ; ils sont même, j'ose le dire, les plus humains de tous les hommes, et les plus éclairés de tous les Chrétiens : et cependant, vous le savez, beaucoup de Français sont encore dans ce préjugé ; et parmi ceux qui en ont horreur, et qui font peut-être le grand nombre, il n'en est presque pas un seul qui ne s'y conforme, dans la pratique, comme à une loi inviolable. On les voit tous les jours sacrifier leur vie et leur salut à cet extravagant préjugé, et aimer mieux mourir réprouvés, que de vivre déshonorés dans l'opinion de leurs Concitoyens, qu'ils regardent comme insensée. Telle est la force des préjugés nationaux. Tel est le redoutable empire qu'ils

exercent sur les esprits et sur les cœurs.

Or, M. il est évident que parmi les préjugés de ce genre, celui de l'idolâtrie a été dans son temps, et le plus aisé à prendre, et le plus difficile à déposer. Je dis le plus aisé à prendre : quand le monde était Païen, chaque homme en naissant se trouvait environné d'idoles, d'idolâtres et d'idolâtries.... Les premiers noms qu'on apprenait à prononcer aux enfans, étaient les noms des Dieux. Les premiers sentimens qu'on leur inspirait, étaient la vénération et la crainte des Dieux. On ne leur parlait que de la grandeur, de la puissance, de la bonté des Dieux. On initiait leurs mains faibles et tremblantes à brûler de l'encens sur les Autels des Dieux. On formait leurs corps à se courber devant les Simulacres des Dieux pour les adorer. A mesure qu'ils avançaient en âge, ce qu'ils avaient appris par les leçons domestiques, était confirmé par les exemples publics. Ils voyaient les Grands, les Sénateurs, les Guerriers, les Sages de leur nation, et les Rois eux-mêmes, aussi persuadés que le peuple de la majesté souveraine des Dieux, et animés pour leur culte du même zèle qu'eux. Ainsi, du moment où un homme ouvrait ses yeux pour voir la lumière du jour, jusqu'à celui où la mort venait les fermer, les exemples se joignaient aux leçons pour l'entraîner dans

l'idolâtrie, et la séduction entrait dans son ame par la porte de tous les sens.

Le préjugé de l'idolâtrie n'était pas seulement de tous les préjugés le plus aisé à prendre ; il était encore le plus difficile à déposer : pourquoi ? Parce que l'idolâtrie favorisait toutes les passions. Semblable à ces politiques qu'on a vus quelquefois placer sur le trône où ils n'osaient monter eux-mêmes, des princes faibles, sans talens et sans vertus, pour régner eux-mêmes sous le nom de ces ombres de rois ; le genre humain s'était fait des Dieux sous l'empire desquels il pût suivre en liberté tous les penchans de son cœur. Les hommes avaient, pour ainsi dire, divinisé leurs propres passions, pour pouvoir les satisfaire sans remords. Chacun des Dieux qu'on adorait, était le protecteur de quelque vice ; parce qu'il n'y avait aucun des Dieux qu'on adorait, dont quelque vice ne fît le caractère. Une licence effrénée régnait dans les fêtes qu'on célébrait en leur honneur, et la débauche était une partie de leur culte. Sous l'empire de tels Dieux, les crimes qui révoltent le plus la nature, se commettaient publiquement et étaient vus de sang froid. Les nations ne rougissaient presque de rien ; on eût dit qu'il ne restait plus aucun principe pour discerner le vice de la vertu. Une religion si commode ne pouvait

qu'avoir de grands attraits pour l'homme, à qui rien n'est si doux que la liberté de faire tout ce qu'il veut.

Ajoutons, Monsieur, à tout ce qui vient d'être dit, que, chez chaque peuple, l'idolâtrie de ce peuple était la religion de l'état, et tenait étroitement à sa constitution; que cela étant chez toutes les nations, les Princes, les Magistrats et le peuple devaient craindre que l'introduction d'une religion nouvelle, et sur-tout d'une religion tellement opposée à l'ancienne, que celle-là ne pouvait s'élever que sur les ruines de celle-ci, ne causât dans l'état des troubles capables de le renverser.

Les dispositions des esprits étant donc chez tous les peuples telles que je viens de les représenter, il est plus clair que le jour, Monsieur, que quand les Apôtres auraient été les plus grands génies, et les hommes les plus éloquens de leur siècle, ils n'auraient jamais pu espérer, selon les règles de la prudence humaine, de désabuser le monde du culte des idoles, et de le ramener à la connaissance et à l'adoration d'un seul Dieu; et que les Apôtres étant tels qu'ils étaient, et les dispositions des esprits étant, d'autre part, chez toutes les nations, telles que je viens de les représenter, il était absolument impossible aux Apôtres, selon les règles de la

prudence humaine, de convertir, je ne dis pas un seul peuple, mais une seule ville.

Ici, Monsieur, les faits parlent tout haut, pour appuyer mon raisonnement; toutes les histoires attestent que les Empereurs Romains, et avec eux tous les Rois et tous les peuples du monde, s'opposèrent, de toutes leurs forces, aux progrès de la Religion chrétienne, et par raison d'état, et par attachement pour l'ancienne religion; et lorsqu'après trois cents ans de persécution les Empereurs Romains, vaincus par la force de la vérité, embrassèrent enfin la Religion chrétienne, leur conversion porta, à la vérité, un terrible coup au Paganisme, mais elle ne l'anéantit pas. Les Chrétiens se multiplièrent par-tout; mais l'idolâtrie se soutint toujours, et le monde fut encore long-temps mi-parti. Je vois que long-temps après la conversion des Empereurs, le Sénat Romain, ce Sénat composé des premières têtes, et des hommes les plus sages de l'Empire, demanda souvent à ces mêmes Empereurs, tantôt le rétablissement du culte des Dieux, tantôt celui de l'Autel de la Victoire. Je vois sur-tout que jusque dans le cinquième siècle de l'Eglise, les Païens de ce temps-là attribuaient au Christianisme toutes les calamités publiques, la désolation et la décadence de

l'Empire, et qu'ils étaient intimement persuadés que tous les maux qui fondaient de toute part sur Rome, étaient des effets de la vengeance des Dieux, que Rome avait abandonnés: tant les païens étaient convaincus de la vérité et de la sainteté de leur religion; tant le préjugé de l'idolâtrie, qui était néanmoins si ridicule et si insensé, dominait impérieusement dans leurs ames; tant ils étaient idolâtres de cœur et d'esprit!

Il est donc démontré, Monsieur, que quand l'entreprise des Apôtres n'aurait point eu d'autre objet que de détromper les peuples idolâtres de leurs ridicules superstitions, pour les ramener au culte d'un seul Dieu, les Apôtres étant tels qu'ils étaient, et les dispositions des esprits étant, chez tous les peuples idolâtres, telles que je les ai représentées, les Apôtres devaient, selon toutes les règles de la prudence humaine, échouer de la manière la plus misérable, et ne recueillir d'autre fruit de leur zèle et de leurs travaux, que des outrages, des supplices et une mort honteuse; que chacun d'eux devait s'attendre que tous ceux dont il entreprendrait la conversion, fermeraient les oreilles à ses exhortations, comme à autant de blasphèmes, et deviendraient, comme il arriva en effet mille fois, ses dénonciateurs auprès des Juges et des Magistrats.

Cependant, mon cher Théotime, (car il est temps qu'après avoir réfuté le prétendu Philosophe que j'ai introduit dans cet entretien, je revienne enfin à vous) cependant il ne s'agissait pas seulement pour les Apôtres de retirer le monde des ténèbres de l'idolâtrie et de la superstition; il fallait encore le rendre Chrétien; et cette seconde partie de leur entreprise, était incomparablement plus difficile que la première.

Il fallait, dis-je, rendre le monde Chrétien; c'est-à-dire, qu'il fallait lui faire recevoir une religion qui oblige l'homme à croire fermement, sans hésiter, sans se permettre le moindre doute et le moindre raisonnement, des mystères incompréhensibles, et qui, par cela même qu'ils sont incompréhensibles, doivent paraître absurdes; des mystères infiniment au-dessus de la raison, et qui, par cela seul qu'ils sont au-dessus de la raison, doivent paraître contre la raison : un Dieu fait homme, un Homme-Dieu mort en croix, un Homme-Dieu renfermé tout entier dans l'Eucharistie sous les apparences d'un pain qui n'est plus, la résurrection future des corps, le jugement dernier, etc.

Il fallait rendre le monde Chrétien; c'est-à-dire, qu'il fallait lui faire recevoir une religion qui oblige l'homme d'adorer comme son Sauveur et son Dieu, un

homme mort en croix. Adorer un homme mort en croix! quelle proposition à faire au monde; à ce monde dominé par l'orgueil; à ce monde aux yeux duquel le supplice a toujours été et sera toujours plus honteux que le crime; à ce monde aux yeux duquel un scélérat qui échappe au supplice qu'il mérite, conserve presque toujours l'honneur que l'innocent qui le subit injustement, perd sans retour! Ce monde, pour qui un homme mort en croix était alors un objet de mépris et d'horreur, que devait-il donc penser d'un Dieu mort en croix? On s'étonne, avec raison, que le monde ait adoré Jupiter adultère et incestueux. On doit s'étonner encore plus qu'il ait adoré Jesus-Christ crucifié: car, je le soutiens, un Dieu chargé de crimes blessera toujours moins l'orgueil des hommes, qu'un Dieu couvert d'opprobres.

Il fallait rendre le monde Chrétien; c'est-à-dire, qu'il fallait lui faire recevoir une religion qui oblige l'homme à combattre continuellement toutes ses passions, ces passions que l'homme corrompu regarde comme la vie de son ame et la source de son bonheur; une religion qui commande l'humilité, le détachement, la chasteté, la pénitence, le pardon des injures, l'amour des ennemis; une religion qui veut que l'homme regarde la terre

comme son exil, et le ciel comme sa patrie; qu'il renonce, au moins de cœur, à tous les biens du temps, à ces biens qu'il voit de ses yeux, qui sont sous sa main, qui lui paraissent avoir tant de proportion avec sa nature, qu'il croit n'avoir un cœur que pour les désirer, et des sens que pour en jouir; qu'il renonce, dis-je, à ces biens qui sont présens, qu'il connaît, et dont il a l'expérience, pour des biens à venir, dont il n'a ni l'idée, ni le sentiment; qui sont placés dans un autre monde, où il faudra qu'il aille les chercher après sa mort, et qui n'ont rien de commun avec ce que l'œil voit, ce que l'oreille entend, ce que le cœur et les sens éprouvent ici-bas.

Telle est, Théotime, la religion qu'il fallait faire recevoir au monde, après l'avoir détrompé de ses fausses Divinités, pour lesquelles il avait un attachement et un zèle qui tenaient du prodige, comme nous l'avons montré plus haut. Or il est notoire à tout l'univers, que les Apôtres ont fait ces deux choses, si difficiles et même si impossibles, non-seulement à des hommes tels qu'étaient les Apôtres, mais aux hommes de la plus grande autorité et du plus vaste génie; ils ont persuadé au monde d'abandonner le culte de ses fausses Divinités; ils ont fait recevoir au monde la Religion chrétienne.

Comment expliquer ce prodige? Dira-

t-on que les Apôtres étaient de ces puissans génies qui tiennent, pour ainsi dire, dans leurs mains les destinées des nations; qui savent, quand ils veulent, remuer tout l'univers, et le faire changer de face? Mais cette prétention est démentie par l'histoire. Je l'ai dit plusieurs fois, et je le répéterai encore, car on ne saurait trop l'inculquer: les Apôtres étaient des hommes obscurs, simples, ignorans et grossiers, sans richesses, sans autorité, sans crédit; des hommes plus capables par eux-mêmes d'être séduits, que propres à séduire; de ces hommes qui ne sont rien aux yeux du monde, et qu'on sacrifie toujours sans conséquence à la sûreté publique, parce qu'on n'a rien à craindre en les sacrifiant.

Conviendra-t-on que les Apôtres étaient des hommes obscurs, simples, ignorans et grossiers? Mais, pour convertir le monde, il fallait lui faire abandonner le préjugé de l'idolâtrie, et le déterminer à embrasser la Religion chrétienne; pour faire abandonner au monde le préjugé de l'idolâtrie, il fallait en démontrer la fausseté; pour le déterminer à embrasser la Religion chrétienne, il fallait en démontrer la vérité. Or, je demande si des hommes tels qu'étaient les Apôtres, pouvaient faire ces deux choses?

Attribuera-t-on la conversion du monde

aux miracles que firent les Apôtres? Mais alors l'établissement de la Religion chrétienne sera l'ouvrage de Dieu, et l'on nous accordera tout ce que nous demandons.

Niera-t-on que les Apôtres aient fait des miracles? Mais, outre qu'on ne peut nier les miracles des Apôtres sans s'inscrire en faux contre toutes les histoires, il est évident, comme le disait S. Augustin, que la conversion du monde opérée sans miracle, serait le plus grand de tous les miracles. (1)

---

(1) Tout homme qui voudra écouter sa propre raison, conviendra qu'il est impossible de persuader au monde qu'un homme mort en croix est Dieu, qu'il faut lui rendre tous les hommages qui sont dus à la suprême Majesté, se soumettre à ses lois, quelque dures qu'elles soient, et mourir pour lui, qu'en démontrant toutes ces vérités, et en les démontrant avec la dernière évidence. Or, ces vérités ne peuvent être démontrées par le raisonnement; on ne peut donc les démontrer que par des miracles. Les Apôtres ont donc fait des miracles, puisqu'ils ont persuadé au monde qu'un homme mort en croix est Dieu, qu'il faut lui rendre tous les hommages qui sont dus à la suprême Majesté, se soumettre à ses lois, quelque dures qu'elles soient, et mourir pour lui.

Ici, Théotime, j'entends les Philosophes de nos jours, qui crient autour de moi : le hasard, le hasard, l'enthousiasme, le fanatisme. C'est par hasard que le monde est devenu chrétien. Eh quoi ! par-tout le hasard ! L'orgueil humain poussé à bout s'enfoncera-t-il toujours dans ce chaos ténébreux, pour se dérober aux poursuites de la vérité ?

Mais comment le hasard inspira-t-il aux Apôtres, pour les déterminer à entreprendre la conversion du monde, et au monde lui-même, pour le déterminer à se convertir, des sentimens si contraires à tous ceux qui sont dans la nature ? Comment le hasard ne fut-il jamais déconcerté par tant de contre-temps, qui pendant plusieurs siècles devaient à tout moment ruiner son entreprise ? Comment le hasard a-t-il suivi, durant un si grand nombre de siècles, et au milieu de tant d'embarras de toute espèce, une marche si constante et si bien soutenue pour parvenir à ses fins ? Comment le hasard s'est-il roidi avec tant d'opiniâtreté contre tant d'obstacles et de difficultés ? Comment a-t-il lutté si long-temps, et contre la puissance des rois, et contre les préjugés des peuples, jusqu'à ce qu'enfin il eût vaincu les uns et les autres ? Comment, dans un combat qui a duré plusieurs siècles, le hasard a-t-il constamment donné la victoire à l'ignorance et à la grossièreté,

sur l'éloquence et le savoir; à la pauvreté sur les richesses; à la bassesse sur la grandeur; à la patience sur les tourmens; à la faiblesse sur la force; au petit nombre sur la multitude, à douze Pêcheurs sur tout l'Univers? O puissance, ô sagesse du hasard! Si le hasard a fait tout cela, c'est lui que j'adore, il sera désormais mon Dieu.

Mais entrons dans le détail des faits. J'ai montré ailleurs que les Apôtres ne furent déterminés par aucun intérêt humain, c'est-à-dire, par aucun intérêt de passion, à annoncer au monde la résurrection et la Divinité de Jesus-Christ; et j'ajoute ici:

1.° Que les Apôtres n'eurent aucun secours humain pour faire réussir leur entreprise.

2.° Que dans cette entreprise, ils eurent tous les obstacles humains à surmonter.

3.° Qu'ils employèrent, pour faire réussir cette entreprise, des moyens qui devaient naturellement produire un effet tout contraire. Venons maintenant à la preuve.

Je dis que les Apôtres n'eurent aucun secours humain pour faire réussir leur entreprise. Qu'est-ce qui fait réussir les grands desseins, mon cher Théotime? C'est l'éloquence qui persuade, les richesses qui séduisent et qui corrompent, l'autorité et le crédit qui imposent, la force qui soumet. Or, les Apôtres n'avaient aucun de ces secours: je l'ai dit, et je le répète encore, c'étaient,

du moins pour la plupart, des Pêcheurs; c'est-à-dire, des hommes de la lie du peuple, pauvres, ignorans, grossiers, d'un esprit simple et borné, qui ne jouissaient dans le monde d'aucune considération. C'étaient de ces hommes dont l'air, le langage, les manières annoncent l'abjection où ils sont nés, et qu'il suffit de voir et d'entendre parler, pour les dédaigner. L'Evangile nous les montre par-tout tels que je les dépeins ici, et tout le monde convient que c'était là leur caractère.

Les Apôtres n'avaient donc rien en eux-mêmes de ce qui peut faire réussir une grande entreprise; et d'un autre côté, l'entreprise des Apôtres était la plus grande entreprise que des hommes eussent jamais formée. Car il s'agissait dans cette entreprise de faire renoncer tous les peuples du monde au culte de leurs Divinités, ce culte qui était si ancien chez eux, et pour lequel ils avaient tant de zèle et un attachement si opiniâtre.

2.° Il s'agissait d'engager le genre humain à adorer un homme mort en croix, comme son Sauveur et son Dieu.

3.° Il s'agissait enfin de faire recevoir au monde une Religion pleine de mystères qui semblent contredire la raison, et de préceptes qui révoltent les passions et les sens.

Figurez-vous, Théotime, que vous avez

l'éloquence des plus sublimes Orateurs, la subtilité des plus grands Philosophes, l'habileté des plus profonds Politiques, jointes à la puissance des Césars. Auriez-vous osé espérer de faire adorer au monde, tel qu'il était au temps des Apôtres, un homme mort dans le supplice le plus infâme; de le faire adorer, dis-je, sérieusement et du fond du cœur; de le faire adorer comme le Dieu souverain, Créateur du Ciel et de la Terre? Auriez-vous osé espérer de faire recevoir au monde une Religion donnée par ce Juif crucifié; une Religion qui commande à l'homme de croire ce qu'il ne comprend pas, d'espérer ce qu'il ne connaît pas, de pratiquer ce qu'il ne goûte pas, d'aimer ce que sa nature lui fait haïr, de haïr ce qu'elle lui fait aimer, de renoncer à lui-même, et de porter chaque jour sa croix? Non, sans doute.

Or, ce que les plus sublimes Orateurs, les plus subtils Philosophes, les plus profonds Politiques, les Césars et tous les Rois de la terre n'eussent jamais osé entreprendre; ce qu'ils n'eussent jamais pu exécuter, en agissant tous ensemble d'un effort commun, et avec le plus grand concert, douze hommes de la lie du peuple, sortis du fond de la Palestine, et des bords de la mer de Galilée, l'ont entrepris, et ils en sont venus à bout malgré l'éloquence des Orateurs, malgré la subtilité des Philosophes,

malgré l'habileté des Politiques, malgré la puissance des Césars; en un mot, quoiqu'ils eussent contr'eux tous les obstacles humains, comme nous l'allons voir.

Oui, Théotime, les Apôtres eurent à combattre les oppositions de tout l'Univers ligué contr'eux et contre leur doctrine. La persécution fut déclarée le jour même qu'ils annoncèrent pour la première fois Jesus-Christ à Jérusalem. Nous voyons dans les Actes des Apôtres que le Sanhédrin assemblé leur défendit plusieurs fois, avec de terribles menaces, de prêcher Jesus-Christ; qu'il les fit battre de verges; que S. Jacques et S. Etienne furent mis à mort; que S. Pierre fut mis dans les fers; et que par-tout les Juifs contredisaient leur prédication, et mettaient tous les obstacles qu'ils pouvaient à la conversion des Gentils.

La persécution que les Apôtres souffrirent à Jérusalem, et dans tout le reste de la Judée, ne fut que le prélude de celle que le monde entier leur préparait, et qui ne tarda pas à éclater. Les Empereurs Romains, alarmés des conquêtes de l'Evangile, mirent tout en usage pour en arrêter le cours. Des lois furent publiées, et le glaive tiré contre les Chrétiens dans tout l'Empire. Il n'y avait aucune sûreté pour eux: on les vexait par-tout et en toutes manières. Leur Religion, qu'on ne daignait

pas examiner, était regardée comme ridicule, impie, abominable et funeste au genre humain. Ils se voyaient tout-à-la-fois exposés, et aux violences de l'autorité publique, et au mépris et à la dérision des particuliers. On sévissait contr'eux sans ménagement et sans pitié. Les exils, les prisons, les confiscations des biens, les fouets, les flétrissures de toute espèce, ne furent que de légers essais des maux auxquels on les réservait, et qu'on leur fit souffrir en effet. On ne se contenta pas d'employer contr'eux les supplices que les lois décernaient contre les plus grands crimes; les chevalets, les glaives, les croix, le feu, la dent des bêtes féroces: on inventa mille tortures inouies, et dont la seule pensée fait frémir. Personne n'était épargné; on n'avait aucun respect, ni pour la naissance la plus illustre, ni pour la vertu la plus reconnue; on n'était ému d'aucune compassion, ni pour les plus tendres enfans, ni pour les vieillards les plus vénérables, ni pour les vierges les plus touchantes. Les Païens étaient plus altérés du sang des Chrétiens, que les bêtes féroces auxquelles on les livrait en proie. Le supplice d'un Chrétien était le plus agréable spectacle qu'on pût leur donner: un Chrétien était dans leur opinion la plus agréable victime qu'on pût immoler aux Dieux pour les appaiser. Par-tout la haine publique

s'attachait à eux, selon la prédiction de Jesus-Christ. L'ami idolâtre dénonçait aux Juges son ami chrétien; le serviteur son maître; le père son fils; le fils son propre père; l'épouse son époux, et l'époux son épouse. Les plus grands ennemis des Chrétiens étaient ceux qui leur étaient unis par les liens les plus sacrés; ou plutôt, dès qu'un homme était chrétien, il perdait, au jugement des Païens, tous les priviléges de la nature humaine, et l'on croyait ne lui rien devoir que des outrages et des supplices. Cependant les Chrétiens, instruits par les Apôtres, et encouragés par leurs exemples, souffraient les opprobres et les tourmens, non-seulement avec patience, mais avec joie; non-seulement sans se plaindre de leurs persécuteurs, mais en les bénissant, et en priant pour eux. La paix régnait dans leur cœur; on voyait une douce sérénité peinte sur leur visage, et leurs langues entonnaient des Cantiques d'alégresse. On les entendait sans cesse, au milieu de leurs tourmens, remercier Jesus-Christ de ce qu'il les avait jugés dignes de souffrir pour lui. Ils répétaient continuellement son nom, et l'on comprenait qu'ils étaient morts, lorsque ce nom adorable ne sortait plus de leur bouche.

Une persécution si universelle et si atroce devait sans doute anéantir les Chrétiens et

et le Christianisme : tout le contraire arriva. Plus on persécutait les Chrétiens, plus ils se multipliaient, plus le Christianisme prenait d'accroissement et de force ; et c'était la persécution même qui produisait cet effet. Le sang répandu d'un seul Chrétien était une semence féconde qui en faisait germer mille autres. Une seule étincelle avait causé, malgré toutes les précautions qu'on avait prises pour l'éteindre, un vaste embrasement, qui gagnait de proche en proche toutes les parties de l'Empire, qui se communiquait de ville en ville, de province en province, non-seulement malgré les efforts qu'on faisait pour en arrêter le cours, mais par ces mêmes efforts. Les Chrétiens étaient par-tout, dans les campagnes, dans les villes, dans les armées, dans le Sénat, et jusque dans les palais des Césars. On vit plus d'une fois les spectateurs des tourmens des Martyrs, étonnés de leur constance plus qu'humaine, s'écrier subitement qu'ils étaient chrétiens, et s'offrir d'eux-mêmes aux bourreaux, pour être immolés avec ces saintes victimes. On vit des bourreaux eux-mêmes se prosterner devant les victimes qui venaient de tomber sous leurs coups, et présenter intrépidement leurs têtes, pour être immolés à leur tour par d'autres mains. Les Empereurs, et tout l'univers avec eux, étaient dans un éton-

nement inexprimable, et l'on ne savait à quoi attribuer ce prodige.

Tout ce que je dis ici, Théotime, est attesté par toutes les histoires. Tout l'univers est encore rempli des monumens de la cruauté des Empereurs Romains, et de la patience des Martyrs. Toutes les histoires attestent que Rome, et les autres villes de l'Empire, furent autant de théâtres où la foi des Chrétiens fut donnée en spectacle, combattit contre les tourmens, et en triompha. Par-tout le sang des Martyrs coulait à grands flots, et l'on peut dire que tout l'Empire en fut inondé.

Mais, direz-vous peut-être, sans doute qu'une si furieuse persécution commença trop tard, ou finit trop tôt; et ce fut-là ce qui sauva la Religion. Si la persécution eût commencé avant que le Christianisme eût eu le temps de prendre des forces, elle l'eût infailliblement étouffé dans son berceau; et si elle eût duré long-temps, elle l'eût enfin aboli. Apparemment les Empereurs se lassèrent de tourmenter les Chrétiens, avant que les Chrétiens se fussent lassés de souffrir les tourmens.

Ce serait se tromper grossièrement, mon cher Théotime, que de raisonner ainsi. Nous avons montré plus haut que la persécution contre les Chrétiens commença avec le Christianisme, et il est constant d'ailleurs qu'elle dura jusqu'au

règne du Grand Constantin, c'est-à-dire, trois cents ans. Dieu voulut faire sentir aux Empereurs, et avec eux, à tous les Rois de la terre, qu'il n'avait aucun besoin d'eux pour établir et pour maintenir sa Religion dans le monde; que son bras lui suffisait pour cela. Cet Etre suprême crut qu'il était de sa gloire de ne les appeler eux-mêmes à la foi, qu'après les avoir convaincus par une expérience de plusieurs siècles, que, pouvant tout contre les Chrétiens, ils ne pouvaient rien contre le Christianisme; et que leur vocation était bien plus une grace qu'il leur faisait, qu'un bienfait qu'il accordait à son Eglise.

Il est donc vrai, Théotime, que les Apôtres eurent, dans l'exécution de leur entreprise, tous les obstacles humains à surmonter; à quoi j'ajoute encore, que les moyens qu'ils mirent en œuvre pour faire réussir cette étonnante entreprise, devaient par eux-mêmes produire un effet tout contraire, et la ruiner sans ressource.

1.° Les Apôtres savaient très-bien, que dans tous les pays où ils porteraient l'Evangile, les Princes et les Peuples s'élèveraient contr'eux avec fureur, dès qu'ils appercevraient que l'ancienne religion serait attaquée. « Je vous envoie, leur » avait dit Jesus-Christ, comme des brebis au milieu des loups. On vous chassera » des Synagogues; on vous poursuivra de

» ville en ville. Vous serez odieux à tous » les hommes à cause de mon nom ; et » quiconque vous fera mourir, croira faire » un sacrifice à Dieu. » Les Apôtres savaient tout cela de Jesus-Christ, et d'ailleurs la chose parlait d'elle-même. La prudence humaine voulait donc qu'ils commençassent par annoncer l'Evangile en secret, et qu'ils ne parlassent du royaume de Dieu, qu'aux particuliers et à l'oreille ; qu'ils attendissent, pour éclater, qu'ils eussent un parti capable de se soutenir par lui-même. Cependant le jour de la Pentecôte, ils parurent tous ensemble au milieu de Jérusalem, et se mirent à publier hautement, que ce même J. C. que les Juifs avaient fait mourir en croix peu de jours auparavant, était ressuscité, et qu'il était le Messie ; c'est-à-dire, que dès le premier pas, ils firent une des ces fautes capitales, qui, selon les règles de la prudence humaine, doivent tout perdre, comme nous l'avons montré ailleurs ; et nous voyons encore que Saint Philippe tient la même conduite à Samarie, et S. Paul à Athènes et ailleurs.

2.° La prudence humaine voulait que les Apôtres, leurs coopérateurs et leurs premiers successeurs, reçussent dans l'Eglise, indifféremment et sans choix, tous ceux qui demanderaient d'y entrer : car c'était pour eux un point capital de se faire

promptement un grand parti. La multitude de ceux qui composent un parti en impose aux peuples, donne aux Princes de justes alarmes, fait la sûreté de ceux qui s'y engagent, et devient par-là un puissant attrait pour s'y engager. Cependant, jamais les Apôtres, leurs coopérateurs et leurs premiers successeurs, ne reçurent dans l'Eglise que des hommes en qui ils voyaient des marques d'une conversion sincère. Toute l'Histoire Ecclésiastique rend témoignage, que dans les premiers siècles du Christianisme, on ne donnait régulièrement le Baptême à ceux qui le demandaient avec les plus vives instances, qu'après avoir long-temps éprouvé leur foi, pour s'assurer qu'elle était capable du martyre, et que les épreuves ne furent jamais plus rigoureuses que lorsque la persécution était la plus allumée.

3.° La prudence humaine voulait que, dans les commencemens de l'Eglise, on annonçât l'Evangile avec quelque adoucissement; qu'on ménageât, du moins jusqu'à un certain point, les préjugés et la faiblesse de ceux qu'on voulait attirer au Christianisme. Quelle apparence de faire beaucoup de conversions sans cela, dans des temps où le glaive de la persécution était levé par-tout sur la tête des Chrétiens? Cependant les Apôtres proposèrent toujours l'Evangile dans toute sa sé-

vérité et dans toute son intolérance, à ceux qu'ils voulaient attirer au Christianisme. Jamais personne ne fut admis au Baptême, qu'après avoir promis qu'il vivrait selon la foi, qu'il la professerait devant les tyrans, et qu'il mourrait plutôt que de la renoncer. Et dans ces heureux temps, la réception du Baptême fut toujours regardée comme un dévouement solennel au martyre.

4.° La prudence humaine voulait que, dans les premiers temps du Christianisme, lorsque l'Eglise naissante, faible par elle-même, était encore attaquée au-dehors avec tant de violence, le gouvernement ecclésiastique fût très-doux et très-modéré; qu'on fermât les yeux sur certaines prévarications, du moins sur celles qui pouvaient recevoir une interprétation favorable. Ce n'est pas par la sévérité et par les peines, qu'on fixe dans un parti des hommes qui l'ont suivi librement, et n'y sont attachés que par les liens de leur volonté; qui ont tout à perdre en y demeurant, et tout à gagner en le quittant. Cependant, le gouvernement ecclésiastique ne fut jamais plus ferme et plus sévère, que lorsque le feu de la persécution était allumé de toute part, et menaçait de consumer jusqu'aux moindres restes du Christianisme. Tout le monde sait que dans les temps dont nous parlons, non-seulement

ces lâches Chrétiens, qui, au premier ordre des Juges, avaient offert de l'encens aux idoles, mais encore ceux qui, vaincus par la violence des tourmens, avaient renoncé Jesus-Christ, et ceux qui avaient demandé ou souffert qu'on demandât pour eux des certificats d'abjuration, quoiqu'ils n'eussent pas abjuré en effet, étaient soumis à la pénitence publique; que ce n'était qu'à ce prix qu'ils pouvaient être réconciliés à l'Eglise, et que cette pénitence était si longue et si rigoureuse, qu'elle différait peu du martyre. (1) Enfin, la prudence humaine voulait au moins que, lorsque les Chrétiens se virent en état de se faire craindre, et par leur nombre, et par les chefs qu'ils pouvaient se donner, ils s'armassent pour leur propre défense. C'est une nécessité de céder au plus fort; mais c'est une folie de se laisser égorger sans résistance par le plus faible: et d'ailleurs, mort pour mort, il est toujours plus glorieux de mourir les armes à la main, que sur un

(1) *Enfin la prudence humaine.* Je prie le Lecteur de faire grande attention que tout ce qui se trouve dans ce morceau, représente ce que les premiers Chrétiens pouvaient se dire à eux-mêmes, non comme des raisons vraies et solides, mais seulement comme des prétextes spécieux; dont aucun cependant ne leur vint jamais dans l'esprit.

échafaud. Les Chrétiens avaient la justice de leur côté; leur cause était celle de Dieu; c'était à Dieu même qu'on faisait la guerre dans leurs personnes. Ne pouvaient-ils pas s'autoriser de l'exemple des Macchabées qui semblait être fait pour eux? Si les Chrétiens étaient vainqueurs, quels progrès ne ferait point le christianisme, lorsqu'on pourrait le professer librement, puisqu'il s'était si fort étendu durant la persécution! et s'ils étaient vaincus, qu'auraient-ils de plus à souffrir, que ce qu'ils avaient souffert jusque-là? Ils pouvaient donc tout gagner en se révoltant, et ils ne pouvaient rien perdre. Enfin, en s'armant pour la défense de leur religion, ils rendraient le service le plus signalé à Dieu, à l'Empire et aux Empereurs: à Dieu, dont ils vengeraient la gloire; à l'Empire, dont ils conserveraient les meilleurs sujets; aux Empereurs eux-mêmes, qu'ils empêcheraient de verser des flots de sang innocent, sans donner d'ailleurs la moindre atteinte à leur véritable et juste autorité.

Quelle foule de raisons! et cependant, Théotime, durant trois cents ans de persécution, jamais aucune de ces raisons ne vint seulement à l'esprit, ni des Apôtres, ni de leurs coopérateurs, ni de leurs successeurs, ni enfin d'aucun Chrétien.

« Que tout homme, disait St. Paul aux » Chrétiens de Rome, soit soumis aux

» Puissances supérieures ; car il n'y a point » de puissance qui ne vienne de Dieu, et » c'est lui qui a établi toutes celles qui sont » sur la terre..... Rendez donc à tous ce » qui leur est dû ; le tribut à qui vous de- » vez le tribut, les impôts à qui vous de- » vez les impôts, la crainte à qui vous de- » vez de la crainte, l'honneur à qui vous » devez de l'honneur. » Et à Timothée : « Je vous conjure, avant toute chose, que » l'on fasse des supplications, des prières, » des vœux et des actions de grace pour » tous les hommes, pour les Rois, et pour » tous ceux qui sont élevés en dignité, afin » que nous vivions paisibles et tranquilles » dans toute sorte de piété et d'honnêteté. » Mes Frères, (disait St. Pierre aux Fidelles dispersés dans les Provinces de Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie) « ne soyez point surpris lors- » que Dieu vous éprouve par le feu de » l'affliction, comme si quelque chose » d'extraordinaire vous arrivait ; mais ré- » jouissez-vous plutôt de ce que vous par- » ticipez aux souffrances de Jesus-Christ, » afin que vous soyez aussi comblés de joie » dans la manifestation de sa gloire. Vous » êtes bien heureux, si vous souffrez des » injures et des diffamations pour le nom » de Jesus-Christ ; parce que l'honneur, la » gloire, la vertu de Dieu et son esprit » reposent sur vous. Mais que nul de vous

» ne souffre comme homicide, ou comme » larron, ou comme médisant, ou comme » envieux du bien d'autrui : que s'il souffre » comme chrétien, qu'il n'en ait point de » honte, mais qu'il en glorifie Dieu. » Nous souffrons, (ajoutait St. Paul écrivant aux Corinthiens) « nous souffrons la faim » et la soif, la nudité et les mauvais traitemens; nous travaillons avec beaucoup » de peine de nos propres mains; on nous » maudit, et nous bénissons; on nous persécute, et nous souffrons; on nous dit » des injures, et nous répondons par des » prières : nous sommes jusqu'à présent » regardés comme les ordures du monde, » et comme les balayures rejetées de » tous. »

Telles étaient les leçons, et tels étaient les exemples que les Apôtres donnaient aux premiers Fidelles. Ils étaient donc bien éloignés de les porter à la révolte, puisqu'ils voulaient qu'ils regardassent les injures, les diffamations, les tourmens et la mort pour Jesus-Christ, comme leur gloire et leur bonheur.

Ces saintes leçons et ces héroïques exemples des Apôtres, firent de si puissantes impressions sur l'esprit et sur le cœur de leurs Disciples, que pendant trois cents ans de la persécution la plus cruelle et la plus intolérable qui fût jamais, on n'entendit parler dans l'Empire d'aucune

sédition excitée par les Chrétiens; jamais aucun Gouverneur de Province, jamais aucun Magistrat d'aucune ville ne les accusa de faire le moindre mouvement contre l'Etat. Toute l'Histoire Ecclésiastique m'apprend que les Chrétiens priaient sans cesse pour la prospérité de l'Empire et des Empereurs; qu'ils payaient les tributs avec la plus religieuse exactitude; qu'ils étaient les plus intrépides soldats de leurs armées; que jamais on ne les entendit, ni murmurer contre ces maîtres cruels, ni former des vœux pour leur mort; et qu'enfin les Empereurs n'eurent point de sujets plus fidelles. On les vit toujours aimer leurs plus grands ennemis, comme ils s'aimaient entr'eux; leur abandonner leurs biens sans résistance; ne répondre à leurs injures que par le silence, ou en leur donnant des bénédictions, et à leurs traitemens les plus cruels que par des actions de grace et des bienfaits. Quand la persécution se ralentissait, ils pratiquaient paisiblement leur sainte religion. Dès qu'elle se rallumait, les uns fuyaient dans les pays étrangers, les autres s'enfermaient dans les forêts et dans les déserts, ou se cachaient dans le creux des rochers, les autres attendaient chez eux qu'on vînt les conduire au martyre. Cependant tous s'efforçaient d'attirer sur eux le secours d'en-haut par leurs prières, leurs jeûnes, leurs gémissemens et

leurs larmes. Ils s'exhortaient les uns les autres à tout souffrir pour celui qui avait souffert pour eux la mort de la croix; et quand le moment de leur sacrifice était venu, ils recevaient le coup de la mort en bénissant tout-à-la-fois, et la main qui les immolait à Dieu, et le Dieu qui les avait jugés dignes d'être immolés pour lui.

Et afin qu'on ne dise pas que les Chrétiens n'étaient patiens que par la nécessité de l'être, écoutez comment Tertullien, qui florissait dans le second siècle, parle au Sénat dans son Apologétique. « Nous rem-» plissons tout l'empire, les villes, les » places fortes, les bourgs, les tribus, » les décuries, les armées, le sénat, le » palais, les places publiques. Nous ne » vous laissons que les temples des Dieux: » ce n'est que là qu'on ne voit point de » Chrétiens. » Comme s'il leur eût dit: Nous sentons nos forces, mais nous ne voulons point nous en servir, parce que nous connaissons notre loi. Notre patience n'est pas, comme vous l'imaginez peut-être, une patience de faiblesse et d'abattement, mais une patience de foi. Nous nous laissons égorger comme des agneaux, parce que nous croyons qu'il est plus glorieux et plus utile pour nous de mourir que de tuer.

Ainsi pensaient les Chrétiens. La légion,

Thébaine en donna une preuve illustre sous l'empire de Maximien. Cette légion était toute composée de Fidelles. L'Empereur leur ayant commandé, sous peine de mort, de sacrifier aux Dieux de l'Empire, ils lui répondirent avec intrépidité : Nous sommes vos soldats, et en cette qualité nous vous devons le service militaire. Mais en même temps nous sommes les serviteurs de Dieu ; en cette qualité, nous ne pouvons adorer que lui. Ordonnez de notre vie comme il vous plaira : nous avons les armes à la main, et nous savons nous en servir, mais ce n'est que contre les ennemis de l'Empire ; vous n'éprouverez de notre part aucune résistance. L'ordre barbare de massacrer la sainte Légion est donné et exécuté. On vit alors ces fiers Guerriers attendre et recevoir de sang froid la mort, qu'ils avaient si souvent portée dans les rangs des ennemis. Ils jettent leurs armes, ils se présentent en cet état aux coups de leurs Compagnons de milice, devenus leurs bourreaux. Six mille six cents soldats, tous d'une bravoure éprouvée, se laissent égorger comme un seul homme ; et un même jour voit entrer dans le Ciel une armée entière de Martyrs.

Mais, Théotime, rien ne montre mieux combien les sentimens dont je parle étaient profondément gravés dans le cœur

des Chrétiens, que ce qui se passa sous Julien l'apostat. Ce Prince avait succédé à plusieurs Empereurs chrétiens. Lorsqu'il monta sur le trône, toutes les lois étaient favorables au Christianisme, et il avait lui-même reçu le baptême. Il persécuta la religion; et cette persécution eut ce caractère singulier, qu'étant moins sanglante que les autres, elle fut cependant plus terrible, parce qu'elle fut plus artificieuse. Les Chrétiens pouvaient prétendre que, depuis Constantin, leur religion était la religion de l'Empire, et tenait ainsi étroitement à sa constitution; que Julien n'avait reçu la pourpre, qu'à condition qu'il protégerait cette religion, et que ce n'était qu'à cette même condition que les peuples s'étaient donnés à lui: mais ils ne connurent aucun de ces prétextes de révolte. Julien immola autant de victimes qu'il voulut. Il répandit tout le sang qu'il lui plut de répandre. Les Chrétiens d'alors, comme ceux des règnes de Domitien et de Dioclétien, n'imaginèrent point d'autre moyen de faire cesser la persécution, que de prier et de souffrir; et par cet exemple à jamais mémorable, ils apprirent à tous les Chrétiens de tous les siècles à venir, qu'il ne peut jamais y avoir de raison légitime de se soulever contre les Princes, persécuteurs de la religion; que le Christianisme doit se maintenir par

les mêmes moyens qui l'ont établi, c'est-à-dire, par la prière et par la patience.

Reprenons en peu de mots, mon cher Théotime, tout ce qui a été dit jusqu'ici. Les Apôtres formèrent la plus grande entreprise que des hommes eussent jamais formée, et qu'ils pussent jamais former. Ils n'avaient, par eux-mêmes, rien de ce qui peut faire réussir une entreprise de cette nature. Ils eurent, dans l'exécution, tous les obstacles humains à surmonter. Les moyens qu'ils mirent en œuvre pour venir à bout de cette entreprise, devaient, selon toutes les règles de la prudence humaine, la faire échouer sans ressource. Cependant les Apôtres convertirent à la foi une infinité de Juifs et d'Idolâtres. Quand ils moururent, les Chrétiens composaient déjà une société immense. Pendant trois cents ans que durèrent les persécutions, le Christianisme s'étendit de toute part. Alors les Empereurs eux-mêmes, vaincus par la force de la vérité, reçurent le baptême, et par cette dernière victoire J. C. se vit maître de tout l'univers.

Etonnante révolution, où la puissance, la sagesse et la majesté suprême de Dieu éclatent d'une manière si sensible, qu'il n'est point d'homme de bonne foi et libre de préjugé, qui n'en soit frappé! Ecoutons, Théotime, comment S. Paul s'exprime là-dessus, dans sa première Epître aux

Corinthiens, chap. 1. « La parole de la » foi est une folie pour ceux qui se per- » dent; mais pour ceux qui se sauvent, » c'est-à-dire pour nous, elle est la vertu » de Dieu. C'est pourquoi il est écrit: Je » détruirai la sagesse des Sages, et je rejet- » terai la science des Savans. Que sont » devenus les Sages? Que sont devenus » les Docteurs de la loi? Que sont deve- » nus ces Esprits curieux de ce siècle? » Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la » sagesse de ce monde? Car Dieu voyant » que le monde avec la sagesse humaine » ne l'avait pas connu dans les ouvrages de » la sagesse divine, il lui a plu de sauver, » par la folie de la prédication, ceux qui » croiraient en lui. Les Juifs demandent » des miracles, et les Gentils cherchent » la sagesse; et pour nous, nous prêchons » Jesus-Christ crucifié, qui est un scandale » aux Juifs et une folie aux Gentils, mais » qui est la force de Dieu et la sagesse de » Dieu à ceux qui sont appelés, soit Juifs, » soit Gentils; parce que ce qui paraît » en Dieu une folie, est plus sage que la » sagesse de tous les hommes; et ce qui » paraît en Dieu une faiblesse, est plus » fort que la force de tous les hommes. » Considérez, mes Frères, qui sont ceux » de vous qui ont été appelés à la foi; il » y a peu de sages selon la chair, peu de » puissans, peu de nobles. Mais Dieu a

» choisi les moins sages selon le monde, » pour confondre les sages; il a choisi les » faibles selon le monde, pour confondre » les puissans; il a choisi les plus vils et » les plus méprisables selon le monde, et » ce qui n'était rien, pour détruire ce qu'il » y a de plus grand, afin que nul homme » ne se glorifie devant lui. »

Paroles profondes, qui nous apprennent que la fin que Dieu s'est proposée dans le choix des moyens par lesquels il a établi dans le monde la Religion chrétienne, a été d'étonner, de confondre et de pousser à bout l'orgueil de l'esprit humain. Comment cela? en forçant les hommes de reconnaître et d'avouer hautement que la Rédemption du monde, opérée par les mystères du Fils de Dieu fait homme, et mort en croix, est le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu même; en réduisant les hommes à la nécessité de fléchir le genou devant Jesus-Christ crucifié, pour l'adorer comme leur Dieu, et l'auteur de leur salut; en n'employant point d'autre moyen extérieur et sensible pour opérer ces merveilles, que la prédication de douze hommes pauvres, vils et abjects selon le monde; en appelant d'abord à la foi, par la prédication de ces douze hommes, tout ce qu'il y avait dans le monde de plus faible et de plus méprisable, pour y attirer ensuite par ceux-ci tout ce qu'il y a

dans le monde de plus grand et de plus puissant. De sorte que, dans l'établissement de la Religion, tout ayant été conduit contre toutes les règles de la sagesse humaine, et en apparence par un conseil plein de folie, tout a cependant réussi.

Selon les idées de l'esprit humain, c'était une folie en Dieu d'envoyer son Fils unique sur la terre pour se faire homme, et mourir sur une croix pour la rédemption des hommes: selon les idées de l'esprit humain, c'était en Dieu une folie de vouloir obliger le monde à croire que le Fils unique de Dieu s'était véritablement fait homme, et qu'il était mort sur une croix pour la rédemption des hommes: enfin, selon les idées de l'esprit humain, c'était une folie en Dieu de prétendre que douze pêcheurs persuaderaient ces Mystères au monde; ou, pour parler comme S. Augustin, trois choses étaient absolument incroyables: il était incroyable que Dieu eût voulu se faire homme et mourir sur une croix pour le salut des hommes; il était incroyable que le monde pût croire que Dieu s'était fait homme, et qu'il était mort en croix pour le salut des hommes; il était incroyable que douze pêcheurs pussent jamais faire croire au monde que Dieu s'était fait homme, et qu'il était mort en croix pour le salut des hommes; et de ces trois paradoxes le

dernier était le plus incroyable de tous. Cependant ces trois choses sont arrivées. Dieu s'est fait homme, et il est mort en croix pour le salut des hommes ; le monde l'a cru et le croit encore ; et ce sont douze pêcheurs qui l'ont fait croire au monde : et ce qui doit paraître plus étonnant, c'est que ce même monde est forcé de confesser que le moyen que Dieu a choisi pour l'attirer à la foi de ces mystères, je veux dire à la prédication de douze pêcheurs, que ce moyen, dis-je, non-seulement si singulier et si inoui, mais encore si insensé en apparence, est l'invention d'une sagesse infinie ; qu'il est forcé, je le répète, de confesser cette vérité, parce qu'il la voit clairement et qu'elle est démontrée.

En effet, Théotime, imaginons que Dieu commença par appeler à la foi, soit par lui-même, soit par le ministère de ses Anges, soit par quelque miracle, les Césars, et avec eux les grands et les riches, les philosophes, les savans et les politiques de Rome ; il est certain que tout l'Empire eût suivi leur exemple sans résistance, du moins à l'extérieur, et la conversion du monde eût été l'ouvrage d'un moment.

Mais, en premier lieu, dans cette supposition les Césars, et avec eux les grands et les riches, les philosophes et les politiques de Rome, se seraient attribué hautement, et comme de plein droit, toute

la gloire de la conversion du monde; ils auraient prétendu que Dieu et son Christ leur étaient redevables de tous les hommages qu'ils recevaient, et par-tout où ils auraient planté la croix, ils auraient arboré à côté d'elle leurs propres trophées, pour avertir les peuples que c'étaient eux qui les avaient soumis à Dieu et à Jesus-Christ.

2.° Le monde lui-même eût regardé sa conversion, non comme l'ouvrage de Dieu, mais comme celui des hommes. Est-ce une merveille, aurait-on dit, que les grands et les riches, les sages et les savans entraînent après eux les petits et les pauvres, les ignorans et les idiots? Est-ce une merveille, sur-tout, que les Rois tournent comme ils veulent l'esprit des peuples? N'est-ce pas là ce qu'on a vu dans tous les temps? Etait-il donc plus difficile aux Césars de faire adorer Jesus-Christ, que de se faire adorer eux mêmes? Le monde s'est toujours prêté, et il se prêtera toujours avec le plus aveugle empressement à tout ce qui pourra plaire à ses maîtres. Ce sont là ses vrais Dieux.

Ce serait en vain que je voudrais représenter que la conversion des Césars et des premiers hommes de Rome fut l'ouvrage de Dieu. Ce serait en vain que je rapporterais des miracles et des apparitions: on se moquerait également, et de

mes apparitions prétendues, et de mes prétendus miracles; et l'on me répondrait qu'il ne faut qu'un charlatan ou un songe pour convertir un Roi, et qu'un Roi pour convertir un Royaume.

Ce ne serait pas avec plus de succès que j'insisterais sur la difficulté de faire revenir le monde du préjugé de l'idolâtrie, ce préjugé si ancien et si favorable à toutes les passions; et sur celle de lui faire recevoir la Religion chrétienne, cette Religion dont les Mystères révoltent (1) la raison, et dont la morale combat toutes les passions. On me répondrait d'abord que rien n'est impossible aux Rois; et ensuite que les Césars ne firent point de Chrétiens à parler proprement, mais des hypocrites, qui pour leur plaire, faisaient semblant de l'être; que les premiers Chrétiens ne le furent jamais par persuasion, mais par politique, et parce que tous les intérêts humains les pressaient de professer cette Religion, au moins au-dehors; que si les Chrétiens d'aujourd'hui sont persuadés de la Divinité de leur Religion, cette persuasion est l'ouvrage du temps et de l'habitude; qu'il n'est que trop naturel aux hommes de finir par adorer sérieuse-

(1) *Révoltent la raison.* Entendez ces mots comme nous les avons expliqués dans la Conférence sur les Mystères, *pag.* 184.

ment ce qu'ils n'ont d'abord adoré que par grimace. Voilà ce qu'on me répondrait, et j'avoue que je serais vaincu par ces réponses.

Enfin, mon cher Théotime, si Dieu eût commencé par appeler à la foi les Césars, et avec eux les premiers hommes de l'Empire, pour y attirer tous les autres par eux; la Religion chrétienne se serait établie dans le monde sans contradiction, et par conséquent il n'y aurait point eu de Martyrs; le monde n'aurait point vu tant de milliers de Chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, combattre pour la vérité contre toutes les Puissances de la terre; combattre, dis-je, pour la vérité, non pas en s'armant pour la faire prévaloir, mais en souffrant tout plutôt que de la trahir. On n'aurait pas vu tant de milliers de Chrétiens endurer les injures, les diffamations, la perte de leurs biens et de leur liberté, les tourmens les plus cruels, et la mort la plus ignominieuse, plutôt que de renoncer à Dieu et à son Christ, pour adorer les Dieux de Rome. Ainsi Dieu aurait été privé de la plus grande gloire que ses serviteurs puissent lui rendre; et les serviteurs de Dieu, à leur tour, auraient été privés de la plus grande gloire dont ils puissent se couvrir, qui est celle de mourir pour ses intérêts.

Voilà, Théotime, ce qui serait arrivé,

si Dieu eût commencé l'établissement de sa Religion par la conversion des Césars, et par celle des grands et des riches, des savans et des sages du siècle. Mais aujourd'hui qu'il est notoire dans tout l'univers, que ce sont douze Pêcheurs qui ont rendu le monde chrétien ; aujourd'hui qu'il est notoire dans tout l'univers, que ce sont les pauvres et les petits, les ignorans et les idiots qui ont attiré après eux au Christianisme les grands et les riches, les savans et les sages ; aujourd'hui qu'il est notoire dans tout l'univers, que parmi ceux qui embrassèrent le Christianisme dans les premiers temps, aucun n'y fut poussé par aucun intérêt humain, que tous au contraire furent obligés de fouler aux pieds tous les intérêts humains, pour faire cette périlleuse démarche ; aujourd'hui qu'il est notoire dans tout l'univers, que les premiers Chrétiens ont été les Chrétiens les plus convaincus de la Divinité de leur Religion, que cette conviction était chez eux si profonde et si intime, qu'ils étaient disposés à endurer mille morts plutôt que d'y renoncer ; aujourd'hui qu'il est notoire dans tout l'univers, que, pendant trois cents ans de persécution, les Empereurs Romains employèrent tous les efforts de leur puissance pour anéantir la Religion chrétienne, et que cette Religion s'accrut et s'étendit de toute part, non-seule-

ment malgré la persécution, mais encore par cette même persécution qui devait, ce semble, en consumer jusqu'aux moindres restes ; aujourd'hui qu'il est notoire dans tout l'univers, que les Empereurs Romains n'embrassèrent eux-mêmes la Religion chrétienne, que parce qu'ils furent vaincus par la force de la vérité, et que lorsqu'ils l'embrassèrent il ne leur était plus possible de l'abolir ; aujourd'hui que tous ces faits sont notoires dans tout l'univers, tout homme qui voit cette grande révolution, et qui en considère les causes avec un esprit équitable et impartial, peut-il s'empêcher de s'écrier dans un transport d'admiration, qu'elle n'est pas seulement l'ouvrage, mais encore le chef-d'œuvre de la droite du Très-Haut ?

En deux mots, Théotime : si Dieu se fût servi des Césars pour rendre le monde chrétien, on aurait pu dire que la Religion chrétienne s'était établie par les efforts de la puissance humaine ; au lieu que Dieu ayant employé douze Pêcheurs, hommes pauvres, ignorans et grossiers, pour rendre le monde chrétien, tout homme est forcé de convenir que la Religion chrétienne ne fut établie que par la protection de Dieu, et qu'elle a prévalu dans tous les esprits par sa propre vérité.

Toute la gloire de cette grande révolution

Toute la gloire de cette grande révolution appartient donc à Dieu seul, et aucun homme ne peut prétendre de la partager avec lui. Les Rois de la terre, les grands et les riches ne peuvent se l'attribuer. Tout l'univers sait, et ils savent eux-mêmes qu'ils ont employé, les uns tout leur pouvoir, les autres tous leurs talens, pour étouffer la Religion chrétienne dans son berceau; qu'il n'a pas tenu à eux que le monde ne sortît jamais des ténèbres de l'idolâtrie et de la superstition; qu'ils sont les derniers qui aient embrassé le Christianisme, et les seuls qui l'aient persécuté.

Les petits et les pauvres, les ignorans et les idiots n'ont pas plus de droit que les Rois et les grands, que les savans et les sages, de s'attribuer la gloire de cette grande révolution, et ils ne se l'attribuent pas en effet. Quand ils rentrent en eux-mêmes, et qu'ils considèrent ce qu'ils sont et ce qu'ils peuvent, ils sont forcés de convenir qu'ils n'avaient rien de ce qu'il fallait pour former, pour soutenir, et pour consommer une entreprise aussi extraordinaire que celle de convertir le monde; qu'ils n'ont été que de simples instrumens entre les mains de cet Etre tout-puissant, à qui tous les moyens sont indifférens pour exécuter les plus grandes choses, parce qu'il n'a besoin d'aucun.

CATÉCHISME
DE LA I.re CONFÉRENCE.

Sur la merveille de l'établissement de la Religion chrétienne dans le monde.

D. Vous avez démontré la Divinité de la Religion chrétienne par la Divinité de son Auteur, qui est Jesus-Christ; vous avez encore démontré la Divinité de cette Religion par ses propres caractères, c'est-à-dire, par la sublimité de ses dogmes et par la sainteté de sa morale: mais vous m'avez promis que vous démontreriez encore la Divinité de cette Religion par la merveille de son établissement, et j'espère que vous voudrez bien satisfaire à votre promesse.

R. L'établissement de la Religion chrétienne dans le monde, est la plus étonnante de toutes les merveilles; la main toute-puissante de Dieu est marquée d'une manière si sensible dans cet établissement, qu'il est impossible à un homme de bonne foi de ne l'y pas reconnaître.

D. C'est ce que je vous prie de m'expliquer en peu de mots.

R. 1.° La plus grande entreprise que

des hommes aient jamais formée ou pu former, c'est celle de rendre le monde chrétien, d'idolâtre qu'il était.

2.° Les Apôtres qui formèrent cette entreprise, n'avaient rien en eux-mêmes de ce qui pouvait en assurer le succès.

3.° Les Apôtres eurent, dans l'exécution de cette entreprise, tous les obstacles humains à surmonter.

4.° Les moyens que les Apôtres employèrent pour faire réussir leur entreprise, devaient par eux-mêmes produire un effet tout contraire, et la ruiner sans ressource.

5.° Cependant les Apôtres ont rendu le monde chrétien; quand ils moururent, le Christianisme formait déjà une société immense. Tous ces faits sont constans; et par conséquent il est constant que l'établissement de la Religion chrétienne dans le monde, est la plus grande de toutes les merveilles, et l'ouvrage de Dieu seul.

D. Si tous les faits que vous avancez sont constans, la conséquence que vous en tirez est fort juste; mais il faut prouver ces faits, et c'est ce que je vous prie de faire. Montrez-moi donc d'abord que la plus grande entreprise que des hommes aient jamais formée, c'était de rendre le monde chrétien, d'idolâtre qu'il était.

R. Il est évident que l'entreprise de rendre le monde chrétien, avait deux objets: le premier, de faire renoncer tous

les peuples de la terre à l'idolâtrie; et le second, de leur persuader d'embrasser la Religion de Jesus-Christ. Or, ces deux choses étaient extrêmement difficiles.

Toutes les histoires attestent que, lorsque les Apôtres commencèrent à prêcher l'Evangile, tous les peuples de la terre, à l'exception du peuple Juif, étaient idolâtres; qu'ils l'étaient depuis si long-temps, qu'ils croyaient l'avoir toujours été; qu'ils étaient très-zélés pour la gloire de leurs dieux; que le culte qu'ils rendaient à ces dieux était très-sérieux de leur part; que ce culte était chez chaque peuple la religion de l'Etat. Cela étant, il devait être très-difficile, et même absolument impossible, non seulement à des hommes ordinaires, mais même aux plus grands hommes en tout genre, de désabuser les peuples du culte de leurs fausses divinités. Et en effet, comment détruire des préjugés si anciens, si universels, si profondément imprimés dans tous les esprits? A quoi il faut encore ajouter, que l'idolâtrie favorisait toutes les passions du genre humain, et que par-là elle devait avoir de puissans attraits pour les hommes. Cependant il ne s'agissait pas seulement de désabuser les peuples du culte de leurs fausses divinités; il fallait encore leur persuader d'embrasser la Religion chrétienne, c'est-à-dire, une Religion qui oblige les hommes

à croire des mystères incompréhensibles, et où leur raison se perd; à adorer comme leur Dieu un homme crucifié; à se crucifier eux-mêmes par le renoncement à toutes les passions de leur cœur, et à être toujours prêts à mourir pour la défense de leur foi. Or, quoi de plus difficile, et même de plus impossible, que de faire recevoir une telle Religion à des hommes orgueilleux, sensuels, et pleins d'amour pour eux-mêmes et pour tous les biens de ce monde?

D. Je conviens de tout ce que vous dites; comment donc le monde est-il devenu Chrétien?

R. Le monde est devenu Chrétien par la prédication des douze Apôtres, qui étaient les douze principaux Disciples de J. C.

D. Ces Apôtres étaient donc en même temps, et les hommes les plus puissans, et les plus grands génies que le monde ait vus?

R. Point du tout. Les Apôtres étaient pour la plupart des pêcheurs, que J. C. avait appelés à sa suite, des bords de la mer de Galilée; c'étaient des hommes pauvres, ignorans et grossiers, et qui ne jouissaient dans ce monde d'aucune considération, et n'y avaient aucune autorité.

D. Mais est-il bien certain que les Apôtres étaient tels que vous les venez de dépeindre, et que c'est eux qui ont rendu le monde Chrétien?

R. Les Apôtres se montrent par-tout dans l'Evangile, tels que je viens de les représenter, et personne n'a jamais osé nier que ce ne fût là leur caractère. Et d'ailleurs, tout le monde convient encore que les Apôtres convertirent à la Religion chrétienne une multitude prodigieuse de Juifs et d'Idolâtres ; et que lorsqu'ils moururent, il y avait des Chrétiens presque dans tout le monde connu.

D. Je conviens que les Apôtres n'eurent rien par eux-mêmes de ce qui était nécessaire pour rendre le monde Chrétien, d'idolâtre qu'il était; mais peut-être aussi que, lorsqu'ils commencèrent à prêcher l'Evangile, le hasard fit que le monde fut disposé à les écouter favorablement, soit par l'amour de la nouveauté, naturel à tous les hommes, soit pour quelqu'autre raison. Ils trouvèrent un moment heureux; ils en profitèrent si heureusement, qu'ils firent des conquêtes de toutes parts, et que le monde se vit Chrétien, et contre son attente et contre la leur.

R. Toutes les conjectures que vous venez d'avancer, sont contredites par toutes les histoires. Dès que les Apôtres commencèrent à annoncer Jesus-Christ, tout l'univers s'éleva contr'eux, les Juifs, les Grecs, les Romains, les Barbares. Tous les Apôtres furent les victimes de leur zèle pour J. C. On immola avec eux une

multitude infinie de leurs Disciples, et de Disciples de leurs Disciples; on leur fit par-tout une guerre implacable, et dans toutes les villes on voyait couler des ruisseaux de sang chrétien: on peut dire que l'Empire Romain en fut comme inondé.

D. Vous me faites frémir. Sans doute qu'une persécution si violente arrêta tout d'un coup les progrès de la Religion chrétienne?

R. Rien moins que cela. Le Christianisme s'étendit de toutes parts, non-seulement malgré la persécution, mais encore par la persécution. Plus on immolait de Chrétiens, plus il s'en faisait. Le sang d'un seul martyr était une semence féconde qui en faisait germer mille autres. Les Empereurs, et le monde avec eux, étaient dans un étonnement inexprimable, et l'on ne savait à quoi attribuer ce prodige.

D. Mais peut-être que la persécution contre les Chrétiens commença trop tard, et lorsque le Christianisme était si répandu, qu'il n'était plus possible de l'abolir?

R. Vous oubliez que je viens de vous dire que la persécution contre les Chrétiens commença le jour même que les Apôtres annoncèrent Jesus-Christ pour la première fois dans Jérusalem, et qu'elle devint toujours plus violente, à mesure que le Christianisme s'étendait davantage.

D. Je vois que la persécution que les

Empereurs Romains exercèrent contre les Chrétiens, fut très-violente ; mais peut-être qu'elle dura peu, et que ce fut ce qui sauva la Religion. Apparemment que les Empereurs se lassèrent de tourmenter les Chrétiens, avant que les Chrétiens se fussent lassés d'endurer les tourmens.

R. Vous êtes encore dans l'erreur : la persécution contre les Chrétiens dura trois cents ans entiers ; et ce ne fut qu'au bout de ce temps, que Constantin le Grand, vaincu par la seule force de la vérité, se fit Chrétien lui même. Dieu permit que les Empereurs Romains persécutassent la Religion pendant tout ce temps, pour les convaincre par leur propre expérience, que pouvant tout contre les Chrétiens, ils ne pouvaient rien contre le Christianisme, et que leur vocation à la foi était bien plus une grace qu'il leur faisait, qu'un bienfait qu'il accordait à son Eglise.

D. Ce que vous venez de me dire me cause la plus grande admiration ; et c'est certainement un vrai prodige, que la Religion chrétienne ait fait de si grands progrès dans le monde, et s'y soit établie, malgré une si longue et si cruelle persécution. Comment les Apôtres, leurs coopérateurs et leurs successeurs s'y prirent-ils pour faire cette étonnante révolution ? Quels moyens employèrent-ils ?

R. Les moyens que les Apôtres, et

avec eux leurs coopérateurs et leurs successeurs, mirent en œuvre pour convertir le monde, furent précisément ceux qui, selon toutes les règles de la prudence humaine, devaient produire un effet tout contraire.

D. Je vous prie de m'indiquer ces moyens.

R. Les voici en peu de mots. 1.° La prudence humaine voulait que les Apôtres commençassent par annoncer l'Evangile en secret; et cependant ils commencèrent par l'annoncer en public. 2.° La prudence humaine voulait que les Apôtres, leurs coopérateurs et leurs premiers successeurs, reçussent dans l'Eglise, indifféremment et sans choix, tous ceux qui demanderaient d'y entrer, car il leur importait de se faire promptement un grand parti; et cependant ils n'y recevaient que ceux en qui ils voyaient des marques d'une conversion sincère. 3.° La prudence humaine voulait que les Apôtres, leurs coopérateurs et leurs premiers successeurs, proposassent l'Evangile avec quelqu'adoucissement, pour ne pas rebuter les Païens; et cependant ils proposèrent toujours l'Evangile dans toute sa sévérité et dans toute son intolérance, et dans ces premiers temps la réception du Baptême fut toujours regardée comme un dévouement solennel au martyre. 4.° La prudence

était le plus digne de lui. S'il se fût servi ou de la puissance des Césars, ou de l'habileté des politiques, ou de la subtilité des philosophes, ou de l'éloquence des orateurs, pour opérer cette grande révolution; les Césars, les politiques, les philosophes, les orateurs, s'en seraient attribué toute la gloire; au lieu que Dieu n'ayant employé pour convertir le monde que la simplicité de douze pêcheurs, il est plus clair que le jour que la gloire de cette grande révolution n'appartient qu'à lui seul.

R. Vous pensez fort juste là-dessus. Le dessein qu'eut Dieu, en n'employant que la prédication de douze pêcheurs pour convertir le monde, est en effet celui que vous venez d'exposer. L'Apôtre S. Paul le déclare expressément, par ces belles paroles du chapitre premier de la première Epître aux Corinthiens : « La parole de » la foi est une folie, etc. » (*a*)

(*a*) Il serait très-utile de faire apprendre ce passage par cœur aux jeunes personnes.

SECONDE CONFÉRENCE.

Où l'on démontre la Divinité de la Religion chrétienne, par le miracle perpétuel de sa conservation.

FIGUREZ-VOUS, mon cher Théotime, un grand fleuve qui traverserait l'Océan d'un bord à l'autre, sans que les flots de cette mer immense, toujours agitée de furieuses tempêtes, pussent jamais ni rompre son cours, ni se mêler avec ses eaux et en altérer la qualité. C'est ainsi qu'à travers les mouvemens violens qui, depuis la première prédication des Apôtres, n'ont cessé d'agiter les nations et tout le genre humain, la Religion chrétienne est parvenue jusqu'à nos temps, telle que J. C. l'avait donnée aux Apôtres, et les Apôtres eux-mêmes à leurs premiers Disciples.

Prenez garde, Théotime: dès le temps du grand Constantin, c'est-à-dire, environ trois cents ans après la première publication de l'Evangile, la Religion chrétienne fut la religion dominante dans l'Empire Romain; cette Religion s'étendait même alors au-delà des bornes de cet Empire, et Jesus-Christ voyait sous ses lois des peuples que les Césars n'avaient jamais pu soumettre à leur puissance.

en sort toujours victorieuse, souvent sans qu'on puisse savoir comment cela s'est fait. C'est, Théotime, sur quoi je me propose de vous entretenir aujourd'hui.

Vous comprenez que pour traiter ce sujet à fond et dans toute son étendue, il faudrait vous exposer tous les siècles de l'Eglise l'un après l'autre, ce qui n'est pas possible. Je me bornerai donc à quelques remarques générales, que je vous exhorte d'avoir toujours présentes à l'esprit quand vous lirez un jour l'histoire Ecclésiastique, et qui vous seront d'un grand secours pour tirer de cette lecture le fruit qu'on doit en attendre.

Si un de ces Philosophes que nous voyons parmi nous en si grand nombre, se fût trouvé à Jérusalem lorsque les Apôtres y publièrent l'Evangile pour la première fois, il eût prononcé sans hésiter, que la Religion Chrétienne ne sortirait jamais de la Judée, où elle avait pris naissance; et qu'après y avoir fait un peu de bruit et excité quelque tumulte, elle serait étouffée dans le sang de ceux qui la prêchaient, et de leurs imprudens Sectateurs; ou que si cette Religion faisait quelque tentative pour s'étendre hors de la Judée, ce serait à sa honte: que tous les peuples conjurés contre elle la repousseraient loin de leurs frontières avec autant

de vigueur que d'indignation et de mépris. C'est ainsi que ce Philosophe aurait prononcé ; et l'on ne peut nier que, selon tous les principes de la politique humaine, il n'eût raisonné très-juste : car il est évident qu'une Religion qui en voulait à toutes les Religions du monde, et qui n'aspirait à rien de moins qu'à s'établir sur leurs ruines; une Religion qui se déclarait l'ennemie des Dieux de tous les peuples de la terre, qu'elle se proposait d'anéantir pour faire adorer à leur place un homme crucifié ; il est évident que cette Religion devait voir tous les peuples de la terre s'armer contr'elle, et périr sans ressources sous les efforts de cette conjuration universelle.

Mais si ce même Philosophe eût vécu sous le règne du grand Constantin, lorsque les Chrétiens se divisèrent avec tant d'éclat au sujet de la consubstantialité du Verbe, il aurait prédit hautement que le Christianisme, après s'être soutenu pendant trois cents ans contre les persécutions des Empereurs Romains, se ruinerait tôt ou tard par lui-même ; qu'on verrait bientôt les Chrétiens se partager en une infinité de sectes ennemies l'une de l'autre, et toujours acharnées à s'entre-détruire ; et qu'enfin un temps viendrait où le Christianisme ne présenterait plus qu'un amas confus d'hommes qui n'auraient rien de

commun que le nom, et dont chacun professerait sa Religion à part. Tel eût été le second oracle de notre Philosophe; et cet oracle, ainsi que le premier, eût été dicté par la politique la plus éclairée. Pour s'en convaincre, il suffit de réfléchir un moment sur les mystères et sur la morale de la Religion Chrétienne, et enfin sur la constitution du gouvernement de cette Religion.

1.° Les mystères de la Religion Chrétienne n'ont aucun rapport avec ce que nous voyons dans l'ordre de la nature, et sont tellement inaccessibles à notre raison, que nous ne pouvons ni en avoir des idées claires, ni nous en former la moindre conjecture; en un mot, les mystères sont absolument incompréhensibles.

2.° La morale de la Religion Chrétienne est une morale austère, et qui combat toutes les passions; une morale d'humilité, de détachement et de pénitence.

3.° Enfin la constitution du gouvernement de la Religion chrétienne est monarchique, tempérée par l'aristocratie. On y voit un ordre de premiers et principaux Pasteurs, qui, ayant une autorité égale entr'eux, sont présidés par un Chef unique, dont l'autorité, est supérieure à chacun d'eux. Ce Chef est le Pasteur de tout le troupeau de Jesus-Christ, et des Pasteurs mêmes; et d'ailleurs l'autorité du

corps des premiers Pasteurs, est une autorité sainte et sacrée, qui émane immédiatement de Dieu; une autorité indépendante de toute puissance temporelle et souveraine en son genre; enfin, une autorité à laquelle tous les Chrétiens sans exception, et les Rois eux-mêmes, doivent être soumis.

Cependant, pour ce qui regarde les mystères, l'esprit humain est fier et présomptueux; il ne veut croire que ce qu'il connaît; il traite de fable tout ce qu'il n'a pas vu, et d'absurdité tout ce qu'il ne peut comprendre. L'esprit humain est indocile. Quand une fois les hommes ont adopté une certaine façon de penser, quelque fausse qu'elle soit, aucune raison ne peut les ramener; la seule honte d'avouer qu'ils se sont trompés, suffit pour les fixer immuablement dans l'erreur. Vit-on jamais un parti céder à l'autre dans les guerres d'opinions, mettre bas les armes, et passer sous le joug? Enfin, l'esprit humain est curieux, amateur de la nouveauté et de la singularité. Il met sa gloire à essayer ses forces contre la vérité connue. C'est souvent assez qu'une opinion soit bizarre, pour que ceux qui se piquent de bel esprit l'embrassent; et il suffit toujours qu'ils l'aient embrassée, pour qu'ils ne l'abandonnent jamais.

La morale de la Religion Chrétienne

ne trouve pas moins d'opposition dans le cœur de l'homme, que les mystères de cette Religion en trouvent dans son esprit. C'est ce que chacun peut reconnaitre en soi-même, et il n'est pas nécessaire de s'étendre là-dessus.

Enfin, touchant la constitution du gouvernement de la Religion Chrétienne, observez, 1.° Que l'autorité attachée aux grandes dignités de cette Religion, surtout à la dignité suprême, est la plus sainte et la plus vénérable qu'il y ait sur la terre, et que toutes ces dignités sont électives, et non héréditaires; et de-là vous conclurez sans peine, que les dignités sacrées sont très-propres à devenir l'objet des prétentions des hommes ambitieux. Considérez, en deuxième lieu, qu'en général le génie des Princes est tel, qu'ils ne peuvent voir patiemment dans leurs états une autorité qui n'est pas la leur, et bien moins encore une autorité à laquelle ils sont eux-mêmes soumis, quoiqu'uniquement dans l'ordre du salut. Et vous inférerez de-là, que l'autorité des premiers Pasteurs devait naturellement causer de l'ombrage et de la jalousie aux Rois de la terre.

Or, que devait-il résulter de toutes ces contrariétés, sinon que tous les mystères de la Religion Chrétienne seraient attaqués et contredits; que la morale de cette

Religion serait souvent combattue, et presque par-tout mal suivie; que la corruption des mœurs deviendrait presque générale; qu'on verrait d'affreux scandales; qu'on les verrait jusque dans le lieu saint; que les brigues et les cabales régneraient parmi les Chrétiens, pour parvenir aux dignités sacerdotales; que les Pasteurs se diviseraient entr'eux; que les uns voudraient s'emparer de la principale autorité, et que les autres ne voudraient pas la reconnaître; que tout retentirait de disputes et de contestations; que le monde Chrétien serait plein de trouble et de tumulte, de guerres même et de carnage; que plusieurs Princes, et peut-être tous, se feraient une maxime fondamentale de ruiner l'autorité sacrée des Pasteurs, de se soustraire à cette autorité, de l'attirer même toute entière à eux, de réunir ainsi dans leur personne l'Empire temporel et l'Empire spirituel, et dans leur main le sceptre royal et le sceptre sacerdotal?

Il est évident par le simple bon sens, mon cher Théotime, que la Religion Chrétienne, après avoir éprouvé toutes les persécutions étrangères dont j'ai parlé dans la Conférence précédente, devait être en butte à toutes les persécutions domestiques que je viens de dire, et à mille autres dont je n'ai pas parlé. Il est encore

évident par le simple bon sens, que, selon le cours ordinaire des choses humaines, la Religion Chrétienne devait succomber à tant d'attaques de la manière que je l'ai dit plus haut.

Il fallait donc nécessairement que Dieu, pour conserver la Religion Chrétienne, qui était son ouvrage, fît l'un ou l'autre de ces deux miracles: ou que jusqu'à la fin des siècles il enchaînât toutes les passions des hommes, pour les empêcher de remuer contre cette Religion; ou qu'en lâchant la bride à toutes les passions des hommes, et en livrant cette Religion à toutes leurs attaques, il la fît triompher glorieusement jusqu'à la fin des siècles: il n'y avait point de milieu entre ces deux miracles. Or Dieu, qui était également maître de faire le premier ou le second, parce que rien ne coûte à sa puissance, préféra le second au premier, parce qu'il était plus digne de lui. C'est ce que nous allons voir.

Ici, Théotime, ouvrons les fastes de l'Eglise, et nous verrons que, dès la naissance du Christianisme, le démon suscita des Docteurs et des Apôtres du mensonge, pour les opposer aux Docteurs et aux Apôtres de la vérité; et que pendant que ceux-ci répandaient dans le monde le bon grain de la saine doctrine, ceux-là y jetaient à

pleines mains l'ivraie des erreurs les plus pernicieuses, pour me servir de la belle figure que Jesus-Christ a lui-même employée dans une de ses paraboles.

Il y eut donc des hérétiques dès qu'il commença à y avoir des Chrétiens ; et à mesure que le Christianisme s'étendit et se perpétua, les hérésies se multiplièrent aussi. Aux hérésies se joignirent les schismes qui désolèrent tantôt les Eglises particulières, et tantôt l'Eglise universelle.

La foi s'affaiblit insensiblement, la charité se refroidit, la ferveur se relâcha, les mœurs déchurent. On vit régner dans tous les ordres du Christianisme une licence scandaleuse. Pour comble de maux, les Empereurs et les Rois entreprirent trop souvent de placer leurs Trônes dans le Sanctuaire ; ils voulurent prononcer sur la foi, régler le culte, disposer de tout dans le gouvernement de l'Eglise, et concentrer dans leur personne toute la puissance que le Fils de Dieu n'a donnée qu'aux Apôtres et à leurs Successeurs. Quelles cruautés n'exercèrent-ils pas contre les Pasteurs et contre le troupeau ! L'Eglise eut plus d'une fois sujet de douter si Dieu, en appelant les Empereurs et les Rois au Christianisme, avait voulu donner à l'Eglise, dans leur personne, ou des protecteurs pour la défendre, ou des oppresseurs pour l'exercer. Les Valens, les

Constantin-Copronyme, et beaucoup d'autres, firent presque regretter les Domitien et les Dioclétien. Tel, et encore plus effrayant, est le tableau que l'histoire nous présente des tempêtes qui, dans tous les siècles, se sont élevées contre l'Eglise, dans le sein de l'Eglise même; et qui, de l'aveu de tous les Sages, devaient naturellement la précipiter dans une ruine infaillible.

Comme je ne puis entrer dans le détail des faits sur tous les points, je me contenterai de faire quelques observations sur les hérésies.

J'ai déjà dit qu'il y eut des hérétiques dès qu'il commença à y avoir des Chrétiens, et qu'à mesure que le Christianisme s'étendit, les hérésies se multiplièrent aussi. Il n'y a point de siècle qui n'ait enfanté quelque hérésie : plusieurs siècles en enfantèrent plus d'une. Tous les dogmes de notre foi, sans en excepter l'unité de Dieu, ont été attaqués. La présomptueuse et téméraire curiosité de l'esprit humain voulut tout sonder, jusqu'aux abymes de la Divinité ; et son orgueilleuse indocilité ne céda jamais ni à la raison, ni à l'autorité.

Certaines hérésies, comme l'Arianisme, le Protestantisme et plusieurs autres, firent tout d'un coup les progrès les plus effrayans. Le venin de la vipère ne fermente pas plus promptement dans les veines de l'homme

l'homme qu'elle a mordu. La peste la plus maligne ne fait pas tant de ravages en aussi peu de temps. On vit ces hérésies étendre rapidement de tous les côtés leurs conquêtes au loin, envahir les Provinces et les Royaumes, remplir le monde chrétien de tumulte et de divisions. A voir les peuples entiers courir, comme par l'effet d'un transport subit, se ranger sous les étendards des hérésiarques, on eût dit que la défection allait être générale, et que c'était fait de l'ancienne foi.

Ce n'était pas seulement le peuple ignorant et grossier qui se jetait ainsi en foule dans le parti des rebelles; c'était encore les hommes les plus capables de donner du crédit à l'erreur, par l'éminence du rang qu'ils tenaient dans l'Eglise et dans l'Etat; par leurs talens, leurs lumières, et leurs vertus au moins apparentes. C'était des Pontifes, des Rois et des Princes; des Docteurs célèbres, de grands génies; en un mot, de ces hommes qui sont faits pour entraîner tout leur siècle après eux, et dont le nom seul semble emporter avec soi la preuve de tout ce qu'ils ont avancé. Il a été des temps où c'était s'élever au rang des beaux esprits, que de se déclarer pour l'hérésie; tandis que c'était se ravaler au rang des stupides qui ne savent pas penser par eux-mêmes, que de tenir pour l'ancienne créance.

Tout fut donc employé pour faire prévaloir les doctrines nouvelles contre l'ancienne foi : tout ce que la Philosophie a de plus subtil ; tout ce que l'érudition a de plus recherché ; tout ce que l'éloquence a de plus persuasif ; tout ce que l'autorité du rang et du caractère a de plus imposant ; tout ce que les espérances les plus flatteuses ont de plus propre à séduire ; tout ce que les craintes les plus terribles ont de plus capable d'abattre et de consterner ; tout ce que les inventions de l'hypocrisie et de la fourberie ont de plus spécieux ; mais, sur-tout, tout ce que la violence a de plus atroce. Les fureurs des Rois et des Empereurs persécuteurs de la Catholicité, ont été peut-être bien au-delà de celles des Rois et des Empereurs persécuteurs du Christianisme.

Je vois encore dans l'histoire que plusieurs hérésies ont eu plusieurs siècles de durée, pendant lesquels elles se sont soutenues avec éclat ; jouissant paisiblement de leurs funestes conquêtes ; régnant avec un empire absolu sur les peuples qu'elles avaient séduits ; bravant, à l'abri de la protection des Rois, l'Eglise-Mère, dont elles s'étaient séparées, et ayant droit en apparence de se promettre une éternelle stabilité.

Je trouve enfin que toutes les hérésies se sont appuyées sur des raisons spécieuses,

et sur des textes des saints livres qui paraissaient les favoriser. Les principes de la Philosophie et l'Ecriture sainte ont toujours été comme deux arsenaux ouverts à tous les partis rebelles à l'Eglise, et il n'en est aucun qui n'y ait pris des armes pour combattre ses dogmes. Les principes de la Philosophie, parce que les dogmes de la foi ne sont point renfermés dans ces principes, et n'en dépendent aucunement, et que tout ce qui n'est point renfermé dans ces principes, y paraît opposé; parce que ces dogmes sont incompréhensibles, et qu'on argumente toujours heureusement, au moins en apparence, contre ce que personne ne comprend. L'Ecriture sainte, parce qu'en plusieurs endroits elle est obscure, et qu'un homme de mauvaise foi fait dire tout ce qu'il veut à des passages obscurs, et y trouve tout ce qu'il y cherche, quoique rien de ce qu'il y cherche, n'y soit en effet.

D'après l'exposé que je viens de faire, mon cher Théotime, il est évident que le concours de tous ces principes de destruction que le Christianisme semble renfermer dans sa constitution, et qui dans tous les temps ont agi avec tant de violence, devait y introduire une confusion générale; que depuis plusieurs siècles, tout devrait être incertain et problématique dans la foi, dans la morale, dans le

culte ; que depuis plusieurs siècles, il ne devrait y avoir dans le Christianisme aucune autorité reconnue, aucune loi respectée et inviolable, aucun intérêt commun qui liât les particuliers entr'eux, pour en faire un seul peuple et un seul troupeau de Jesus-Christ. Il est évident que, depuis plusieurs siècles, le sort du Christianisme a dû être celui d'un Royaume désolé par les guerres civiles, où les différens partis armés les uns contre les autres, et acharnés à s'entre-détruire, font autant de pertes qu'ils gagnent de victoires, et perdent l'Etat sans ressource, sous prétexte de le défendre. Tel devait être le sort de la Religion chrétienne. Tout homme qui, étant capable de réfléchir profondément, et de voir les effets dans leurs causes, lira avec attention l'histoire de l'Eglise, pourra en quelque sorte s'en convaincre par ses propres yeux ; et dans près de dix-huit siècles qu'on compte depuis la naissance du Christianisme jusqu'à nos jours, il n'en trouvera pas un seul où cette Religion n'ait dû périr par ses divisions intestines.

Cependant cela n'est pas arrivé. Au milieu de ce chaos d'hérésies et de sectes de toute espèce, de persécutions, de scandales et de schismes, je vois une Eglise principale et dominante qui se dit fondée par les Apôtres, et qui se montre aux nations,

environnée de lumière, chargée de trophées, suivie d'une foule innombrable de Martyrs, de Confesseurs et de Vierges, tenant dans sa main les titres authentiques de son origine céleste, que personne n'ose lui contester. Je suis cette Eglise de siècle en siècle, et j'observe :

1.° Que c'est elle qui dans tous les temps s'est élevée contre toutes les erreurs, au moment même qu'elles se sont montrées au jour ; qu'elle a pris tous les Hérétiques, sans exception, sur le fait de l'innovation ; qu'elle a dit à chacun d'eux : La doctrine que vous débitez aujourd'hui n'est pas celle qu'on enseignait hier. Nous ne l'avons jamais connue ; elle est de votre invention.

J'observe, en second lieu, que jamais aucun des adversaires de cette Eglise n'a intenté contre elle une pareille accusation ; que jamais on ne l'a surprise sur le fait de l'innovation ; que jamais personne n'a pu lui dire et ne lui a dit en effet : Vous changez de créance ; ce que vous enseignez aujourd'hui n'est pas ce que vous enseigniez hier. Il est vrai que tous ses adversaires l'ont accusée d'avoir changé l'ancienne foi ; mais aucun d'eux n'a jamais pu le prouver ; aucun d'eux n'a jamais pu marquer la première époque de cette altération. Tous ses adversaires, sans exception, lorsqu'ils se sont révoltés contre

elle, l'ont trouvée en possession de la doctrine qu'ils lui contestaient; tous, avant que de se déclarer contre elle, avaient commencé par croire comme elle.

J'observe, en troisième lieu, que c'est cette même Eglise qui a condamné toutes les nouvelles doctrines, et qui a dit anathème à ceux qui les avaient inventées, à ceux qui les embrassaient, à ceux qui les protégeaient ou qui les favorisaient: que toutes ses décisions ont toujours été irrévocables; qu'on n'a jamais pu la réduire, ni à les changer, ni à en adoucir la sévérité. Elle a toujours eu le même langage, parce qu'elle a toujours eu la même créance. Ce qu'elle a une fois prononcé est prononcé pour toujours. Toutes les puissances de la terre se ligueraient en vain pour la forcer de supprimer ou de changer un seul mot de ses décisions. Elle déclare, contre les Ariens, que le Fils de Dieu est *Consubstantiel* à son Père; elle dira toujours que le Fils est *Consubstantiel* à son Père; elle défendra ce mot *Consubstantiel*, comme on défend une forteresse qui est la principale clef d'un grand Royaume. Quoique ce mot trouble tout l'univers, elle ne l'abandonnera pas pour cela; elle endurera mille persécutions pour ce mot; et enfin ce mot, consacré par le choix qu'elle en a fait, triomphera de toute la puissance des Césars, et re-

tentira jusqu'à la fin des siècles dans les Temples de cette Eglise.

J'observe, en quatrième lieu, que cette Eglise n'a jamais fait ni paix ni trêve avec ceux qui lui contestaient quelqu'un de ses dogmes, ou qui voulaient changer sa hiérarchie; que jamais aucune crainte, aucune espérance, aucun intérêt d'aucune espèce n'a pu la réduire à entrer avec eux dans aucune composition. Elle a vu plusieurs fois les Provinces et les Royaumes entiers se séparer d'elle: elle a gémi de ces pertes, elle les a déplorées; mais elle a mieux aimé les souffrir que de rien relâcher de la vérité.

J'observe, en cinquième lieu, que cette Eglise a toujours défendu les dogmes de sa foi qui paraissaient les moins importans, avec le même zèle et la même vigueur que ceux qui sont évidemment les plus essentiels. Plusieurs puissans Empereurs entreprennent d'abolir l'usage et le culte des saintes images. Leur prétention paraît appuyée sur des textes formels de l'ancien Testament. D'ailleurs, quel inconvénient y a-t-il à se passer d'images? Où est la nécessité de les honorer? Pourquoi faut-il qu'une pratique sans laquelle on ne sera pas moins Chrétien, divise tout le Christianisme? Mais aucune de ces raisons ne touche l'intrépide Eglise dont je parle; elle s'oppose comme un mur d'airain aux

entreprises sacriléges de Léon l'Isaurien, et de ses impies successeurs. L'usage des images, et le culte relatif qu'on leur rend, est un point de sa tradition ; elle le conservera donc au péril de tout: des milliers de Martyrs verseront leur sang pour ce dogme si mince et si léger en apparence; et l'on verra enfin le monde entier, et les Empereurs eux-mêmes, se prosterner devant les images de Jesus-Christ et des Saints, pour honorer ceux qu'elles représentent.

J'observe, en sixième lieu, que cette Eglise n'a jamais varié, ni dans les objets, ni dans les pratiques de son culte ; qu'elle n'a jamais introduit aucun changement dans la constitution de sa hiérarchie; qu'elle n'a jamais laissé altérer la pureté de sa morale. Il est vrai que, selon les temps et les circonstances, elle a été plus ou moins sévère envers les pécheurs, mais elle fut toujours l'ennemie implacable du péché; elle s'éleva toujours avec une égale autorité, et contre tout relâchement, et contre toute rigueur excessive; ses maximes en cette matière furent toujours aussi sévères que l'Evangile, mais elles ne le furent jamais plus que l'Evangile.

J'observe, en septième lieu, que toutes les fois que les Empereurs et les Rois ont voulu mettre la main à l'encensoir, et s'attribuer une autorité que Dieu ne leur a

point donnée, cette même Eglise s'est opposée à leurs entreprises avec intrépidité; qu'elle leur a dit avec une noble et respectueuse liberté : Sachez que Dieu a établi deux Puissances sur la terre, la Puissance sacrée des Pontifes et celle des Rois. La première gouverne les hommes dans l'ordre du salut; la seconde les gouverne dans l'ordre civil. Ces deux Puissances sont indépendantes l'une de l'autre, et doivent cependant agir de concert. Le Roi ne peut être Pontife, comme le Pontife ne peut être Roi. Les Pontifes, comme Citoyens, doivent obéir aux Rois : les Rois, comme Chrétiens, doivent se soumettre aux Pontifes. C'est à vous, ô Rois! de défendre l'Etat au-dehors, et de le régler au-dedans; d'imposer les tributs, de maintenir, par des lois justes, l'équilibre entre les différentes classes des citoyens. C'est aux Pontifes de juger souverainement et en dernier ressort, toutes les contestations qui s'élèvent dans l'Eglise touchant la foi ou la morale; de régler la forme du culte divin; de faire, dans l'ordre de la Religion, des lois générales qui obligent tous les Chrétiens sans exception, et qui constituent le régime et la discipline de l'Eglise. Recommander sans cesse aux Fidelles dont ils sont les Pasteurs, de respecter dans vos personnes sacrées les plus nobles images de Dieu sur la terre; de vous payer

le tribut fidellement et sans murmure; de prier pour la prospérité de vos règnes; de vous obéir en tout ce qui n'est point contre la Loi de Dieu ; leur donner eux-mêmes l'exemple de l'accomplissement de tous ces devoirs : voilà une des premières obligations des Pontifes; c'est par-là qu'ils sont les appuis du Trône. Veiller sans cesse à la conservation de la foi dans vos Etats; procurer de tout votre pouvoir l'observation des lois de l'Eglise : voilà, ô Rois ! votre premier devoir, et en même temps le plus beau de vos priviléges. C'est en ce sens, et ce n'est qu'en ce sens, que vous êtes les protecteurs de l'Eglise et les Evêques du dehors.

J'observe enfin que cette Eglise, que j'ai déjà appelée principale et dominante, a toujours été la plus étendue et la plus célèbre de toutes les sociétés chrétiennes; que c'est chez elle que se sont faits tous les miracles; que c'est pour elle que tous les Martyrs ont combattu; que c'est dans son sein et sous ses lois, que se sont formés tous les Saints que l'antiquité a honorés ; que c'est elle qui a porté, et qui porte encore l'Evangile chez tous les Peuples de la terre. Les hérésies ont disparu l'une après l'autre, les schismes ont été dissipés, les Empires se sont évanouis, et tant de révolutions n'ont pu entraîner la catastrophe de cette Eglise. Le trône des Césars est

tombé, et celui de St. Pierre est demeuré ferme et inébranlable; et les peuples barbares, dont l'Empire Romain est devenu la proie, sont devenus eux-mêmes la conquête de cette Eglise.

D'où est venu à cette église tant de fermeté? Qui est-ce qui lui a inspiré cette noble confiance dans ses forces? Qui est-ce qui lui a fait sentir qu'elle était sûre de vaincre dans tous les combats qu'on lui livrerait? Qui est-ce qui a abattu toutes les hérésies à ses pieds? Qui est-ce qui a dissipé tous les complots des peuples et des rois conjurés contr'elle, si ce n'est celui qui a dit: « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre » je bâtirai mon Eglise, et les portes de » l'enfer ne prévaudront point contr'elle; » et encore: « le ciel et la terre passeront, et » mes paroles ne passeront point; » et encore: « toute plante qui n'aura pas été plantée » par mon Père sera arrachée. » Le premier et le second de ces oracles se sont vérifiés jusqu'ici dans toute leur étendue. Depuis dix-huit cents ans, tous les efforts de l'Enfer n'ont pu prévaloir contre l'Eglise; et cette même Eglise n'a laissé périr aucune des vérités dont le dépôt lui fut confié par l'Homme-Dieu; elle n'en a pas laissé obscurcir une seule. Le troisième de ces oracles a été vérifié jusqu'à nos jours, autant qu'il pouvait l'être. Où sont ces anciennes hérésies qui, chacune dans leur temps, firent

tant de bruit dans le monde, et y causèrent tant de troubles; qui séduisirent tant de rois et tant de peuples? Elles ne sont plus. Que sont devenus les Ariens, les Nestoriens, les Manichéens et tant d'autres? Ils ont disparu. On en voit à peine quelques misérables restes; semblables aux ruines d'une ville que le fer et la flamme ont ravagée, et qui ne subsistent que pour annoncer à la postérité la victoire du peuple qui la détruisit. N'en doutons point, Théotime, toutes les hérésies que nous voyons encore dans le monde auront le même sort; elles périront à leur tour: la vérité, contre laquelle elles ont follement espéré de prévaloir, cette vérité toute-puissante prévaudra à la fin contr'elles, et demeurera éternellement; et ainsi il n'y aura plus qu'un seul troupeau, comme il n'y a qu'un seul Pasteur.

Ainsi s'est accomplie, et s'accomplit encore tous les jours la célèbre et magnifique Prophétie renfermée dans le Pseaume deuxième, par la lecture duquel nous terminerons cet entretien.

PSEAUME II.

POURQUOI les Nations se sont-elles soulevées avec un grand bruit, et les Peuples ont-ils formé de vains desseins? Les Rois de la terre se sont opposés, et les Princes se sont assemblés contre le Seigneur, et

contre son Christ et son Oint. Rompons, disent-ils, leurs liens, et rejetons loin de nous leur joug. Celui qui demeure dans les cieux se rira d'eux, et le Seigneur s'en moquera; il leur parlera alors dans sa colère, et les remplira de trouble dans sa fureur. Mais pour moi, j'ai été établi Roi par lui sur Sion sa sainte montagne, afin que j'annonce ses préceptes. Le Seigneur m'a dit: Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. Demandez-moi, et je vous donnerai les Nations pour votre héritage, et j'étendrai votre possession jusqu'aux extrémités de la terre; vous les gouvernerez avec une verge de fer, et les briserez comme le vaisseau du potier. Et vous maintenant, ô Rois! ouvrez votre cœur à l'intelligence: recevez les instructions *de la vérité*, vous qui jugez la terre. Servez le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement. Embrassez étroitement *la pureté* de la discipline, de peur qu'enfin le Seigneur ne se mette en colère, et que vous ne périssiez hors de la voie de la justice. Lorsque dans peu de temps sa colère sera embrasée, heureux tous ceux qui mettent en lui leur confiance.

Ce Pseaume est comme l'abrégé de toute l'Histoire Ecclésiastique, et toute l'Histoire Ecclésiastique n'est que le développement de ce Pseaume; et vous voyez

de vous-même, que tout ce qui a été dit dans cette Conférence en est l'interprétation.

Ici, Théotime, vous me demandez quelle est cette Eglise principale et dominante dont j'ai fait le portrait ? et je vous réponds que c'est l'Eglise qui a pour Chef le Pontife Romain, seul successeur légitime de S. Pierre ; l'Eglise Catholique, dans le sein de laquelle nous avons eu le bonheur de naître, vous et moi. C'est sur quoi je me propose de vous entretenir dans quelques jours.

CATÉCHISME
DE LA II.e CONFÉRENCE.

Sur la merveille de la conservation de la Religion Chrétienne.

D. JE conviens sans peine que l'établissement de la Religion Chrétienne est un miracle, et par conséquent une preuve incontestable de la divinité de cette Religion. Mais je ne puis regarder comme un miracle la conservation de cette Religion jusqu'à nos jours, parce que je n'y vois rien qui ne dût arriver, selon le cours ordinaire des choses humaines.

R. Vous vous trompez ; et rien n'est si facile que de démontrer que la conservation de la Religion Chrétienne, telle que

je l'entends, est un miracle aussi grand que celui de son établissement.

D. Vous m'avez dit que la Religion Chrétienne avait fait des progrès si prodigieux, qu'au bout de trois cents ans, c'est-à-dire sous le règne du grand Constantin, elle fut la Religion dominante dans l'Empire Romain, et qu'elle s'étendit même au-delà des bornes de cet Empire. Or, il est évident qu'une Religion si étendue, devait se soutenir, par ses propres forces, durant plusieurs siècles, et même jusqu'à la fin du monde. Où est donc le miracle de la conservation de cette Religion?

R. Quand je dis que la conservation de la Religion Chrétienne jusqu'à nos jours, est un miracle, je n'entends pas par-là que c'est un miracle qu'il y ait encore des Chrétiens dans le monde; mais je veux dire que c'est un miracle qu'il y ait toujours eu, et qu'il y ait encore dans le monde une grande société de Chrétiens, une Eglise principale et dominante, qui a conservé la Religion Chrétienne dans toute sa pureté, et telle qu'elle fut donnée aux Apôtres par Jesus-Christ.

D. Je ne comprends pas encore parfaitement votre réponse; je vous prie de me l'expliquer.

R. C'est ce que je vais tâcher de faire. Vous savez que la Religion Chrétienne propose des mystères incompréhensibles,

et que l'esprit humain est naturellement curieux, indocile, présomptueux, amateur de la nouveauté et de la singularité. Vous savez que la morale de la Religion Chrétienne est austère et gênante, et que le cœur humain est vicieux et corrompu. Vous savez enfin que la Religion Chrétienne renferme une hiérarchie sacrée à l'autorité de laquelle tous les hommes doivent se soumettre, et que les hommes aiment naturellement la liberté et l'indépendance, etc.

D. Je sais tout cela; mais qu'en concluez-vous ?

R. Je conclus de toutes ces oppositions, qu'il devait donc s'élever parmi les Chrétiens une infinité de contestations touchant les dogmes, la morale, le culte, la Hiérarchie sacrée et son autorité, etc.; que ces contestations devaient enfanter une infinité de sectes, et que cette multitude infinie de sectes devaient tout confondre dans le Christianisme.

D. J'en tombe d'accord; mais poursuivez.

R. C'eût donc été un miracle qu'il n'y eût jamais eu entre les Chrétiens aucune contestation touchant les mystères, la morale et la Hiérarchie, etc. puisqu'il eût fallu pour cela, que pendant près de dix-huit siècles Dieu mît un frein à toutes les

passions des hommes, pour les empêcher de remuer contre la Religion.

D. Cela me paraît démontré ; mais j'attends la suite.

R. Mais si Dieu eût lâché la bride à toutes les passions des hommes, qu'il eût livré la Religion Chrétienne à toutes leurs attaques, et que cependant, au milieu de toutes ces attaques, il eût toujours conservé la pureté de cette Religion dans une société principale et dominante ; que cette société se fût constamment préservée de toute erreur dans la foi, de tous relâchemens dans la morale, etc. ne convenez-vous pas que ce serait un autre miracle aussi étonnant que le premier ?

D. Je ne puis le nier ; mais qu'est-il arrivé ?

R. Le voici. Pendant environ dix-huit siècles, le Christianisme a sans cesse été agité par les hérésies, les schismes, les scandales, les persécutions et les entreprises des Puissances séculières, comme par autant de tempêtes ; et au milieu de toutes ces tempêtes, la Religion s'est conservée dans toute sa pureté de la manière que je viens de le dire.

D. Comment prouvez-vous que le Christianisme a été agité pendant dix-huit cents ans de toutes les tempêtes dont vous venez de parler ?

R. Je le prouve par toute l'histoire

Ecclésiastique qui en fait foi; et ces faits sont si connus, qu'il serait superflu d'entrer là-dessus dans aucun détail.

D. Comment prouvez-vous que la Religion Chrétienne s'est conservée jusqu'à nos jours dans toute sa pureté, dans une Eglise principale et dominante?

R. Je le prouve, parce que depuis la première prédication des Apôtres jusqu'à nos temps, il y a eu dans le monde une Eglise qui était la plus étendue de toutes les Eglises Chrétiennes, et qui était seule en état de montrer par des titres authentiques, qu'elle avait été fondée par les Apôtres: une Eglise qui s'est élevée contre toutes les hérésies dès qu'elles ont paru, et les a condamnées; qui a toujours eu le même culte et la même hiérarchie; qui a constamment résisté à toutes les entreprises des puissances du siècle contre ses droits sacrés, et que jamais ses ennemis n'ont pu convaincre d'aucune erreur.

D. Quelle est donc cette Eglise?

R. C'est l'Eglise qui a pour chefs les Pontifes de Rome, successeurs de S. Pierre. C'est l'Eglise Catholique, dans le sein de laquelle nous avons eu le bonheur de naître, vous et moi. C'est à l'égard de cette Eglise que s'est accompli cet oracle de J. C.: « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâ» tirai mon Eglise, et les portes de l'Enfer » ne prévaudront point contr'elle. »

TROISIÈME CONFÉRENCE.

Où l'on démontre la divinité de la Religion Chrétienne, par l'étonnante révolution qu'elle a faite dans le monde.

Le monde délivré par Jesus-Christ des erreurs les plus monstrueuses, et éclairé des plus pures lumières de la vérité ; le monde sanctifié par Jesus-Christ, et orné des plus belles vertus ; Jesus-Christ lui-même, auteur de cette grande révolution, élevé au plus haut point de la gloire par l'opprobre de la Croix, et devenu le Roi et le Dieu du Monde : voilà, mon cher Théotime, ce qui fera le sujet de l'entretien que nous aurons ensemble aujourd'hui.

Trois faits sont certains et reconnus de tout l'univers. Le premier, c'est qu'avant la venue de Jesus-Christ, tous les peuples du monde, excepté le peuple Juif, étaient adonnés à l'idolâtrie la plus honteuse, et aux superstitions les plus grossières et les plus bizarres. Je dis tous les peuples du monde, les peuples les plus spirituels et les plus polis, comme les plus barbares et les plus sauvages ; par exemple, les Grecs et les Romains, ces peuples si féconds en esprits rares et excellens, ces peuples qui

portèrent les sciences et les arts au plus haut point de la perfection, ces peuples enfin qui ont rempli l'univers des monumens immortels de leur génie et de mille chefs-d'œuvre en tout genre, que nous admirons, qui sont nos modèles, et que nous désespérons toujours de pouvoir égaler.

Le second fait, c'est que depuis que Jesus-Christ a paru dans le monde et que les Apôtres ont prêché son Evangile, les nations les plus barbares et les plus féroces, comme les Gaulois, les Germains, les Scythes, les habitans des Iles Britanniques, ont renoncé à toute idolâtrie et à toute superstition, pour n'adorer qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre.

Enfin le troisième fait, c'est que c'est par la prédication des Apôtres de Jesus-Chrirt, que cette grande révolution s'est faite dans les idées et dans le culte de ces nations.

Oui, Théotime, c'est Jesus-Christ qui a banni du monde cette multitude de Divinités également infâmes et ridicules qu'il adorait depuis tant de siècles, qui a renversé leurs temples et leurs autels, brisé leurs simulacres, aboli leur culte, et qui les a rendues l'opprobre et la risée des nations, dont elles avaient été la terreur pendant tant de siècles.

C'est Jesus-Christ qui a donné aux

hommes l'idée sublime d'un seul Dieu, Esprit pur, éternel, indépendant, qui réunit dans la simplicité de son être, toutes les perfections possibles ; qui trouve en lui-même toute sa gloire et tout son bonheur ; qui est par-tout, qui voit tout, qui dispose de tout ; qui a créé le monde, qui le fait subsister, et qui le gouverne par sa seule volonté.

C'est J. C. qui a fait connaître aux hommes la noblesse de leur origine, l'excellence de leur nature, la sainteté de leurs devoirs, la sublimité de leur fin ; c'est lui qui leur a appris ce qu'ils doivent à Dieu, ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, ce qu'ils doivent à leurs semblables ; c'est lui qui leur a donné des notions si belles et si lumineuses des principes de la loi naturelle, et des conséquences renfermées dans ces principes, et qui a gravé les unes et les autres si profondément dans leurs esprits, que depuis environ dix-huit siècles, les passions n'ont jamais pu les effacer ni les obscurcir.

D'où vient que les plus grands génies de l'antiquité Païenne méconnurent l'Etre suprême, ou n'eurent de lui que des idées imparfaites, mêlées de vrai et de faux, et par conséquent des idées qui le déshonoraient? D'où vient qu'ils n'eurent point de religion, ou qu'ils n'eurent qu'une religion informe ? D'où vient que leur morale tant vantée ne fut qu'un mélange

monstrueux de préceptes que la raison avoue, et de maximes qu'elle abhorre? D'où vient enfin que leurs opinions sur tous ces grands objets, furent toujours si chancelantes et si variables, qu'on voit par-tout dans leurs écrits, qu'ils ne savaient dans le fond à quoi s'en tenir? C'est que Jesus-Christ n'avait pas encore paru. Je compare les hommes qui vivaient dans ces siècles malheureux, à des voyageurs qui se sont mis en chemin à cette heure de la matinée où les premiers traits du crépuscule commencent à percer les ombres de la nuit. Quoiqu'ils aient tous de bons yeux, ils ne voient rien distinctement, parce que la lumière leur manque; ainsi ils prennent chaque objet qu'ils apperçoivent, tantôt pour une chose, et tantôt pour une autre, et presque jamais pour ce qu'il est en effet: ils disputent continuellement entr'eux; chacun voit ou croit voir que son adversaire se trompe, et aucun d'eux ne sait s'il n'est pas lui-même dans l'erreur.

D'où vient, au contraire, qu'aujourd'hui, chez tant de nations, tous les hommes, jusqu'aux habitans les plus grossiers des campagnes, ont des idées si pures, si belles et si sublimes de la nature de l'Etre suprême et de ses perfections, du culte que lui doit la créature raisonnable, des grands principes de la loi naturelle et de

leurs conséquences ; en un mot, de tout ce qui, dans l'ordre moral, doit être appelé bien ou mal, vice ou vertu ? D'où vient que chez toutes ces nations, toutes ces idées sont imprimées dans tous les esprits avec tant de netteté, y règnent avec tant d'empire, y produisent une persuasion si profonde, si constante, si universelle et si uniforme, que l'on n'y comprend même pas comment il s'est trouvé autrefois des nations qui ont donné dans les erreurs contraires à ces idées ? Encore un coup, d'où vient cette différence ? C'est que le Verbe s'est fait chair et a habité parmi les hommes ; c'est que Jesus-Christ, le vrai Soleil de justice, a paru dans le monde ; c'est que les nations qui marchaient autrefois dans les ténèbres, marchent aujourd'hui dans la lumière du grand jour, que Jesus-Christ fait briller à leurs yeux, et que cette lumière leur montre les objets sous leur véritable forme, dans leur juste grandeur, sous leurs couleurs naturelles, en un mot, tels qu'ils sont en effet.

Voilà, Théotime, ce que toutes les histoires attestent touchant cette grande révolution qui s'est faite dans les idées des hommes, depuis environ dix-huit cents ans. Il n'y a qu'à ouvrir les livres pour s'en convaincre ; et j'ose dire ici que quand nos nouveaux Philosophes voudront être de bonne foi, ils seront forcés de conve-

nir qu'ils doivent à ce même Jesus-Christ, qu'ils osent blasphémer, tout ce qui reste encore dans leurs esprits de notions pures touchant la nature et les attributs du premier Etre, touchant les hommages qui lui sont dus, et enfin touchant la règle des mœurs, et les premières lois de la société. Car enfin, malgré la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, ils n'oseront jamais se mettre au-dessus des Homère, des Socrate, des Platon, des Aristote, des Démosthène, des Cicéron, etc. ni même se comparer avec ces génies si vantés et si dignes de l'être.

C'était donc avec raison que Jesus-Christ disait de lui-même qu'il était la lumière du monde, et que Saint Jean ajoutait que cette lumière éclaire tout homme qui vient au monde, et brille même dans les ténèbres; puisque cette lumière poursuit ceux même qui la fuient, perce tous les nuages dont ils s'enveloppent pour l'éviter, les force malgré eux à voir la vérité qu'ils haïssent, et exerce sur eux un empire d'autant plus glorieux pour elle, qu'ils font de plus grands efforts pour s'y dérober.

Mais tournons nos regards sur d'autres objets, mon cher Théotime; et après avoir contemplé le monde éclairé par la lumière de Jesus-Christ, contemplons ce même monde sanctifié par la grace de cet Homme-Dieu.

Je

Je compare un homme qui lit l'histoire des peuples Idolâtres, à un Voyageur qui traverse d'un bout à l'autre un pays immense, où il ne voit que des campagnes couvertes de ronces et d'épines, des rochers escarpés, d'horribles précipices, des bêtes féroces et d'affreux reptiles; des marais dont l'eau croupissante depuis plusieurs siècles, exhale sans cesse des vapeurs noires et malignes, qui obscurcissent le jour, infectent l'air, et répandent la mortalité dans tous les environs. Cependant, au milieu de toutes ces horreurs, ce voyageur rencontre de temps en temps des objets qui arrêtent agréablement ses regards. C'est tantôt un ruisseau d'une eau pure et transparente; tantôt une prairie émaillée de fleurs, dont l'éclat le réjouit. Ici, ce sont des arbres couverts d'un beau feuillage, et dont la tête s'élève majestueusement dans les airs. Là, ce sont d'autres arbres chargés de beaux fruits, qu'on cueille avec avidité, séduit par leur coloris, et qu'on mange avec plaisir, mais qui à la fin laissent sur la langue et dans le palais, je ne sais quelle impression désagréable.

Voilà, Théotime, une image naturelle du spectacle que l'histoire profane présente à un lecteur judicieux.

Parmi tout ce que les passions abandonnées à elles-mêmes, et favorisées encore par la Religion publique, peuvent enfanter

de crimes et d'infamies de toute espèce, je trouve chez les peuples païens des sentimens honnêtes, de belles actions, et même des vertus constamment pratiquées. Je vois, sur-tout chez les Grecs et chez les Romains, des hommes d'une probité distinguée; des hommes bienfaisans et généreux; des hommes forts et constans dans l'infortune; des hommes modestes dans la prospérité; des hommes qui osèrent préférer une noble pauvreté à tout le faste des richesses; des hommes d'une hauteur de courage qui a étonné avec raison tous les siècles; des hommes animés du zèle du bien public et de la gloire de la patrie, jusqu'à en devenir les victimes, etc.

Mais j'observe en même temps que ces vertueux païens furent en si petit nombre, qu'on en a honte pour l'humanité; qu'on en trouve peu qui aient eu plus d'une vertu, et aucun qui les ait eues toutes; que plusieurs d'entr'eux déshonorèrent de grandes vertus par des vices encore plus grands; qu'aucun d'eux n'eut même l'idée de la vertu parfaite, de cette vertu qui constitue le vrai homme de bien, l'homme de bien en tout sens. Et en effet, quand j'étudie, dans les monumens de l'antiquité profane, le caractère des vertus païennes, voici l'idée que je suis forcé de me former de ces vertus.

Je vois, 1.° qu'en général les Païens

croyaient tirer toutes leurs vertus de leur propre fond, et ne les devoir qu'à eux-mêmes; qu'ils les regardaient comme l'ouvrage de leur volonté toute seule; et qu'ainsi ils erraient grossièrement touchant le principe de la vertu. Je vois, en second lieu, que les Païens ne rapportaient leurs vertus qu'à eux-mêmes, et qu'ainsi ils erraient encore grossièrement touchant la fin de la vertu. La seconde de ces erreurs, comme vous voyez assez, naissait nécessairement de la première: car si vos vertus ne viennent que de vous, elles ne sont donc qu'à vous; vous ne devez donc les rapporter qu'à vous, et ne les pratiquer que pour vous.

Je trouve dans l'histoire profane des Prières, des Sacrifices, des Cérémonies religieuses instituées pour obtenir des Dieux les prospérités temporelles; mais je n'y trouve ni Prières, ni Sacrifices, ni Cérémonies religieuses établies pour obtenir d'eux la vertu. On ne peut citer un seul Païen qui ait jamais dit au Maître des Dieux: O Jupiter! donnez-moi la charité, la tempérance, la patience dans les malheurs de cette vie; la douceur, la bienfaisance; donnez-moi un bon cœur. On ne trouve dans les Païens aucun exemple d'une telle prière; il ne leur vint même jamais dans la pensée de prier ainsi. Les hommes, dit un de leurs plus célèbres

Philosophes, demandent aux dieux la victoire dans les combats, des saisons favorables, d'abondantes récoltes, l'heureux succès de leurs entreprises : mais quelqu'un s'avisa-t-il jamais de leur demander la sagesse et la vertu ?

Comme les Païens croyaient ne tenir la vertu que d'eux-mêmes, ils ne la rapportaient aussi qu'à eux-mêmes. Tout ce qu'ils se proposaient dans la pratique de la vertu, c'était de mériter leur propre approbation, leur propre estime, leurs propres applaudissemens ; l'approbation, l'estime, les applaudissemens des autres hommes. En un mot, dans la pratique de la vertu, ils ne cherchaient que leur propre gloire, et ils pensaient si peu à honorer les dieux, qu'ils croyaient au contraire se rendre leurs égaux par cette pratique.

Tel fut le caractère général des vertus des Païens : c'étaient des vertus superbes et fastueuses ; des vertus dont l'exercice fut presque toujours consacré à la vanité, et par conséquent en général des vertus fausses ; et cependant ces vertus, telles que je viens de les peindre, furent encore extrêmement rares chez eux.

Je dis, Théotime, que tel fut le caractère général des vertus païennes, et je m'exprime ainsi pour marquer, que lorsque j'ai avancé que ces vertus étaient des vertus fausses, ma proposition était sujette

à quelque exception, et que les Païens n'ont jamais été tellement pervertis, qu'ils n'aient pu, par les seules forces de la nature, concevoir de beaux sentimens, faire des actions honnêtes, avoir des vertus qui méritassent véritablement ce nom : mais ce que tous les païens ont pu en ce genre, peu l'ont exécuté ; et l'histoire, en nous racontant leurs belles actions, nous laisse presque toujours entrevoir le vice secret qui les corrompait et les faisait dégénérer.

Tel fut le monde païen par rapport à la vertu : contemplons maintenant le monde chrétien. Ah ! Théotime, quel ravissant spectacle, soit que nous considérions les caractères de la sainteté chrétienne, soit que nous fassions attention à la multitude innombrable de Saints que le Christianisme a produits !

(1) Convaincu par la foi que l'homme ne peut rien dans l'ordre du salut par les seules forces naturelles, et sans le secours de la grace de Dieu ; que tout don parfait et excellent vient d'en-haut, et descend du Père des lumières ; que celui qui désire d'acquérir la sagesse, doit la demander à Dieu, qui seul la possède en propre, et qui la donne à qui il lui plaît : convaincu, dis-je, de cette grande vérité, le vrai Chrétien lève les mains au Ciel, pour demander

(1) Caractère de la sainteté chrétienne.

à Dieu sa propre sanctification, c'est-à-dire, la grace de l'aimer par-dessus toutes choses, et de pratiquer fidellement sa sainte loi. Comme il sait que les vertus viennent de Dieu, il les rapporte toutes à Dieu. Quelques bonnes œuvres qu'il fasse, il ne se regarde jamais que comme un serviteur inutile ; et quand la présomption ou la vanité veulent se glisser dans son cœur, il les repousse sur-le-champ par ces paroles de l'Apôtre Saint Paul : « Qu'avez-vous » que vous n'ayez reçu ? Et si vous avez » reçu tout ce que vous avez, pourquoi » vous en glorifiez-vous, comme si vous » le teniez de vous-mêmes ? »

Le vrai Chrétien fait consister l'essence de la Sainteté, et en un sens toute la Sainteté, dans l'amour de Dieu par-dessus toutes choses. Sa première loi, et en un sens son unique loi, est celle-ci : « Vous aimerez le » Seigneur votre Dieu de tout votre esprit, » de tout votre cœur, de toute votre ame et » de toutes vos forces. » Persuadé que celui qui n'a pas la charité, n'est rien, quand même il parlerait le langage des hommes et des Anges, quand il posséderait tous les talens et toutes les connaissances, quand il ferait des œuvres dignes de l'admiration de tout l'univers, quand il aurait toutes les autres vertus dans le degré le plus éminent, si cela était possible : persuadé de ce principe fondamental de sa Religion,

il ne néglige rien de ce qui peut allumer dans son cœur le feu de la divine charité; il consacre, il anime, il vivifie, il ennoblit toutes les autres vertus par la charité. C'est parce qu'il aime Dieu, qu'il s'aime lui-même; c'est parce qu'il aime Dieu, qu'il aime tous les autres hommes qui sont ses semblables, les images et les enfans de Dieu comme lui; c'est parce qu'il aime Dieu, qu'il est juste, bienfaisant, patient, désintéressé, etc.; et ainsi, sans confondre les vertus, et sans ôter à chacune d'elles son propre caractère, il les réunit toutes dans la charité, et n'en fait en quelque façon qu'une seule vertu.

Enfin le vrai Chrétien rapporte à Dieu toutes ses bonnes œuvres, qui sont comme les fruits des vertus que Dieu a créées dans son cœur. S'il fait l'aumône, s'il endure patiemment les injures, s'il remplit les différens devoirs de son état, etc. c'est pour obéir à la loi de Dieu, pour lui plaire, pour rendre hommage à la souveraineté de cet Etre suprême sur lui, pour honorer ses attributs, pour faire connaître aux autres hommes la grandeur de son nom.

La sainteté chrétienne, mon cher Théotime, est donc une sainteté dont la grace de Dieu est le principe; et par conséquent elle est nécessairement une sainteté humble, modeste, éloignée de tout faste, de toute ostentation, de toute vanité.

La sainteté chrétienne est une sainteté dont l'amour de Dieu est l'ame, et par conséquent elle est essentiellement une sainteté vraie, pure et sublime.

Enfin la sainteté chrétienne est une sainteté dont la gloire de Dieu est la fin; et par conséquent de sa nature elle agit noblement; elle est désintéressée, courageuse, et féconde en actions héroïques.

La sainteté chrétienne est donc une sainteté parfaite. Sainteté parfaite, parce qu'elle se forme de l'assemblage de toutes les vertus, réduites en quelque façon à l'unité par la charité qui les lie étroitement entr'elles, dirige leurs opérations vers un même but, et devient ainsi comme leur vie commune. Sainteté parfaite, parce qu'elle consacre l'homme tout entier à Dieu, tout ce qu'il est, tout ce qu'il a, tout ce qu'il peut et tout ce qu'il fait. Enfin sainteté parfaite, parce que, par la conformité de pensées, de sentimens, de volontés et d'intérêts qu'elle établit entre Dieu et l'homme, elle unit l'homme étroitement à Dieu, et ainsi ne fait, autant que cela est possible, qu'une même chose de cet Etre suprême et de l'homme sa créature.

(*a*) Ce n'est que depuis qu'il y a des

(*a*) On a vu chez les Juifs les mêmes modèles de vertus que chez les Chrétiens; et

Chrétiens, que le monde a vu des hommes qui ont rendu à Dieu cette adoration en esprit et en vérité, par laquelle la créature raisonnable fait hommage à Dieu de tout son être, en reconnaissance de sa souveraineté sur elle; des hommes qui, intimement pénétrés du sentiment de leur dépendance, n'ont point eu d'autre volonté que celle de Dieu, ont fait de sa Loi l'unique règle de leur conduite, n'ont craint que lui seul, n'ont espéré qu'en lui, l'ont béni dans l'adversité comme dans la prospérité, et ont toujours pris sans résistance, sous sa main adorable, toutes les formes qu'elle a voulu leur donner.

Ce n'est que depuis qu'il y a des Chrétiens, que le monde a vu des hommes

---

cela devait être, puisque la Religion Judaïque ne différait pas essentiellement de la Religion Chrétienne, et que les vrais Israélites étaient des Chrétiens anticipés. Mais, 1.° ces grands modèles de vertus furent bien plus rares chez les Juifs que chez les Chrétiens. 2.° Les Juifs n'ayant jamais été qu'un très-petit peuple, confiné dans un coin de la terre, leurs vertus n'ont pas pu être données en spectacle au monde entier, comme celles des Chrétiens : c'est ce qui m'a engagé à prendre le tour d'expression qu'on voit ici : « Ce n'est que depuis qu'il y a des » Chrétiens que le monde a vu, etc. »

que le désir d'aimer Dieu plus purement, de le servir plus fidellement, de se rendre plus dignes de lui et plus agréables à ses yeux, a engagés à renoncer au siècle, à fouler aux pieds tous les biens et toutes les espérances du siècle, à se séparer de ce qu'ils avaient de plus cher dans le siècle, et à rompre même tout commerce avec les hommes, pour ne s'occuper que de la méditation de sa sainte Loi, de la contemplation de ses perfections adorables, et du chant de ses louanges.

Ce n'est que depuis qu'il y a des Chrétiens, que le monde a vu des hommes qui ont plus entrepris pour la gloire de Dieu, que les plus fameux conquérans n'entreprirent jamais pour leur propre gloire, et qui, à travers mille périls qui eussent effrayé les Alexandre et les César, soutenus par leur zèle tout seul, ont porté l'Evangile dans des climats où les noms d'Alexandre et de César ne furent jamais prononcés, et chez des peuples dont Alexandre et César ne connurent jamais les noms.

Ce n'est que depuis qu'il y a des Chrétiens, que le monde a vu des hommes toujours prêts à tout souffrir pour Dieu ; des hommes capables de résister à tout l'univers ligué contr'eux, plutôt que de rien faire contre Dieu ; des hommes qui ont prouvé par les effets qu'ils pouvaient dire

avec S. Paul : « Qui nous séparera de » l'amour de J. C. ? Sera-ce l'affliction ou » les déplaisirs, la faim ou la nudité, » les périls ou la persécution, l'épée ou la » violence ? Selon qu'il est écrit : On nous » égorge tous les jours pour l'amour de » vous, Seigneur ; on nous regarde comme » des brebis destinées à la boucherie ; mais » parmi tous ces maux nous demeurons » victorieux par celui qui nous a aimés : car » je suis assuré que ni la mort, ni la vie, » ni les Anges, ni les principautés, ni les » puissances, ni les choses présentes, ni les » futures, ni la violence, ni ce qu'il y a » de plus haut et de plus profond, ni toute » autre créature, ne pourra jamais nous » séparer de l'amour de Dieu en Jesus-» Christ notre Seigneur. »

Ce n'est que depuis qu'il y a des Chrétiens, que le monde a vu des hommes désolés par le repentir d'avoir péché, s'enfermer dans les Cloîtres, et s'enfoncer dans les déserts ; renoncer à toute joie, à tout plaisir, à toute consolation ; se condamner pour toute leur vie aux gémissemens et aux larmes, et aux austérités de la pénitence, pour venger Dieu d'eux-mêmes. Ce n'est que depuis qu'il y a des Chrétiens, que le monde a vu des hommes mourir de regret d'avoir offensé Dieu.

Ce n'est que depuis qu'il y a des Chrétiens, que le monde a vu, d'un côté, des

hommes élevés au faîte de la puissance et de la grandeur humaine, et d'ailleurs du plus grand esprit et du caractère le plus éminent, chercher l'obscurité et l'abjection, et se réduire à la simplicité des enfans pour se rendre agréables à Dieu ; et de l'autre, des hommes nés dans l'obscurité, dans la bassesse, et d'ailleurs simples, ignorans et grossiers, montrer une grandeur de courage et une élévation de sentimens, qui les rendait capables de braver la colère toute-puissante des Rois, et de mépriser les tourmens et la mort plutôt que de déplaire à Dieu. En un mot, ce n'est que depuis qu'il y a des Chrétiens, que le monde a vu tant de fois avec étonnement l'humilité la plus sincère, cette humilité qui ne paraît être que faiblesse d'esprit et bassesse d'ame, unie dans le même homme avec la liberté la plus intrépide, avec le courage le plus entreprenant, avec la fermeté la plus inflexible dans le devoir.

Ici, Théotime, vous me demandez sans doute si chez les Chrétiens on a vu beaucoup de ces grands modèles de sainteté; et je vous réponds qu'on en a vu un nombre innombrable ; que la multitude des hommes Apostoliques, des Martyrs, des saintes Vierges, des saints Pénitens, des Saints de tout sexe, de tout âge, de toute condition, dont les Actes sont parvenus jusqu'à nous, et forment d'immenses vo-

lumes, n'est rien en comparaison de celle des Saints dont les noms et les œuvres sont tombés dans l'oubli, et ne sont connus que de Dieu; qu'il n'est point de siècle qui n'ait été fécond en Saints de tous les genres de sainteté; qu'il n'est point de région, point de ville, point de hameau qui n'en ait produit plusieurs; qu'il y en a eu dans tous les temps et dans tous les lieux; qu'il y en a encore de nos temps; que j'en ai vu moi-même, et que j'en vois encore tous les jours; et que s'il est des hommes qui osent dire qu'ils n'en ont jamais vu, c'est qu'il est des hommes qui n'ont point d'yeux pour discerner la vraie vertu.

Que si quelqu'un osait m'objecter, que dans tous les temps, si on en excepte celui de l'Eglise naissante, qui même ne fut pas exempte de tout reproche; que dans tous les temps on vit régner parmi les Chrétiens une horrible corruption de mœurs, des scandales de toute espèce, et en un mot, à l'idolâtrie près, tous les crimes et tous les vices du paganisme : je répondrais à celui qui formerait cette accusation contre la Religion chrétienne, que je conviens que, semblable à un vaste champ où l'ivraie se trouve mêlée avec le froment, le Royaume de Jesus-Christ est composé de justes et de pécheurs; qu'il y a une infinité de mauvais Chrétiens, et même plus de mauvais Chrétiens que de

bons ; qu'il se commet dans le Christianisme une infinité de crimes, et même qu'il s'y commet plus de crimes qu'il ne s'y fait de bonnes œuvres ; mais en même temps je le prierais d'observer avec moi :

1.° Que le Paganisme ne pouvait par lui-même faire que des scélérats ; au lieu que le Christianisme ne peut par lui-même former que des Saints.

2.° Que chez les Chrétiens on a vu une infinité de parfaits modèles de sainteté ; au lieu que chez les Païens on n'en vit pas un seul.

3.° Qu'on n'a peut-être jamais vu un seul païen qui n'eût quelque vice ; au lieu qu'on n'a peut-être jamais vu un seul Chrétien qui n'eût quelque vertu.

Oui, Théotime, tant qu'un homme conserve la foi dans son ame, la foi elle-même conserve dans cette ame un fond de vertu : jamais cette divine semence n'est entièrement stérile en lui ; elle fait germer mille bonnes pensées dans son esprit, et mille beaux sentimens dans son cœur ; elle réprime en mille occasions les saillies de ses passions ; elle l'empêche de commettre mille crimes ; elle l'excite sans cesse à faire de bonnes œuvres, et lui en arrache plusieurs comme malgré lui. Quelque méchans que soient une infinité de Chrétiens, il n'en est aucun qui ne fût encore plus méchant s'il n'était pas Chrétien ; il n'est point

de Chrétien, quelque méchant qu'il soit, qui ne devînt bientôt un Saint, s'il obéissait fidellement aux inspirations de la foi, s'il suivait constamment l'instinct sacré de la foi, qui le pousse sans cesse au bien. C'est, mon cher Théotime, et tout le monde est forcé d'en convenir, c'est cette action continuelle de la foi sur les esprits et sur les cœurs de tous ceux qui ont eu le bonheur de la recevoir, qui a changé peu à peu le caractère de tant de Nations autrefois si dures, si sauvages et si cruelles; qui les a adoucies, qui a créé dans leurs cœurs les tendres sentimens de la compassion, de la bienfaisance, de l'amitié. Depuis que la lumière de la foi éclaire notre patrie, tous les Français ne sont pas des Saints; mais si cette lumière divine n'eût pas éclairé notre patrie, les Français ne seraient pas même des hommes.

Telle est, mon cher Théotime, la révolution que la Religion Chrétienne a faite dans le monde moral, c'est-à-dire, dans les idées et dans les sentimens des hommes. Révolution étonnante, en comparaison de laquelle toutes les révolutions qui sont arrivées dans le monde politique par la formation et la chute des Empires, et qui l'ont fait changer de face tant de fois, ne sont rien, et ne méritent aucune attention: et cette révolution est l'ouvrage d'un seul homme, d'un homme né dans une étable

et mort sur une croix; et ce même homme, auteur de cette grande révolution, s'est élevé au plus haut point de la gloire par l'opprobre de la croix, et il est devenu le Roi et le Dieu de l'univers.

« Il s'est rabaissé lui-même, disait Saint » Paul, se rendant obéissant jusqu'à la mort, » et jusqu'à la mort de la croix: c'est pour- » quoi Dieu l'a élevé par-dessus toutes » choses, et lui a donné un nom qui est au- » dessus de tout nom; afin qu'au nom de » Jesus-Christ tout genou fléchisse dans le » ciel, sur la terre et dans les enfers, et » que toute langue confesse que le Seigneur » Jesus est dans la gloire de son Père. »

Quand St. Paul prononçait cet oracle, il n'y avait aucune apparence humaine qu'il dût jamais s'accomplir; cependant nous en voyons l'accomplissement de nos yeux. Le nom de Jesus-Christ est véritablement au-dessus de tout nom; au-dessus des noms de tous les Philosophes et de tous les Sages; au-dessus des noms de tous les Rois et de tous les Conquérans; au-dessus des noms de tous les grands hommes que le monde a jamais admirés. Dans toutes les Nations, ce nom auguste est prononcé avec un respect religieux; tout retentit de ce nom et des bénédictions qu'on lui donne, les villes et les campagnes, les montagnes même et les forêts: c'est un

concert sublime, dont l'harmonie se forme de l'assemblage d'une infinité de voix.

C'est en Jesus-Christ que les Nations espèrent, comme l'avait prédit le Patriarche Jacob; c'est lui qu'elles regardent comme leur Rédempteur et comme leur Dieu; des millions de Martyrs ont versé leur sang et donné leur vie pour lui. Encore de nos jours, des hommes pleins de l'esprit qui anima autrefois les Apôtres, vont porter son nom jusqu'aux extrémités de la terre, et sous les climats les plus affreux. Leur zèle n'est arrêté, ni par les vastes mers, ni par les montagnes inaccessibles qui mettent des barrières à l'ambition des conquérans, et leur courage intrépide brave des dangers que la cupidité, peut-être plus entreprenante que l'ambition, n'a pas encore osé affronter. Une multitude de Nations obéit à ses lois; il compte des adorateurs chez les peuples les plus sauvages; les maîtres du monde eux-mêmes s'humilient devant lui, et font gloire d'être ses serviteurs. La croix sur laquelle il expira autrefois chargé des malédictions et des anathèmes d'un peuple furieux, cette croix qui fut si long-temps un objet d'horreur pour les hommes, est aujourd'hui l'objet de leur vénération et de leur culte. Nous la voyons arborée dans les villes et dans les campagnes; pour marquer que c'est par elle que Jesus-Christ a

fait la conquête du monde, sur les ruines des temples des Démons ; pour montrer que c'est par elle que Jesus-Christ a triomphé d'eux, les a dépouillés de leur puissance et chassés de leur ancien domaine: enfin sur le front même des Rois, pour faire connaître que c'est par elle que Jesus-Christ les a soumis à ses lois.

C'est ainsi, Théotime, que cet oracle que Jesus-Christ prononça, peu de jours avant sa mort: « Quand j'aurai été élevé de » la terre, j'attirerai toutes choses à moi; » c'est ainsi, dis-je, que cet oracle s'est vérifié depuis près de dix-huit cents ans, et se vérifie encore aujourd'hui sous nos yeux. Un jour viendra où il aura son parfait accomplissement. On verra les nations entières entrer, l'une après l'autre, dans l'Eglise de Jesus-Christ, et se soumettre à l'empire de cet Homme-Dieu. Un temps viendra (*a*) (au moins j'ai lieu de

(*a*) *Au moins j'ai lieu de l'espérer.* Ce n'est pas un des dogmes de notre foi, qu'un jour toutes les nations se convertiront à Jesus-Christ, et que Dieu ne verra sur la terre que des Chrétiens Catholiques. C'est pour cela que je me contente de dire que j'ai lieu de l'espérer. Mais aussi ce n'est pas un des dogmes de notre foi, que cette conversion générale n'arrivera jamais ; il y a même dans les

l'espérer), où il n'y aura plus pour tout l'univers qu'un seul Dieu et un seul Christ, et où l'idolâtrie et la superstition étant bannies du monde, les hérésies détruites, les schismes abolis, tous les peuples se réuniront dans une même foi, dans une même espérance, dans un même culte, sous une même autorité visible, qui est celle du Souverain Pontife, Vicaire de Jesus-Christ, et du corps des premiers Pasteurs, successeurs des Apôtres. Un temps viendra, où toutes les nations de l'univers lèveront des mains pures au ciel, et adoreront de concert Dieu le Père, qui a créé le genre humain; le Fils de Dieu fait homme, qui l'a racheté de son sang; le Saint-Esprit, qui l'a sanctifié; la Trinité sainte, éternelle, toute-puissante, qui n'est qu'un seul Dieu, et à qui tout honneur et toute gloire sont dus de la part de toutes les créatures, dans tous les siècles des siècles.

Efforçons-nous, Théotime, de hâter par nos vœux et par nos prières, la consommation de cette heureuse révolution, après laquelle tout le genre humain adorera Dieu dans un même esprit, qui est

---

saints Livres plusieurs textes qui donnent lieu de conjecturer qu'elle arrivera; et c'est pour cela que je dis, que j'ai lieu de l'espérer.

l'esprit de Jesus-Christ, et le monde deviendra un Temple digne de cet Etre suprême ; et en attendant, remercions Jesus-Christ de ce que depuis tant de siècles il a éclairé notre patrie de la lumière de son Evangile, et sur-tout de ce qu'à la faveur de cette lumière admirable, il nous a attirés à lui l'un et l'autre. Attachons-nous inviolablement à ce divin Sauveur, et mettons toute notre gloire et tout notre bonheur à lui appartenir.

Je sais, Théotime, que ce sont là vos dispositions présentes ; vous m'en avez donné tant de marques, que je vous ferais injure d'en douter. Tout ce qui me reste à désirer, c'est que vous y persévériez jusqu'à la fin de vos jours, et c'est uniquement pour votre bonheur que je forme ce désir.

N'oubliez jamais, Théotime, la manière dont j'ai procédé avec vous : si elle a eu tout le caractère du zèle, à cause du tendre amour que j'ai pour vous ; elle a porté aussi tous ceux de la bonne foi, à cause du respect que j'ai pour la vérité. Vous savez que je n'ai cherché ni à vous surprendre par des raisonnemens subtils, ni à vous éblouir par une éloquence recherchée ; que j'ai fait taire l'esprit, dont on doit toujours se défier, pour faire parler le bon sens, qui n'est jamais suspect à personne. Ce ne sont point les inventions

d'une imagination aussi hardie que féconde que je vous ai débitées ; ce n'est point un système dont j'ai créé les principes et arrangé les parties avec art, pour les faire répondre l'une à l'autre ; ce ne sont point des conjectures données pour des découvertes ; ce sont des faits que je vous ai exposés avec leurs preuves et leurs circonstances principales, que j'ai mis dans leur véritable suite, et dont j'ai tiré les conséquences qui en naissent d'elles-mêmes. Ces faits sont les plus grands et les plus illustres, et en même temps les plus authentiques et les plus incontestables de tous les faits : ils forment une chaîne traditionnelle non interrompue, qui se prolonge depuis la première origine du monde jusqu'à nos jours ; ils ont ensemble une liaison étroite et nécessaire ; ils se rapportent tous au même but. Dans tous ces faits, c'est Dieu qui est ou l'unique ou le principal acteur ; c'est toujours lui qui agit par lui-même ou par des hommes qu'il a autorisés, et qui ont reçu de lui leur mission ; et enfin le résultat nécessaire de tous ces faits réunis, est que la Religion chrétienne est non-seulement l'ouvrage de Dieu, mais le plus grand de ses ouvrages, et celui à qui tous les autres se rapportent.

Vous avez vu dans la première partie de nos Conférences, que Dieu promit à nos premiers parens un Sauveur ou Messie,

qui tirerait d'eux son origine, et qui délivrerait les hommes de la puissance du démon ; que quelques siècles après le déluge, lorsque les premières traditions du genre humain commencèrent à s'obscurcir, Dieu fit choix d'Abraham et de sa postérité, pour perpétuer dans le monde la foi du Messie; qu'il promit à ce saint Patriarche, que le Messie serait un de ses descendans ; qu'il renouvela la même promesse à Isaac et à Jacob.

Jacob mourant annonce que le Messie viendra lorsque la tribu de Juda aura perdu l'autorité souveraine. Après la mort de Jacob, le peuple Juif se forme en Egypte, et y est persécuté par les Rois de ce pays. Dieu suscite Moïse pour le délivrer de l'esclavage où il gémissait. Ce grand homme prouve sa mission par une multitude de prodiges qui étonnent les Juifs et les Egyptiens. Les Egyptiens, vaincus par la terreur, consentent au départ des Juifs, qui sortent de l'Egypte sous la conduite de Moïse. Moïse les mène dans d'affreux déserts, où Dieu les nourrit pendant quarante ans de la manne qu'il fait chaque jour tomber du Ciel pour eux. Moïse annonce au peuple Juif, que dans la suite des temps, Dieu lui enverra un Prophète semblable à lui, c'est-à-dire, Législateur comme lui, mais d'une loi plus excellente; et il leur ordonne de

l'écouter et de lui obéir en tout. C'est du Messie qu'il parle. Enfin il donne à ce peuple, de la part de Dieu, un culte religieux, dont toutes les cérémonies figurent le Messie.

Le peuple Juif étant établi dans la Palestine, Dieu a soin de lui envoyer des Prophètes qui réveillent en lui la foi et l'espérance du Messie. Plus le temps où le Messie doit arriver approche, plus les Prophètes se multiplient, et plus leurs prédictions sont claires et circonstanciées; ils parlent de lui, et de tout ce qui a rapport à lui, comme s'ils l'avaient vu; et l'on peut dire que lorsque le Messie parut, son histoire était déjà faite depuis plusieurs siècles.

J'ai rapporté les plus remarquables de ces Prophéties, et sur-tout celle de Daniel. Cette célèbre Prophétie, et celle de Jacob mourant, comparées ensemble, indiquaient clairement que le temps où le Messie devait paraître, était nécessairement celui du règne d'Hérode, prince Iduméen, sur la Judée. Le peuple Juif et les peuples voisins n'en doutaient pas, et toutes ces régions étaient pleines de l'attente du Messie.

Ce fut précisément en ce temps-là que J. C. naquit à Bethléem, ville de Judée, d'une Vierge issue du sang de David, conformément aux Prophéties.

Jesus-Christ a été incontestablement l'homme le plus grand et le plus saint que le monde ait vu : il a donc été le plus digne du choix de Dieu, pour remplir l'auguste ministère de Messie. Ce choix ne pouvait donc tomber avec bienséance que sur lui ; Jesus-Christ devait donc être le Messie. D'ailleurs, J. C. a réuni dans sa personne tous les caractères du Messie prédit par les Prophètes, et il est le seul qui les ait réunis. Tout ce que les Prophètes avaient annoncé touchant la naissance du Messie, touchant sa condition temporelle, touchant sa doctrine et ses miracles, touchant sa sainteté, touchant sa mort et sa résurrection, enfin touchant la prédication de son Evangile, et l'établissement de son Eglise ; tout cela s'est vérifié en J. C. de la manière la plus littérale et la plus merveilleuse. J. C. est donc incontestablement le Messie ; et si J. C. est le Messie, toutes les nations doivent le recevoir comme leur Docteur, leur Législateur et leur Sauveur. En un mot, si J. C. est le Messie, la Religion qu'il a donnée au monde, qui est la Religion chrétienne, est donc une Religion divine. Voilà ce que vous avez vu dans la première partie de nos Conférences.

Dans la seconde partie, je vous ai montré que Jesus-Christ fit éclater dans sa personne une sagesse et une sainteté digne, d'un

d'un Homme-Dieu ; et j'en ai conclu que s'il est vrai que Dieu ait voulu se faire homme, c'est J. C. qui est l'Homme-Dieu.

J'ai ensuite mis sous vos yeux un plan raisonné de la législation ou de la morale de J. C. Je vous ai montré que ce plan est un chef-d'œuvre de sagesse ; que pour le concevoir, il a fallu avoir la connaissance la plus profonde du caractère de l'homme, de ce qu'il doit à Dieu, de ce qu'il se doit à lui-même, de ce qu'il doit à ses semblables, etc. ; que la morale de J. C. étant telle que je viens de le dire, elle ne peut être que l'ouvrage de Dieu : d'où j'ai conclu que J. C. était donc un Homme-Dieu, ou du moins un homme rempli de l'esprit de Dieu.

Après vous avoir ainsi prouvé qu'on ne pouvait rien trouver ni dans les caractères personnels de J. C., ni dans sa morale, qui ne fût digne d'un Homme-Dieu, je me suis appliqué à vous convaincre qu'il l'avait été en effet. Pour cela, j'ai montré que les miracles que J. C. fit à la vue de toute la Judée, ne purent être que des effets de la toute-puissance de Dieu ; que J. C. fit ces miracles en Dieu ; qu'il les fit pour attester qu'il était Dieu.

Je me suis particulièrement attaché à démontrer la Divinité de Jesus-Christ, par le grand miracle de sa résurrection opérée par lui-même ; parce que tout le monde

convient que ce miracle est décisif. J'ai donc prouvé qu'il est si constant que J.C. s'est ressuscité lui-même le troisième jour après sa mort, que pour avoir droit de révoquer ce fait en doute, il faut nier tous les principes de la certitude des faits, et renoncer ainsi au bon sens.

Jesus-Christ est donc un Homme-Dieu envoyé de Dieu aux hommes, pour remplir auprès d'eux les augustes fonctions de Docteur, de Législateur et de Médiateur. Les hommes doivent donc croire tous les mystères qu'il leur a révélés, et se soumettre à tous les préceptes qu'il leur a donnés. Quand Dieu a prononcé, qui est-ce qui oserait le contredire? Quand Dieu a commandé, qui est-ce qui serait assez téméraire pour prétendre qu'il n'est pas obligé d'obéir?

C'est en vain que nos nouveaux Philosophes prennent droit de s'élever contre la Religion chrétienne, à cause de ses mystères: j'ai prouvé que ces mystères ne renferment point de contradiction démontrée; qu'ils sont seulement incompréhensibles à l'esprit humain; que leur incompréhensibilité ne serait pas pour les hommes une raison de les nier absolument, quand même Dieu ne les aurait pas révélés, et que Dieu les ayant révélés, cette incompréhensibilité n'est pas même pour les hommes un prétexte plausible de les révoquer

en doute; qu'une Religion qui propose à l'homme des mystères à croire, est plus digne de Dieu que celle qui n'en propose point, parce qu'elle honore davantage les attributs de cet Etre suprême; que l'incompréhensibilité des mystères donne donc à la Religion Chrétienne un caractère de divinité qu'elle n'aurait pas sans cela. J'ai prouvé enfin que les mystères sont le fondement d'un système de Théologie si auguste et si sublime, qu'il est évident qu'il ne peut être une invention de l'esprit humain; parce qu'il n'a aucun rapport, ni avec les idées que les hommes trouvent en eux-mêmes, ni avec celles qui leur viennent à l'occasion du rapport des sens, ni avec ce qu'ils voient arriver dans le monde en conséquence des lois de la nature : c'est donc Dieu qui a formé ce plan admirable. Les mystères sur lesquels ce plan est fondé, sont donc autant de vérités divines : car Dieu ne bâtit point sur des chimères.

Vous avez vu dans la troisième partie de nos Conférences, que le dessein que formèrent les Apôtres de rendre le monde chrétien, d'idolâtre qu'il était, est le plus grand dessein que des hommes aient jamais formé ou pu former; que les Apôtres n'avaient rien par eux-mêmes de ce qui pouvait faire réussir ce dessein : c'étaient des hommes pauvres et obscurs, sans savoir, sans crédit, sans éloquence, sans

considération; que dans l'exécution de leur dessein, ils eurent tous les obstacles humains à surmonter: les Rois et les peuples se liguèrent contr'eux et contre leurs successeurs, et, pendant trois siècles entiers, s'opposèrent de toutes leurs forces aux progrès du Christianisme; que les moyens que les Apôtres et leurs successeurs mirent en œuvre pour venir à bout de leur dessein, devaient, selon toutes les règles de la prudence humaine, le faire échouer sans ressource; que cependant les Apôtres convertirent à la foi une infinité de Juifs et d'idolâtres, en sorte que quand ils moururent, les Chrétiens formaient déjà une société immense; que pendant trois cents ans que durèrent les persécutions, le Christianisme ne cessa de s'étendre de toute part; qu'alors les Empereurs Romains eux-mêmes, vaincus par la force de la vérité, reçurent le Baptême; et que par cette dernière victoire, Jesus-Christ se vit le maître du monde entier.

Vous avez vu, en second lieu, que depuis les Apôtres jusqu'à nos temps, la Religion chrétienne s'est conservée sans altération dans ses dogmes, dans sa morale et dans son culte; que malgré les schismes, les hérésies, les scandales de toute espèce, il y a toujours eu dans le monde une société principale et dominante de Chrétiens, en un mot, une Eglise qui a conservé le

sacré dépôt de la révélation, tel qu'elle l'avait reçu de Dieu, et qui a toujours pu se glorifier d'être cette épouse de J. C. dont parle Saint Paul, sur laquelle on ne découvre ni taches, ni rides, ni rien qui la rende indigne de l'amour et des complaisances de ce divin époux.

Vous avez vu, en troisième lieu, que la Religion chrétienne a fait dans le monde la plus étonnante de toutes les révolutions; puisqu'elle a changé toutes les idées, et tous les sentimens des hommes; qu'elle a été, pour toutes les nations qui l'ont reçue, une source de biens inestimables, et qu'on peut regarder l'établissement de cette Religion dans le monde, comme une nouvelle création du genre humain.

Enfin vous avez vu que cette étonnante révolution est en dernière analyse l'ouvrage d'un seul homme, d'un homme né dans l'abjection et mort en croix; et que cet homme, qui est Jesus-Christ, est ainsi devenu, par l'opprobre de sa mort, le Roi et le Dieu de tout l'Univers.

Il est évident par les faits, que l'établissement et la conservation de la Religion chrétienne, et la révolution que cette Religion a faite dans le monde, ne sont pas l'ouvrage de la politique des Princes, bien moins encore celui du hasard; parce qu'il est absolument impossible que, durant une longue suite de siècles, le hasard agisse

constamment sur les mêmes principes, et varie à l'infini ses opérations et l'application de ses forces, pour l'emporter dans toutes les conjonctures sur les obstacles qui traversent ses desseins. L'établissement et la conservation de la Religion chrétienne, et la révolution que cette Religion a faite dans le monde, sont donc l'ouvrage, ou plutôt le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu et de sa sagesse infinie.

Tels sont, mon cher Théotime, les faits que je vous ai exposés avec la plus grande sincérité dans les entretiens que nous avons eus ensemble, et dont ils ont fait le fond et comme la base. Tous ces faits sont grands et illustres, et ils composent la partie la plus intéressante de l'histoire du genre humain. Tous ces faits se sont passés à la vue des nations, et se trouvent consignés dans les monumens les plus authentiques et les plus respectables. Plus on examine ces faits, plus on se convainc qu'ils sont incontestables; plus on compare ces faits, plus on découvre qu'ils ont entr'eux la plus étroite dépendance, qu'ils entrent tous dans le même dessein et aboutissent au même terme; plus on médite ces faits, plus on sent qu'il en résulte, avec la dernière évidence, que la Religion chrétienne est l'ouvrage de Dieu. La seule histoire de la Religion chré-

tienne en démontre donc la Divinité ; et cette démonstration a une telle force, que, pour ne pas s'y rendre, il faut non-seulement renoncer à toute bonne foi, mais encore nier absolument tous les principes de la certitude historique ; ne rien croire ni de ce que nos pères ont attesté, ni de ce qu'attestent nos contemporains, ni de ce que nos sens nous rapportent avec le plus grand concert; se précipiter les yeux fermés et la tête baissée dans l'abyme du Pyrrhonisme universel en matière de faits ; se rendre même Athée, et faire du hasard seul, le Dieu qui a créé le monde et qui le gouverne. C'est ce que vous avez vu dans nos Conférences.

Ici, Théotime, admirons, vous et moi, la sagesse de Dieu. Il était de la majesté de cet Etre suprême d'obliger les hommes à croire sur sa seule parole des dogmes qui surpassaient leur raison ; mais en même temps il était de sa justice de convaincre les hommes que c'était lui qui avait révélé ces dogmes. Plus ces dogmes étaient obscurs, plus la révélation devait être démontrée. Dieu s'est donc uniquement appliqué à convaincre les hommes par les faits, que c'est lui qui a révélé les mystères de la Religion chrétienne, que c'est lui qui est l'Auteur de cette Religion. Il est évident que cette voie est la plus simple, la plus courte, la plus décisive, et la plus

proportionnée à tous les esprits. Car, d'un côté, la force probante des faits est sentie de tous les hommes; et de l'autre, quand les faits sont grands, publics, éclatans, et qu'ils ont eu de grandes suites, ils ne peuvent jamais tomber dans l'oubli, et chaque homme est toujours à portée de s'en instruire.

Que nos nouveaux Philosophes emploient toutes les ressources de leur esprit, pour montrer que les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, du péché originel, de la prédestination, de l'Eucharistie, de l'éternité des peines de l'autre vie, sont autant d'absurdités. Malgré tous leurs argumens, il sera toujours démontré que les Prophéties de l'ancien Testament annonçaient clairement un Messie qui devait sauver les hommes, et leur donner une loi nouvelle; que tout ce que les Prophéties de l'ancien Testament avaient annoncé du Messie, s'est vérifié en Jesus-Christ de la manière la plus littérale; que Jesus-Christ a été le plus sage et le plus saint des hommes; qu'il fit, à la vue de toute la Judée, les miracles les plus étonnans, et qu'il se ressuscita lui-même pour attester qu'il était Dieu; que l'établissement et la conservation de la Religion Chrétienne dans le monde, et l'admirable révolution qu'elle y a faite, ne peuvent être que l'ouvrage de Dieu: et tant

que ces faits seront démontrés, il sera démontré aussi que la Religion Chrétienne vient de Dieu, et que tout ce que cette Religion enseigne, est révélé de Dieu; et tant qu'il sera démontré que la Religion chrétienne vient de Dieu, et que tout ce qu'elle enseigne, est révélé de Dieu, il sera démontré aussi à tout homme raisonnable, que nos nouveaux Philosophes ne sont que des esprits téméraires, dignes du mépris et de l'horreur de tout le genre humain : car il n'est point de témérité plus odieuse, et tout-à-la-fois plus méprisable, que celle d'un homme qui ne veut point croire Dieu sur sa parole.

Gravez donc profondément dans votre mémoire, mon cher Théotime, les faits que je vous ai exposés dans les entretiens que nous avons eus ensemble, et qui ne sont qu'un histoire abrégée de la Religion chrétienne, depuis la naissance du monde jusqu'à nos jours; car cette Religion a commencé avec le monde. Rappelez souvent ces faits dans votre esprit, comparez-les ensemble, méditez-les; représentez-vous à vous-même les conséquences qui en résultent naturellement; et par cet exercice votre foi deviendra tous les jours plus éclairée, plus vive, plus ferme, et plus capable de résister aux attaques que le monde va bientôt lui livrer.

Ah, Théotime! vous baissez les yeux,

et vous êtes troublé, parce que vous vous appercevez que je jette moi-même sur vous des regards pleins de tendresse, de trouble et d'inquiétude..... Ah, Théotime! ne soyez pas surpris de l'état où vous me voyez. Je vous aime ; nous allons nous séparer ; vous êtes prêt d'entrer dans le monde où le malheur de votre condition vous appelle ; et ce monde, qui est le plus grand ennemi de J. C., mettra tout en œuvre pour vous faire perdre la foi. Comment pourrais-je penser aux périls auxquels vous allez être exposé, sans sentir mes entrailles émues ?

Je sais que vous êtes intimement persuadé de la divinité de la Religion chrétienne, et de tous les dogmes qu'elle enseigne ; vous m'en avez donné jusqu'ici les preuves les plus touchantes : mais je sais aussi que la fréquentation du monde a fait perdre la foi à une infinité d'autres qui n'étaient ni moins instruits, ni moins pieux que vous l'êtes aujourd'hui ; leur malheur me fait trembler pour vous. Prenez donc toutes les précautions que la prudence peut suggérer, pour éviter les écueils où leur religion a fait naufrage.

Et d'abord, mon cher Théotime, ne perdez jamais de vue les puissantes raisons qui vous ont convaincu de la divinité de la religion chrétienne, comme je vous l'ai déjà dit plus haut. Dès votre entrée

dans le monde, déclarez si hautement que vous êtes Chrétien, que personne ne puisse l'ignorer, et que, s'il est possible, personne n'ose espérer de vous faire changer de façon de penser. Vous devez à Dieu cette profession généreuse et publique de votre foi ; vous la devez à vous-même. Rien n'est si lâche et si indigne d'un homme d'honneur, que de n'oser faire profession de croire en Dieu, que de n'oser se déclarer serviteur de celui qui l'a créé. Evitez la fréquentation des impies ; elle vous déshonorerait dans l'esprit des gens de bien ; elle serait le poison de votre foi et de vos mœurs. Priez sans cesse le Seigneur qu'il conserve et qu'il augmente en vous la foi. Appliquez-vous vous-même à nourrir et à fortifier cette foi par de saintes lectures, par le fréquent usage des Sacremens de l'Eglise, par la pratique de toute sorte de bonnes œuvres ; mais sur-tout combattez courageusement contre vos passions : il s'élève sans cesse du fond d'un cœur corrompu des nuages qui obscurcissent la foi.

Vous aimerez votre Religion, tant qu'elle ne se montrera à vous qu'avec un visage serein, et tenant dans sa main les couronnes immortelles qu'elle vous destine ; et votre Religion se montrera ainsi à vous tant que vous pratiquerez les vertus qu'elle commande. Vous commencerez à haïr votre

Religion dès qu'elle ne se présentera à vous qu'avec un visage courroucé, et tenant dans sa main l'arrêt de votre réprobation éternelle ; et votre Religion se présentera ainsi à vous dès que vous donnerez dans les vices qu'elle proscrit. Dès que vous haïrez votre Religion, vous désirerez qu'elle soit fausse, parce que ce sera votre intérêt qu'elle le soit ; et dès que vous désirerez qu'elle le soit, vous vous persuaderez bientôt qu'elle l'est. « Si quelqu'un veut » faire la volonté de Dieu, disait Jesus-» Christ, aux Juifs, il connaîtra si ma doc-» trine est de lui : » paroles profondes, et qui dévoilent tout le secret de l'impiété. C'est le libertinage de cœur qui est la source du libertinage d'esprit ; et l'on ne refuse de croire les mystères que Dieu a révélés, que parce qu'on ne veut pas accomplir les Commandemens qu'il a faits.

Quand vous serez dans le monde, mon cher Théotime, et que vous aurez observé de près ceux qui y font profession d'incrédulité, vous serez convaincu de la vérité de tout ce que je vous dis ici. Vous verrez clairement alors, que ce sont les mœurs des incrédules qui ont donné naissance à leurs opinions, parce qu'il n'y a que leurs opinions qui puissent justifier leurs mœurs.

Je doute qu'il y ait un seul incrédule qui soit sérieusement convaincu de la vérité de son système. Je doute qu'il y en ait

un seul qui vive en paix dans son incrédulité, qui soit sans remords et sans alarmes sur ce qu'il deviendra après sa mort. Mais, quoi qu'il en soit, je sais très-bien que si l'incrédule est dans l'erreur, des châtimens éternels l'attendent dans un autre monde. Cela étant, il est clair qu'il faudrait rejeter le système de l'incrédulité, à moins que la vérité n'en fût démontrée; et cependant ce système n'est pas même probable : il faudrait embrasser la Religion chrétienne, quand il serait seulement probable qu'elle vient de Dieu; et cependant la divinité de cette Religion est démontrée.

C'est donc le comble de l'imprudence et de la folie, d'abandonner la Religion chrétienne pour se jeter dans le parti de l'incrédulité : car il est évident qu'un homme qui délibère sur sa destinée éternelle, est un insensé, s'il ne prend pas le parti le plus sûr.

Adieu, mon cher Théotime, n'oubliez jamais les instructions que je vous ai données. Aimez votre sainte Religion, pratiquez-la fidellement; honorez votre Foi par vos mœurs, afin que votre foi ne vous déshonore pas vous-même. Venez de temps en temps causer avec moi, et soyez persuadé que je vous verrai toujours avec plaisir, pourvu que je vous voie Chrétien.

CATÉCHISME

DE LA III.e CONFÉRENCE.

Sur l'étonnante révolution que la Religion chrétienne a faite dans le Monde.

D. L'ÉTABLISSEMENT de la Religion chrétienne dans le monde, par la prédication des douze Apôtres de Jesus-Christ, est un grand miracle ; la conservation de cette Religion dans toute sa pureté, durant le cours de près de 18 siècles, est un autre miracle qui n'est pas moindre : j'en conviens. Apprenez-moi maintenant ce que le monde a gagné à devenir Chrétien, quels sont les avantages que le monde a retirés de sa conversion au Christianisme.

R. Ce que je vous ai déjà dit là-dessus, dans plusieurs occasions, pourrait vous suffire ; mais puisque vous demandez quelque chose de plus particulier, je vous réponds que la Religion chrétienne a éclairé le monde, et qu'elle l'a sanctifié ; que la Religion chrétienne a rempli le monde de la connaissance de la vérité, et qu'elle l'a orné des plus belles vertus.

D. Quelles sont les vérités que la Religion chrétienne a fait connaître au monde?

R. C'est la Religion chrétienne qui a appris aux hommes qu'il n'y a qu'un Dieu, Créateur du ciel et de la terre, et qui leur a donné une juste idée des perfections de cet Etre suprême, et du culte qui lui est dû. C'est elle qui leur a fait connaître l'excellence de leur nature, la sainteté de leurs devoirs, la sublimité de leur fin, en un mot, les grands principes de la Loi naturelle, et les conséquences qui naissent de ces principes; et qui a gravé si profondément et avec tant de netteté ces notions dans leurs esprits, qu'ils ne peuvent comprendre comment tant de peuples donnèrent autrefois dans les erreurs contraires à ces notions.

D. Les Philosophes païens n'eurent-ils pas toutes ces connaissances?

R. Chacun des Philosophes païens eut quelqu'une de ces connaissances, mais aucun ne les eut toutes; et même ils ne les eurent pas toutes entre tous: et d'ailleurs ils n'eurent ces connaissances que d'une manière si imparfaite, qu'elles ne produisirent en eux que des opinions, et non une persuasion ferme et constante. Et c'est un fait connu de tout l'univers, que les Chrétiens les plus simples et les plus grossiers de nos temps, surpassent dans toutes ces connaissances les plus grands génies du Paganisme, les Socrate, les Platon, les Aristote, les Cicéron, etc.

D. Vous avez dit aussi que la Religion chrétienne avait sanctifié le monde, et l'avait orné des plus belles vertus; je vous demande un mot d'éclaircissement là-dessus.

R. Pour satisfaire à votre désir, il faut comparer, d'une part, le caractère des vertus païennes avec celui des vertus chrétiennes; et de l'autre, la multitude des Saints que le Christianisme a produits, avec le petit nombre des hommes vertueux que le Paganisme a enfantés.

D. Quel était donc le caractère des vertus païennes?

R. A parler en général, les Païens croyaient tirer toutes leurs vertus de leurs propres fonds, et ne les devoir qu'à eux-mêmes; et parce qu'ils croyaient ne devoir leurs vertus qu'à eux-mêmes, ils ne les rapportaient qu'à eux-mêmes, c'est-à-dire à leur propre gloire. Ainsi, ils erraient touchant le principe et touchant la fin de la vertu; ainsi, il y avait presque toujours dans leurs vertus comme un levain d'orgueil qui en altérait le prix. Je dis presque toujours; car il est certain que l'homme peut, par les seules forces de la nature, faire quelques actions bonnes d'une bonté morale, et pratiquer même des vertus qui méritent véritablement ce nom.

D. Quel est le caractère des vertus chrétiennes ou de la sainteté chrétienne?

R. La sainteté chrétienne est une sainteté dont la grace de Dieu est le principe, une sainteté dont l'amour de Dieu est l'ame, une sainteté dont la gloire de Dieu est la fin; et par conséquent elle est de sa nature une sainteté humble et modeste, une sainteté vraie, pure et sublime, une sainteté féconde en actions héroïques de toute espèce.

D. Le Christianisme a-t-il produit beaucoup de Saints?

R. Le Christianisme a produit une multitude innombrable de Saints de tous les genres de sainteté: Saints Apôtres, Saints Martyrs, Saints Pénitens, Saintes Vierges, etc. Les recueils des actions de ceux qu'on connaît, composent d'immenses volumes; et ceux qu'on connaît ne sont rien, en comparaison de ceux dont les noms sont tombés dans l'oubli.

D. Cependant il y a bien de mauvais Chrétiens; il se commet bien des crimes dans le Christianisme.

R. Cela est vrai; mais remarquez, 1.° que le Christianisme par lui-même ne peut former que des Saints; 2.° que le Christianisme a formé en effet une multitude infinie de modèles accomplis de sainteté; 3.° qu'il n'y a pas un seul Chrétien, je veux dire un seul de ceux qui le sont véritablement, du moins en ce sens qu'ils ont conservé la foi, qui n'ait un fonds de

vertu ; 4.° qu'il n'y en a pas un seul qui ne devînt un Saint, s'il obéissait fidellement aux impressions de la foi. Au contraire, 1.° le Paganisme ne pouvait par lui-même former que des scélérats ; 2.° la plupart des Païens vertueux n'ont eu qu'une seule vertu ; 3.° aucun païen n'a eu toutes les vertus.

D. L'Histoire profane raconte cependant beaucoup de belles actions faites par les Païens, et l'on y trouve des hommes dont les vertus furent admirées par leurs contemporains, et l'ont été par toute la postérité ; des hommes que leurs vertus et leurs belles actions ont immortalisés.

R. Il est vrai qu'on en trouve ; mais le nombre en est si petit, qu'on en rougit pour la nature humaine. Quand les Païens ont cité leur Socrate, leur Aristide, leur Epaminondas, leur Scipion, leur Caton et quelques autres, ils n'ont plus personne à nommer. Quelle stérilité pour de si grands peuples, pour des peuples si éclairés, pour des peuples qui ont fleuri durant tant de siècles !

D. Je vois en effet que depuis dix-huit cents ans, il s'est fait une grande et admirable révolution dans le monde moral ; et ce qui me frappe le plus, c'est que cette révolution est l'ouvrage d'un seul Homme, d'un homme né dans une étable, et mort sur une croix.

R. Cela est très-frappant ; mais il y a quelque chose qui l'est encore plus : c'est que ce même Homme, qui est Jesus-Christ, se soit élevé au faîte de la gloire, et soit devenu le Dieu de l'univers par l'opprobre de la croix ; c'est que depuis tant de siècles le monde voie l'accomplissement de cet oracle de Jesus-Christ : « Lorsqu'on m'aura élevé de la terre, » j'attirerai tout à moi ; » et de cet autre oracle de Saint Paul : « Il s'est rabaissé » lui-même, en se rendant obéissant, etc. »

Fin de la troisième Partie.

QUATRIÈME PARTIE,

Où l'on expose les Fondemens de la Catholicité, ou les raisons qui doivent déterminer tout Chrétien à se faire Catholique.

AVANT-PROPOS.

En vous démontrant la divinité de la Religion chrétienne, mon cher Théotime, et en vous rendant sincère adorateur de Jesus-Christ notre Seigneur, j'ai fait une grande partie de l'ouvrage que j'avais entrepris auprès de vous, mais je ne l'ai pas encore achevé.

Le monde est plein de Chrétiens; mais ces Chrétiens sont partagés en plusieurs sociétés ou sectes, dont chacune croit avoir seule la vérité pour elle; condamne toutes les autres, et à son tour est condamnée par elles.

On voit dans le monde des Catholiques, des Protestans Luthériens, des Protestans Calvinistes, des Anglicans, des Sociniens, etc.; et ce qu'on voit aujourd'hui, on l'a

vu dans tous les siècles, et même dès les temps des Apôtres.

Là-dessus, votre esprit doit nécessairement être frappé de plusieurs doutes. Car, 1.° ou la révélation donnée au monde par Jesus-Christ, pouvez-vous dire, et consignée dans les livres de l'Evangile, est claire, nette et précise, ou elle ne l'est pas. Si cette révélation n'est pas claire, elle est donc inutile, ou du moins insuffisante; et si elle est claire, pourquoi donc est-elle le sujet de tant de contestations et de disputes si opiniâtres? pourquoi y a-t-il tant de sectes?

2.° Toutes les sociétés qui partagent le monde chrétien, croient avoir la vérité pour elles. Les Catholiques ont sans doute leurs raisons pour être Catholiques, les Luthériens pour être Luthériens, les Calvinistes pour être Calvinistes, etc.

Or cela étant, quel parti faut-il que je prenne? Dois-je demeurer neutre entre tant de sociétés, prenant les Livres de l'Evangile pour ma seule loi et mes seuls oracles, étudiant ces Livres divins avec toute l'application dont je suis capable, après avoir prié celui qui les a dictés de m'en donner l'intelligence, et formant ensuite ma créance et mes mœurs sur ce que j'en aurai entendu, sans me mettre en peine de ce qu'en pensent les autres? Ou bien, dois-je plutôt faire choix d'une société

particulière, et m'attacher à cette société? Serai-je Catholique, ou Luthérien, ou Calviniste, etc. ?

Mais encore si je prends ce dernier parti, est-ce au hasard et comme tirant une Religion au sort que je dois le prendre, ou avec connaissance de cause?

Faire au hasard un choix d'aussi grande conséquence, c'est une folie visible, et même un crime. Je dois donc faire ce choix avec connaissance de cause; mais cela me jette dans un nouvel embarras: car, pour me décider avec connaissance de cause entre toutes les sectes qui partagent le Christianisme, il faut en quelque façon que je cite toutes ces sectes à mon tribunal; qu'elles plaident leurs causes devant moi; que j'écoute leurs raisons, que je les pèse, que je les compare, et que je prononce après avoir fait cette comparaison; c'est-à-dire, qu'il est nécessaire que je lise et que je discute tous les Livres qui ont été écrits pour et contre chaque secte. Or il est évident qu'avant que j'aie achevé cette lecture et cette discussion, je serai mort, quand même Dieu voudrait me donner un siècle de vie.

Je ne vous demande pas ici, Théotime, quelle impression fait sur vous le préambule que vous venez d'entendre. Je lis dans vos yeux et dans toute votre contenance le trouble dont votre esprit est agité;

mais rassurez-vous. Tout ce que vous venez d'entendre n'est qu'un vain bruit qui peut causer un premier mouvement d'épouvante, mais qui ne peut faire d'autre mal; parce que ce n'est que du bruit, et rien de plus.

Connaissant la droiture de votre esprit et de votre cœur, comme je la connais, j'ose vous assurer que votre choix sera bientôt fait, et qu'après avoir entendu ce que j'ai à vous dire sur le sujet que nous commençons à traiter aujourd'hui, vous verrez si clairement que la société des Chrétiens Catholiques Romains est la véritable Eglise de Jesus-Christ, et qu'il n'y a qu'elle qui soit la véritable Eglise de Jesus-Christ, que vous vous déterminerez sans balancer à entrer dans cette société vénérable, et à vous y fixer pour toujours. C'est ce qui fera la matière de cette quatrième et dernière partie de nos Conférences. Mais, avant que nous commencions, trouvez bon que je fasse ici quelques observations générales sur le préambule qui vous a donné de si vives alarmes.

1.° Les hommes sont possédés d'un tel orgueil, ils ont tant de confiance dans leur faible raison, et tant de présomption; ils sont si attachés à leurs idées particulières, et si entêtés de leur façon de penser; ils ont un désir si violent de se distinguer par des opinions qui leur soient propres,

s'imaginant follement que par-là ils se donnent le caractère de grands génies; que quelqu'évident qu'il soit que Dieu a donné une révélation au monde par Jesus-Christ, il a dû s'en trouver qui aient nié l'existence de cette révélation : et quelque claire et précise qu'on suppose cette révélation, il a dû se trouver des hommes qui, en reconnaissant qu'elle existe, l'aient entendue dans un sens tout différent de celui que présentent naturellement à l'esprit les termes dans lesquels elle est conçue.

Rien n'est si évident que l'existence d'un Dieu; il s'est trouvé, et il se trouve encore des hommes qui affectent de la nier.

Il est aussi évident qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il est évident qu'il y en a un; et presque tous les Peuples en ont adoré plusieurs. Les Manichéens, qui se disaient Chrétiens, ont été dans cette erreur.

Les premiers principes de la Loi naturelle sont de la dernière évidence; il y a toujours eu des hommes qui les ont niés, et il y en a encore.

Il n'y a point de principe de bon sens si universellement reçu, que quelqu'un ne l'ait rejeté. Rien n'est évident pour un homme de mauvaise foi.

2.° La révélation donnée au monde par Jesus-Christ est très-claire; mais elle n'est pas toute entière renfermée dans les Livres de l'Evangile; il y en a une partie qui

qui n'a pas été écrite, et qui est venue jusqu'à nous par la tradition.

3.° Il y a dans l'Evangile un très-grand nombre de passages qui sont très-clairs, et il y en a aussi qui sont obscurs ; mais en même temps l'Evangile nous présente des moyens faciles, courts et infaillibles de fixer nos incertitudes, et touchant les passages de l'Evangile qui sont obscurs, et touchant les points de tradition qui ont pu, ou qui peuvent encore s'obscurcir en quelques lieux et pour quelques particuliers. C'est ce que vous verrez dans cette quatrième partie où je montrerai en quatre Conférences, 1.° que parmi les différentes sociétés de Chrétiens qui ont été jusqu'ici dans le monde, il n'a jamais pu y en avoir qu'une qui fût la véritable Eglise de Jesus-Christ ; 2.° que parmi les différentes sociétés de Chrétiens qui ont été et qui sont encore dans le monde, il y en a toujours eu une qui était la véritable Eglise de J. C. ; 3.° que J. C. a donné à son Eglise deux sortes d'autorités, l'autorité d'enseignement pour juger les controverses, et l'autorité de gouvernement pour régler la conduite des Fidelles en ce qui regarde le culte de Dieu et les bonnes mœurs ; 4.° que l'Eglise de Jesus-Christ doit avoir un Chef visible ; que ce Chef est le Pape, Successeur de Saint Pierre ; que le Pape a dans l'Eglise la principale

autorité ; 5.° enfin que l'Eglise Romaine est la véritable Eglise de Jesus-Christ, et que c'est par conséquent à cette Eglise qu'il faut s'attacher.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

Où l'on montre, 1.° que parmi les différentes Sociétés de Chrétiens qui ont été jusqu'ici dans le monde, il n'a jamais pu y en avoir qu'une qui fût la véritable Eglise de Jesus-Christ; 2.° que parmi les différentes Sociétés de Chrétiens qui ont été et qui sont encore dans le monde, il y en a toujours eu une qui était la véritable Eglise de Jesus-Christ.

Vous êtes parfaitement convaincu, mon cher Théotime, que la Religion chrétienne vient de Dieu, qui, après avoir parlé aux hommes par les Prophètes, comme dit S. Paul, leur a enfin parlé et les a instruits par son propre Fils, qui s'est fait homme pour nous.

Jesus-Christ Fils de Dieu a donc donné aux hommes de la part de son Père une Religion parfaite. Cette Religion est la seule qui conduise les hommes au salut. On ne peut se sauver que dans cette Religion.

Il y a toujours eu dans le monde différentes Sociétés de Chrétiens, qui étaient distinguées entr'elles par la diversité de leurs doctrines; et chacune de ces Sociétés s'est toujours regardée comme la véritable Eglise de Jesus-Christ. Il en est de même aujourd'hui. Nous voyons dans le monde des Catholiques Romains, des Luthériens, des Calvinistes, des Sociniens, des Anabaptistes, etc. Toutes ces Sociétés ont chacune leur doctrine particulière; ce que l'une de ces Sociétés croit, l'autre le rejette; et cependant chacune de ces Sociétés se regarde comme la véritable Eglise de Jesus-Christ.

Or, il importe souverainement de montrer que parmi les différentes Sociétés de Chrétiens qu'on a vues de tout temps, et qu'on voit encore dans le monde, il n'a jamais pu y en avoir qu'une seule qui fût la véritable Eglise de Jesus-Christ. Car, quand nous serons bien convaincus de cette vérité, nous ne négligerons rien pour reconnaître cette Société de Chrétiens, qui a seule l'auguste privilége d'être la vraie Eglise de Jesus-Christ, et qui, par conséquent, est la seule où l'on puisse faire son salut.

La Religion chrétienne comprend des vérités qu'il faut croire, et des préceptes qu'il faut accomplir. C'est Dieu qui a

révélé ces vérités, et c'est Dieu aussi qui a donné ces préceptes.

Dieu ayant révélé ces vérités et donné ces préceptes, tous les hommes sont donc obligés de croire les unes sans exception, et d'accomplir les autres sans réserve; car toutes les vérités que Dieu a révélées sont également dignes de foi, et tous les commandemens qu'il a faits sont également dignes d'être exécutés. Nous devons la soumission de notre esprit à tout ce que Dieu nous enseigne; nous devons la soumission de notre volonté à tout ce que Dieu nous commande. Quand nous ne refuserions notre créance qu'à une seule des paroles de Dieu, nous l'outrageons dans sa vérité; et quand nous ne rejetterions qu'un seul de ses commandemens, nous l'outrageons dans sa souveraineté. Ne sentez-vous pas vous-même que Dieu se serait comporté d'une manière tout-à-fait indigne de lui, si, en révélant des vérités aux hommes, il leur avait laissé la liberté d'en croire tout ce qu'ils voudraient, et si, en leur donnant des préceptes, il leur eût permis d'en faire ce qu'ils jugeraient à propos? Il n'y a point d'homme qui ne soit choqué, lorsqu'on ne veut pas croire sur sa parole ce qu'il assure avoir vu; il n'y a point de père ni de maître qui ne se sente offensé, lorsque ses enfans ou ses domes-

tiques ne veulent pas exécuter ce qu'il leur commande.

La conséquence que vous devez tirer de-là, c'est que la véritable Eglise de Jesus-Christ est nécessairement celle qui croit tout ce que Jesus-Christ a révélé, et qui pratique tout ce qu'il a commandé; et qu'une Société de Chrétiens qui refuserait de croire une seule des vérités que Jesus-Christ a révélées, ou de pratiquer un seul des commandemens qu'il a faits, ne pourrait être la véritable Eglise de Jesus-Christ.

Ce que nous disons ici est clairement marqué, 1.° dans ces paroles de Jesus-Christ : (S. Jean, chap. 10, ℣. 16.) « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont » pas de cette bergerie; il faut que je » les amène; elles écouteront ma voix, » et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un » Pasteur. »

2.° Par ces paroles de S. Paul (aux Eph. ch. 4, ℣. 5): « Il n'y a qu'un Seigneur, » qu'une Foi et qu'un Baptême. »

3.° Enfin par ces paroles que Jesus dit à ses Apôtres, avant que de monter au Ciel: (Saint Matth. chap. 28, ℣. 19 et 20.) « Allez, instruisez tous les peuples, les » baptisant au Nom du Père, et du Fils, et » du Saint-Esprit, et leur apprenant à » observer toutes les choses que je vous » ai commandées. »

Vous voyez par ces paroles que Jesus-Christ n'a qu'un seul troupeau, c'est-à-dire, qu'une seule Eglise sur la terre; que cette Eglise n'a qu'une même foi, qui consiste à croire tout ce que Jesus-Christ a révélé; et qu'elle n'a qu'une même loi, qui est de pratiquer tout ce qu'il a commandé.

Par tout ce qui vient d'être dit, il vous est facile de comprendre que parmi cette multitude de Sociétés de Chrétiens qu'on a vues et qu'on voit encore dans le monde, il ne peut y en avoir qu'une seule qui soit la véritable Eglise de Jesus-Christ. Pourquoi? Parce que toutes ces Sociétés ont des dogmes et des doctrines contraires; ce que l'une reçoit, l'autre le rejette; ce que l'une croit, l'autre le nie. Par exemple, les Catholiques croient que Jesus-Christ est réellement dans l'Eucharistie, et les Protestans croient qu'il n'y est qu'en figure; et ainsi des autres Sociétés Chrétiennes.

Or, Dieu ne peut révéler le pour et le contre, le oui et le non; parce qu'il est la vérité même. Il ne peut non plus permettre aux hommes de croire le contraire de ce qu'il a révélé, comme nous l'avons montré. D'où il faut conclure que parmi les différentes Sociétés de Chrétiens qui sont dans le monde, il ne peut y en avoir qu'une seule qui soit la véritable Eglise de

Jesus-Christ; parce qu'il est évident qu'il n'y en a qu'une seule qui croie tout ce que Dieu a révélé par J. C.

Les Protestans, pour se tirer d'embarras, se sont avisés de dire qu'il y a des articles de foi fondamentaux qu'il est absolument nécessaire de recevoir, et des articles non fondamentaux qu'on peut ne recevoir pas. Mais, 1.° cette distinction des articles de notre créance n'est point dans l'Ecriture; 2.° personne ne l'avait imaginée avant eux; 3.° elle est injurieuse à Dieu, qui mérite également d'en être cru sur sa parole, dans tout ce qu'il révèle; 4.° elle donne à tous les hommes la liberté de croire et de rejeter tout ce qu'ils voudront, chacun d'eux pouvant prendre pour article fondamental ou non fondamental, tout ce qu'il jugera à propos; ce qui tend à renverser la Religion de fond en comble, en permettant à l'esprit humain de se jouer de la parole de Dieu et de la Foi.

Mais il ne servirait de rien d'avoir montré que toutes les Sociétés chrétiennes qui sont dans le monde, ayant des doctrines opposées entr'elles, il est impossible que toutes soient la véritable Eglise de Jesus-Christ; ce ne serait pas même assez d'avoir prouvé que, parmi ces différentes sociétés, il ne peut y en avoir qu'une seule qui soit la véritable Eglise de Jesus-Christ: il faut

de plus faire voir qu'il y a toujours eu dans le monde, et qu'il y a encore une société de Chrétiens qui est la véritable Eglise de Jesus-Christ, cette Eglise que Jesus-Christ reconnaît pour son épouse, qui engendre des enfans que Jesus-Christ reconnaît pour siens, et qui, en cette qualité, sont les héritiers légitimes de son Royaume qui est le Ciel; il faut enfin vous faire connaître quelles sont les marques et les caractères distinctifs de cette Eglise, afin que vous ne puissiez ni la prendre pour une autre, ni en prendre une autre pour elle, ce qui serait pour vous le plus grand des malheurs; et c'est ce que nous allons faire voir.

Vous savez, Théotime, que le monde n'a été créé que pour la Religion. Ce monde est un temple que Dieu a construit; et il n'a placé les hommes au milieu de ce temple que pour être adoré par eux. Si donc Dieu veille avec tant de soin à la conservation du monde, qui n'a été fait que pour la Religion, il doit veiller avec bien plus de soin encore à la conservation de la Religion même: le Temple serait inutile s'il n'y avait point d'adorateurs, et Dieu le briserait. Il y aurait donc de la folie à croire que Dieu a laissé périr la Religion qu'il a donnée aux hommes par Jesus-Christ; cette Religion, qui est la fin de toutes les œuvres de Dieu; cette

Religion, qui est la plus excellente que Dieu pût donner aux hommes; cette Religion, dont l'établissement lui a coûté si cher, si je puis m'exprimer ainsi. Comprenons par-là, que la Religion de Jesus-Christ s'est conservée jusqu'à nous, et se conservera jusqu'à la fin du monde, dans toute sa pureté, et que par conséquent il y a dans le monde une société de Chrétiens qui est la véritable Eglise de J. C.

Cependant je vous dois quelque chose de plus convaincant, et il est nécessaire de joindre l'autorité des saintes Ecritures aux lumières de la raison.

J'ai déjà marqué que Jesus-Christ, avant que de monter au ciel, dit à ses Apôtres: « Toute puissance m'a été donnée au ciel » et sur la terre; allez donc, et instruisez » tous les peuples, les baptisant au nom » du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, » et leur apprenant à observer toutes les » choses que je vous ai commandées: et » voilà que je suis moi-même tous les jours » avec vous jusqu'à la consommation des » siècles. »

Par ces paroles, Jesus-Christ ordonne à ses Apôtres d'instruire toutes les nations, et il leur promet qu'il sera avec eux, non par intervalle, mais tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles, c'est-à-dire, jusqu'à la fin du monde. Il leur promet, dis-je, qu'il sera avec eux, c'est-à-dire,

qu'il dirigera leur enseignement, afin qu'il soit conforme à la vérité; qu'il protégera leur enseignement, afin qu'il ne soit jamais aboli; qu'il bénira leur enseignement, afin qu'il soit toujours écouté avec docilité.

Les Apôtres étaient des hommes, ils devaient mourir; et en effet, ils sont morts comme les autres hommes. Cependant J. C. leur ordonne d'instruire tous les peuples, et de les instruire jusqu'à la consommation des siècles, ce qu'ils ne pouvaient certainement pas faire par eux-mêmes; et il leur promet qu'il sera avec eux tous les jours, jusqu'à ce que le siècle finisse. Comprenons donc que dans la personne des Apôtres, J. C. parle aux Pasteurs et aux Docteurs qui doivent leur succéder, instruire les peuples à leur place, et comme les représentant, et ne faire avec eux qu'un même corps d'Eglise enseignante: autrement les paroles de J. C. seraient absurdes et ridicules. Il y aura donc toujours dans le monde, jusqu'à ce qu'il finisse, un corps de Pasteurs et de Docteurs, qui tiendra la place des Apôtres, qui enseignera de la part de Jesus-Christ, par l'inspiration de Jesus-Christ, sous la protection et avec la bénédiction de Jesus-Christ; et ce Corps vénérable de Pasteurs ne sera jamais abandonné de Jesus-Christ, même pour un seul jour.

Il y aura donc toujours dans le monde

une Eglise dans laquelle on enseignera tout ce que Jesus-Christ a commandé de croire et d'observer ; et cette Eglise sera celle qui aura été fondée par les Apôtres de Jesus-Christ ; celle qui dans tous les temps aura instruit toutes les Nations par des Pasteurs et des Docteurs, successeurs des Apôtres ; celle dont l'enseignement n'aura jamais été interrompu ; celle dont l'enseignement aura toujours été écouté avec docilité.

Voici un passage de l'Evangile, qui n'est pas moins important que le précédent. Il est rapporté au chapitre 16 de S. Matthieu, « que S. Pierre ayant dit à J.C. : » Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ; » Jesus lui répondit : Vous êtes bien heu- » reux, Simon, fils de Jean, parce que ce » n'est pas la chair et le sang qui vous ont » révélé ceci. Et moi je vous dis que vous » êtes Pierre, et que sur cette pierre je » bâtirai mon Eglise, et les portes de l'en- » fer ne prévaudront point contr'elle. »

Remarquez d'abord que, dans ce passage, J. C. compare son Eglise à une maison, dont S. Pierre est le fondement. Le fondement d'une maison porte tout le reste de l'édifice ; quand le fondement vient à manquer, tout l'édifice tombe. Puisque l'Eglise est une maison qui doit durer jusqu'à la fin du monde, comme le montre le reste du passage ; il faut donc que Pierre,

qui est le fondement de cette Maison, la soutienne jusqu'à la fin du monde, ou par lui-même, ou par ses Successeurs ; Saint Pierre aura donc des successeurs jusqu'à la fin du monde, et ces successeurs seront toujours le soutien de l'Eglise.

Les portes de l'enfer, continue Jesus-Christ, ne prévaudront point contr'elle (c'est-à-dire contre l'Eglise). Dans le langage de l'Ecriture, les portes de l'enfer signifient la puissance des démons, et tout ce que les esprits malins mettent en usage pour renverser la Maison de Dieu, qui est l'Eglise, les persécutions, les hérésies, les schismes, les scandales. Quand donc Jesus-Christ dit que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise, cela signifie que jamais les persécutions n'aboliront l'Eglise; que jamais les hérésies n'altéreront sa foi; que jamais les scandales ne corrompront sa morale. Si un de ces trois malheurs arrivait, il est évident que les portes de l'enfer prévaudraient contre l'Eglise ; et par conséquent, puisque les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir contre l'Eglise, aucun de ces trois malheurs n'arrivera jamais. Il y aura donc toujours une Eglise qui sera la vraie Eglise de Jesus-Christ, et qui conservera religieusement le dépôt de la foi et de la morale, tel qu'elle l'a reçu de Jesus-Christ.

Considérez encore, avec une attention

particulière, ce passage tiré du chap. 5 de St. Matthieu : « Vous êtes la lumière du » monde, *dit Jesus-Christ à ses Apôtres;* » une ville située sur une montagne ne » peut être cachée ; et on n'allume point » une lampe pour la mettre sous le bois- » seau, mais on la met sur le chandelier, » afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont » dans la maison. »

Dans ce passage, les Apôtres et leurs Successeurs sont appelés la lumière du monde, parce que par leur doctrine ils éclairent tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les yeux par sa lumière : ils sont comparés à une ville située sur une montagne, qu'on voit de très-loin et de tous côtés, et à une lampe placée sur le chandelier, qui éclaire tous ceux qui sont dans une maison ; parce que les Apôtres et leurs Successeurs éclairent toute l'Eglise, qui est la Maison de Dieu, vaste et immense Maison qui contient tous les Peuples de la terre. Qu'est-ce donc que Jesus-Christ a voulu nous faire entendre par ces paroles, sinon que son Eglise serait toujours visible comme une maison située sur la montagne, et que la prédication de cette Eglise serait si éclatante, qu'elle se ferait entendre dans tout l'Univers, comme la lumière du soleil se fait voir d'une extrémité du monde à l'autre? C'est l'idée qu'en avait autrefois donnée le

Prophète Isaïe par ces magnifiques paroles du chap. 2 : « Dans les derniers temps, la » montagne sur laquelle se bâtira la Mai- » son du Seigneur, sera fondée sur le haut » des monts, et elle s'élèvera au-dessus » des collines. Toutes les Nations y ac- » courront en foule ; plusieurs Peuples y » viendront, en disant : allons, montons » à la Montagne du Seigneur, et à la » Maison du Dieu de Jacob, etc. »

Et en effet, puisque Dieu veut sauver tous les hommes, les grands et les petits, les riches et les pauvres, les savans et les ignorans, les beaux esprits et les idiots, et qu'aucun homme ne peut être sauvé que dans la véritable Eglise de J. C., il est nécessaire que cette Eglise soit aussi facile à reconnaître qu'il est facile de voir une ville située sur la montagne, une maison bâtie sur le sommet d'une montagne qui est elle-même fondée sur d'autres montagnes, et que le soleil même, qui est le plus brillant de tous les astres ; en sorte que quiconque a des yeux et les tient ouverts, la voie, et ne puisse pas même ne pas la voir.

Il y aura donc toujours une Eglise qui sera la véritable Eglise de Jesus-Christ, et qui croira tout ce que Dieu nous a révélé par Jesus-Christ, et pratiquera tout ce qu'il nous a commandé ; et cette Eglise sera :

1.° Celle qui aura été établie par les Apôtres.

2.° Celle qui aura duré sans interruption depuis les Apôtres jusqu'à la fin des temps.

3.° Celle dont l'enseignement se fera toujours entendre à toutes les nations.

4.° Celle qui sera fondée sur St. Pierre, c'est-à-dire, qui aura pour chefs les Successeurs de ce Prince des Apôtres ; en un mot, celle qui sera, selon les paroles du Symbole de Nicée, une dans sa foi, sainte dans sa morale, catholique dans son étendue, apostolique dans son origine.

Voilà, mon cher Théotime, les marques et les caractères de la véritable Eglise de Jesus-Christ, tels que nous les trouvons dans l'Ecriture.

Il s'agit maintenant de discerner cette Eglise entre toutes les sociétés de Chrétiens qui prétendent l'être ; car nous avons déjà montré qu'il ne peut y en avoir qu'une seule qui la soit, et qu'il y en a certainement une qui l'est : mais, avant que d'entrer dans cet examen, il est nécessaire de vous faire connaitre quelle est l'autorité que Jesus-Christ a donnée à son Eglise.

CATÉCHISME
DE LA I.re CONFÉRENCE.

De la nécessité et de l'existence d'une Société de Chrétiens qui soit la véritable Eglise de Jesus-Christ.

D. PARMI toutes les Religions qui sont dans le monde, quelle est celle que Dieu veut que tous les hommes embrassent pour faire leur salut ?

R. C'est la Religion chrétienne. Personne ne peut faire son salut hors de cette Religion.

D. Mais il y a dans le monde plusieurs sociétés de Chrétiens, des Catholiques Romains, des Luthériens, des Calvinistes, etc. peut-on faire son salut dans toutes ces sociétés ?

R. Non, on ne peut faire son salut que dans celle de ces sociétés qui est la véritable Eglise de Jesus-Christ.

D. Quelle est donc cette société de Chrétiens qui est la véritable Eglise de Jesus-Christ ?

R. C'est celle qui croit tout ce que Dieu a révélé aux hommes par Jesus-Christ.

D. Parmi les différentes sociétés de Chrétiens qui sont dans le monde, ne peut-il pas y en avoir plusieurs qui croient tout ce que Dieu a révélé aux hommes par Jesus-Christ ?

R. Non, il ne peut y en avoir qu'une seule.

D. Pourquoi ne peut-il y en avoir qu'une ?

R. Parce que toutes les sociétés de Chrétiens qui sont dans le monde, ont des doctrines opposées ; ce que l'une reçoit, l'autre le rejette ; et par conséquent il ne peut y en avoir qu'une qui croie tout ce que Dieu a révélé, car Dieu ne peut avoir révélé des doctrines opposées.

D. Y a-t-il dans le monde une société de Chrétiens qui croie tout ce que Dieu a révélé, et qui par conséquent soit la véritable Eglise de Jesus-Christ ?

R. Oui, il y en a certainement une.

D. Comment prouvez-vous qu'il y a dans le monde une Société de Chrétiens qui est la véritable Eglise de Jesus-Christ ?

R. Je le prouve, 1.° par ces paroles que Jesus-Christ dit autrefois à Saint Pierre : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je » bâtirai mon Eglise, et les portes de » l'Enfer ne prévaudront point contre » elle. » 2.° Par ces autres paroles que

J. C. dit à tous ses Apôtres : « Allez, ins-
» truisez tous les peuples, les baptisant au
» nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit,
» leur apprenant à observer tout ce que
» je vous ai commandé : et voilà que je
» suis avec vous tous les jours jusqu'à la
» consommation des siècles. »

D. Quelles sont les marques auxquelles on peut reconnaître cette Société de Chrétiens qui est la véritable Eglise de J. C. ?

R. Il y en a quatre principales : 1.° la véritable Eglise de J. C. est celle qui a été établie par les Apôtres ; 2.° celle qui a duré sans interruption depuis les Apôtres jusqu'à nous ; 3.° celle qui, depuis les Apôtres, a conservé dans toute sa pureté la foi qu'elle a reçue d'eux ; 4.° celle qui, dans tous les temps, a enseigné toutes les nations par ses Pasteurs.

D. Où trouvez-vous que ce sont là les marques de la véritable Eglise de J. C. ?

R. Je le trouve :

1.° Dans le Nouveau Testament.

2.° Dans ces paroles du Symbole de Nicée, qu'on dit à la Messe : « Je crois
» en l'Eglise qui est Une, Sainte, Catho-
» lique et Apostolique. »

SECONDE CONFÉRENCE.

Sur l'autorité de l'Eglise, où l'on montre que Jesus-Christ a donné à son Eglise deux sortes d'autorités: 1.° l'autorité d'enseignement, pour juger les controverses, c'est-à-dire, les contestations qui s'élèvent entre les Chrétiens touchant la créance; 2.° l'autorité de gouvernement, pour régler la conduite des fidelles en ce qui regarde le culte de Dieu et les bonnes mœurs.

Vous avez vu dans la première Conférence, mon cher Théotime, que Jesus-Christ promit autrefois à Saint Pierre que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre l'Eglise, et ensuite à ses Apôtres qu'il serait avec eux tous les jours jusqu'à la fin du siècle; et que par cette double promesse il s'engagea solennellement à conserver dans son Eglise, jusqu'à la fin du monde, la pureté de la foi et celle de la morale. Les promesses de Dieu ne peuvent être trompeuses. Vous devez donc croire que celles de Jesus-Christ se sont accomplies, et qu'elles continueront à s'accomplir tant que le monde durera; et que par conséquent il y a toujours eu et qu'il y aura

toujours une société de Chrétiens qui conservera sans altération le précieux dépôt de la Doctrine de Jesus-Christ, et qui sera la véritable Eglise de ce divin Sauveur.

Nous trouvons cependant qu'il est écrit : (I.re Ep. aux Cor. ch. 11, vers. 19.) « Qu'il y aura des hérésies, afin qu'on découvre par-là ceux qui ont une foi » éprouvée. (Act. des Ap. ch. 20, vers. 30.) » Qu'il s'élèvera dans le sein même de » l'Eglise, des hommes qui publieront des » doctrines perverses pour attirer des disciples après eux. (Matth. ch. 7, vers. 15.) » Qu'il paraîtra de faux Prophètes, qui » viendront à nous couverts de peaux de » brebis, et qui au-dedans seront des loups » ravissans. (2. Ep. à Timoth. ch. 3, ℣. 1.) » Que, dans les derniers jours, il viendra » des temps périlleux, parce qu'il y aura » des hommes amoureux d'eux-mêmes, » avares, glorieux, superbes, etc. qui auront une apparence de piété, mais qui » en ruineront la vérité et l'esprit. (Ibid. 4, » vers. 3.) Qu'il viendra un temps où les » hommes ne pourront plus souffrir la » saine doctrine, et qu'ayant une extrême » démangeaison d'entendre ce qui les » flatte, ils auront recours à une foule de » Docteurs propres à satisfaire leurs désirs, et fermant l'oreille à la vérité, ils » l'ouvriront à des fables. Enfin S. Paul

dit, (2. Ep. aux Cor. ch. 11, vers. 13.) « que de son temps même il y avait » déjà de faux Apôtres, des Ouvriers » trompeurs, qui se transformaient en » Apôtres de Jesus-Christ. Et l'on ne doit » pas s'en étonner (ajoute-t-il), puisque » Satan même se transforme en Ange de » lumière; il n'est donc pas étrange aussi » que ses Ministres se transforment en » Ministres de la Justice. »

L'enseignement de la véritable Eglise sera donc contredit dans tous les temps par les uns, tandis qu'il sera reçu avec respect et docilité par les autres. Il y aura jusqu'à la fin du monde une guerre perpétuelle entre la vérité et l'erreur, entre la foi orthodoxe et l'hérésie.

L'erreur aura pour elle tout ce qui peut la faire prévaloir; soit qu'on considère le nombre de ceux qui la soutiendront, car il y aura des peuples entiers qui se déclareront pour les nouvelles doctrines; soit qu'on fasse attention au caractère de ceux qui la soutiendront, car il y aura parmi les Hérétiques des hommes distingués par leur puissance et par leur crédit, par le rang qu'ils tiendront dans le monde et dans l'Eglise même, par leur savoir, par leur éloquence, et par leurs vertus apparentes; enfin, soit qu'on ait égard aux moyens qui seront mis en œuvre pour faire triompher l'erreur : on emploïra

pour cela toutes les subtilités du raisonnement, toutes les ressources de l'éloquence, tous les artifices de l'hypocrisie; et l'on n'épargnera, dans le besoin, ni les promesses, ni les menaces, ni la fourberie, ni la violence. Le danger d'être séduit sera donc très-grand pour tout le monde, dans ces temps de troubles et de division.

Il est donc absolument nécessaire, mon cher Théotime, que Dieu ait fourni à tous ceux qui cherchent la vérité de bonne foi, et même à tous les hommes, un moyen de la discerner parmi tant de contestations et de disputes, et au milieu de ce conflit perpétuel d'opinions et de systèmes de Religion.

Je dis à tous les hommes, parce qu'il est écrit que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité, sans laquelle il n'y a point de salut.

Je dis à tous les hommes; c'est-à-dire, à ceux qui n'étant pas encore Chrétiens veulent le devenir, afin que parmi les différentes Sociétés qui partagent le Christianisme, ils s'attachent à celle qui est la véritable Eglise de Jesus-Christ; à ceux qui sont dans la véritable Eglise, afin qu'ils ne l'abandonnent pas; à ceux enfin qui sont dans de fausses Eglises, afin qu'ils rentrent dans le sein de la véritable.

Il est nécessaire que Dieu ait fourni ce moyen à tous les hommes ; autrement l'erreur serait inévitable pour un très-grand nombre, et ceux qui demeureraient dans la vérité n'y demeureraient que par hasard, et sans savoir pourquoi ils y demeurent.

Mais il n'est pas seulement nécessaire que Dieu ait fourni à tous les hommes un moyen de discerner la vérité parmi tant de contestations et de disputes qu'on voit dans le Christianisme ; il faut encore que ce moyen soit sûr et infaillible, et qu'il soit simple, facile, court, et à la portée de tous les hommes.

Il faut que ce moyen soit sûr et infaillible ; autrement il serait insuffisant de sa nature, et par conséquent inutile pour tout le monde, parce qu'il laisserait tout le monde dans l'incertitude. Il faut qu'il soit simple, facile, court, et à la portée de tous les hommes ; autrement il serait inutile aux gens grossiers et d'un esprit borné, aux ignorans, à tous ceux qui sont dans des occupations qui les empêchent de faire de longues recherches, c'est-à-dire, au plus grand nombre des hommes.

Par exemple, quand Luther prêcha en Allemagne sa nouvelle doctrine, et qu'il entraîna dans son parti tant de Princes et de grands Seigneurs, tant d'Evêques, de Prêtres et de Religieux, tant de villes et

de provinces, il fallut que Dieu ménageât à ceux qui voulaient connaître la vérité au milieu de ce partage d'opinions et de ce combat de doctrines opposées, et qui la cherchaient avec un cœur simple et droit ; il fallut, dis-je, que Dieu leur ménageât le moyen dont nous parlons ; autrement la plupart des hommes seraient tombés dans l'erreur par une fatale nécessité, et Dieu n'aurait pas pu s'en prendre à eux de leur chute ; mais au contraire, ils auraient eux-mêmes eu droit de s'en prendre à Dieu, et de l'en rendre responsable.

Ce que je dis de l'hérésie de Luther, je le dis aussi de celle de Calvin, et d'Henri VIII, roi d'Angleterre, et de toutes les autres.

Ne comprenez-vous pas en effet, Théotime, que si Dieu eût négligé de fournir aux hommes ce moyen sûr et infaillible, court et facile, de connaître la vérité dans tous les temps de schisme et de division ; ne comprenez-vous pas, dis-je, que la confusion la plus horrible d'opinions et de sectes se serait bientôt introduite dans le Christianisme ; que ceux qui sont hors de la véritable Eglise de Jesus-Christ, ne pourraient la trouver, avec quelque soin qu'ils la cherchassent ; que ceux qui sont dans cette Eglise y seraient sans le savoir ; et qu'enfin cette Eglise ne se connaîtrait pas elle-même ?

Or,

Or, il est absolument nécessaire que Dieu ait fourni aux hommes un moyen sûr et infaillible, court et facile, de connaître de quel côté est la vérité dans les temps de contestations. Dieu a donc fourni ce moyen aux hommes, car Dieu ne manque jamais à ce qu'il doit. Ce moyen existe donc; et puisqu'il existe, c'est à nous de le chercher, et de nous en servir quand nous l'aurons trouvé, afin que nous ne demeurions pas dans l'erreur par notre faute.

Ici, Théotime, je demande quel peut être ce moyen. Par exemple, ces paroles de Jesus-Christ, *ceci est mon Corps*, sont le sujet d'une contestation très-vive et très-intéressante, qui dure depuis plus de deux cents ans entre les Catholiques Romains et les Calvinistes. Les Catholiques prétendent qu'il faut prendre ces paroles dans leur sens naturel, et que par conséquent le Corps de Jesus-Christ est réellement et substantiellement dans l'Eucharistie. Les Calvinistes veulent qu'on prenne ces paroles dans un sens figuré, et concluent que le Corps de Jesus-Christ n'est dans l'Eucharistie qu'en figure; que l'Eucharistie n'est que l'image de la représentation du Corps de Jesus-Christ. Voilà la contestation. Je suppose que vous étiez au monde lorsque cette contestation s'éleva entre les Chrétiens, et qu'elle

échauffa tant d'esprits ; que vous vouliez sincèrement savoir lequel des deux partis avait raison : quel moyen auriez-vous dû prendre pour cela ? Quel moyen devez-vous prendre encore, non-seulement sur cette contestation, mais à l'égard de tant d'autres qui ne sont pas moins importantes ? Quel moyen doivent prendre tous les hommes pour démêler la vérité à travers les nuages des disputes ?

Faut-il prendre l'Ecriture pour son seul oracle, et s'en rapporter aveuglément à ce qu'elle a dit ? Mais, 1.° l'Ecriture est obscure en plusieurs endroits, comme le dit expressément l'Apôtre Saint Pierre; 2.° les passages de l'Ecriture qui paraissent les plus clairs, sont entendus différemment par des personnes très-habiles; 3.° tout le monde ne sait pas lire; 4.° l'expérience de tous les siècles a appris qu'il n'est point d'erreur si monstrueuse qu'on n'ait appuyée de quelque passage de l'Ecriture dont on abusait, et auquel on faisait dire tout ce qu'on voulait.

Doit-on, comme le veulent encore les Protestans, prendre pour juge des contestations qui s'élèvent entre les Chrétiens, l'esprit particulier, c'est-à-dire, l'inspiration intérieure du St. Esprit, qui montre à chacun le sens des Ecritures, et lui fait connaître ce qu'il doit croire ? Mais,

.° pourquoi donc y a-t-il une si grande diversité de Doctrines entre les partisans de l'esprit particulier ? car ils ne peuvent pas tous avoir raison, puisqu'ils ont des dogmes opposés ; et par conséquent, ou l'esprit particulier les trompe, ou ils trompent eux-mêmes le monde, en assurant que l'esprit particulier leur a dicté ce qu'il ne leur a pas dicté en effet. 2.° Quand un Protestant me dira que son esprit particulier lui révèle que Jesus-Christ n'est dans l'Eucharistie qu'en figure, que pourra-t-il me répondre quand je lui dirai à mon tour que l'esprit particulier me révèle que Jesus-Christ est réellement dans l'Eucharistie ? 3.° Qui ne voit qu'à la faveur de cette invention de l'esprit particulier, chacun peut croire tout ce qu'il veut, sans que personne puisse le convaincre d'erreur ? L'invention de l'esprit particulier est donc tout-à-fait insoutenable ; parce que, d'une part, rien n'est plus inutile pour découvrir la vérité, et que, de l'autre, rien n'est plus propre à autoriser le mensonge.

Enfin, pour découvrir de quel côté est la vérité, lorsqu'il s'élève des contestations dans l'Eglise, est-il nécessaire que chacun examine les raisons des différens partis ? Mais si cela est, que deviendront tous ceux à qui cet examen est absolument impossible, ou à cause de leur

ignorance, ou à cause de leurs occupations, ou à cause de la médiocrité ou de la fausseté de leurs esprits; c'est-à-dire, au plus grand nombre des hommes? Ne faudra-t-il pas, ou qu'ils vivent dans une absolue et perpétuelle neutralité, ou qu'ils se déterminent au hasard dans l'affaire qui leur importe le plus?

Vous vous êtes mis entre mes mains, Théotime, pour vous faire instruire, et vous avez espéré que je vous ferais connaître la vérité de la Religion Catholique par des moyens qui vous seraient proportionnés. Si donc pour répondre à votre confiance, dont je suis si touché, je ne prenais point d'autre moyen que de vous mener dans une vaste Bibliothèque, et de vous dire, en vous montrant cette multitude immense de livres dont elle est composée: Voilà l'Ecriture sainte et toutes les traductions qui en ont été faites; voilà les Ecrits des Pères de l'Eglise; voilà d'un côté les Ouvrages de Calvin, de Luther, de Bèze et de tous les Savans Protestans qui ont paru dans le monde; et de l'autre, ceux des cardinaux Bellarmin et Duperron, et de tous les Savans Catholiques qu'on a vus depuis plus de deux cents ans: lisez, mon cher Théotime, tous ces Ouvrages, comparez-les ensemble, instruisez-vous à fond des raisons de part et d'autre, et vous verrez clairement que

la Doctrine des Protestans est fausse et insoutenable, et que celle des Catholiques romains est la seule qui soit orthodoxe. N'est-il pas vrai, Théotime, que si je vous tenais un pareil discours, vous seriez effrayé ; que vous perdriez tout courage ; que vous renonceriez absolument au dessein de vous instruire, et que vous me regarderiez comme un extravagant ?

L'examen dont nous parlons, n'est donc pas le moyen que Dieu nous a donné pour découvrir de quel côté est la vérité lorsqu'il s'élève des contestations entre les Chrétiens touchant la Doctrine, puisque cet examen est tout-à-fait impraticable à la plupart des Chrétiens ; il faut donc renoncer à ce troisième moyen aussi bien qu'aux deux autres.

Voici un quatrième moyen qui réunirait évidemment toutes les conditions et tous les avantages que nous avons marqués plus haut, et qui n'aurait aucun des inconvéniens des trois autres, s'il eût plu à Dieu de nous le donner. Ce serait que Dieu eût établi dans son Eglise un Tribunal composé de Pasteurs et de Docteurs, lequel fût perpétuel et toujours subsistant ; qu'il eût donné à ce Tribunal l'intelligence des Ecritures ; qu'il lui eût promis l'assistance de son Esprit pour décider souverainement, sûrement et sans

craindre aucune méprise, toutes les contestations qui pourraient s'élever entre les Chrétiens en matière de foi, et qu'en même temps il eût commandé à tous les Chrétiens de porter leurs contestations devant ce Tribunal sacré et auguste, et de recevoir avec une soumission aveugle toutes les décisions qui en émaneraient; en un mot, de s'en tenir à tout ce que ce tribunal aurait prononcé, avec la même simplicité de cœur que si Dieu lui-même eût parlé.

Vous voyez que ce moyen sauverait tous les inconvéniens qui résultent des autres, applanirait toutes les difficultés, mettrait tous les esprits en repos, parce qu'il réunirait tous les avantages que nous avons marqués plus haut; il serait sûr et infaillible, puisque Dieu se serait solennellement engagé à diriger le tribunal dont nous parlons, et à lui dicter lui-même les décisions qu'il devrait donner. Ce moyen serait toujours présent, parce que ce tribunal subsisterait toujours. Ce moyen serait court et facile, puisqu'il ne serait question pour chaque Chrétien que d'attendre tranquillement ce que ce tribunal aurait prononcé. Ce moyen serait propre à tous, aux savans que leurs lumières égarent si souvent, et aux ignorans qui n'ont aucune lumière pour se conduire. Les savans se soumettraient avec

joie, parce que se soumettant à Dieu même, leur soumission serait pleine de dignité; les ignorans se soumettraient aussi avec joie, parce que leur soumission leur tiendrait lieu de la science qu'ils n'ont pas, et les mettrait de pair avec les Savans. En vérité, Théotime, il serait bien à désirer que Dieu eût établi ce Tribunal dans son Eglise; nos esprits seraient alors bien en repos, chacun de nous n'étant chargé d'aucun autre soin que celui d'écouter ce que ce Tribunal prononce, et de recevoir avec docilité ce qu'il a prononcé. Vous avez trop de bon sens pour ne pas sentir tout cela. Voyons donc si Dieu n'a pas en effet établi ce Tribunal si nécessaire.

J'ouvre les Livres de l'Evangile, et je trouve en S. Matthieu (chap. 28, v. 19), ces paroles que Jesus-Christ adresse aux Apôtres en leur donnant leur mission, et que j'ai déjà citées: « Allez donc, et ins-» truisez tous les peuples, les baptisant au » nom du Père, et du Fils, et du Saint-» Esprit, et leur apprenant à observer » toutes les choses que je vous ai com-» mandées; et voilà que je suis moi-même » tous les jours avec vous jusqu'à la con-» sommation des siècles. »

Je trouve dans l'Epître aux Ephésiens (ch. 4, v. 11), que Jesus-Christ a donné à son Eglise « des Apôtres, des Prophètes

» et des Evangélistes, des Pasteurs et des » Docteurs..... afin que nous ne soyons » plus comme des enfans, comme des » personnes flottantes, et qui se laissent » emporter à tout vent de doctrine, par la » tromperie des hommes, et par l'adresse » qu'ils ont à engager artificieusement » dans l'erreur. » Dans la première Epître à Timothée (ch. 3, ℣. 15), « que la » Maison de Dieu, qui est l'Eglise du » Dieu vivant, est la colonne et la base » de la vérité. » Je lis dans la deuxième Epître aux Corinthiens (chap. 10), ces paroles qui sont si fortes et si énergiques: « Encore que nous vivions selon la chair, » nous ne combattons pas selon la chair; » les armes de notre milice ne sont point » charnelles, mais puissantes en Dieu » pour renverser tout ce qu'on leur op- » pose; et c'est par ces armes que nous » détruisons les raisonnemens humains, » et toute la hauteur qui s'élève contre » la science de Dieu, et que nous rédui- » sons en servitude tous les esprits pour » les soumettre à l'obéissance de Jesus- » Christ, ayant en notre main le pouvoir » de punir tous les désobéissans. »

Je lis enfin dans S. Matthieu (ch. 18, ℣. 17), « que celui qui n'écoute pas l'Eglise » soit à votre égard comme un Païen et » un Publicain. »

Or, mon cher Théotime, pour peu que

je veuille faire attention à ces différens passages du nouveau Testament, je comprends sans peine que l'Eglise est composée de Pasteurs et d'Ouailles : de Pasteurs que Dieu a chargés de conduire les Ouailles ; d'Ouailles à qui Dieu a commandé de suivre fidellement les Pasteurs : de Docteurs et de Disciples ; de Docteurs qui enseignent les Disciples de la part de Dieu ; de Disciples qui écoutent les Docteurs comme Dieu même. Je vois que jusqu'à la fin du monde Jesus-Christ sera tous les jours avec ses Apôtres et leurs successeurs, pour diriger leur enseignement ; que cet enseignement sera donc toujours conforme à la vérité, et que par conséquent pour découvrir de quel côté est la vérité, lorsqu'il s'élèvera des contestations entre les Chrétiens, il ne faudra dans tous les temps que faire attention à cet enseignement : car il est clair que toute doctrine qui s'accordera avec cet enseignement, sera conforme à la vérité, et qu'il faudra la recevoir ; et que toute doctrine qui sera opposée à cet enseignement, sera contraire à la vérité, et qu'il faudra la rejeter.

Je comprends, en second lieu, que les Apôtres, les Evangélistes, les Pasteurs et les Docteurs ayant été établis par Jesus-Christ dans son Eglise, afin que les Fidelles ne soient point flottans dans l'incertitude

comme des enfans, et qu'ils ne se laissent point emporter à tout vent de doctrine par la tromperie des hommes ; je comprends, dis-je, par-là que l'enseignement des Apôtres, des Evangélistes, des Pasteurs et des Docteurs, est sûr et infaillible ; car s'il n'était pas sûr et infaillible, bien loin qu'il empêchât les Fidelles de flotter dans l'incertitude, et d'être emportés à tout vent de doctrine par la tromperie des hommes, il serait au contraire la cause de l'incertitude des Fidelles, une source d'illusion pour eux, et comme un vent funeste qui les pousserait contre les écueils de l'erreur ; et je comprends de plus, que ces Apôtres, ces Evangélistes, ces Pasteurs et ces Docteurs que J. C. donna à son Eglise naissante, seront dans cette Eglise dans tous les temps, et jusqu'à la fin du monde, et que leur enseignement sera toujours également sûr et infaillible, parce que dans tous les temps il sera également nécessaire que les Fidelles soient préservés de l'erreur par leur enseignement.

Je comprends en troisième lieu par ces passages, que l'enseignement des Apôtres et de leurs successeurs a une autorité divine à laquelle tous les hommes doivent se soumettre, quelque rang qu'ils tiennent dans le monde ou dans l'Eglise, quelque esprit et quelque savoir qu'ils aient ; qu'ils doivent se soumettre, dis-je, soit qu'ils

comprennent ce que l'Eglise leur enseigne, soit qu'ils ne le comprennent pas, soit qu'ils s'imaginent comprendre le contraire. Pourquoi? Parce que l'effet propre de cet enseignement est de réduire en captivité tout entendement humain; c'est-à-dire, de réduire tout homme à la nécessité de renoncer aux lumières de son esprit, plutôt que de se révolter contre cet enseignement.

C'est par-là que l'Eglise est tout-à-la-fois la base et la colonne de la vérité. Les Pasteurs sont la base, par la solidité divine de leur enseignement; et les Fidelles sont la colonne, qui sera toujours immuable elle-même, tandis qu'elle sera appuyée sur cette base.

Je comprends enfin par tous ces passages, que tous les Fidelles doivent avoir un respect souverain pour l'enseignement de l'Eglise, s'y soumettre avec une extrême promptitude et une extrême docilité, être persuadés que le plus grand de tous les crimes c'est de se révolter contre cet enseignement, et avoir pour ceux qui se rendent coupables de cette révolte, la même horreur que les Juifs avaient autrefois pour les Païens et pour les Publicains.

Voilà, Théotime, ce que je comprends par les passages du nouveau Testament que je viens de citer, et ce que vous comprenez sans doute aussi bien que moi, car rien n'est si clair.

Or, de-là nous devons conclure vous et moi .... 1.° que Dieu a établi dans son Eglise un tribunal sacré; c'est-à-dire, un corps de Juges, pour décider souverainement et sans appel, les contestations qui s'élèvent entre les Chrétiens touchant la doctrine.

2.° Que ce tribunal est composé des successeurs des Apôtres, c'est-à-dire, du Pape et des Evêques, ce que nous appelons l'Eglise enseignante.

3.° Que ce Tribunal est infaillible dans ses décisions.

4.° Que tout le reste des Chrétiens qui composent ce que nous appelons l'Eglise enseignée, doivent donc se soumettre aux décisions de ce tribunal, comme si elles étaient émanées de la bouche de Dieu même.

Après avoir écouté les Ecritures touchant le point essentiel que nous traitons, consultons l'Histoire Ecclésiastique, et nous verrons que ce tribunal sacré de Juges de la foi dont je parle ici, a toujours existé dans l'Eglise; que son autorité a toujours été reconnue par les Chrétiens, et qu'il a décidé souverainement, et sans appel, toutes les contestations qui se sont élevées entre les Chrétiens, touchant la doctrine.

Les Actes des Apôtres rapportent, (ch. 15, ℣. 5) que du temps des Apôtres mêmes, quelques-uns de la secte des Pharisiens qui

avaient embrassé la foi, s'élevèrent et soutinrent qu'il fallait circoncire les Gentils, et leur ordonner de garder la loi de Moïse; que les Apôtres et les anciens s'assemblèrent pour examiner cette affaire.

S. Pierre qui présidait à cette sainte assemblée, comme Prince des Apôtres et Chef de l'Eglise, parla le premier. Saint Paul et S. Barnabé parlèrent après lui, et S. Jacques après eux. La délibération de l'assemblée fut formée sur leurs avis, et l'on rendit un décret ou une décision qui commençait ainsi : Il a semblé bon au S. Esprit et à nous, etc.

On voit par-là que la première contestation qui s'est élevée dans l'Eglise a été jugée par S. Pierre et par les Apôtres; que le jugement que rendit cet auguste tribunal fut dicté par le S. Esprit, et que toute l'assemblée des Fidelles s'y soumit sans résistance.

Cette manière de décider les contestations touchant la doctrine, a été retenue dans tous les siècles suivans. Nous voyons que toutes les hérésies qui ont paru dans le monde jusqu'à nos jours, ont été condamnées par S. Pierre et par les Apôtres; c'est-à-dire, par le Pape successeur de S. Pierre, et par les Evêques successeurs des Apôtres.

Quel est le tribunal qui a condamné les Manichéens, qui disaient qu'il y avait

plusieurs Dieux? c'est celui qui était formé dans ce temps-là, du Pape et des Evêques.

Quel est le tribunal qui a condamné les Ariens, qui disaient que le Verbe n'était pas consubstantiel à son Père? c'est encore celui qui était composé du Pape et des Evêques.

Quel est le tribunal qui a condamné les Nestoriens, qui disaient que Jesus-Christ n'est pas Dieu? c'est ce même tribunal.

Enfin, quel est le tribunal qui a condamné tous les Hérétiques, et Luther même et Calvin? c'est ce même tribunal.

Et remarquez ici trois choses : 1.° Que c'est le tribunal dont le Pape est le Chef, c'est-à-dire, l'Eglise Romaine, qui a condamné toutes les hérésies.

2.° Que jamais ce tribunal n'a rétracté aucune de ses décisions.

3.° Que toutes les décisions de ce tribunal ont toujours été reçues avec soumission, non-seulement par tous les Fidelles attachés à l'Eglise Romaine, mais encore par toutes les autres Eglises; en sorte que tous les Hérétiques ont regardé toutes les hérésies, excepté la leur, comme légitimement condamnées.

Nous devons donc reconnaître dans le Pape et dans les Evêques, une autorité d'enseignement qui les rend Juges souverains et infaillibles de toutes les contestations qui s'élèvent entre les Chrétiens, touchant la doctrine.

Cette autorité n'est pas la seule que Dieu ait donnée au Pape et aux Evêques; il leur a encore donné l'autorité de gouvernement, pour interpréter sa loi et la faire observer, pour régler dans son Eglise la forme du culte public, et pour y établir une police et une discipline toute sainte et conforme à l'esprit de l'Evangile.

Et en effet, mon cher Théotime, considérons ici que dans le nouveau Testament l'Eglise est représentée tantôt comme un royaume, tantôt comme une famille, tantôt comme un troupeau : un royaume est gouverné par son Roi, une famille par son père, un troupeau par son pasteur; il faut donc qu'il y ait dans l'Eglise une autorité qui tienne lieu de tout cela. Or, cette autorité se trouve dans le Pape et dans les Evêques.

Le nouveau Testament est rempli de passages qui établissent cette vérité, et l'on peut dire qu'elle y brille avec tant d'éclat, qu'il faut être aveugle pour ne l'y pas voir: je n'en rapporterai qu'un très petit nombre.

En S. Jean, ch. 21, Jesus-Christ commande à S. Pierre de paître ses agneaux et ses brebis; c'est-à-dire, de gouverner spirituellement toute son Eglise, qui est son troupeau.

S. Paul parlant aux Anciens de l'Eglise d'Ephèse, leur dit : « Prenez donc garde » à vous-mêmes, et à tout le troupeau sur

» lequel le S. Esprit vous a établis Evêques, » pour gouverner l'Eglise de Dieu qu'il a » acquise par son propre sang. »

Le même Apôtre déclare aux Corinthiens, dans sa II.e Epître, ch. 10, que lui et les autres Apôtres ont en main de quoi punir tous ceux qui leur désobéissent. Le pouvoir de punir tous ceux qui leur désobéissent, est une suite du pouvoir de commander, et de faire des lois qui obligent ceux à qui elles sont adressées; et puisque les Apôtres avaient le second de ces deux pouvoirs, ils avaient donc aussi le premier.

Aussi voyons-nous que S. Paul exerçait cette autorité en homme qui sentait qu'il la tenait de Dieu. On ne peut pas parler d'un ton plus dominant et plus souverain, que celui dont il parlait aux Eglises qu'il avait fondées, quand il croyait que cela était nécessaire. Tantôt il leur reproche les abus qui s'étaient déjà introduits dans leurs assemblées, et leur donne des règles, afin qu'à l'avenir tout s'y passe selon l'ordre; tantôt il les menace d'aller à eux la verge à la main pour les châtier, et leur déclare que s'il y va en effet, et qu'il les trouve coupables, il usera d'une rigueur inflexible, et ne leur pardonnera pas; tantôt il livre, quoiqu'absent, un incestueux au démon; et pour prononcer cette sentence, il se sert de ces paroles remarquables: « Pour moi

» étant absent de corps, mais présent en » esprit, j'ai déjà porté ce jugement comme » présent, qui est que vous et mon esprit » étant assemblés au nom de notre S. J. C., » celui qui est coupable de ce crime, soit, » par la puissance du Seigneur Jesus, livré » à Satan, pour mortifier sa chair, afin que » son ame soit sauvée. » Paroles qui montrent que S. Paul, en exerçant cette sévérité, n'agissait pas en vertu d'un pouvoir extraordinaire, mais en vertu d'un pouvoir ordinaire, qui lui appartenait comme Chef et Pasteur de cette Eglise, et qui devait par conséquent être transmis à ses successeurs après lui.

Toute l'histoire de l'Eglise fait foi que les Papes et les Evêques ont exercé la même autorité dans tous les temps, livrant à Satan, par l'excommunication, ceux qui refusaient avec opiniâtreté de leur obéir.

Je n'en dis pas davantage là-dessus, mon cher Théotime, parce qu'il faudrait être bien aveugle, pour ne pas voir qu'une société immense comme celle que composent les Chrétiens, doit avoir des Chefs et des Magistrats spirituels qui la gouvernent et y maintiennent le bon ordre : autrement chacun ferait tout ce qu'il voudrait, sans autre règle que ses passions, ou le caprice de son humeur; l'Eglise ne serait pas l'image du Ciel, où l'on voit le plus beau concert; mais celle de l'Enfer, où l'on ne voit que confusion et qu'horreur.

CATÉCHISME
DE LA II.e CONFÉRENCE,
Sur l'Autorité de l'Eglise.

D. JESUS-CHRIST a-t-il établi une autorité dans son Eglise ?

R. Jesus-Christ a établi une autorité dans son Eglise ; nous le voyons par ces paroles qu'il dit à ses Apôtres : Allez, enseignez toutes les nations, etc. ; et par plusieurs autres textes de l'Evangile et des Epîtres des Apôtres.

D. Qui sont ceux à qui J. C. a donné l'autorité dans son Eglise ?

R. Ce sont les Apôtres et leurs successeurs après eux, à qui J. C. a donné l'autorité dans son Eglise.

D. Quelle est l'autorité que Jesus-Christ a donnée dans l'Eglise aux Apôtres et à leurs successeurs ?

R. Jesus-Christ a donné dans l'Eglise deux sortes d'autorités aux Apôtres et à leurs successeurs, l'autorité de l'enseignement et l'autorité du gouvernement.

D. Qu'entendez-vous par l'autorité d'enseignement que J. C. a donnée aux Apôtres et à leurs successeurs ?

R. J'entends le pouvoir que Jesus-Christ a donné aux Apôtres et à leurs

successeurs, d'expliquer à tout le reste de l'Eglise l'Ecriture et la tradition, et de lui proposer les vérités révélées.

D. Quand est-ce que Jesus-Christ a donné aux Apôtres et à leurs successeurs, l'autorité d'enseignement?

R. Jesus-Christ donna aux Apôtres et à leurs successeurs l'autorité d'enseignement, lorsqu'il leur dit : « Allez donc, » instruisez toutes les nations, les baptisant » au nom du Père, et du Fils, et du St. » Esprit, leur apprenant à garder toutes » les choses que je vous ai commandées; » et voilà que je suis avec vous tous les » jours jusqu'à la consommation du siècle.

D. Qu'entendez-vous par l'autorité de gouvernement que J. C. a donnée aux Apôtres et à leurs successeurs?

R. J'entends par l'autorité de gouvernement que J. C. a donnée aux Apôtres et à leurs successeurs, le pouvoir qu'il leur a donné d'interpréter la loi et de la faire observer, de régler dans son Eglise la forme du culte public, et d'y établir une police conforme à l'esprit de l'Evangile.

D. Quand est-ce que J. C. a donné aux Apôtres et à leurs successeurs l'autorité de gouvernement?

R. Jesus-Christ donna cette autorité aux Apôtres et à leurs successeurs, lorsqu'il dit : Si votre frère ne vous écoute pas, ni les deux personnes que vous avez

prises avec vous, dites-le à l'Eglise; et s'il n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un Publicain et un Païen.

D. N'y a-t-il pas d'autres passages de l'Ecriture qui montrent que Jesus-Christ a donné l'autorité du gouvernement aux Apôtres et à leurs successeurs ?

R. Il y en a beaucoup d'autres dont nous avons rapporté plusieurs dans la Conférence.

D. Quand il s'élève entre les Chrétiens des contestations touchant la doctrine, que doit faire un Chrétien qui veut savoir de quel côté est la vérité, et se préserver de la séduction ?

R. Quand il s'élève des contestations entre les Chrétiens touchant la doctrine, un Chrétien qui veut savoir de quel côté est la vérité, doit écouter l'enseignement et les décisions des successeurs des Apôtres, et s'y soumettre avec une entière docilité.

D. L'enseignement et les décisions des successeurs des Apôtres, sont-ils un moyen sûr et infaillible de connaître de quel côté est la vérité ?

R. Oui, ce moyen est sûr et infaillible.

D. Comment prouvez-vous que ce moyen est sûr et infaillible ?

R. Je le prouve, 1.° par ces paroles que Jesus-Christ dit à ses Apôtres : « Voilà que » je suis avec vous tous les jours jusqu'à » la consommation des siècles. 2.° Par ces

paroles de St. Paul : » Jesus-Christ a donné » à son Eglise des Apôtres, des Evangé- » listes, des Pasteurs et des Docteurs, » afin que nous ne soyons pas comme des » enfans, comme des personnes flottantes, » et qui se laissent emporter à tout vent » de doctrine par la tromperie des hom- » mes. » Je le prouve encore par beaucoup d'autres passages qui sont rapportés dans la Conférence.

D. Est-ce un grand péché de ne pas se soumettre à l'enseignement et aux décisions des successeurs des Apôtres?

R. Oui, c'est le grand de tous les péchés ; puisque Jesus-Christ a dit aux Apôtres, dont le Pape et les Evêques sont les successeurs : (St. Luc, chap. 10, ℣. 16.) « Celui qui vous écoute m'écoute; celui » qui vous méprise me méprise ; et celui » qui me méprise, méprise celui qui m'a » envoyé. »

D. Comment doit-on regarder ceux qui ne veulent pas se soumettre aux décisions des successeurs des Apôtres?

R. On doit en avoir horreur, et les regarder comme des Publicains et des Païens.

D. Pour connaître de quel côté est la vérité quand il s'élève des contestations entre les Chrétiens, touchant la doctrine, ne suffit-il pas de consulter l'Ecriture?

R. Non, cela ne suffit pas.

D. Pourquoi ?

R. 1.° Parce que l'Ecriture est obscure en plusieurs endroits. 2.° Parce que dans tous les temps les hérétiques ont abusé de l'Ecriture pour autoriser leurs erreurs. 3.° Parce que tout le monde ne peut pas lire l'Ecriture. 4.° Parce que tout ce qui est révélé ne se trouve pas dans l'Ecriture.

D. Pour découvrir de quel côté est la vérité lorsqu'il s'élève des contestations entre les Chrétiens, touchant la doctrine, ne suffit-il pas de consulter le Saint-Esprit par la prière, et de s'en rapporter à ce qu'il nous dit intérieurement : ce que les Protestans appellent l'esprit particulier ?

R. Non, cela ne suffit pas : l'esprit particulier n'est qu'une chimère ; les Protestans en sont eux-mêmes la preuve. Ils prétendent tous être éclairés par cet esprit, et cependant ils diffèrent tous dans leur doctrine : les Luthériens pensent autrement que les Calvinistes ; les Calvinistes pensent autrement que les Anabaptistes, etc.

D. Tous les Chrétiens sont-ils obligés de se soumettre aux lois et aux ordonnances des successeurs des Apôtres ?

R. Oui, ils y sont étroitement obligés.

D. En vertu de quoi y sont-ils obligés ?

R. Ils y sont obligés en vertu de ces

paroles de Jesus-Christ: « Celui qui vous » écoute, m'écoute; celui qui vous mé- » prise, me méprise. »

D. Les successeurs des Apôtres ont-ils le pouvoir de punir par des peines spirituelles ceux qui désobéissent à leurs lois et à leurs ordonnances?

R. Oui, l'Apôtre saint Paul le dit expressément, et nous en voyons des exemples dans l'Ecriture et dans toute l'histoire de l'Eglise.

D. Est-ce un grand péché de ne pas se soumettre aux lois et aux ordonnances des successeurs des Apôtres?

R. Oui, c'est un très-grand péché; tout ce que nous avons dit dans la Conférence le montre bien clairement.

D. Qui sont ceux qui dans l'Eglise ont succédé aux Apôtres?

R. C'est le Pape, ou l'Evêque de Rome, et les autres Evêques, qui dans l'Eglise ont succédé aux Apôtres.

D. Comment savez-vous que ce sont le Pape et les Evêques qui ont succédé aux Apôtres?

R. Je le sais par toute l'Histoire Ecclésiastique.

D. Comment savez-vous que le Pape et les Evêques ont dans l'Eglise la même autorité que les Apôtres?

R. Je le sais encore par l'histoire de l'Eglise, où nous voyons que le Pape et les

Evêques ont décidé toutes les questions qui se sont élevées touchant la Foi, et fait ou confirmé toutes les lois de Discipline qui ont été en vigueur dans l'Eglise.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

Sur le Chef de l'Eglise, où l'on montre, 1.° que l'Eglise de Jesus-Christ doit avoir un Chef visible; 2.° que ce Chef est le Pape, successeur de St. Pierre; 3.° que le Pape a dans l'Eglise la principale autorité.

Il est écrit, mon cher Théotime, que tous les ouvrages de Dieu sont parfaits, et que toutes ses voies sont pleines de sagesse : or l'Eglise est le plus grand ouvrage de Dieu ; il faut donc que la sagesse de Dieu brille dans cet ouvrage plus que dans tous les autres.

Vous savez que Dieu a établi son Eglise en forme de société ; c'est pour cela qu'elle est appelée dans l'Ecriture son Royaume, sa famille, son troupeau. Une société ne peut subsister sans subordination ; parce que c'est la subordination qui lie ensemble tous les membres de la société pour en faire un même corps et un même tout, et les diriger tous vers une

une même fin, et il ne peut y avoir de subordination dans une société, si elle n'a des Princes et des Magistrats revêtus d'une autorité légitime pour la gouverner. Aussi avons-nous montré dans la seconde Conférence, que Jesus-Christ a donné à son Eglise des Pasteurs et des Docteurs pour la gouverner, qui sont le Pape et les Evêques.

Le Pape et les Evêques ont donc dans l'Eglise le rang de Princes et de Magistrats; et les autres Fidelles, de quelque état qu'ils soient, y ont celui de sujets. Les premiers enseignent, et les seconds reçoivent l'enseignement; les premiers commandent et donnent des lois, et les seconds obéissent; les premiers punissent ceux qui sont rebelles à leurs enseignemens ou à leurs ordonnances, et les seconds subissent les peines qui leur sont infligées par les premiers.

Or il s'agit ici, mon cher Théotime, de faire voir que parmi les Pasteurs et les Docteurs que Jesus-Christ a donnés à son Eglise, le Pape tient le premier rang, et qu'il a la principale autorité.

Cette Conférence vous est très-nécessaire, non-seulement parce que chaque membre de chaque société doit connaître le chef qui la gouverne, pour lui rendre le respect et l'obéissance qui lui sont dus; mais encore parce que Luther, Calvin,

Henri VIII, roi d'Angleterre, se sont déclarés contre l'autorité du Pape, avec le plus grand emportement, et que le mépris qu'ils ont témoigné pour cette autorité, qui avait été si sacrée à tous les siècles, est devenu comme naturel à leurs sectateurs.

L'Eglise de Jesus-Christ, mon cher Théotime, est la plus étendue et la plus nombreuse de toutes les Sociétés qu'il y eut jamais dans le monde; elle couvre toute la terre; plusieurs grands peuples sont dans cette Eglise; il n'y a point ou presque point de peuple dans lequel elle ne compte quelqu'un de ses membres, et la totalité de ces membres surpasse en nombre les étoiles du Ciel.

Il faut donc d'abord que dans tous les pays sur lesquels l'Eglise de Jesus-Christ étend son empire, il y ait des Pasteurs, c'est-à-dire des Evêques, pour gouverner ceux qui, dans ces pays, sont soumis à cette Eglise: autrement ces pays seraient dans un état d'anarchie spirituelle; chacun y serait ce qu'il voudrait, et tout y serait bientôt dans la confusion, soit pour la créance, soit pour les pratiques du culte de Dieu, soit pour les mœurs. Il doit donc y avoir, et il y a en effet dans l'Eglise de Jesus-Christ, un très-grand nombre d'Evêques; mais cela ne suffit pas, il faut encore que les Evêques aient un chef.

En effet, imaginez-vous, Théotime, que les Evêques, qui sont en si grand nombre dans le monde, ont chacun une autorité absolument indépendante; que personne n'a d'inspection sur eux; qu'aucun d'eux n'est responsable de son administration à aucun autre; que chacun d'eux, en un mot, gouverne souverainement l'Eglise dont il est le Pasteur. Ne comprenez-vous pas que cette égalité et cette indépendance d'autorité feraient de grands maux à la Religion, et pourraient même la ruiner tout-à-fait? car chaque Evêque étant le maître de gouverner son Diocèse comme il voudrait, et ne reconnaissant point de Supérieur qui pût lui donner la loi, chacun d'eux aussi pourrait à son gré tout changer dans son Diocèse; il n'y aurait bientôt plus d'uniformité ni dans la créance, ni dans le culte, ni dans la discipline. Les Chrétiens des différens Diocèses ne se ressembleraient que par le nom. L'Eglise de Jesus-Christ ne serait plus un corps parfaitement beau, composé de membres bien proportionnés, et assortis avec la plus grande justesse, selon l'idée qu'en donne S. Paul; mais un assemblage monstrueux de différentes parties qui n'auraient aucun rapport entr'elles.

Mais si vous supposez que Dieu a donné aux Evêques un Supérieur et un Chef qu'il a chargé de veiller sur eux, qui est leur

Pasteur, comme ils sont eux-mêmes les Pasteurs de leurs Diocèses, qui a droit de les enseigner, de les reprendre et de les juger, vous comprendrez tout de suite que le plus bel ordre doit résulter de cette institution, parce que ce Pasteur des Pasteurs, ce souverain Pontife, portant sans cesse ses regards vigilans sur toutes les parties de l'Eglise, contiendra tous les Pasteurs particuliers dans le devoir, s'élèvera avec force et autorité contre toutes les innovations qui pourraient s'introduire dans leurs Diocèses, par leur négligence, ou même par leur mauvaise volonté.

Or, mon cher Théotime, Jesus-Christ a donné aux Evêques ce Chef dont nous parlons; mais pour vous faire comprendre ceci, il faut prendre les choses d'un peu plus haut.

Nous avons déjà remarqué, dans la première Conférence, que S. Pierre ayant confessé la divinité de Jesus-Christ, Jesus-Christ lui dit : (Matth. 16, ℣. 8.) « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je » bâtirai mon Eglise, et les portes de » l'Enfer ne prévaudront point contr'elle; » et je vous donnerai les clefs du Royaume » du Ciel; et tout ce que vous lierez sur » la terre sera lié dans le Ciel, et tout ce » que vous délierez sur la terre sera délié » dans le Ciel. »

Dans ce passage il y a des paroles qui n'ont jamais été adressées par J. C. qu'à S. Pierre, et il y en a que J. C. a adressées d'abord à S. Pierre, et ensuite à tous les Apôtres en commun.

Les paroles qui n'ont jamais été adressées par Jesus-Christ qu'à Saint Pierre, sont celles-ci : « Vous êtes Pierre, et sur » cette pierre je bâtirai mon Eglise, et » les portes de l'Enfer ne prévaudront » point contr'elle; et je vous donnerai » les clefs du Royaume du Ciel. » Et ces paroles prouvent clairement la prééminence de Saint Pierre sur tous les autres Apôtres ; puisqu'on voit par ces paroles, que Saint Pierre était, par rapport à l'Eglise, ce que le fondement est par rapport à une maison; portant lui seul tout le poids et toute la masse de ce grand édifice, et lui donnant une solidité inébranlable.

Les paroles qui ont été adressées d'abord à Saint Pierre seul, et ensuite à tous les Apôtres en commun, sont celles-ci : « Tout » ce que vous lierez sur la terre sera lié » dans le Ciel, et tout ce que vous délie- » rez sur la terre sera délié dans le Ciel. » Et ces paroles prouvent encore clairement la prééminence de Saint Pierre sur tous les autres Apôtres ; car Jesus-Christ ayant donné à Saint Pierre tout seul autant qu'à tous les Apôtres ensemble, il s'ensuit de-

là qu'il lui a donné plus qu'à chacun d'eux en particulier.

Cette prééminence de Saint Pierre sur les autres Apôtres, est si clairement marquée dans le Nouveau Testament, qu'il est impossible de ne la pas voir, à moins qu'on ne veuille fermer les yeux. Car, 1.° dans le Catalogue que les Evangélistes ont donné des Apôtres, ils mettent toujours Saint Pierre à la tête, tandis que pour les autres Apôtres ils ne gardent point d'ordre certain : voulant montrer par-là que les autres Apôtres sont égaux entr'eux, mais que Saint Pierre est au-dessus de tous. (Saint Matth. ch. 10, ℣. 2.) « Or, voici les » noms des douze Apôtres. Le premier » Simon, qui est appelé Pierre, etc. »

Toutes les fois que les Apôtres s'assemblent pour régler quelque affaire importante, c'est Saint Pierre qui propose le sujet sur lequel on doit délibérer, et qui donne le premier son avis, qui est toujours suivi par tous les autres. (Actes des Apôtres, ch. 1, ℣. 5.) « Pendant ces jours-» là Pierre se leva au milieu des Disciples, » et il leur dit : Mes Frères, il faut que » ce que le Saint-Esprit a prédit dans » l'Ecriture, par la bouche de David, tou-» chant Judas qui a été le conducteur de » ceux qui ont pris Jesus, soit accompli, » etc. »

(Aux Actes des Apôtres, ch. 15, ℣. 6.)

« Les Apôtres donc et les Anciens s'as-
» semblèrent pour examiner cette affaire;
» et après en avoir beaucoup conféré en-
» semble, Pierre se leva et leur dit, etc. »

Les Apôtres ayant reçu le Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, ce fut Saint Pierre qui, à la tête des autres Apôtres, adressa la parole aux Juifs, et fit la première publication de la Loi de grace, par ce beau discours qui est rapporté au ch. 2 des Actes des Apôtres; et pour montrer que Saint Pierre était le Pasteur de toute l'Eglise, qui est composée de Juifs et de Gentils, ce fut encore lui que Dieu envoya à Corneille, Centenier des troupes Romaines, pour lui annoncer l'Evangile, comme il est dit au chapitre 10 des Actes des Apôtres.

Quand il faut parler au nom du Collége Apostolique, c'est Saint Pierre qui parle le premier. (Act. 5, ℣. 28, 29.)

Saint Pierre fait des miracles plus éclatans et en plus grand nombre que les autres Apôtres, parce que Dieu veut par-là fixer sur lui l'attention de tout le peuple, comme sur le chef des Apôtres, et lui concilier un respect et une vénération qui le distingue de tous les autres. (Actes des Apôtres, ch. 5, ℣. 15.) « Le peuple
» apportait les malades dans les rues,
» et les mettait sur des lits et sur des pail-
» lasses, afin que lorsque Pierre passerait,

» son ombre au moins en couvrît quel-
» qu'un d'eux, et qu'ils fussent guéris de
» leurs maladies. »

Enfin, quand il faut faire quelque acte d'autorité qui répande la terreur parmi les Fidelles, c'est Saint Pierre qui le fait. C'est lui qui, en présence des autres Apôtres, frappe de mort d'une seule parole Ananie et Saphire, pour les punir de leur tromperie.

Il est donc plus clair que le jour, par tous les passages que nous venons de citer, que Saint Pierre était le Chef des autres Apôtres, qu'il avait sur eux une prééminence que Jesus-Christ même lui avait donnée, et qu'il exerçait sur l'Eglise naissante la principale autorité.

Il est question maintenant de montrer que cette prééminence et cette autorité de Saint Pierre se sont perpétuées dans l'Eglise dans la personne des successeurs de ce Prince des Apôtres.

Et d'abord, Théotime, ces paroles de Jesus-Christ: « Vous êtes Pierre, et sur
» cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les
» portes de l'Enfer ne prévaudront point
» contre elle; » ces paroles, dis-je, l'insinuent clairement: car l'Eglise devant durer jusqu'à la fin du monde, et Saint Pierre étant mort, il ne peut être par lui-même le fondement qui soutient l'Eglise; il faut donc qu'il le soit par ses successeurs

qui sont les Evêques de Rome ou les Papes.

De plus, si les Apôtres qui avaient tous reçu le Saint-Esprit avec la plénitude de ses dons, qui étaient tous confirmés en graces, qui étaient tous infaillibles; si les Apôtres, dis-je, ont eu un Chef, les Evêques ne doivent-ils pas, à plus forte raison, en avoir un, eux dont chacun est bien inférieur aux Apôtres, en lumières, en sainteté et en sagesse, et qui ne possèdent qu'en corps l'universalité des priviléges accordés à chaque Apôtre en particulier? Eh quoi donc! Dieu qui est infiniment sage, aurait donné un Chef à son Eglise naissante, c'est-à-dire, dans un temps où ce Chef lui était moins nécessaire, où il semble qu'elle eût pu absolument s'en passer; et il ne lui en aurait point donné pour les temps subséquens, c'est-à-dire, pour des temps où elle en devait avoir un besoin indispensable! N'y aurait-il pas de la folie à le penser?

Mais enfin, ce qui coupe court à toutes contestations, c'est que l'Histoire de l'Eglise nous apprend que dans tous les temps cette prééminence du Pape sur les autres Evêques, a été solennellement reconnue par les Saints Pères et par les Conciles; les preuves en sont sans nombre. Le Concile de Nicée, qui est en si grande

vénération dans toute l'Eglise, et que les Protestans reçoivent comme nous, déclare, au Canon 6, que l'Eglise Romaine a toujours eu la primauté sur toutes les Eglises. Personne ne doute (disait le Légat du Pape au Concile d'Ephèse, ou plutôt tous les siècles ont reconnu) que le Bienheureux St. Pierre, qui est le Prince et le Chef des Apôtres, la colonne de la Foi et le fondement de l'Eglise Catholique, a reçu de Notre-Seigneur Jesus-Christ, les clefs du Royaume des Cieux; qu'il vit jusqu'à ce temps, et toujours dans la personne de ses successeurs, pour exercer la puissance de juger. Ainsi parla le Légat au Concile, et personne ne s'éleva contre lui.

Saint Irenée, Saint Athanase, Tertullien, Saint Cyprien, en un mot tous les Pères, Grecs et Latins, ont rendu les témoignages les plus authentiques à la primauté du Pape sur tous les Evêques, et à celle de l'Eglise Romaine sur toutes les autres Eglises. Dans tous les temps le Pape a été regardé comme le Père commun des Chrétiens, le Pasteur des Pasteurs, l'Evêque des Evêques, le Chef visible de l'Eglise, et le Vicaire de Jesus-Christ en terre.

On sait qu'Henri VIII, roi d'Angleterre, osa se déclarer Chef suprême de l'Eglise Anglicane; mais on sait aussi qu'avant lui aucun Prince Chrétien n'avait attenté

rien de pareil. Constantin le Grand, et les premiers Empereurs Chrétiens, ne se regardèrent jamais que comme les enfans et les disciples de l'Eglise. Ils savaient que Jesus-Christ a dit que son Royaume n'est pas de ce monde, et que par conséquent les Rois de ce monde n'ont en cette qualité aucun droit de gouverner l'Eglise. Ils savaient que Dieu ne les avait appelés au Christianisme que trois cents ans après la fondation de l'Eglise, et ils comprenaient par-là que la même puissance qui avait gouverné l'Eglise avant qu'ils fussent Chrétiens, devait la gouverner dans tous les temps.

Les Rois ne sont donc que les enfans de l'Eglise comme les autres Fidelles, ils lui doivent l'obéissance comme les autres Fidèles; et ils sont obligés de plus, de la protéger, en employant toute leur autorité pour procurer l'observation de ses Lois.

CATÉCHISME
DE LA III.e CONFÉRENCE.
Sur le Chef visible de l'Eglise.

D. QUEL est le Chef invisible de l'Eglise?

R. C'est Jesus-Christ.

D. Quel est le Chef visible de l'Eglise?

R. C'est le Pape ou l'Evêque de Rome.

D. Pourquoi le Pape est-il le Chef visible de l'Eglise?

R. Parce qu'il est le successeur de Saint Pierre.

D. Saint Pierre était donc le Chef visible de l'Eglise?

R. Oui, Saint Pierre était le Chef visible de l'Eglise, et ses successeurs le sont après lui.

D. Qui est-ce qui a établi Saint Pierre et ses successeurs Chefs visibles de l'Eglise?

R. C'est Jesus-Christ.

D. Quand est-ce que Jesus-Christ établit Saint Pierre et ses successeurs Chefs visibles de l'Eglise?

R. Jesus-Christ établit Saint Pierre et ses successeurs Chefs visibles de l'Eglise, lorsqu'il dit à Saint Pierre : « Vous êtes » Pierre, et sur cette pierre je bâtirai » mon Eglise, et les portes de l'enfer ne

» prévaudront point contr'elle ; et je
» vous donnerai les clefs du Royaume des
» Cieux ; et tout ce que vous lierez sur
» la terre sera lié dans le Ciel, et tout ce
» que vous délierez sur la terre sera délié
» dans le Ciel. »

D. Quelles sont les prérogatives dont le Pape jouit en qualité de Chef visible de l'Eglise?

R. Cette qualité de Chef visible de l'Eglise, donne au Pape la Primauté et la prééminence sur les Evêques, et la principale autorité dans l'Eglise.

D. L'Eglise a-t-elle toujours reconnu la Primauté du Pape ?

R. Oui, l'Eglise a toujours reconnu la Primauté du Pape, nous l'avons montré dans la Conférence précédente.

D. Quels sont les sentimens que les vrais Chrétiens doivent avoir pour le Pape ?

R. Les Chrétiens doivent avoir un souverain respect pour le Pape, parce qu'il est leur Père commun, le Pasteur de toute l'Eglise, et le Vicaire de Jesus-Christ en terre.

de l'Eglise, qui est la base et la colonne de la vérité ; votre espérance sera ferme et inébranlable, parce qu'elle aura votre foi pour appui ; votre amour pour Dieu sera pur, sincère et ardent, parce qu'il naîtra en vous d'une foi éclairée, et qu'il sera sans cesse réveillé et enflammé par l'espérance certaine de posséder un jour celui qui en est l'objet ; enfin votre piété sera sûre et solide, parce qu'elle sera formée et dirigée par ces trois vertus, qui comprennent toute la Religion.

Connaissant donc la voie qui conduit au salut, et ne pouvant plus vous égarer par ignorance, mais uniquement par défaut de bonne volonté, il ne tiendra plus qu'à vous d'y marcher avec autant de consolation que de courage ; de faire tous les jours de nouveaux progrès dans la sainteté, et de porter dans votre cœur cette joie, qui est un des plus précieux fruits du Saint-Esprit, le partage des enfans de Dieu, et le gage certain de leur prédestination. Mais il est temps de commencer.

Vous avez déjà vu dans la première Conférence, mon cher Théotime, 1.° que parmi cette multitude de Sociétés de Chrétiens qu'on a vues de tout temps dans le monde, et qu'on y voit encore, il ne peut y en avoir qu'une seule qui soit la véritable Eglise de Jesus-Christ ; vous avez

vu, en deuxième lieu, que parmi cette multitude de Sociétés de Chrétiens qu'on a vues et qu'on voit encore dans le monde, il y en a toujours eu, et qu'il y en a encore nécessairement une, qui est la véritable Eglise de Jesus-Christ.

Vous avez vu enfin, que les caractères de la véritable Eglise de Jesus-Christ, sont clairement marqués dans l'Evangile, et dans le Symbole de Nicée, qui est une profession de foi que les Protestans reçoivent avec la même vénération que nous. Voici l'article du Symbole de Nicée où ces caractères sont énoncés : « Je crois » l'Eglise qui est Une, Sainte, Catholi- » que et Apostolique. »

Il ne s'agit donc plus que de trouver une Eglise qui ait ces quatre caractères, afin que nous puissions nous attacher à elle comme à celle qui est seule la véritable Eglise de Jesus-Christ. Car il est évident par tout ce que nous avons dit, 1.° que la véritable Eglise de Jesus-Christ doit avoir ces quatre caractères ; 2.° qu'il n'y a que la véritable Eglise de Jesus-Christ qui puisse avoir ces quatre caractères : et comme il ne peut y avoir qu'une seule Société de Chrétiens qui soit la véritable Eglise de Jesus-Christ ; dès que nous aurons trouvé une Société de Chrétiens qui aura ces quatre caractères, il sera évident, et que cette Société est la véritable

Eglise de Jesus-Christ, et qu'aucune autre Société ne peut être cette Eglise. De sorte qu'il faudra que, sans autre examen, nous embrassions la Société en qui nous trouverons ces quatre caractères, et que nous rejetions absolument toutes les autres.

Or je vais prouver, mon cher Théotime, que l'Eglise Romaine, cette Eglise pour laquelle les Ministres Protestans inspirent à ceux de leur Secte tant de mépris et tant d'horreur, a ces quatre caractères dont nous parlons. Et pour mettre plus d'ordre dans cette Conférence, et vous faire passer d'une vérité à l'autre par un progrès plus naturel, j'arrangerai ces quatre caractères d'une autre manière qu'ils ne sont dans le Symbole de Nicée, et je ferai de chacun un article séparé.

ARTICLE I.

Où l'on montre que l'Eglise Romaine est véritablement Apostolique.

QU'EST-CE qu'une Eglise Apostolique? C'est sans doute celle qui a été fondée par les Apôtres; celle qui a duré depuis les Apôtres jusqu'à nous par une succession non interrompue de Pasteurs légitimes; celle enfin qui, depuis les Apôtres jusqu'à nous, a conservé sans altération la foi qu'elle a reçue des Apôtres. Or, l'Eglise Romaine a tous ces avantages.

1.° Elle a été fondée par les Apôtres. Toute l'Histoire Ecclésiastique dépose que S. Pierre a fondé l'Eglise de Rome, et qu'en établissant son siége dans cette fameuse ville, qui était alors la capitale de l'Empire Romain, il en fit la capitale de l'Empire de J. C. qui embrasse toute la terre. Tous les Papes se sont portés à la face de l'univers pour successeurs de S. Pierre, et pour héritiers de son autorité, et jamais ces deux qualités ne leur ont été contestées. Toutes les Eglises qui sont dans la communion du Pape, jouissent du même privilége que celle de Rome ; elles ont toutes été fondées, ou par S. Pierre, ou par les autres Apôtres, ou par les successeurs légitimes de S. Pierre, ou par d'autres Evêques qui reconnaissaient les successeurs légitimes de S. Pierre, pour Chefs de l'Eglise universelle : ainsi, l'Eglise de Tours a été fondée par S. Gatien, qui avait été envoyé par le Pape pour porter la foi dans ces contrées. Toutes les Eglises qui sont dans la communion du Pape, remontent donc jusqu'à S. Pierre, et sont Apostoliques comme celle de Rome, dont elles font partie. C'est une multitude de branches dont l'une porte l'autre, et qui vont se réunir à un tronc commun qui les porte toutes, et avec lequel elles ne font qu'un même arbre : celle de ces branches qui est la plus nouvelle, la plus

faible et la plus éloignée du tronc, n'est pas moins de l'arbre que celle qui est la plus ancienne et la plus forte, et qui sont immédiatement du tronc.

2.° L'Eglise Romaine a duré depuis les Apôtres jusqu'à nous, par une succession non interrompue de Pasteurs légitimes. Cela est si évident, que les Protestans sont forcés d'en convenir, malgré l'intérêt qu'ils auraient à le nier; toutes les histoires rendent témoignage à ce fait. Depuis Pie VII, qui gouverne aujourd'hui l'Eglise, nous remontons de Pape en Pape jusqu'à S. Pierre, sans trouver d'autre vide que celui que la difficulté des élections a quelquefois occasionné. C'était là une des principales raisons qui fixait S. Augustin, ce génie si lumineux, si vaste et si profond, dans l'Eglise Catholique. Ce qui me retient dans l'Eglise, dit-il, c'est la succession des Evêques depuis S. Pierre, jusqu'à celui qui est aujourd'hui sur le Trône de cet Apôtre. Deux siècles avant S. Augustin, Tertullien avait déjà dit la même chose, en parlant des Hérétiques de son temps. « S'ils prétendent, dit-il, recourir aux » Apôtres pour faire croire que c'est d'eux » qu'ils tiennent leur doctrine, nous n'a- » vons qu'à leur répliquer ainsi : qu'ils » nous montrent donc l'origine de leurs » Eglises; qu'ils fassent voir la liste de leurs » Evêques : c'est par une telle succession,

» prise dès le commencement, qu'il sera » aisé d'appercevoir si ce premier Evêque » qu'ils ont eu, était un successeur légitime » de quelqu'un des Apôtres, ou un Pasteur » envoyé par les Apôtres, ou au moins par » quelqu'un de ces hommes Apostoliques, » qui ont vécu et persévéré avec les Apô- » tres ; car voilà quel est le titre que » produisent les Eglises Apostoliques. Par » exemple, l'Eglise de Rome montre un » Clément ordonné par S. Pierre. Que les » Hérétiques inventent, s'ils le peuvent, » une telle succession de Pasteurs. »

S. Irenée, qui vivait avant Tertullien, et peu de temps après les Apôtres, s'exprime encore plus nettement. Voici ses termes : « Soit que les gens s'écartent » par suffisance ou par vaine gloire, » par aveuglement, par erreur ou en » quelqu'autre manière que ce soit, il nous » est aisé de les confondre ; nous n'avons » qu'à leur montrer de quelle manière la » foi et la doctrine des Apôtres est venue » jusqu'à nous, savoir par tradition, c'est- » à-dire, par la succession des Evêques » de Rome, qui ont rempli le Trône de » cette Eglise Apostolique. »

Si cette succession non interrompue de Pasteurs légitimes depuis S. Pierre, suffisait pour fixer S. Augustin, et même Tertullien et S. Irenée, dans le sein de l'Eglise Romaine, quelle autorité ne doit

pas avoir sur nos esprits cette même succession continuée jusqu'à nos temps, c'est-à-dire pendant dix-sept siècles !

N'est-il pas étonnant en effet que le Trône d'un pauvre pêcheur, ce Trône si obscur et si faible en apparence, se soit soutenu pendant tant de siècles au milieu des révolutions arrivées dans l'Empire Romain, et qui ont renversé le Trône des Césars, qui paraissait inébranlable ? Comment les ruines de l'Empire Romain et de Rome elle-même si souvent saccagée, n'ont-elles pas brisé le Trône de S. Pierre? Quelle autre main que celle de Dieu a soutenu ce Trône ? Et pourquoi cette main toute-puissante l'a-t-elle soutenu, *sinon* afin que, dans tous les temps, les peuples voyant de toutes les parties du monde un successeur légitime de S. Pierre assis sur ce Trône auguste, reconnussent à cette seule marque que l'Eglise dont il est le Chef, est la véritable Eglise de Jesus-Christ ?

Et de plus, si non-seulement du temps de S. Augustin, mais encore dans celui de Tertullien et de S. Irenée, on tirait de cette succession non interrompue de Pasteurs, une preuve si forte et si puissante en faveur des Catholiques et contre les Hérétiques, quelle force cette preuve n'a-t-elle pas acquis par l'addition de tant de siècles écoulés depuis ! Comment les Pro-

testans peuvent-ils soutenir le poids accablant de l'autorité de cette longue chaine de Pasteurs, qui ont tous tenu la place de S. Pierre, et enseigné la même doctrine que lui ? N'avons-nous pas plus de droit que Tertullien de leur dire : « Montrez-» nous donc l'origine de vos Eglises ; » faites-nous voir la liste de vos Evêques, » jusqu'aux Apôtres ? » Ne sommes-nous pas plus autorisés que cet écrivain à leur demander : « Qui êtes-vous, vous autres ? » Depuis quand, et d'où êtes-vous venus ? » Que faites-vous chez moi, vous qui n'êtes » pas des miens ? La possession est de mon » côté ; je suis le premier établi ; je prouve » manifestement mon origine ; je fais voir » qui sont ceux qui m'ont commis, savoir, » ceux à qui il a appartenu de faire de tels » établissemens ; je suis le légitime héritier » des Apôtres. »

Qui est-ce qui était Luthérien avant que Luther eût paru au monde ? Qui est-ce qui était Calviniste avant Calvin, et Anglican avant Henri VIII ? Comment Luther, Calvin et Henri VIII remontent-ils de siècle en siècle jusqu'aux Apôtres ? A qui ont-ils succédé ? De quels Pasteurs ont-ils pris la place et enseigné la doctrine ? Ils ne viennent que d'eux-mêmes, et non des Apôtres ; et cependant ils osent se dire Apostoliques.

3.° L'Eglise Romaine a conservé sans

altération, depuis les Apôtres jusqu'à nous, la doctrine qu'elle a reçue d'eux. Cette troisième circonstance de l'Apostolicité de l'Eglise Romaine, demande toute votre attention, mon cher Théotime, parce qu'elle est décisive en faveur de cette Eglise, et contre tous ses ennemis.

Portons donc ici nos regards sur tous les temps qui ont précédé le nôtre; remontons de siècle en siècle jusqu'à la première origine du Christianisme, nous trouverons des hérésies dans chaque siècle. Parmi ces hérésies, il n'y en a pas une seule qui n'ait attaqué quelque dogme ou point de doctrine que l'Eglise Romaine croyait alors, et qu'elle croit encore. Or, là-dessus remarquez: 1.° Que lorsque chaque hérésie s'est élevée, elle a toujours trouvé l'Eglise Romaine en possession de croire et d'enseigner depuis long-temps la doctrine qu'elle attaquait, et de regarder cette doctrine comme lui ayant été transmise par les Apôtres; qu'aucun Hérétique n'a jamais pu prendre l'Eglise Romaine sur le fait de l'innovation; qu'aucun n'a pu dire à cette Eglise: vous changez de doctrine dans ce moment; vous enseignez aujourd'hui le contraire de ce que vous enseigniez hier; qu'aucune même n'a pu marquer l'époque de l'innovation prétendue qu'elle reprochait à cette Eglise. Tous ont été réduits à dire vaguement, et sans fixer de

de temps précis, ou que cette Eglise ne croyait plus et n'enseignait plus comme elle avait cru et enseigné autrefois, ou que la doctrine de cette Eglise était contraire à l'Ecriture.

Ainsi, quand Calvin et ses Sectateurs attaquèrent la doctrine de la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, ils trouvèrent l'Eglise Romaine en possession de croire et d'enseigner cette doctrine; et bien loin qu'ils pussent reprocher à cette Eglise qu'elle innovait actuellement sur ce point essentiel, ils furent forcés de convenir qu'elle croyait la présence réelle depuis le quatrième siècle; mais ils prétendirent en même temps que dans les trois premiers siècles on croyait autrement. Ils accordèrent donc d'abord à l'Eglise Romaine, une possession de douze cents ans; et quand on leur demanda quel était le premier qui avait introduit la doctrine de la présence réelle dans l'Eglise Romaine, en quel temps précis cet homme avait paru, quels avaient été ses principaux sectateurs, comment il s'y était pris pour faire recevoir cette doctrine, comment et par quels progrès cette doctrine avait enfin prévalu; ils ne surent que répondre à tout cela, parce qu'il ne reste de tout cela aucun vestige dans l'histoire de l'Eglise. On fit même plus, car on leur montra par des passages clairs des Pères de l'Eglise,

que la doctrine de la présence réelle avait été celle des trois premiers siècles.

Remarquez, en second lieu, qu'il est arrivé tout le contraire aux Hérétiques, quand ils ont commencé à dogmatiser. L'Eglise Romaine s'est sur-le-champ élevée contre chacun d'eux, de toutes les parties du monde; et cela avec le plus grand éclat et la plus grande force. Elle les a tous pris sur le fait de l'innovation; elle a dit hautement à chacun d'eux: La doctrine que vous enseignez aujourd'hui n'était pas connue hier. Ce n'est pas là la doctrine de nos pères; ce n'est pas là ce qu'on nous a appris. Depuis le temps des Apôtres, nous croyons le contraire.

Calvin l'éprouva, comme l'avaient éprouvé, avant lui, Luther, et tous les chefs d'hérésies de tous les temps. Le même jour qu'il commença à publier sa doctrine, on lui cria de tous côtés, qu'elle était nouvelle et contraire à l'ancienne créance; et bien loin qu'il pût montrer une Société de Chrétiens qui eût toujours professé cette doctrine, depuis les Apôtres jusqu'à lui, il ne put pas même produire un seul homme de son temps, qui eût été élevé dans ces sentimens. Parmi cette multitude d'hommes que Calvin entraîna dans son parti, il ne s'en trouva pas un seul qui, après l'avoir entendu, pût ou osât dire: Ce nouveau Docteur pense sur l'Eucharistie

comme j'ai toujours pensé, et comme on a pensé de tout temps dans ma famille: voilà justement ce que mon père m'a appris, et ce que mon aïeul avait appris à mon père. Il ne se trouva pas un seul homme qui pût rendre ce témoignage à Calvin et à sa doctrine. Que dis-je? Calvin lui-même était obligé de convenir que jusqu'au moment qu'il se déclara contre l'Eglise catholique, il avait été dans la même créance qu'elle.

Il en a été de même des autres Hérétiques, des Vaudois, des Albigeois, des Pélagiens, des Nestoriens, des Ariens, des Manichéens, des Ebionites, des Nicolaïtes. Et de-là vient que, parmi cette multitude innombrable d'hérésies qu'on a vues depuis les Apôtres, il n'y en a pas une seule dont on ne sache toute l'histoire : on sait le temps et le lieu où elles sont nées, les auteurs qu'elles ont eus, les progrès qu'elles ont faits, par qui elles ont été combattues, comment elles ont été condamnées.

Remarquez, en troisième lieu, que c'est l'Eglise Romaine, c'est-à-dire, l'Eglise qui avait pour chef le Pape, légitime successeur de S. Pierre, qui a condamné tous les Hérétiques qui ont paru dans le monde, à remonter depuis Calvin jusqu'au Concile de Jérusalem. C'est un fait que personne ne peut contester: la foudre qui a frappé

tant de monstres d'erreur, qui ont paru dans l'Eglise depuis sa naissance, est toujours partie du Trône de S. Pierre, qui est celui de Jesus-Christ même.

Remarquez, en quatrième lieu, que chaque Secte hérétique regarde toutes les hérésies, excepté la sienne, comme justement condamnées par l'Eglise Romaine. Les Protestans, par exemple, regardent les Nestoriens, les Pélagiens, les Ariens, etc. comme justement condamnés par l'Eglise Romaine : il en est de même des autres ; chaque secte hérétique convient que l'Eglise Romaine ne s'est jamais trompée qu'une fois, qui est lorsqu'elle l'a condamnée. Chaque Secte hérétique souscrit à la condamnation de toutes les autres, et ne refuse de souscrire que la sienne. Ainsi, l'Eglise Romaine a raison contre chaque hérésie en particulier, selon toutes les autres : chaque hérésie a donc contre elle et l'Eglise Romaine et toutes les autres Sectes hérétiques ; ce qui forme, comme chacun voit, un grand préjugé, pour ne pas dire une démonstration en faveur de l'Eglise Romaine, et contre toutes les Sectes hérétiques, et sur-tout contre les Protestans.

Or, mon cher Théotime, de cette suite de faits, on tire deux conséquences évidentes : la première, c'est qu'aucune des Sectes hérétiques qui se sont séparées

de l'Eglise Romaine, n'a jamais pu prouver que cette Eglise eût rien changé à la Doctrine qu'elle avait reçue des Apôtres, et qu'ainsi toutes ces Sectes se sont séparées de cette Eglise sans raison légitime : la seconde, c'est qu'il est même impossible que l'Eglise Romaine ait rien changé à la Doctrine qu'elle avait reçue des Apôtres ; car il est clair par tous les faits que nous venons de rapporter, que depuis les temps Apostoliques, cette Eglise a toujours veillé avec le soin le plus jaloux, si je puis m'exprimer ainsi, à la conservation du dépôt de la Foi ; que dès que quelqu'un a voulu donner la moindre atteinte à l'intégrité de ce précieux dépôt, et enseigner une Doctrine nouvelle, cette Eglise s'est sur-le-champ élevée contre lui avec la plus grande force et la plus grande autorité, l'a frappé d'anathème, et l'a chassé de son sein. Comment donc cette Eglise aurait-elle osé innover elle-même ? et comment les hérétiques qui l'environnaient, et qui étaient ses ennemis déclarés, ne se seraient-ils pas élevés à leur tour contre ses innovations ?

Par exemple, dans le quatrième siècle il y avait dans le monde des Manichéens, des Ariens et d'autres hérétiques que l'Eglise Romaine avait condamnés et proscrits : c'est dans ce siècle que les Protestans prétendent

que la doctrine de la Présence réelle s'est introduite dans l'Eglise Romaine, et que cette Eglise est devenue idolâtre. Je demande donc aux Protestans comment il est arrivé qu'aucun des Hérétiques dont nous venons de parler, n'a fait aucun reproche là-dessus à l'Eglise Romaine? Qui est-ce qui a mis un frein à leur haine? Qui est-ce qui leur a lié la langue? Qui est-ce qui leur a fait négliger une occasion si belle de se venger? En un mot, quand l'Eglise Romaine a abandonné l'ancienne créance, soit touchant l'Eucharistie, soit touchant quelqu'autre des points contestés, ou elle l'a abandonnée tout d'un coup et en corps, ou elle l'a abandonné peu à peu et par degrés, l'erreur ayant d'abord infecté quelques parties de cette Eglise; et s'étant ensuite communiquée de proche en proche à tout le Corps.

Si les Protestans disent que l'Eglise Romaine a abandonné l'ancienne foi tout d'un coup et en corps, je leur demande, 1.° comment les Hérétiques dont cette Eglise était environnée, ne lui firent aucun reproche sur sa défection; je leur demande, 2.° comment il a pu se faire que l'histoire ait gardé un si profond silence sur cette grande révolution? Est-ce que par l'effet d'un délire général tout l'univers changea tout d'un coup de

créance sans s'en appercevoir ? Ou bien est-ce que tous les Catholiques, et avec eux tous les hérétiques et tous les infidelles, jurèrent de garder le secret sur cet événement, et de ne jamais en avertir la postérité ?

Si les Protestans disent que l'Eglise Romaine a abandonné l'ancienne créance peu à peu et par degrés, je leur demande, 1.° d'où ils savent ces choses ; car enfin l'histoire n'en dit rien, et certainement le passé est aussi difficile à deviner que l'avenir. 2.° Pour donner quelque couleur à cette imputation, il faudrait montrer clairement qu'il a été un temps où l'Eglise Romaine croyait autrement sur quelqu'un des points contestés, qu'elle ne croit aujourd'hui : or c'est ce qu'ils n'ont jamais fait, parce qu'ils ne l'ont jamais pu. Je leur demande enfin comment l'Eglise Romaine, qui a toujours veillé avec tant de soin à la conservation du dépôt de la foi, et qui a condamné toutes les hérésies que nous connaissons, a pu laisser l'idolâtrie que lui reprochent les Protestans, naître dans son sein, s'y nourrir, s'y accroître, et enfin prévaloir sur l'ancienne foi, sans s'en mettre en peine ?

Voici, Théotime, un raisonnement qui est encore plus simple que tous ceux que j'ai mis jusqu'ici sous vos yeux, et qui n'est pas moins fort.

Nous avons fait voir dans la première

Conférence, que parmi cette multitude de Sociétés Chrétiennes qui ont été et qui sont encore dans le monde, il ne peut y en avoir qu'une qui soit Apostolique, et qu'il y en a nécessairement une qui l'est: les promesses de Jesus-Christ y sont claires et formelles.

D'une autre part, il est constant que lorsque Luther et Calvin parurent dans le monde, il ne restait que les misérables débris des Sociétés hérétiques que l'Eglise Romaine avait autrefois proscrites, et que les Protestans condamnent comme elle.

Je dis donc aux Protestans: Quand vous parûtes dans le monde, ou l'Eglise Romaine était véritablement Apostolique, ou elle ne l'était pas. Si l'Eglise Romaine était alors une Eglise véritablement Apostolique, vous avez donc eu tort de vous séparer d'elle, et vous n'êtes que des rebelles et des hérétiques; et si dans ce temps-là l'Eglise Romaine n'était pas l'Eglise Apostolique, il n'y en avait donc point depuis plusieurs siècles: Jesus-Christ, contre sa promesse, avait donc abandonné son Eglise, et les portes de l'enfer avaient prévalu contre elle. Vous êtes donc dans la funeste nécessité de recourir au blasphème, pour montrer que vous n'êtes pas hérétiques; et vous n'avez point d'autre moyen de vous disculper du crime

dont vous accuse, que d'en commettre un plus grand.

Enfin, mon cher Théotime, il est constant que, dans tous les temps, les infidelles même ont regardé les Catholiques Romains comme les seuls vrais Chrétiens ; parce qu'il n'y a qu'eux qui puissent prouver qu'ils viennent de Jesus-Christ et des Apôtres par une succession non interrompue.

C'est sur ce principe que l'empereur Aurélien rendit, tout païen qu'il était, ce jugement qui est si célèbre dans l'Histoire Ecclésiastique.

Paul de Samosate, patriarche d'Antioche, qui avait été déposé par deux Conciles à cause de ses erreurs, ne voulant pas quitter la maison Patriarchale, l'affaire fut portée devant cet Empereur, et il ordonna que la maison appartiendrait à ceux à qui les Chrétiens d'Italie et les Evêques de Rome l'adjugeraient par leurs lettres.

Les Juifs, qui ont toujours été mêlés parmi les Chrétiens, qui connaissent aussi bien que nous l'origine de notre Religion, et qui ont observé toutes les révolutions qui sont arrivées dans le Christianisme, ne pensent pas autrement que l'empereur Aurélien, et que tous les autres Romains idolâtres de ce temps-là.

L'Eglise Romaine est donc véritable-

ment et incontestablement Apostolique, puisqu'il est démontré qu'elle tire son origine des Apôtres, et qu'elle a conservé sans altération, jusqu'à nos jours, la foi qu'elle a reçue d'eux.

Cette Eglise a donc toujours pu dire, et en effet elle a toujours dit avec confiance, en publiant sa doctrine: (I.re Ep. de S. Jean, ch. 1.) « Nous annonçons tou» chant le Verbe de vie ce qui était dès » le commencement, ce que nous avons » ouï, ce que nous avons vu de nos yeux, » ce que nous avons considéré avec atten» tion, et ce que nous avons touché de » nos mains. » Au lieu que les Hérétiques, et singulièrement les Protestans, n'ont jamais pu dire autre chose, en publiant leur doctrine, sinon : Nous annonçons, non pas ce que nous avons vu ou entendu, mais ce que nous avons imaginé. La doctrine que nous prêchons est à nous, parce que c'est nous qui l'avons inventée; personne ne la connaissait avant nous, parce qu'elle est née de nous; et si nous ne nous fussions jamais montrés au monde, jamais elle n'y aurait paru.

ARTICLE II.

Où l'on montre que l'Eglise Romaine est une.

LA première Conférence vous a pleinement convaincu, mon cher Théotime, qu'un des caractères essentiels de cette Société de Chrétiens, qui est seule la véritable Eglise de Jesus-Christ, c'est d'être *une*. Ces paroles de Jesus-Christ: « Il n'y » aura qu'un troupeau et qu'un Pasteur;» et ces autres de S. Paul: « Il n'y a qu'un » Seigneur, qu'une Foi, et qu'un Baptême,» sont claires et décisives sur ce point.

L'Eglise est le Corps mystique de Jesus-Christ : c'est l'idée que S. Paul en donne par-tout. Or dans le corps humain tout se réduit à l'unité, par le rapport que les membres qui le composent ont entr'eux, pour ne faire qu'un même tout parfaitement beau et parfaitement régulier ; il en est donc de même de l'Eglise, qui est le Corps de Jesus-Christ. C'est la conséquence que tire le même Apôtre.

Après avoir rappelé ces principes dans votre esprit, il faut que je vous montre que l'Eglise Romaine est véritablement *une*, et qu'elle l'est de la manière la plus parfaite, puisqu'elle est, 1.° une dans sa Foi, 2.° une dans sa Morale, 3.° une dans son Gouvernement.

§ I.

Unité de Foi.

NOUS avons avancé dans la première Conférence, comme un principe que la raison naturelle nous découvre, que Dieu ayant révélé par Jesus-Christ un certain nombre de vérités qui composent le corps de la Doctrine chrétienne, tous les hommes sont obligés de croire ces vérités sans exception, parce qu'il est évident que tout ce que Dieu révèle est également digne de foi. De sorte, avons-nous dit, que si Dieu, en révélant des vérités aux hommes, leur eût laissé la liberté de n'en croire que ce qu'ils voudraient, il se serait comporté d'une manière tout-à-fait indigne de lui. Si c'est un devoir essentiel pour les hommes de croire sans exception tout ce que Dieu a révélé, c'est donc en eux un grand crime de refuser leur créance à une seule des vérités que Dieu a révélées, ou de croire quelqu'autre chose que ce qu'il a révélé. *L'unité de foi* consiste donc nécessairement en deux choses: 1.° recevoir avec une parfaite docilité d'esprit et de cœur, tout ce que Dieu a révélé; 2.° rejeter avec horreur toute doctrine contraire ou étrangère à la révélation.

Ainsi, toute Société de Chrétiens qui rejette quelqu'une des vérités révélées, n'a

pas cette unité de foi dont nous parlons; et toute Société de Chrétiens qui reçoit toutes les vérités révélées, mais qui en même temps admet dans sa communion d'autres Sociétés qui rejettent quelqu'une de ces vérités, et ne fait avec elles qu'un même corps d'Eglise, n'a pas non plus cette unité.

C'est pour cela qu'il nous est ordonné dans l'Evangile, de traiter comme un Publicain et un Païen, celui qui n'écoute pas l'Eglise; de dire anathème à un Ange même, s'il nous annonçait une autre doctrine que celle que nous avons reçue des Apôtres; de fuir les Hérétiques. (Ep. 2, v. 10.): «Si quelqu'un vient à vous, disait » S. Jean aux premiers Chrétiens, et ne » fait pas profession de cette doctrine, ne » le recevez pas dans votre maison, et » ne le saluez point; car celui qui le » salue participe à ses mauvaises actions.»

La véritable Eglise est donc nécessairement intolérante, dans le sens que nous venons d'expliquer.

Or, mon cher Théotime, si vous vous rappelez ce qui a été dit dans le premier article de cette Conférence, vous verrez par vous-même que l'Eglise Romaine a éminemment, et dans un souverain degré, les deux caractères qui constituent l'*unité de foi*, et qu'il est même impossible qu'elle ne les ait pas.

1.° Cette Eglise reçoit avec une parfaite docilité d'esprit et de cœur, tout ce que Dieu a révélé ; car nous avons montré dans le premier article de cette Conférence, que cette Eglise a conservé dans toute sa pureté, la doctrine qu'elle avait reçue des Apôtres ; et il est évident que les Apôtres lui ont enseigné tout ce que Dieu leur avait révélé.

2.° L'Eglise Romaine a toujours rejeté, et rejette encore avec horreur toute doctrine contraire ou étrangère à la révélation. Dans tous les temps, elle s'est élevée avec force et autorité contre toutes les hérésies, dès qu'elles ont paru.

Elle a condamné, proscrit et anathématisé toutes les hérésies sans exception: les Manichéens, les Ariens, les Nestoriens, les Pélagiens, les Iconoclastes, les Luthériens, les Calvinistes, et tous les autres Hérétiques, ont été frappés de ses foudres, et ont reçu d'elle le coup mortel.

Dans tous les temps, elle a été si attentive à la conservation de la pureté de la foi, que dès qu'on a avancé une proposition qui y donnait la moindre atteinte, elle l'a condamnée.

Jamais elle n'a rétracté ni modifié aucune de ses décisions en matière de foi; ce qui a une fois été décidé chez elle, l'a été pour toujours.

Elle a soutenu ses décisions avec une

fermeté que rien n'a jamais pu ébranler, et a obligé ses enfans à les soutenir, au péril de leur vie.

Elle a enduré les plus violentes persécutions; elle a anathématisé et séparé de sa communion, non-seulement les hommes les plus distingués en tout genre, mais des Royaumes entiers, plutôt que de consentir qu'on donnât la moindre atteinte à ses jugemens, en matière de foi. Les Grecs et les Protestans en sont encore la preuve: des milliers de Catholiques ont versé leur sang plutôt que de renoncer, non-seulement au dogme de la Consubstantialité du Verbe, et à celui de la Présence réelle, mais plutôt que de condamner le culte des Images que cette Eglise avait solennellement approuvé.

Aussi, mon cher Théotime, tous les Catholiques de tous les pays du monde ont la même doctrine, et l'on ne voit pas entr'eux la moindre différence. Les Catholiques d'Allemagne, de France, d'Espagne, d'Asie et d'Amérique, croient comme ceux d'Italie; ils pensent à Londres comme à Paris, à Pékin comme à Madrid, et partout on pense comme à Rome. Tous reçoivent unanimement tout ce que l'Eglise Romaine reçoit; tous rejettent d'un commun accord tout ce qu'elle rejette, et sont aussi opposés aux Ariens, aux Nestoriens, aux Protestans, etc. qu'ils sont unis entr'eux.

Les Protestans ne pourraient prétendre avoir chez eux cette unité de foi, sans se rendre entièrement ridicules. Ils ne sont pas d'accord sur le nombre des livres saints; ils n'ont aucune règle de créance fixe et immuable, parce qu'ils ne reconnaissent aucun juge des controverses; chacun d'eux est maître d'interpréter l'Ecriture comme il le veut. Il y a parmi eux une prodigieuse multitude de Sectes qui ont chacune leur dénomination particulière. On les a vues s'anathématiser réciproquement, et ensuite se réunir, sans abandonner leurs dogmes respectifs; ils ont donné tantôt une Confession de foi, et tantôt une autre. Les Calvinistes d'aujourd'hui pensent autrement sur beaucoup de points que les premiers Calvinistes. Les Luthériens, les Anabaptistes, les Anglicans, les Zuingliens, pensent différemment les uns des autres. Toutes ces sectes ne sont d'accord que dans la haine qu'elles ont contre l'Eglise Romaine.

§ II.

Unité de Morale.

L'ÉGLISE Romaine est une dans sa morale comme dans sa foi, parce qu'elle s'est toujours attachée inviolablement aux règles de conduite que les Apôtres et les anciens Pères lui ont données. Elle a toujours tenu

un juste milieu entre une sévérité outrée et un relâchement qui anéantit la loi ; et aujourd'hui même, dès qu'on avance en matière de morale quelque proposition qui sort de ce juste milieu, et qui tend, ou à rétrécir la voie de l'Evangile, ou à l'élargir, elle la condamne sur-le-champ : les exemples en sont fréquens et connus de tout le monde.

§ III.

Unité de Gouvernement.

ENFIN l'Eglise Romaine est une dans son gouvernement ; la Hiérarchie y est la même aujourd'hui que dans les premiers siècles. On y voit, et on y a toujours vu le Pape à la tête des Evêques et de tout le troupeau ; les Evêques au-dessus des Prêtres, les Prêtres au-dessus des Diacres et des autres Ministres des choses saintes. Le pouvoir législatif réside dans les mêmes personnes ; les lois et les décisions dogmatiques se donnent dans la même forme : c'est un corps dont toutes les parties sont étroitement liées ensemble, n'ont qu'une même vie, se meuvent par les mêmes ressorts, et ne font point de mouvement qui ne tende à la même fin.

ARTICLE III.

Où l'on montre que l'Eglise Romaine est Sainte.

LA sainteté, mon cher Théotime, est un des caractères les plus essentiels de l'Eglise de J. C. Quand les Apôtres écrivaient aux premiers Chrétiens, ils leur donnaient le titre de Saints. S. Pierre appelle les Chrétiens une nation sainte.

Il ne faut pas croire pour cela que la sainteté de l'Eglise consiste dans celle de tous les membres qui la composent. Si cela était, il n'y aurait jamais eu d'Eglise. Parmi les douze Apôtres de J. C., il se trouva un scélérat; on vit un incestueux parmi les Chrétiens de Corinthe: dans tous les temps l'ivraie a été mêlée avec le bon grain dans le champ du Seigneur. Dans tous les temps on a vu des Chrétiens qui profanaient par leurs vices l'auguste caractère qu'ils avaient reçu dans le baptême.

C'est donc contre toute justice, que les ministres des sociétés protestantes s'efforcent d'inspirer à ceux de leurs sectes tant de mépris et d'horreur pour l'Eglise Romaine, à cause des désordres connus d'un grand nombre de ses enfans, et de quelques-uns de ses Pasteurs. Le spectacle affreux que donne la vie criminelle de tant de mauvais Catholiques, doit nous affliger;

mais il ne doit pas être pour nous un sujet de scandale, ni une raison de regarder l'Eglise Romaine comme une Eglise que l'esprit de Dieu a abandonnée, et à laquelle la sainteté ne peut convenir. Que ne pourrions-nous pas répondre aux Protestans, si nous voulions rendre ici reproche pour reproche, et invective pour invective ?

Comprenons donc, Théotime, que l'Eglise de J. C. est appelée Sainte, et l'est en effet, parce qu'elle possède des moyens sûrs et infaillibles pour conduire les hommes à la véritable sainteté.

Parce que ces moyens ont toujours été et sont encore mis en pratique chez elle, de la manière la plus excellente, par une infinité de personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition, qui s'élèvent par-là à la sainteté la plus éminente.

Enfin, parce que dans tous les temps Dieu a manifesté par les plus grands miracles, l'approbation qu'il donnait aux vertus qui étaient pratiquées dans cette Eglise.

Or, mon cher Théotime, ces trois marques de sainteté se trouvent dans l'Eglise Romaine, et y éclatent de la manière la plus frappante et la plus propre à nous inspirer pour elle la plus profonde vénération et le plus tendre amour.

1.° L'Eglise Romaine possède des moyens sûrs et infaillibles pour conduire les hommes à la véritable sainteté.

D'abord, elle a les sept Sacremens, dont chacun confère une grace qui lui est propre, et qui tous ensemble confèrent toutes les graces qui ne rendent pas seulement les hommes saints, mais encore parfaits, en les faisant passer par tous les degrés de la sainteté, et qui enfin communiquent à chacun l'espèce de sainteté qui lui est nécessaire, selon les différens états ou les différentes situations où il se trouve.

Le premier de ces Sacremens efface en nous la tache du péché originel, nous rend membres de J. C., enfans de Dieu et de l'Eglise. Le second fortifie en nous la foi que nous avons reçue dans le premier, et la rend capable de soutenir les plus violentes persécutions pour le nom de Jesus-Christ. Le troisième, fait du corps de notre Divin Sauveur, l'aliment de nos ames, pour les faire croître dans la grace et dans toutes les vertus. Le quatrième nous fait rentrer dans l'amitié de Dieu, quand nous avons eu le malheur de la perdre par le péché. Le cinquième nous fortifie contre les craintes de la mort, adoucit nos maux, nous remplit de patience et de soumission à la volonté de Dieu, et nous donne ce dernier degré de pureté qui nous est nécessaire pour paraître sans confusion au tribunal de Jesus-Christ. Le sixième communique aux ministres de l'Eglise la sainteté qu'ils doivent avoir pour s'acquitter dignement de leurs augustes

fonctions. Enfin, le septième sanctifie la société de l'homme et de la femme, et attire sur eux et sur leurs enfans toutes les bénédictions du Ciel.

Que dirai-je du saint et redoutable Sacrifice de la Messe, où Jesus-Christ s'immole tous les jours d'une manière non sanglante par le ministère des Prêtres de la nouvelle Loi, et réitère ainsi le sacrifice qu'il offrit sur le Calvaire pour nous en appliquer le mérite? des Cérémonies de l'Eglise, dont l'auguste appareil est si propre à élever nos esprits à Dieu, à nous donner une haute idée de sa Majesté, à nous inspirer un profond respect pour sa présence, et à nous réunir tous dans les sentimens d'une même foi et d'une même charité?

Quoi de plus saint et de plus sanctifiant que la Morale de l'Eglise Romaine? Toutes les maximes en sont puisées dans l'Evangile interprété par les Apôtres et les premiers Pères de l'Eglise. Jamais on ne l'a vue donner dans aucun relâchement d'aucune espèce; jamais on n'a pu lui reprocher une rigueur excessive; elle adopte avec vénération, non-seulement tous les préceptes de Jesus-Christ, mais encore tous ses conseils. La virginité, le détachement évangélique, l'obéissance parfaite, la pénitence, l'amour de la croix et des abjections, furent de tout temps en

honneur chez elle : elle ne cesse d'exhorter ses enfans de la manière la plus pressante, à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres ; et pour peu que l'on veuille considérer la police qu'elle a établie pour le gouvernement spirituel des fidelles, on verra que rien n'est si propre à les conduire à la véritable sainteté.

2.° Les moyens de sanctification dont nous venons de parler, ont toujours été mis en pratique dans l'Eglise Romaine, par une infinité de personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition. Les faits parlent ici : malgré la corruption qui règne dans le monde, il y a encore dans toutes les classes de citoyens, depuis ceux qui environnent les Trônes des Rois jusqu'aux plus vils mercenaires, des Chrétiens dignes des premiers siècles de l'Eglise; et l'on voit encore dans les Monastères, des Vierges sacrées et des Moines dignes d'être mis en parallèle avec tout ce que l'Egypte et la Thébaïde ont vu autrefois de plus vénérable.

Aussi, Théotime, l'Eglise Romaine a été dans tous les temps un jardin fertile en fleurs d'une beauté surprenante et dignes de faire l'ornement des Cieux. Tous les Saints que nous honorons, et dont les Protestans eux-mêmes reconnaissent la sainteté, appartiennent à cette Eglise : c'est elle qui les a formés; c'est

elle qui les a présentés à Jesus-Christ comme un présent digne de lui. De quelle religion étaient les Ignace, les Polycarpe, les Irenée, les Basile, les Athanase, les Cyprien, les Hilaire, les François d'Assise, les François Xavier, les Agnès, les Thècle, les Cécile, les Thérèse, les Jeanne-Françoise de Chantal, en un mot, tant de Martyrs, de saints Docteurs, de saints Moines, de saintes Vierges, dont l'Histoire Ecclésiastique cite les noms avec vénération ? ils étaient Catholiques ; ils ont tous professé la foi de l'Eglise Romaine ; c'est dans cette foi qu'ils ont vécu et qu'ils sont morts ; c'est pour cette foi qu'ils ont versé leur sang ; c'est dans leurs écrits que nous puisons encore aujourd'hui les preuves authentiques de cette foi : les Protestans ne peuvent en revendiquer un seul.

Enfin, dans tous les temps, Dieu a manifesté, par les plus grands miracles, l'approbation qu'il donnait aux vertus qui étaient pratiquées dans l'Eglise Romaine.

Le monde, mon cher Théotime, est plein de miracles ; il s'en est fait dans tous les temps ; il s'en est fait par-tout : toutes les histoires les attestent ; les preuves en sont claires et évidentes ; il faudrait avoir perdu la raison pour les révoquer en doute. Or tous ces miracles ont été faits dans l'Eglise Romaine, et par ceux qui professaient la foi de cette

Eglise; c'est encore un fait incontestable, et que les Protestans mêmes sont forcés de reconnaître : outre l'aveu formel de M. Collin Protestant, touchant les miracles de Saint Augustin qui fut envoyé par le Pape Saint Grégoire pour prêcher l'Evangile aux Anglais Saxons, nous avons encore ceux de Luther même, et de Calvin, et des Centuriateurs de Magdebourg, et de plusieurs autres. Jamais les miracles n'ont cessé dans l'Eglise Romaine: nous en avons vu de notre temps; et si nous n'en voyons pas un si grand nombre que nos pères, c'est que ceux que nos pères ont vus, ont été faits pour nous comme pour eux, et rendent encore aujourd'hui dans l'histoire un témoignage authentique à la sainteté de l'Eglise Romaine, dans le sein de laquelle ils ont été opérés.

L'Eglise Romaine a donc tous les caractères de sainteté que nous avons marqués plus haut; et d'un autre côté, les Sociétés Protestantes n'ont aucun de ces caractères: et comment pourraient-elles les avoir, puisqu'elles professent une doctrine directement contraire à la sainteté, niant formellement la nécessité de la Pénitence et des bonnes œuvres, traitant les conseils évangéliques avec un souverain mépris, et enseignant que pourvu qu'on ait la foi, on ne peut plus perdre la justice, quand

on se livrerait aux plus grands désordres?

Pour ce qui est des miracles, on n'en a jamais vu chez eux, et jamais aucun membre de leur secte ne s'est vanté d'avoir été ou le sujet ou l'instrument d'un seul miracle.

ARTICLE IV.

Où l'on montre que l'Eglise Romaine est Catholique.

SI vous arriviez aujourd'hui à Londres, mon cher Théotime, et que vous priassiez quelqu'un des habitans de cette superbe et fameuse capitale de vous mener chez l'Evêque des Catholiques, ou bien au lieu où les Catholiques ont coutume de s'assembler; quand celui à qui vous vous adresseriez serait le plus entêté de tous les Anglicans, sachez qu'il n'oserait jamais vous mener ni chez l'Evêque, ni dans un des Temples de sa Secte.

On connaît donc à Londres, comme à Paris, les Chrétiens Romains sous le nom de Catholiques. Or, mon cher Théotime, il en est de même par-tout, et il en a été de même dans tous les temps; jamais aucune Secte hérétique n'a pu dépouiller l'Eglise Romaine du titre de Catholique, ni le partager avec elle. Quand les Protestans parlent de nous entre eux, ils nous appellent les Catholiques; et quand ils

parlent d'eux-mêmes, ils s'appellent Protestans, ou bien Calvinistes, Luthériens, Zuingliens, Anglicans, suivant les différens Auteurs de leurs Sectes. Le titre de Catholique appartient donc proprement à l'Eglise Romaine, à l'exclusion de toutes les autres Sociétés de Chrétiens, puisque les plus grands ennemis de cette Eglise lui cèdent ce titre glorieux; et c'était-là une des raisons qui attachait S. Augustin à l'Eglise Romaine. « Je suis retenu dans » cette Eglise (disait ce grand Docteur), » par le nom de *Catholique*, qu'elle a » toujours tellement conservé parmi toutes » les hérésies, que quand un étranger de- » mande où les Catholiques s'assemblent, » un Hérétique n'oserait montrer sa mai- » son ni son Temple. »

Catholique signifie universel; et ce nom convient parfaitement à l'Eglise Romaine, puisqu'elle possède, si je puis m'exprimer ainsi, l'universalité des temps, l'universalité des lieux, l'universalité des hommes.

L'universalité des temps. Nous avons montré dans le premier article de cette Conférence, que l'Eglise Romaine a été fondée par les Apôtres; qu'elle a duré sans interruption depuis les Apôtres jusqu'à nous; qu'elle a conservé sans altération la doctrine sainte qu'elle a reçue d'eux.

L'universalité des lieux. L'Eglise Romaine a vu autrefois tout l'Empire Romain

soumis à ses lois ; que dis-je ? elle a étendu sa domination bien au-delà des bornes de ce vaste Empire ; elle a arboré la croix chez des Nations où les Césars n'avaient jamais arboré leurs étendards : aujourd'hui même, outre plusieurs grands royaumes qu'elle possède tous entiers, elle compte des sujets et des enfans dans toutes les parties du monde et presque chez tous les Peuples.

L'universalité des hommes. Tout le monde n'est pas Catholique Romain, et il est impossible qu'il le soit, parce qu'il est écrit qu'il faut qu'il y ait des hérésies, et qu'il est nécessaire qu'il arrive des scandales ; mais parmi les Sociétés qui se disent Chrétiennes, il n'en est aucune que l'Eglise Romaine ne surpasse infiniment en nombre.

On défie les Protestans de prouver qu'ils ont une seule de ces universalités. Car s'ils veulent s'attribuer l'universalité des temps, nous leur ferons voir qu'ils n'ont pas trois cents ans d'existence. S'ils prétendent qu'ils ont l'universalité des lieux, nous leur montrerons qu'ils n'occupent que quelques coins de l'Europe, où ils sont encore divisés entre eux, et forment une infinité de sectes particulières. S'ils disent qu'ils ont l'universalité du nombre, nous les convaincrons par le témoignage de leurs propres yeux, qu'ils

ne sont rien en comparaison des Catholiques. Et en effet, si à l'Italie, où est la Chaire de S. Pierre et le centre de la Catholicité, on joint la Sicile, la Sardaigne et les Iles voisines, la France, l'Espagne, le Portugal, la Savoie, les Pays-Bas, la plus grande partie de l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, l'Irlande, les Eglises fondées par les Apôtres de nos jours en Asie et en Amérique, tous les Catholiques qui sont mêlés par-tout avec les Protestans et les autres Sectes; on verra que les Protestans se perdent, pour ainsi dire, dans l'immensité de l'espace que les Catholiques occupent.

Faisons ici, mon cher Théotime, une réflexion qui est bien intéressante. Dieu avait promis à Jesus-Christ, par la bouche de David (Pseaume 2), qu'il lui donnerait toutes les nations en héritage, et que son domaine s'étendrait jusqu'aux extrémités de la terre. Jesus-Christ, sûr de l'accomplissement des promesses de son Père, et regardant toute la terre comme son royaume, dit à ses Apôtres, avant que de monter au Ciel: « Tout pouvoir m'a été » donné, au Ciel et sur la terre; allez » donc, instruisez toutes les nations, leur » enseignant à observer tout ce que je » vous ai commandé. »

On ne doit donc regarder comme la

véritable Eglise de Jesus-Christ, que celle qui s'est toujours regardée comme chargée d'exécuter l'ordre que Jesus-Christ donna à ses Apôtres, avant que de monter au Ciel ; c'est-à-dire, celle qui a toujours eu un caractère conquérant, si je puis m'exprimer ainsi ; qui, dans tous les temps, a envoyé des Apôtres dans toutes les parties du monde et chez tous les peuples infidelles, pour y porter la lumière de l'Evangile. Car il est plus clair que le jour que s'il y a une Eglise qui soit destinée à conquérir l'univers, c'est celle qui, poussée d'une sainte ambition, travaille sans cesse à faire cette grande conquête, et que toute Eglise qui ne pense pas à cette conquête n'est pas destinée à la faire.

Or, en parcourant l'Histoire Ecclésiastique, je vois, 1.° que l'Eglise Romaine a le caractère conquérant dont je parle. C'est cette Eglise qui a porté la foi par ses Missionnaires dans les Gaules, les Espagnes, l'Allemagne, l'Angleterre, les Indes, le Japon. C'est cette Eglise qui, encore de nos jours, envoie des ouvriers Apostoliques dans toutes les parties du monde connu, et chez les peuples les plus sauvages et les plus féroces.

Je vois en second lieu, dans l'Histoire Ecclésiastique, que tous les Hérétiques, sans exception, se sont toujours contentés de pervertir autant de Catholiques qu'ils

ont pu, et de se faire un parti puissant contre l'Eglise Romaine, parmi les enfans de cette Eglise ; mais aucun d'eux n'a jamais travaillé à convertir les Nations infidelles. Tels ont été les Manichéens, les Ariens, les Pélagiens, les Nestoriens, et les Protestans mêmes. C'est un fait de notoriété publique, et que personne ne peut contester.

Je vois enfin dans la même histoire, que tous les Hérétiques, après avoir fait, par la permission de Dieu, certains progrès, se sont arrêtés tout d'un coup, sans pouvoir aller plus loin ; on les a vus pendant quelque temps se soutenir dans cet état, ensuite s'affaiblir peu à peu, et périr enfin tout-à-fait ; c'est-à-dire, qu'on les a vus lutter pendant quelque temps, mais en vain, contre cette malédiction de Jesus-Christ: « Toute plante qui n'aura pas été plantée » par mon Père sera arrachée, » et en éprouver enfin tous les effets. Tel a été le sort de tous les Hérétiques qui ont précédé les Protestans, et tel sera un jour celui des Protestans eux-mêmes ; et l'on ne peut donner une idée plus juste en parlant des Hérétiques, qu'en les comparant à ces nuées d'insectes, qui, poussées par un vent pestilent, tombent à l'improviste sur une campagne fertile, la ravagent en peu de momens, et meurent ensuite au pied des plantes qu'ils ont broutées.

Quelle conséquence faut-il tirer de tout ce qui vient d'être dit? sinon que l'Eglise Romaine est la seule qui soit destinée à conquérir tout l'univers à Jesus-Christ, puisque c'est la seule qui travaille sans cesse avec un zèle infatigable, à faire cette glorieuse conquête; la seule qui est demeurée ferme au milieu de tant d'orages qui se sont élevés contr'elle; la seule qui ne s'est jamais ressentie de ses pertes, parce qu'elle les a toujours réparées, et par conséquent la seule qui porte justement le titre de Catholique?

CATÉCHISME
DE LA IV.e CONFÉRENCE.

Où l'on montre que l'Eglise Romaine est la véritable Eglise de Jesus-Christ, parce qu'elle a tous les caractères de la véritable Eglise, qui sont marqués dans l'Evangile et dans le Symbole de Nicée.

D. QUELS sont les caractères de la véritable Eglise de Jesus-Christ?

R. Ce sont ceux qui sont marqués par cet article du Symbole de Nicée: Je crois l'Eglise qui est Une, Sainte, Catholique et Apostolique.

D. Quelle est l'Eglise qui a tous ces caractères ?

R. C'est l'Eglise Romaine qui a tous ces caractères, et il n'y a qu'elle qui les ait.

D. Comment prouvez-vous que l'Eglise Romaine est Apostolique ?

R. Je le prouve, 1.° parce que ce sont les Apôtres qui ont fondé cette Eglise ; 2.° parce que cette Eglise s'est perpétuée depuis les Apôtres jusqu'à nous, par une succession non interrompue de Pasteurs légitimes ; 3.° parce que depuis les Apôtres jusqu'à nous, elle a conservé dans toute sa pureté la doctrine qu'elle avait reçue d'eux.

D. Pourquoi dites-vous que l'Eglise Romaine est Une ?

R. L'Eglise Romaine est UNE, parce qu'elle n'a qu'une foi, qu'une morale, qu'un gouvernement.

D. Comment prouvez-vous que l'Eglise Romaine n'a qu'une foi ?

R. Je prouve que l'Eglise Romaine n'a qu'une foi, 1.° parce que tous les Catholique de tous les pays du monde croient les mêmes dogmes sans variation ; 2.° parce qu'ils rejettent tous avec la même horreur tous les dogmes opposés ; 3.° parce qu'il est impossible de montrer que cette Eglise ait jamais rien changé à la doctrine qu'elle a reçue des Apôtres.

D. Comment prouvez-vous que l'Eglise Romaine est Une dans sa morale ?

R. Je prouve que l'Eglise Romaine est Une dans sa morale, parce que, dans tous les pays du monde, les Catholiques Romains ont les mêmes règles de conduite.

D. Comment prouvez-vous que l'Eglise Romaine est Une dans son gouvernement ?

R. Je prouve que l'Eglise Romaine est Une dans son gouvernement, parce que, dans tous les pays du monde, les Catholiques reconnaissent la même Hiérarchie et obéissent aux mêmes Pasteurs.

D. Comment prouvez-vous que l'Eglise Romaine est Sainte ?

R. Je prouve que l'Eglise Romaine est Sainte, 1.° parce qu'elle a entre les mains les moyens les plus efficaces pour sanctifier les ames, qui sont les sacremens, le sacrifice, la prière publique, les conseils évangéliques, etc.

2.° Parce que dans tous les temps il s'est formé une infinité de saints dans cette Eglise.

3.° Parce que dans tous les temps Dieu a marqué par les miracles les plus éclatans l'approbation qu'il donnait au culte qu'on lui rend dans cette Eglise.

D. Comment prouvez-vous que l'Eglise Romaine est véritablement Catholique ?

R. Je prouve que l'Eglise Romaine est véritablement Catholique,

1.° Parce qu'elle s'est perpétuée depuis les Apôtres jusqu'à nous, sans altérer la foi qu'elle a reçue d'eux.

2.° Parce qu'elle s'étend dans toutes les nations du monde.

3.° Parce qu'elle a toujours annoncé et qu'elle annonce encore de nos jours l'Evangile à toutes les nations.

4.° Enfin, parce que les Catholiques surpassent infiniment en nombre toutes les autres Sociétés qui se disent Chrétiennes.

Fin du second et dernier Volume.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.
Quatrième Conférence. *Où l'on montre que J. C. est un homme-Dieu*, pag. 1
Preuves de la première proposition. *Savoir, que les Miracles de J. C. n'ont pu être opérés que par la puissance de Dieu*, 4
Seconde proposition. *Jesus-Christ a fait ses miracles en Dieu*, 9
Troisième proposition. *Jesus-Christ a fait ses miracles pour attester qu'il était Dieu*, 15
Catéchisme de la quatrième Conférence. *Sur la divinité de Jesus-Christ, prouvée par ses miracles*, 33
Cinquième Conférence. *Où l'on prouve la divinité de Jesus-Christ par le grand miracle de sa Résurrection, opérée par lui-même*, 38
Article I. *Résurrection de Jesus-Christ, opérée par lui-même, démontrée par la prédiction de Jesus-Christ en avait faite avant sa mort*, 40
Article II. *La Résurrection de Jesus-Christ*

démontrée par le récit qu'en font les Evangélistes, considéré comme purement historique, pag. 55
Article III. *La Résurrection de J. C. démontrée par le témoignage que les Apôtres en rendirent d'abord aux Juifs, et ensuite à toutes les nations*, 75
Catéchisme de la cinquième Conférence. *Sur la Résurrection de J. C.* 122
Sixième Conférence. *Sur les Mystères de la Religion chrétienne*, 137
Courte exposition *des principaux Mystères de la Religion chrétienne*, 184
Plan de la Religion chrétienne, 187
Catéchisme de la sixième Conférence. *Sur les Mystères de la Religion chrétienne*, 224
TROISIÈME PARTIE. *Où l'on montre la divinité de la Religion chrétienne, par la manière dont elle s'est établie et conservée dans le monde, et par le changement qu'elle y a fait*, 229
Première Conférence. *Où l'on montre la divinité de la Religion chrétienne, par la merveille de son établissement*, 234
Catéchisme de la première Conférence. *Sur la merveille de l'établissement de la Religion chrétienne dans le monde*, 290
Seconde Conférence. *Où l'on démontre la divinité de la Religion chrétienne, par le miracle perpétuel de sa conservation*, 301

Catéchisme de la deuxième Conférence. *Sur la merveille de la conservation de la Religion chrétienne*, pag. 326
Troisième Conférence. *Où l'on démontre la divinité de la Religion chrétienne par l'étonnante révolution qu'elle a faite dans le monde*, 331
Catéchisme de la troisième Conférence. *Sur l'étonnante révolution que la Religion chrétienne a faite dans le monde*, 374
QUATRIÈME PARTIE. *Où l'on expose les fondemens de la Catholicité, ou les raisons qui doivent déterminer tout Chrétien à se faire Catholique*, 380
Première Conférence. *Où l'on montre*, 1.° *que parmi les différentes Sociétés de Chrétiens qui ont été jusqu'ici dans le monde, il n'a jamais pu y en avoir qu'une qui fût la véritable Eglise de Jesus-Christ*; 2.° *que parmi les différentes Sociétés de Chrétiens qui ont été et qui sont encore dans le monde, il y en toujours eu une qui était la véritable Eglise de Jesus-Christ*, 386
Catéchisme de la première Conférence. *De la nécessité et de l'existence d'une Société de Chrétiens, qui soit la véritable Eglise de Jesus-Christ*, 400
Seconde Conférence. *Sur l'autorité de l'Eglise, où l'on montre que Jesus-Christ a donné à son Eglise deux*

sortes d'autorité : 1.° *l'autorité d'enseignement, pour juger les controverses, c'est-à-dire, les contestations qui s'élèvent entre les Chrétiens, touchant la créance* ; 2.° *l'autorité de gouvernement, pour régler la conduite des fidelles, en ce qui regarde le culte de Dieu et les bonnes mœurs*, p. 403
Catéchisme de la deuxième Conférence. *Sur l'autorité de l'Eglise*, 426
Troisième Conférence. *Sur le Chef de l'Eglise, où l'on montre*, 1.° *que l'Eglise de J. C. doit avoir un Chef visible ;* 2.° *que ce Chef est le Pape, successeur de S. Pierre ;* 3.° *que le Pape a dans l'Eglise la principale autorité*, 432
Catéchisme de la troisième Conférence. *Sur le Chef visible de l'Eglise*, 444
Quatrième Conférence. *Où l'on montre que l'Eglise Romaine est la véritable Eglise de J. C., parce qu'elle a tous les caractères de la véritable Eglise, qui sont marqués dans l'Evangile et dans le Symbole de Nicée*, 446
Article I. *Où l'on montre que l'Eglise Romaine est véritablement Apostolique*, 450
Article II. *Où l'on montre que l'Eglise Romaine est Une*, 467
§ I. *Unité de foi*, 468
§ II. *Unité de morale*, 472

§ III. *Unité de gouvernement*, pag. 473
Article III. *Où l'on montre que l'Eglise Romaine est Sainte*, 474
Article IV. *Où l'on montre que l'Eglise Romaine est Catholique*, 481
Catéchisme de la quatrième Conférence. *Où l'on montre que l'Eglise Romaine est la véritable Eglise de Jesus-Christ, parce qu'elle a tous les caractères de la véritable Eglise, qui sont marqués dans l'Evangile et dans le Symbole de Nicée*, 487

Fin de la Table du second et dernier Volume.